

Les Compagnons du Silence Tome II

Paul Féval

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Le colonel San-Severo

Il y avait du monde partout, cette nuit : dans les salons et dans les galeries, sur les terrasses embaumées de fleurs, dans les parterres, sous les bosquets, le long des rampes illuminées qui montaient à ce chapeau chinois, léger et hardi, nommé le belvédère, au fond des grottes où régnait un suave demi-jour. La cour était là, brillants seigneurs et belles dames.

Quand Doria donnait la fête, on venait de loin. Vous eussiez entendu parler sous les orangers tous les dialectes de l'Italie : la grave langue de Rome, le pur florentin, le piémontais déjà tudesque, et le vénitien, qui a pris des mots à tous les idiomes de la terre.

Il n'y a guère de grande famille dans la péninsule italique qui ne se vante d'être alliée à Doria. Rien qu'avec ses nobles parents, Doria pouvait emplir ses galeries, ses salons et ses jardins.

C'était février, c'était le plein carnaval. Pendant le carnaval à Naples, le masque est de mise partout. On ne donne pas de bals masqués : on donne des bals. Chacun s'y costume selon sa fantaisie, pourvu que le costume soit beau.

Elles passaient donc, ces reines, fatiguées déjà de plaisirs, car la nuit s'avançait. Elles allaient, par groupes gracieux et rieurs, de la salle de spectacle où la compagnie du théâtre Saint-Charles avait chanté toute la soirée, aux salles de danse couvertes et en plein air, d'où sans cesse partait l'appel des orchestres. D'autres

descendaient, au bras de leurs cavaliers, les sentiers mystérieux conduisant aux grottes et aux cabinets de verdure.

Parmi celles-ci, nous eussions reconnu Pénélope Brown, l'épouse imprudente de Peter-Paulus. Elle était toujours accompagnée de son colossal sigisbé, le colonel San-Severo ; de la garde romaine.

Cet officier supérieur, haut de six pieds, ne l'avait point quittée et lui faisait une cour assidue. Mais gardons-nous de laisser croire un seul instant au lecteur que la fille de Marjoram et Watergruel eût le moindre tort à se reprocher.

Pénélope avait appris le départ de son mari par Jack. Ses soupçons étaient d'avance éveillés par la conduite inconsidérée de Peter-Paulus à bord du Pausilippe.Pénélope connut tout d'un coup l'étendue de son malheur.

— Je suis trahie, dit-elle à Mélicerte, sa confidente fidèle.

— Tous les hommes sont les mêmes, repartit Mel en haussant les épaules.

— Croyez-vous véritablement que je sois trahie ? demanda Pénélope, qui avait espéré une contradiction.

— On demande milord Brown, dit en ce moment un domestique de l'hôtel montrant sa tête à la porte.

— Est-ce une femme ? s'écria Pénélope jalouse.

— Non, milady… c'est un homme qui vient pour l'affaire que vous savez.

— Dissimulez !… lui glissa Mel à l'oreille.

— Faites entrer, dit Pénélope.

Un homme de six pieds de haut, portant le riche costume de la garde romaine fut introduit. Pénélope prit cet air effarouché de l'Anglaise qui connaît ses caouvenences.Pendant que l'étranger saluait, elle lui dit :

— Vos été le premeur homme qui entré dans le chamber de moâ... Je disé à vos lé raisonne... je vôlé me vendger de milord !

Le colonel ne comprenait pas un mot de français. Il salua milady, et, prenant sa main pour la baiser, il lui fit une double croix sous la paume. Pénélope, chatouillée, se réfugia jusqu'auprès de son lit en criant comme une aigle :

— Shocking ! very schocking indeed !

– Ce sont les habitudes du pays, lui dit Mel. Un beau brin d'homme !

— Ah ! dit le colonel en italien, est-ce qu'il y a quiproquo ? Je croyais que vous connaissiez l'affaire... mais, du moment que je vous gêne...

Il fit mine de se retirer. Un signe de Mel le retint.

— Je veux bien rester, moi, grommela le colonel de la garde romaine ; mais du diable si je sais comment leur faire comprendre la chose.

Pénélope et Mel le regardaient. Il chercha des yeux autour de la chambre et vit un écrin sur la table de nuit. Il le montra du doigt.

— Diamants ?... dit-il.

— Je compréné bienne, répliqua Pénélope.

— L'avez-vous ? demanda le colonel.

— Yes, yes,fit milady, pôt aller lé soar au bal.

— Justement ! s'écria le beau brin d'homme ; au bal !

— Et mylord y est ? interrogea Pénélope.

— Le Pendjaub !...fit le colonel. San-Severo ; diamants... bal... ce soir !

— Jé compréné bienne... Je vôlé siurprendre M. Brown et venger moâ... positively !

— M. Brown ! s'écria San-Severo ; c'est cela ! nous nous entendrons !

Ils ne savaient absolument pas ce qu'ils avaient dit l'un l'autre ; mais chacun d'eux avait son idée fixe.

San-Severo, qui était, comme le lecteur le sait déjà, le terrible capitaine Luca Tristany, ayant appris qu'un Anglais nommé Brown était arrivé par le Pausilippe,venait s'aboucher pour la fameuse affaire du Pendjaub.Pénélope comprenait vaguement qu'un beau militaire voulait la conduire à un bal où Peter-Paulus était déjà en fraude de ses droits conjugaux.

— Milord, dit-elle, jé vôlé caounfier moâ à voter honour, pôr siurprender M. Brown et vendger moâ.

— C'est cela ! s'écria Luca Tristany, M. Brown... juste !

Elle lui tendit la main. Il la prit sans façon par la taille, et fit un tour de bal en répétant le mot bal.Je crois que ses moustaches

effleurèrent même le front chaste et immaculé de Pénélope.

— Ce sont, dit Mel en ouvrant les malles, les habitudes du pays.

Le beau colonel, voyant qu'on retirait des malles cette prestigieuse toilette que nous avons déjà décrite, et dont les diverses pièces avaient été achetées par Peter-Paulus lui-même dans les plus élégants magasins de Fleet street, approuva chaudement et dit :

— Parfait !... Vous le montrerez au prince royal et à Sa Majesté elle-même.

Il parlait du diamant.

Mel prit le colonel par la main et le conduisit dans la chambre de Peter-Paulus où il n'y avait plus personne. Le colonel l'embrassa sur les deux joues. Quand elle fut partie, il fourra dans sa poche divers petits objets qui se trouvaient sur les meubles. Ce n'était pas pourtant un homme minutieux, mais il y a de vieilles habitudes.

La toilette de Pénélope fut faite vivement et gaiement. Le mariage de ces vives couleurs rose, bleu, orange, amarante, eut lieu selon les règles les plus sévères du goût de Cheapside. Quand on alla chercher le colonel et qu'il vit cette longue femme vêtue en arc-en-ciel, il offrit vivement son bras. Un équipage stationnait à la porte. Pendant la route, le colonel tâta un peu les poches de sa compagne, pour voir s'il sentirait l'écrin du Pendjaub.

– L'honour de moâ été enter vos mains ! lui dit Pénélope ; j'été iune faibel gentlewoman ! Je vôlé bien sévôrer le vendgeance... mais jé vôlé gâder préciouslyle vertiou !

San-Severo, le brave géant, n'en voulait qu'au Pendjaub.

Pénélope eut deux occupations principales à la fête du palais Doria : chercher Peter-Paulus, son infidèle conjoint, et se venger de lui. À vrai dire, elle ne réussit ni à l'un ni à l'autre. Nous savons si le pauvre sujet anglais était sur un lit de roses ! Quant au colonel, qui naturellement était chargé d'aider Pénélope dans sa vengeance, il s'acquitta fort mal de son emploi. Il était là pour le diamant. Le baragouin de Pénélope commençait à l'exaspérer. Il l'avait traînée de salon en salon, disant à tout le monde qu'elle était la femme du plus riche joaillier de Londres, mais tous ses efforts pour obtenir le moindre renseignement sur le fameux Pendjaubétaient restés absolument infructueux.

Ceux qui passaient près de lui le félicitaient sur sa conquête. Pénélope, au bout d'une heure, pesait cent livres à son bras.

Vers minuit, elle put voir un certain mouvement insolite dans les salons et dans les jardins. Son colonel fut accosté successivement par plusieurs personnes qui lui glissèrent quelques mots à l'oreille. À dater de ce moment, le colonel devint encore, s'il est possible, plus taciturne et plus froid avec sa belle compagne. Il aborda brusquement un cavalier dont Pénélope admira les cheveux châtains avec mélancolie, et lui fit tout bas une question.

Le cavalier dit en anglais à Pénélope :

— Le seigneur colonel désire savoir si vous avez le diamant sur vous.

— Oh ! s'écria en français la fille de Marjoram, il été bienne doux dé entender, si loin de le Anguelterre la languadge de le pays natal !

— Qu'a-t-elle répondu ? demanda San-Severo.

— Rien, fit le cavalier inconnu.

Le colonel fronça ses gros sourcils et prononça durement :

— Dites-lui de répondre, sang du Christ !... nous n'avons plus de temps à perdre !

— Le seigneur colonel prie milady de répondre, dit le cavalier ; est-ce milady qui a le diamant ?

— Quel diamant ? fit Pénélope.

Le cavalier ayant traduit ceci au colonel San-Severo, celui-ci lâcha le bras de milady, la fit asseoir sous une tonnelle, se leva et dit :

— Je vais revenir.

Après quoi, il disparut avec son compagnon.

À peine avait-il tourné l'angle de la charmille, laissant Pénélope aussi désolée et embarrassée qu'Ariane, qu'elle vit revenir à elle le cavalier inconnu. Celui-ci s'assit auprès d'elle.

— Ne me répondez pas, lui dit-il en anglais, et prêtez bien attention à mes paroles ; si c'est votre mari qui a le diamant, qu'il se garde de le montrer... Repartez pour Marseille cette nuit même, si cela vous est possible... Il y va de la vie !

Le cavalier se leva et s'esquiva. Pénélope était pétrifiée. Une voix se fit entendre derrière elle dans l'intérieur du massif.

— Parlons italien le moins possible, disait cette voix en français, on nous surveille... Le prince royal et le roi sont ensorcelés.

Pénélope était fille d'Ève, malgré son apparence un peu masculine. Sa curiosité l'emporta sur sa crainte. Elle écarta doucement quelques branches de jasmin qui fermaient le fond du berceau, et glissa un regard à l'intérieur du massif. Il y avait là six dominos noirs, six masques à barbe. Impossible de voir leurs visages ! À leur voix, seulement, Pénélope devina que c'étaient des jeunes gens.

— S'il ne vient pas… disait l'un d'eux exprimant un doute et une crainte.

— Il viendra ! l'interrompit-on.

— Alors, s'écria l'un de ceux qui n'avait pas encore parlé, il est à nous.

— Si tu as du courage, marquis ! lui fut-il répondu.

Le marquis étendit la main.

— Je jure, s'écria-t-il avec toute l'énergie de la haine italienne, que, si cela dépend de moi, cet homme ne sortira d'ici que déshonoré ou mort !

— Quand même il faudrait donner ton honneur ou ta vie ? dit-on encore.

Celui qu'on avait appelé marquis se dressa de son haut d'abord, puis il baissa la tête en prononçant d'une voix sourde :

— Quand même !

Chapitre 2 À travers la fête

Pénélope était plus morte que vive. Elle tremblait de tous ses membres ; mais ses terreurs la consolaient un peu de son abandon. Comment ne pas espérer quelque petit roman pour soi-même, au milieu de toutes ces choses romanesques ?

Pénélope ne demandait que cela, un petit roman : un pirate pour la poignarder en poussant des cris d'Othello, un Albanais même, un simple Albanais pour l'enlever dans une tartane. Mais le temps s'écoulait, hélas ! Autour de Pénélope, l'allure du bal devenait de plus en plus mystérieuse et dramatique, et aucun de ces mystères n'était pour elle ! On eût dit que tous ces drames se donnaient le mot pour la laisser en dehors.

Les dominos du massif s'éloignèrent, portant ailleurs leur sombre conjuration. Des groupes affairés se montrèrent. On parlait italien. Pénélope endurait le supplice de Tantale. Pour tromper sa fièvre, elle atteignit son carnet et inscrivit quelques remarques judicieuses, fruit de ses récentes observations :

« Naples(suite) : grande taille des colonels. – Ils viennent chercher les dames étrangères dans les hôtels pour les conduire au bal. – Un peu fous, parlant sans cesse de diamants. – Toilettes des femmes, choquantes. – Femmes laides. – Pas assez de rhum dans les sorbets. »

La danse faisait trêve dans les salons : les couples, fatigués de plaisir, s'éparpillaient le long des allées d'orangers et de myrtes, parmi lesquels d'énormes camélias en pleine terre étalaient le splendide bouquet de leurs fleurs sans parfums. C'était l'hiver,

mais l'hiver de Naples, plus beau que le printemps de nos durs climats.

Pénélope avait dans le cristallin je ne sais quelle maladie anglaise qui l'empêchait de voir les femmes jolies ; et pourtant elle resta tout à coup bouche béante à contempler une jeune fille qui passait.

Elle n'avait, celle-là, ni domino ni masque. Sa robe de mousseline blanche, simple et dessinant les adorables contours d'une taille de dix-huit ans, ne portait d'autre ornement qu'une guirlande légère et sobre de liserons bleus. Elle avait aussi dans les cheveux quelques-unes de ces douces fleurs des nuits. Et c'était toute sa parure. Elle était si belle ainsi, cette jeune fille, que Pénélope laissa échapper ses tablettes.

La main de la jeune fille s'appuyait sur le bras d'un cavalier de grande mine, qui était beau comme elle était belle. Il y avait un air de famille entre eux.

Tandis que Pénélope les contemplait, jalouse de cette perle de beauté, et lui enviant son superbe cavalier, tant pour la couleur de ses cheveux que pour le calme et profond regard de ses grands yeux noirs, le couple tourna le berceau et s'enfonça dans ce même massif où naguère les dominos causaient tout bas.

— Angélie, dit le cavalier, qui porta doucement la main de la jeune fille à ses lèvres, je suis ton frère, mais je suis aussi ton père et ton protecteur… Je suis le chef de la famille Doria-Doria… Laisse-moi te parler comme te parlerait notre noble père, si Dieu ne lui avait pas donné place au paradis.

— Loredano, mon bon frère bien-aimé, répondit Angélie, je t'écoute comme si tu étais Giacomo Doria, mon vénéré père.

Ils s'assirent sur un banc de gazon. Lorédan se recueillit avant de reprendre la parole.

— Ma soeur, dit-il en serrant la belle petite main d'Angelie dans les siennes, tu es la plus belle, tu es la plus riche, tu es la plus noble parmi les jeunes filles de la cour… Tu es aussi la meilleure et la mieux digne d'être adorée… J'ai longtemps cherché autour de moi l'homme qui pourrait être ton égal. Je ne l'ai pas trouvé. Il n'est pas…

— Ceci est de l'orgueil, frère chéri, interrompit Angélie rougissant et souriant à la fois.

— Ceci est la vérité, ma soeur… et il y a une chose singulière… Te souvient-il de ces belles comédies espagnoles que nous lisions ensemble ? Les journées héroïques de Lope et de Michel Cervantes ?… Notre grand-mère était une Medina-Celi, ma soeur… et il y a du sang de Castille dans nos veines.

— Pourquoi me dis-tu cela, frère ? murmura Angélie.

— Parce que… Mais tu étais émue et passionnée comme moi au contact de cette fière poésie… T'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens.

— L'âme de tout cela, c'est l'honneur… l'honneur ombrageux et armé… l'honneur qui se garde par le poignard et par l'épée.

Angélie était pâle.

— Mais pourquoi me parles-tu de cela, frère ? répéta-t-elle en baissant involontairement la voix.

Lorédan poursuivit, comme s'il eût rêvé tout haut :

— Cette épée qui veille sur le miroir de famille, afin qu'aucun souffle étranger ne le ternisse, as-tu remarqué cela, Angélie, dans les comédies de Vega et de Cervantes, cette épée est toujours dans la main du frère ?

La belle jeune fille ne répondit point. Ses yeux se baissèrent, et son doux sourire s'envola.

— Angélie, reprit Lorédan, dont la voix se fit plus lente et plus grave, ne m'interroge pas, car je ne saurais point encore m'expliquer… mais crois-moi, mon coeur me le dit, il y a une menace suspendue au-dessus de la maison Doria !… Et je n'ai jamais mesuré si bien qu'aujourd'hui la responsabilité que mon titre de chef de famille fait peser sur moi…

Dans les jardins, des voix se firent entendre.

— La comtesse ! disaient-elles, Son Altesse royale cherche la comtesse Doria !

Angélie fit un mouvement pour répondre à cet appel. Lorédan la retint.

— Tu l'aimes donc bien !… murmura-t-il si bas, que sa soeur eut peine à l'entendre.

Une nuance d'incarnat vint aux joues d'Angélie, tandis qu'elle répondait :

— Je l'aime autant qu'on peut aimer.

Lorédan abandonna sa main, et ses sourcils se froncèrent.

En ce moment, il eût été curieux d'observer ces deux visages si parfaits dans leur diverse beauté. Le courroux de Lorédan était triste et comme paternel. Les yeux d'Angélie venaient de se relever, exprimant une fierté inattendue et toute prête à la révolte.

C'était une douce jeune fille ; chacun disait que son nom peignait son âme. Jusqu'alors, elle n'avait jamais résisté à l'autorité de son frère. Ceux qui la connaissaient comparaient l'égalité suave et gaie de son caractère à l'azur sans nuage d'un ciel de mai.

— Je l'aime tant, continua Angélie, dont la douce voix ne tremblait pas, que, si vous aviez quelque chose à me dire contre lui, mon frère, je refuserais de l'entendre !

— Est-ce toi qui parles ainsi, ma soeur ? balbutia le Doria.

— C'est moi, mon frère… C'est la princesse Coriolani !

Lorédan baissa vivement ses paupières pour cacher la flamme sombre qu'il sentait s'allumer dans ses prunelles.

— Vous n'êtes pas encore princesse Coriolani, Angélie ! prononça-t-il en contenant sa voix.

— Celui qui m'empêcherait de l'être, prononça distinctement la jeune fille, se déclarerait mon plus mortel ennemi !

Doria tressaillit et la regarda.

— Vous a-t-il donc jeté un sort comme aux autres ? dit-il d'un ton où la colère mettait quelque chose de provocant.

— Mon frère, répondit Angélie essayant de reprendre sa main qu'il retirait, ne prononcez pas des paroles que vous regretteriez bien vite… Vous êtes bon, vous êtes noble, vous m'aimez… ce qui est en moi, vous ne le comprenez pas, et je n'ai pas le pouvoir de vous le faire comprendre… Je n'ai pas besoin qu'on me plaigne… je ne veux pas qu'on m'outrage !

Dans les sentiers voisins, on riait et l'on causait. De tous côtés venait le joyeux bruit de la fête. Vis-à-vis du banc de gazon qui restait caché derrière les lauriers et les camélias arborescents, deux allées se croisaient, formant un rond-point au centre duquel était la Vénus de Médicis.

Un domino, dont la marche pesante annonçait un grand âge, s'arrêta au pied de la statue. Il resta un instant seul dans le rond-point. Angélie et Lorédan purent le voir déchirer une page de ses tablettes, sur lesquelles il avait tracé quelques mots à la hâte.

Il frappa dans ses mains trois fois, puis deux fois, puis une fois. Un homme masqué parut au détour de l'allée, et reçut de ses mains le papier.

— Je ne connais pas celui-là ! murmura le Doria.

— Ce vieillard !… commença Angélie.

— Ce vieillard est Massimo Dolci, le banquier de la cour, mais l'autre…

En ce moment, celui qu'on venait d'appeler Massimo Dolci dit à son compagnon masqué :

— Il faut qu'ils sachent cela… et tout de suite… Allez, je les attends ici.

Presque aussitôt après, Massimo Dolci fut entouré de trois autres personnages, parmi lesquels était le colonel San-Severo. Lorédan nomma les deux autres : Andrea Visconti-Armellino, intendant de la police royale, et le cavalier Ercole Pisani.

— Il ne manque là que Johann Spurzheim, le directeur de la police royale, dit-il ; nous verrions réunis tous les amis du prince Fulvio !

Ceci était une provocation. La comtesse Doria n'y répondit point.

Massimo Dolci et ses trois compagnons s'entretinrent un instant à voix basse. Ce qu'ils disaient, on ne pouvait l'entendre.

— Tout a été prévu, fit cependant Visconti-Armellino, en réponse à une question du vieux banquier ; c'est Johann Spurzheim lui-même qui interrogera Felice.

Lorédan sourit avec amertume en entendant prononcer le nom du directeur de la police royale.

Massimo Dolci s'éloigna en s'appuyant au bras du cavalier Ercole Pisani.

C'était une belle tête de financier, ce vieux Dolci. Son front large et ferme se couronnait de grands cheveux blancs. Il avait dans Naples, et surtout à la cour, cette haute renommée commerciale qui est presque de la gloire. Sa fortune immense s'était faite, selon la croyance commune, en Angleterre. Sur ses vieux jours, par un louable sentiment patriotique, il en avait voulu faire profiter son pays natal. Depuis trois mois, chaque fois qu'il y avait une crise, on parlait volontiers de lui pour diriger les finances de l'État. La question de savoir s'il en était digne se trouvait résolue

d'avance par son crédit sans bornes et son habileté. Mais on craignait qu'il ne daignât point accepter.

Ercole Pisani, son compagnon, homme de grandes relations et de belle compagnie, était un Vénitien. Il y a longtemps, hélas ! que les Vénitiens n'ont plus besoin d'excuse pour abandonner leur patrie. Ercole Pisani occupait une position considérable à la cour, soutenu qu'il était par le prince Fulvio, par Massimo Dolci et par Johann Spurzheim. On avait parlé de lui récemment pour être secrétaire d'État aux relations extérieures.

Armellino-Visconti, l'intendant, jeune encore, plus élégant s'il est possible, et plus insinuant surtout que le cavalier Pisani, occupait une position d'autant plus importante, que son supérieur immédiat, le seigneur Spurzheim, chancelait entre la vie et la mort.

Quant au colonel San-Severo, son chemin, à la cour, ne se faisait pas tout seul. L'intelligence ne brillait pas par excès dans cette tête d'Alcide. Ses amis ne le méprisaient point, parce qu'il pouvait beaucoup dans un coup de main, mais il n'était pas bon pour l'intrigue politique où l'association se trouvait inopinément mêlée, par le souverain vouloir du grand maître.

Lorédan Doria garda un instant ce sourire amer et triste qui était autour de ses lèvres.

— Il faut que le prince royal et Sa Majesté elle-même soient ensorcelés ! murmura-t-il encore ; voilà quatre aventuriers qui sont, à l'heure où nous sommes, les premiers de Naples !

— Je ne les connais pas et je ne les défends pas, répliqua Angélie ; je connais Fulvio et le défends.

— Vous le connaissez !… répéta Lorédan.

Mais il retint la parole irritée qui était sur ses lèvres, et reprit d'un ton mélancolique et plus tendre :

— Pauvre enfant chérie ! tu étais notre joie et notre orgueil. Je n'ai point de rancune contre toi. Cet homme t'a dominée comme tant d'autres. Et moi-même, n'ai-je pas été son ami ?

— Pourquoi ne l'êtes-vous plus, mon frère ? demanda Angélie.

— Parce que tu l'aimes, répondit le Doria sans hésiter.

Puis il poursuivit, expliquant sa pensée d'un ton affectueux et noble :

— Nous étions seuls tous deux sur cette terre, ma soeur… Nous avions la richesse, nous avions la puissance ; mais Dieu qui ne donne jamais tout à la fois, avait fait le vide autour de nous… Notre père était mort, notre sainte mère l'avait précédé dans la tombe… Sais-tu combien de fois, jeune homme que j'étais déjà, je me suis assis pensif et découragé auprès de ton berceau d'enfant ?… Sais-tu combien de fois j'ai contemplé, les larmes aux yeux, ton souriant sommeil ?… Je te le dis, Angélie, je t'ai aimée au-dessus de tout ici-bas ; au-dessus même de la jeune fille tendre, belle et si malheureuse que je nommai un jour ma fiancée…

Une larme furtive vint aux yeux d'Angélie. Elle attira jusqu'à ses lèvres la main de son frère et la baisa silencieusement. Lorédan se pencha au-dessus de son front, qu'il effleura.

— Non, s'écria-t-il, sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, ce ne fut point jalousie… Les pères sont jaloux

parfois de leurs filles à l'âge d'aimer, et je suis ton père, enfant chérie, ma petite soeur !... Je t'aimais assez pour être jaloux ; mais ce n'est pas cela, je l'ai juré ; tu sais si je puis mentir !... Seulement, j'ai eu pour toi la clairvoyance qui m'aurait manquée pour moi-même... J'ai regardé en face cet homme à qui j'avais donné mon amitié les yeux bandés... Et j'ai vu je ne sais quel nuage sur son présent : j'ai frémi ; j'ai porté mes investigations sur son passé... Ici, de tous côtés, la nuit !

— Je réponds de son passé, mon frère, prononça tout bas Angélie.

— Tu es femme... Les femmes s'abusent aisément quand elles aiment... Tu es jeune, la jeunesse est facile à tromper.

— Le roi est un vieillard... Le prince royal est un homme !

Lorédan passa les revers de sa main sur son front.

— T'appuierais-tu donc sur l'autorité de nos princes pour me résister, ma soeur ? murmura-t-il.

— Je m'appuierai sur vous, mon frère. Je m'adresserai à votre coeur...

— Et si je te disais : je ne veux pas !

— Je vous répondrais : j'aime !

La tête de Lorédan tomba sur sa poitrine.

— C'est donc bien fort, l'amour ? prononça-t-il sans savoir qu'il parlait.

Et comme si tout au fond de son coeur un sentiment nouveau, et avoué à peine, faisait à cette question une mystique réponse,

ses lèvres s'agitèrent, et il ajouta :

— Oui, c'est bien fort !

Mais Angélie n'entendit point cela. Angélie était en proie à une agitation extraordinaire. Elle pâlissait et rougissait tour à tour. Lorédan sentit qu'elle se serrait contre lui, comme si une sensation d'effroi ou d'angoisse lui eût traversé le coeur. Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Elle dit :

— Je souffre et je voudrais mourir !

Elle dit cela comme avait dit cette autre pauvre enfant aussi bas descendue sur les degrés de l'échelle sociale qu'elle y était haut montée, elle, cette radieuse et adorable Angélie. Elle dit cela comme avait fait la fillette de Sicile, la petite Céleste, la soeur du séminariste Julien.

Et, comme Lorédan la regardait avec épouvante, car les hommes n'ont aucune manière de comprendre une semblable plainte, un incarnat plus vif vint à ses joues charmantes, et ses yeux brillèrent de fierté.

— Je voudrais mourir, répéta-t-elle, car son amour seul peut me sauver, et je ne sais pas s'il m'aime.

Lorédan la prit entre ses bras.

— Te sauver de quoi, ma soeur ? s'écria-t-il.

Angélie hésita. Deux ou trois fois son sein charmant se souleva comme si elle eût été sur le point d'éclater en sanglots. Mais soudain, relevant la tête d'un air provocant et interrogeant au lieu de répondre :

— Mon frère, demanda-t-elle, que faisiez-vous, la nuit dernière, au coin de la rue de Mantoue et de la piazzetta Grande, en face de ce vieux bâtiment qu'on appelle la maison des Folquieri ?

Lorédan tressaillit violemment et resta stupéfait à la regarder. Elle se leva. Il n'essaya point, cette fois, de la retenir.

— Il y a une énigme en moi, dit-elle, que vous ne pourrez pas deviner, mon frère ; moi-même, j'y perds ma peine… Je souffre, mais ne craignez rien pour l'honneur de notre nom… Je serai morte avant de faillir.

Elle disparut, légère comme une sylphide, à travers les arbustes. Tout au fond du massif, un éclat de rire étouffé se fit entendre. Lorédan bondit sur ses pieds. Une autre robe blanche courait derrière les orangers.

— C'est ce démon de Nina ! murmura Lorédan, qui se laissa retomber sur le banc de gazon.

— Comte, dit une voix près de lui, je suis content de vous trouver seul.

Le nouveau venu était un des six dominos que nous avons vu tenir ce mystérieux conseil derrière le berceau où Pénélope Brown se reposait. C'était le domino à qui ses compagnons avaient donné le titre de marquis. Celui-là même qui avait juré qu'au prix de son propre honneur ou de sa propre vie, il déshonorerait un homme cette nuit ou le tuerait. Lorédan se retourna vers lui et lui dit :

— Que me veux-tu, cousin Malatesta ?

— Je veux te demander deux choses, cousin Doria… D'abord, as-tu plaidé ma cause auprès d'Angélie, ta soeur ?

— Je l'ai plaidée.

— Et le résultat ?

— Angélie ne sera jamais ta femme.

Malatesta eut un sourire à la fois orgueilleux et haineux.

— Passons donc à ma seconde question, cousin Doria, dit-il. Le roi est maître partout ; mais tu es maître chez toi… Te déplairait-il qu'on fit, au nom du roi, cette nuit, une arrestation dans ton palais ?

— C'est selon, répliqua Lorédan ; si c'est pour le propre service du roi, je consens, sous condition… si c'est une affaire ministérielle, je refuse.

— C'est pour le propre service du roi. Ta condition ?

— Que la personne menacée ne soit pas mon ami…

— C'est ton ennemi !

— J'allais ajouter, cousin Malatesta, ni mon ennemi.

— Quand tu sauras son nom…

— Je le devine… Tu n'auras pas ma soeur, marquis Malatesta… Nous autres Doria, nous n'aimons point ceux qui combattent ainsi.

— J'ai combattu Fulvio Coriolani avec l'épée ! dit le Malatesta en se redressant.

— Bien, cela !... et tu as été vaincu... Peut-être aurai-je le même sort, cousin Malatesta... Mais, si Fulvio Coriolani est attaqué sous mon toit, je le défendrai avec l'épée.

q

Chapitre 3 La grotte d'Endymion

Tout ce qu'on peut reprocher à ces merveilles de l'opulence italienne, c'est une couleur mythologique un peu trop uniforme. L'art privé n'a pu devenir chrétien si près du berceau de la théogonie païenne, qui fut son premier prétexte, et qui lui prodigua tant de sujets charmants. L'Italie est toujours grecque : il n'y a de romantique ou de chrétien que les églises. Encore les églises sont-elles toutes pleines de souvenirs antiques. La plupart sont faites avec les marbres conquis sur Jupiter, sur Minerve, sur Neptune, et presque tous les bénitiers sont de vieilles conques baptisées qui ont contenu jadis l'eau lustrale. Dans les palais, l'Olympe règne en maître, et n'a de rival que le Ténare ; Homère et Virgile sont là sous ces bosquets. On ne voit que nymphes, dryades ou bacchantes. Pas une image moderne : le ciseau des sculpteurs ne sait tailler que les dieux...

Il y avait à mi-côte, non loin du belvédère, éclairé de mille feux colorés comme des pierres précieuses, une grotte dont l'ouverture, formée de grandes roches arrachées aux flancs du Pausilippe, toutes tapissées de mousses vertes et de lianes fleuries, promettait la solitude et la fraîcheur. Deux jeunes filles étaient là, toutes seules, et toutes deux si belles, qu'un maître du pinceau se fût inspiré à leur vue.

Le contraste, ce mystérieux enchanteur, les faisait valoir l'une par l'autre, et ajoutait au charme de chacune. Impossible, en effet, de rencontrer deux figures à la fois plus charmantes et plus dissemblables.

L'une était grande, ample dans sa grâce noble, généreuse de race et de sang, empruntant sa séduction exquise aux lignes parfaites du plus radieux visage que Naples eût admiré depuis cent ans : sourire d'ange, regard céleste, port de reine. L'autre, petite et robuste dans sa souplesse comme la panthère africaine, n'avait rien de régulier et prenait son charme dans je ne sais quelle hardiesse bizarre de dessins et de contours, dans l'imprévu, dans l'étrange.

Son geste, à celle-là, était tantôt brusque et presque viril, tantôt d'une mollesse si exquise, que la rêverie naissait rien qu'à la voir, et que l'âme se berçait en une langueur soudaine. Grands yeux noirs voilés de franges recourbées, front à facettes, couronné de cheveux prodigues ; nez moqueur, dont la passion enflait les narines mobiles ; bouche cruelle où le gai sourire pétillait ; pieds et mains de fée. Taille frêle, et si forte ! Il y avait là-dedans de l'Espagnole un peu. Mais l'or bruni de cette carnation allait plus loin que l'Espagne. Ceux-là seulement qui, par une nuit d'orage, dans les plaines désertes de l'Italie du Sud, ont soulevé la toile bariolée de la tente des gitanes, auraient su dire à quelle race appartenait cette délicieuse créature.

La grande, la belle, la noble était Angélie Doria. L'autre était cette Nina que Lorédan appelait un démon. Sous ce nom, nous ne la connaissons pas encore ; mais elle n'avait pas que ce nom.

Nous l'avons vue, à bord du Pausilippe, jouant le rôle de dame de compagnie auprès de cette mystérieuse inconnue, la comtesse. Là, elle s'appelait Paola. Et Peter-Paulus Brown, de Cheapside, l'avait choisie officiellement pour la marchesa de ses songes byroniens. Nous l'avons revue, dans la strada di Porto, sous le costume d'une marchande d'oranges. Nous l'avons retrouvée rue de Mantoue, en face de la maison des Folquieri déguisée qu'elle était en ragazzo, pour éteindre les réverbères au nez et à la barbe du malheureux conscrit du régiment Buffalo. Et, je ne sais à quelle occasion, nous avons entendu l'aventurier hardi, dont les exploits nocturnes ont occupé tant de pages dans ce récit, l'appeler Fiamma.

Or, là-bas, dans la strada di Porto, Mariotto, l'improvisateur effronté, ne nous avait-il pas dit que Porporato avait une servante, une maîtresse, un farfadet, un lutin, une fée qui se nommait Fiamma ?... Mais comment croire que le génie familier du bandit Porporato, Fiamma, eût ses entrées dans le noble palais des Doria-Doria ?...

De l'endroit où étaient les deux jeunes filles, on ne voyait point les illuminations du dehors. Il n'y faisait pas nuit, pourtant, parce que la clarté des jardins où brûlaient des myriades de bougies odoriférantes, se répercutait le long des parois et faisait, au fond de la grotte, une sorte de doux clair-obscur. Ce demi-jour laissait voir la statue couchée de ce berger de la Carie, petit-fils de Jupiter, qui fut l'amant de la chaste déesse. La grotte avait deux issues, dont l'une s'ouvrait sous le belvédère, au-dessus de la statue. De même que Diane, jalouse de son bonheur, choisissait les heures sombres de la nuit pour visiter son bien-aimé, de même, à de certains moments, la lune, enfilant l'issue supérieure,

venait encore caresser de ses rayons d'argent l'Endymion de marbre endormi au fond de la grotte.

Angélie et Nina étaient assises sur un banc de mousse et s'adossaient au piédestal de la statue. Les mains de Nina jouaient avec la douce chevelure d'Angélie, dont la tête nonchalante s'appuyait sur son épaule.

Nina était la nièce du vieux Massimo Dolce, banquier de la cour de Naples. Elle avait rang de dame d'honneur auprès de Son Altesse royale la princesse de Salerne, femme du second fils du roi.

— J'ai lu, dit-elle, un beau livre : c'est le roman d'Amadis, dont on se moque si bien chez le curé de don Quichotte.

— N'as-tu pas autre chose à me dire, Nina ? murmura Angélie.

— Non, répondit la brune fillette, qui mit un baiser sur les cheveux de la contessina ; je veux vous parler d'Amadis… Mais, avant tout, belle Oriane, avez-vous bien fait tout ce que je vous ai recommandé ?

— Oui, répondit tout bas Angélie.

— Avez-vous lancé dans les roues du puissant roi Lisvard le bâton… ?

— Je ne te comprends pas, Nina, interrompit Angélie.

— C'est que vous n'avez pas lu Amadis de Gaule, mon adorable princesse… Lisvard était un roi de la Grande-Bretagne, magnanime et sans défauts, comme qui dirait votre auguste frère, Loredano Doria…

— Vas-tu te moquer de mon frère, Nina ?…

— À Dieu ne plaise, Altesse !… Ce Lisvard avait pour fille la huitième merveille du monde, la toute céleste Oriane, laquelle vous ressemblait comme deux gouttes d'eau… Ce Lisvard sans défauts ne voulait point qu'Oriane épousât le terrible Amadis, dont notre beau Fulvio est le vivant portrait ; mais la princesse Mabile, à qui je ressemble un peu…

— Par grâce, Nina ! parle sérieusement, dit la jeune comtesse.

Nina lui prit les deux mains qu'elle appuya contre ses lèvres.

— M'aimes-tu seulement moitié autant que je t'aime, fille orgueilleuse ? dit-elle soudain.

Et, comme Angélie la regardait avec étonnement :

— Écoute ! reprit-elle ; je te parle de ce roman fou, de ce roman superbe, parce que j'y ai trouvé mon portrait… Réponds, je le veux ; m'aimes-tu et l'aimes-tu ?

— Ne sais-tu pas bien que je n'ai pas de meilleure amie que toi, Nina ? répliqua Angélie.

— Ce n'est pas assez ! fit la pétulante fille, dont la pose s'abandonna davantage, tandis que ses yeux, plus sombres que le jais, rêvaient.

La dame d'honneur de la princesse de Salerne était loin. Dans ce demi-jour de la grotte, près du pur et suave visage de la Doria, c'était bien une tête de zingara qui se renversait parmi les masses ondées de cette grande chevelure d'ébène, dont les boucles s'éparpillaient plus noires sur le marbre blanc du piédestal. Loré-

dan avait dit vrai, il y avait du lutin dans cette Nina rieuse et rêveuse.

— Non, ce n'est pas assez, répéta-t-elle ; mais ne parlons que de lui : comment l'aimes-tu ?

Angélie, toute rose, mit la main de sa compagne sur son coeur.

— Quand j'aimais, murmura Nina, mon coeur battait autrement !

Elle se tut, pensive et tout à coup triste.

— J'ai un secret à te confier, dit Angélie.

La zingara bondit sur ses pieds, plus légers que ceux de Taglioni ou d'Elsler ; puis elle s'agenouilla soudain devant la Doria, posant sa tête mutine sur ses genoux.

— Des secrets ! fit-elle ; ah ! j'en sais trop de secrets !... Mais tu parleras plus tard, belle comtesse... Qu'a dit le roi Lisvard quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri ?

— Lorédan a pâli.

— Pauvre roi Lisvard ! s'il était seulement aussi avisé qu'il est beau !... beau, brave et généreux !... Mais l'horizon se rembrunit autour de nous, Angélie, ma mignonne... Et, si la sage fée Urgande veut nous protéger, il faut qu'elle se dépêche...

— Quand tu voudras t'expliquer clairement... murmura la jeune comtesse avec un mouvement d'impatience.

— Parfaite Oriane, repartit la zingara, pourquoi n'avez-vous pas daigné lire le plus charmant de tous les livres de

chevalerie ?… Il y a là-dedans un monstre écailleux dont l'haleine sent le cimetière, qu'on nomme l'Endriaque, et qui me rappelle assez ce vénérable agonisant de Johann Spurzheim, dont votre frère prend maintenant les almanachs… Amadis étrangla l'Endriaque, mais ce ne fut pas sans peine.

— Au nom du ciel, Nina !… commença Angélie.

La zingara se releva d'un brusque mouvement et lui jeta ses deux bras autour du cou. Elle se mit à balancer doucement la tête d'Angélie, comme si elle eût bercé un enfant. Et elle chantait, de sa voix douce et suave comme ce registre des orgues qu'on nomme céleste, le chant des jeunes mères siciliennes :

Dors, petite fleur de mon coeur ;

Parfum du jardin d'amour,

De notre jardin à nous deux !

Portrait du père,

Joie de la mère,

Ange sans ailes, par la bonté de Dieu,

Car tu t'envolerais là-haut

Si Dieu t'avait donné des ailes.

Dors, petite âme,

Ma vie est en toi ;

Quand tu souris, je pleure :

Il semble que tu souris au ciel

Parce que la terre est bien triste.

Petite fille ! bouton de lis !

Joie de la mère,

Portrait du père,

Il est absent : elle est triste.

Rêve qu'ils sont réunis :

Dieu les réunira !

Sa voix s'en alla mourant. Elle s'assit à la place qu'elle occupait naguère. Sa physionomie devint sérieuse.

— Je suis sa soeur, dit-elle ; il est la moitié de moi-même… Quand nous étions petits, il lutta un jour pour me défendre contre un chien sauvage de l'Apennin… Le chien le terrassa sous lui… Je pris son couteau qui lui avait échappé… Je le mis tout entier dans la gueule béante du chien dont l'haleine me brûlait… Le chien écuma rouge et roula jusqu'au bas de la montagne.

« Nos coeurs s'éveillèrent en même temps. Comtesse, vous êtes, plus belle que moi, mais je l'aimais mieux que vous ! Il n'a plus besoin de moi pour être heureux : qu'il soit heureux sans moi ! Mais, quand il sera pour souffrir ou pour mourir, je serai là, pour mourir ou souffrir !

— Tu l'aimes encore, Nina ! dit Angélie, qui baissa les yeux.

Nina éclata de rire.

— J'avais un orgueil, reprit-elle gaiement ; je me croyais la seule de mon espèce… Mais, belle Oriane, il n'y a rien de nouveau

sous le soleil !… Voilà que je suis vieille comme le monde… Mon portrait est dans un bouquin poudreux… Don Quichotte, le curé, sa gouvernante, me connaissaient il y a trois cents ans !

Elle s'interrompit pour prendre la pose consacrée du conteur.

— Amadis, poursuivit-elle, fils de Périon, roi des Gaules, et Oriane, fille de Lisvard, roi de la Grande-Bretagne, eurent un fils que la sage Urgande nomma Esplandian, parce qu'il éblouissait comme un soleil. Cet Esplandian, héros dès l'enfance, conquit l'épée de l'île défendue, et mit à mort l'impure famille de l'enchanteur Arcalaüs. Ne bâillez pas, comtesse, voici mon portrait vivant.

« Elle s'appelait Carmelle. Elle était belle, mais non point comme vous autres, heureuses et parfaites créatures : elle était belle comme le jeune tigre de l'Inde, gracieuse et sauvage, comme le magnifique serpent d'or des îles australiennes, qui fascine les troupeaux de caïmans, roulés qu'ils sont au soleil parmi les pâles fleurs des marécages.

« Elle avait seize ans. Elle vit pour la première fois Esplandian endormi dans la cellule de l'ermite, et, comme elle avait été arrachée à la race d'Arcalaüs, elle saisit, au chevet du héros, l'épée de l'île défendue pour lui en percer le sein.

« Esplandian, qui rêvait, étendit ses bras blancs et ronds comme des bras de femme. Il sourit doucement dans son sommeil. Carmelle laissa échapper le glaive enchanté dont le contact seul donnait la mort ; elle tomba sur ses genoux, et ses lèvres, malgré elle, cherchèrent les lèvres d'Esplandian.

« Ce n'était pas à Carmelle que rêvait le fils d'Amadis. Un nom s'échappa de ses lèvres : ce n'était pas le nom de Carmelle. Esplandian songeait à la belle des belles, Léonorine, fille de l'empereur des Grecs.

« Carmelle attendait son réveil. Quand il ouvrit enfin les yeux, elle le somma, sur son honneur de chevalier, d'octroyer un don à une demoiselle infortunée. Les chevaliers ne pouvaient pas refuser cela : Esplandian octroya le don.

« – Je ne te demande point ton amour, lui dit Carmelle les larmes aux yeux, puisque ton amour est à une autre. Laisse-moi seulement te suivre et t'aimer.

« Le jeune héros ne pouvait pas se dédire. Carmelle le suivit et l'aima.

« Comprends-tu cela, toi, Angélie, qu'il y ait des âmes qui préfèrent le martyre à l'absence ? des malades qui ne se veulent point guérir ? Comprends-tu cela ? Les médecins du coeur leur disent : « Oubliez ! » Ces âmes ne veulent pas. Au prix de mille tortures, elles veulent aimer, aimer sans cesse. Elles tiennent à leur cher supplice. Comprends-tu cela ?

— Non, répondit Angélie, qui écoutait maintenant avec une attention avide ; moi, je fuirais… Mais je vais te dire tout à l'heure, Nina, des choses que peut-être tu ne comprendras pas non plus.

— Moi, je comprends tout, fit Nina, dont le sourire espiègle et hardi brillait déjà parmi sa mélancolie. Carmelle suivit son Esplandian : Carmelle l'aima, et Carmelle, on peut le dire, vécut et mourut de cet amour.

« Cela est beau, entendez-vous, comtesse ; cela est grand, cela est vrai… Votre poésie italienne n'a rien de semblable, je sais cela… Mais, si Dante eût trouvé cette idée, il l'eût faite sublime ! Il y a des femmes comme cela, chez qui l'amour est un culte, le dévouement une religion. Elles aiment pour aimer. Elles aiment tant, que leur passion, sanctifiée, plane au-dessus de l'enfer humain. La jalousie elle-même s'éteint dans ces coeurs épurés. Les femmes dont je parle peuvent aimer et servir leur rivale : l'aimer bien, la servir fidèlement…

Elle se tut. Un soupir léger souleva son sein charmant. Elle attira Angélie contre sa poitrine et baisa longtemps ses cheveux. Angélie se redressa parce qu'elle avait senti une larme tomber sur son front. Nina pleurait.

— Tu es donc malheureuse ? murmura la jeune comtesse.

— Non, répliqua la zingara ; je le vois tous les jours.

Elle s'arrêta… Toutes deux avaient les yeux baissés, les deux charmantes créatures si différemment belles.

Nina, caractère inexplicable dans ses soudaines bizarreries, semblait regretter les paroles prononcées. Elle ne relevait point son regard sur Angélie parce qu'elle craignait de l'avoir blessée ; car elle était bonne, et bien véritablement elle aimait la jeune comtesse.

Celle-ci rêvait profondément. Son rêve allait bien loin du sujet actuel de l'entretien. Machinalement, ses doigts blancs et jolis battaient la mesure balancée d'une valse allemande que l'orchestre lointain exécutait.

— Je sais à quoi tu penses, dit tout bas la zingara.

— Est-ce vrai ?… fit Angélie, qui tressaillit.

— Tu penses aux bosquets du palais Pamfili à Palerme.

Angélie ne répondit point.

— Ce fut pendant la valse qu'il te parla, reprit Nina.

La jeune comtesse l'avait oublié. Ses paupières battirent. Nina crut qu'elle allait pleurer.

— Oh ! tu l'aimes ! tu l'aimes ! fit-elle avec passion ; il me semble que je donnerais tout mon sang pour toi !

La physionomie d'Angélie devint triste.

— Il y a des moments, murmura-t-elle, où je voudrais qu'il t'aimât.

Puis, sans transition, et comme s'il lui eût été impossible de tarder davantage à aborder ce sujet nouveau :

— Réponds-moi, Nina, reprit-elle ; assez longtemps tu m'as traitée en enfant… Pourquoi mon frère a-t-il tressailli quand je lui ai parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri ?

— Curieuse ! fit la zingara, ce n'était donc pas à Fulvio que tu pensais tout à l'heure ?

— Réponds-moi !

— Le comte Lorédan a tressailli quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri, parce que l'amour vrai, l'amour entraînant, l'amour qu'il n'a jamais encore ressenti en sa vie, a trouvé depuis quelques jours le défaut de sa cuirasse…

— Une intrigue ? murmura Angélie en souriant.

— Toute une destinée !… prononça lentement la zingara.

— Connais-je la personne ?

— Peut-être oui, peut-être non… Tu as dû la voir… Tu l'as peut-être oubliée.

— Son nom ?

— Elle n'a pas de nom.

La belle Doria eut une petite moue de mépris.

— Demain, continua Nina, elle en aura peut-être un plus grand que le tien.

— Oh ! oh ! fit Angélie, qui raillait rarement, voilà au moins trois jours que vous n'aviez pris votre ton sibyllin !

— Et je ne le garderai pas longtemps, comtesse… Qu'il vous suffise de savoir que l'auguste Lorédan, votre frère… l'homme qui trouve que le mariage de sa soeur avec Fulvio Coriolani serait une mésalliance, vient de tomber amoureux d'une pauvre jeune fille qui occupe, avec son frère, une petite chambre dans cette grande vieille maison des Folquieri… Je dis amoureux fou… amoureux respectueux… Rôdant comme Almaviva sous les fenêtres de Rosine (qui sont, hélas ! un cinquième étage), n'osant pas écrire, n'osant ni se montrer ni parler… Bref, amoureux comme un page, à l'âge majestueux qu'il a !

— Elle est belle ? demanda Angélie.

Les yeux de Nina glissèrent du front de sa compagne à la chute suave et fière de ses épaules.

— Il n'y a rien de si beau que toi, comtesse, dit-elle : mais la jeune fille est belle adorablement. Si j'aimais, j'aurais peur d'elle.

Pendant qu'elle prononçait ces derniers mots, il y avait quelque chose de sombre dans la voix de la zingara.

— Et tu n'aurais pas peur de moi ? fit Angélie en souriant.

Nina était sérieuse.

— Écoute, fit-elle en baissant la voix à son insu, ce que notre Fulvio ne sait pas lui-même, moi, je le sais. Je vois dans son coeur mieux que lui… Il y a si longtemps que je sens tout ce qu'il éprouve et que la pensée rayonne de lui à moi, comme si je n'étais que le reflet de sa vie ! Je n'ai pas peur de cette jeune fille pour moi qui suis condamnée : j'ai peur d'elle pour toi.

Angélie garda un instant le silence ; puis elle répéta les propres paroles qu'elle avait prononcées devant son frère :

— Alors, je mourrai, dit-elle ; car il n'y a que lui qui puisse me sauver !

L'étonnement de la zingara fut le même que celui de Lorédan. Elle demanda comme lui :

— Te sauver de quoi ?…

Avant que la Doria eût le temps de répondre, une ombre large et grandissante se fit sur la paroi de la grotte. Puis un homme se montra, vêtu de noir et portant un masque. Il marchait avec précaution. La zingara avait sa main sur la bouche de sa compagne.

Le nouveau venu essaya de voir ce qu'il y avait au fond de la grotte, mais il était dans le jour, l'ombre le trompa ; il ne décou-

vrit point les deux jeunes filles. Il s'arrêta à une vingtaine de pas d'elles, vers l'endroit où la courbe du chemin souterrain permettait encore de voir le jardin, tout en cachant à demi celui qui se postait là en sentinelle. Il ôta son masque pour respirer, et un cri s'étouffa dans la gorge de la zingara.

q

Chapitre 4 Autre manière d'aimer

Du banc de mousse où s'asseyaient Angélie et Nina, on apercevait distinctement le profil perdu du nouveau venu, dont le front se trouvait en pleine lumière. C'était un homme jeune encore, mais dont les cheveux déjà rares, pris à revers par le jour qui venait du jardin, semblaient s'étioler sur son crâne. Il avait une pâleur de marbre. Sa pose disait clairement qu'il ne soupçonnait point ces regards fixés sur lui par-derrière, et qu'il s'était mis là en embuscade.

— Tu connais cet homme ? murmura Angélie.

Nina fit un signe de tête affirmatif.

Un grand bruit s'élevait en ce moment au-dehors. Tout à coup, une ombre sortit de l'une des routes transversales qui coupaient le maître sentier de la grotte. L'homme remit précipitamment son masque, parce qu'une main venait de se poser par-derrière sur son épaule. Angélie entendit ces distinctes paroles : Le fer est fort et le charbon est noir…

L'autre répondit tout bas, et ils s'éloignèrent ensemble précipitamment.

À l'instant où le second de ces deux mystérieux personnages entrait en lumière au détour du chemin, Angélie avait reconnu le seigneur intendant de la police royale, Andrea Visconti-Armellino.

— Que veux dire tout ceci ? fit-elle.

— Tu verras cette nuit, contessina, répondit sa compagne, bien des choses qui te paraîtront inexplicables.

— Ne me suis-je pas trompée ?… est-ce bien le seigneur intendant qui est là ?…

— C'était lui.

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est un homme qui se venge.

— De qui ?

— De toi… de moi… de tous ceux qui aiment le prince Fulvio Coriolani.

— Je t'en prie, s'écria la jeune comtesse, explique-toi, Nina !

— Et t'ai-je donc rien caché jamais, fille ingrate ? repartit la zingara, qui bouclait d'un air distrait les beaux cheveux de sa compagne ; sais-je pourquoi je t'aime, toi qui es vis-à-vis de moi comme ces fils aînés qui prennent l'héritage entier de la famille, toi qui m'écrases de ta beauté, toi qui es heureuse de tout mon bonheur perdu ?… Ne devrais-je pas te haïr et te combattre, moi qui te chéris et qui te sers ?… Laisse aller les choses et ne crains

rien. Il ne m'est pas donné de percer pour toi, dès maintenant, le mystère qui t'entoure… Tu es dans cette maison, ton palais orgueilleux, comtesse tu es esclave et prisonnière. Ton destin et bien d'autres vont s'y décider cette nuit… Mais tu ne peux rien, sache cela, ni pour attaquer ni pour te défendre… Dans cette étrange tragédie, dont le prologue s'est joué loin d'ici, et dont les dernières péripéties vont éclater sous nos yeux comme la foudre, tu n'as point de rôle… Tu es comme ces princesses des contes féeriques toujours exposées, mais toujours défendues par les bons génies qui veillent autour d'elles…

— Entends-tu ! entends-tu !… s'écria Angélie, qui s'était redressée pour écouter.

La rumeur du dehors grossissait. Nina aussi prêta l'oreille.

— Ce n'est pas encore le prince, fit-elle ; ce sont des nouvelles qui viennent du Castel-Vecchio.

— Quelles nouvelles ? les sais-tu ?

Nina reprit sa posture nonchalante.

— La noble foule qui encombre tes salons et tes jardins, contessina, dit-elle, ressemble bien plus qu'elle ne pense à cette autre cohue déguenillée et pauvre que j'ai traversée cette nuit.

— Quelle autre foule ?

— J'ai fait promenade, après souper, sur la plage de la Marinella, répondit négligemment la zingara ; c'était tumulte comme ici, autour du pont de la Madeleine, où l'on avait trouvé un cadavre.

— Oui, dit Angélie, j'ai entendu parler de cela… On croirait que Naples est au pouvoir d'une armée de malfaiteurs.

— On croirait bien… murmura la Nina.

— Que dis-tu ? fit la jeune comtesse, qui se tourna vers elle vivement.

— Ce que tout le monde répète, répliqua la zingara ; et sais-tu la rumeur qui courait là-bas ? On disait que le mort était le prince Fulvio.

Angélie devint pâle comme une morte. Nina éclata de rire.

— Ce sera un bras de géant qui tiendra le poignard quand mon bien-aimé frère Coriolani tombera ! prononça-t-elle en relevant la tête fièrement. Combien faudra-t-il de ces nains qui nous entourent pour combattre celui-là que les païens eussent adoré comme un dieu ? J'ai ouvert le store de ma voiture en passant, j'ai lancé ma bourse parmi la cohue et j'ai crié : « Voici ce que Fulvio Coriolani donne à ses bons amis de Naples pour leur prouver qu'il n'est pas mort… » Et le cri de joie de ces pauvres gens a monté jusqu'au ciel… et les roues de ma voiture ont été soulevées… « Où est-il ? demandait-on ; où est la grande Altesse ? – Au palais Doria, ai-je répondu, pour ses fiançailles avec la contessina Angélie… »

La jeune comtesse lui saisit le bras.

— Tu as fait cela ? dit-elle.

— De sorte que, poursuivit paisiblement Nina, à cette heure, Naples entier croit qu'il se fait ici des fiançailles sous les auspices du roi et du prince royal…

Elle s'interrompit pour couper la parole à sa compagne et ajouta :

— Oh ! ton majestueux frère aura de la peine à nous vaincre… Le peuple est pour nous, la cour est pour nous… et je ne sais quels noirs jaloux qui conspirent dans l'ombre nous donneront bien tôt ou tard l'occasion d'engager la bataille, qui d'avance est gagnée !

— Mais c'est la guerre que vous déclarez à Lorédan, mon frère ! murmura Angélie.

— Qu'il épouse sa belle inconnue ! répliqua la zingara ; la mode est aux mésalliances… et toi, du moins, comtesse, tu te mésallieras avec un prince !

Elle s'arrêta pour écouter.

— Entends-tu ? fit-elle ; on prononce de tous côtés le nom du baron d'Altamonte. Il y a longtemps que nos jolies dames n'ont vu une exécution de gentilhomme ! Voir mourir un seigneur qui dansait si bien, c'est curieux !

« Un peu plus loin que le pont de la Madeleine, se reprit-elle, une autre foule encore : la strada di Porto. Vierge sainte ! sauf l'accent… et l'odeur du macaroni, qui remplace là-bas les parfums exquis de tes jardins, comtesse, c'était tout semblable ; deux noms comme ici : Coriolani, Altamonte ! Le condamné à mort et le victorieux ! Et, chose singulière, on se demandait, là-bas comme ici, pourquoi Coriolani avait quitté le palais Doria au beau milieu de la fête, ce jour-là même où Sa Majesté Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, devait solliciter en son nom la main de la belle comtesse…

— On savait donc déjà cela ?

— On sait tout, dans la strada di Porto ! Naples est comme une immense maison de grand seigneur. Nous sommes ici au salon ; dans la strada di Porto, on est à l'office… Et depuis quand les marauds peuvent-ils être accusés d'en savoir moins que les maîtres ? Seulement, ils en savent parfois plus long, et, dans la strada di Porto, on disait que nos jolies dames ne verraient point l'exécution du baron d'Altamonte.

— Altamonte !… Altamonte !… répondirent les voix du dehors comme un lointain écho ; le baron d'Altamonte !

Nina eut un sourire amer.

— Je commence à trouver que Fulvio tarde bien !… murmura-t-elle.

Une nuance de pâleur vint aux joues d'Angélie.

— En partant, répondit-elle, le prince m'a dit : « Demain, vous saurez tout… » Et toi, jusqu'à présent, tu m'as gardée contre l'inquiétude… Mais, si tu te mets à craindre…

— Oh ! fit Nina, je n'ai pas peur ! Tout ce qu'il fait est bien fait… S'il y a bataille, tant mieux, il vaincra !

— Bataille ? répéta Angélie.

Mais la zingara capricieuse n'était plus en humeur de s'expliquer ; elle mit à son tour sa tête brune sur les genoux de son amie, et fredonna pour la seconde fois son doux chant de berceuse en se balançant comme un enfant qu'on veut endormir.

Dors, petite fleur de mon coeur ;

Parfum du jardin d'amour ;

De notre jardin à nous deux…

— Mais pourquoi m'as-tu dis cela ? s'interrompit-elle en se redressant brusquement.

— Cela, quoi ? demanda Angélie.

— Pourquoi m'as-tu dit qu'il pourrait seul te sauver ?

Ses grands yeux noirs, curieux et brillants, étaient fixés sur ceux d'Angélie. Les paupières de celle-ci abaissèrent leurs longues franges sur ses joues, où monta un incarnat léger.

— Ai-je dit cela ?… balbutia-t-elle.

— Voyons ! j'en étais à te demander de quoi tu avais besoin d'être sauvée quand le docteur s'est montré là tout à coup ?

— Quel docteur ? fit Angélie au lieu de répondre.

— L'homme qui a juré de tuer Fulvio.

— Et tu es calme en parlant de cela ? s'écria la belle Doria déjà toute frémissante.

— Ils sont vingt qui ont fait ce serment, répliqua la zingara d'un ton dédaigneux ; vingt qui mourront à la peine… Mais réponds, réponds vite !

Son petit pied mutin battait le sable doré de la grotte.

Angélie ne répliqua point tout de suite. Son charmant visage exprimait un pénible embarras. Elle eût voulu parler, elle n'osait. Elle avait besoin de s'épancher, quelque chose lui fermait d'autorité la bouche.

— Tu n'as donc pas confiance en moi, comtesse ? dit Nina offensée.

La Doria garda encore le silence. Puis, tout à coup, ses deux belles mains couvrirent son visage et brillèrent inondées par ses larmes. Nina lui passa ses deux bras autour du cou.

— Chérie ! chérie ! fit-elle ; tendre et bonne comme une mère, ne pleure pas… tu seras heureuse… Ils auront beau faire. Je te jure que tu seras heureuse !…

— Ah ! Nina ! balbutia Angélie, dont la voix s'entrecoupait de véritables sanglots, si tu savais !…

— Dis-moi tout… vite, bien vite…

— Je ne peux pas… Non, je n'oserai jamais !

— Chère folle !

Et, toute souriante :

— Ne dirait-on pas qu'elle a quelque gros péché sur la conscience !

Angélie, à ce mot, cacha sa figure brûlante dans le sein de son amie.

— Je n'ai rien fait ! s'écria-t-elle comme pour repousser une accusation qui la blessait au plus profond du coeur, sais-je ce qu'il y a en moi ? Je suis folle !

— Mais qu'as-tu donc, comtesse ? dit Nina effrayée enfin et sérieuse.

— Elle a un frère… balbutia Angélie, si bas, que la zingara devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Un frère !… répéta-t-elle comprenant déjà peut-être, mais doutant de sa propre intelligence ; qui est-ce qui a un frère ?

— Cette jeune fille… murmura encore Angélie, dont la bouche étouffait ses paroles dans les plis du corsage de Nina.

— Quelle jeune fille ?

— Tu sais bien de qui je parle !

— La jeune fille de la maison des Folquieri ?

— Oui.

Ce oui se perdit dans la gaze fleurie. Il y eut un silence. Angélie sentit battre le sein de son amie et se releva.

— Je ne l'aime pas ! s'écria-t-elle ; non ! je suis prête à le jurer… Et comment l'aimerais-je, puisqu'il appartient à Dieu ? Je ne l'aime pas… mais je suis bien malheureuse !…

Sa paupière se baissa sous le regard de Nina, qui peignait une stupéfaction profonde.

— Ah !… fit celle-ci, tu ne l'aimes pas !…

Puis, avec une sorte d'indignation sévère, car l'idée d'une rivalité quelconque entre Coriolani et un autre homme révoltait ce coeur esclave :

— Mais lui ?… mais lui, Fulvio ?…

— Oh ! lui ! s'écria Angélie, je l'aime… j'en suis bien sûre !… Et voilà longtemps que je l'aime !… Savais-je seulement comme le

coeur bat avant de l'avoir vu ?... Il vint à moi, je t'ai raconté cela bien souvent... la musique de la valse me plongeait comme en un rêve... Je ne voyais plus rien, et le bal était devant mes yeux comme un éblouissement confus...

« Notre cousin Malatesta était assis près de moi. Il me disait que j'étais belle. Les paroles qui tombaient des lèvres de Malatesta, je les mettais dans la bouche de cet homme qui s'avançait vers moi, pâle et si fier, que je croyais voir un héros des légendes antiques.

« Et, sais-je dire cela, moi ! tant de douceur parmi sa fierté... Ses yeux étaient sur les miens, et, par leurs rayons, toute son âme coulait dans la mienne !... pour me la prendre, Nina, ma pauvre âme d'enfant, pour l'emporter, pour me laisser je ne sais quel vide inquiet et douloureux que sa présence change en joyeuse plénitude.

« Je ne me souviens plus. Me parla-t-il ? Pourquoi m'aurait-il parlé ? Ses yeux avaient appris aux miens le langage inconnu et muet. Oh ! qu'il savait bien déjà que j'étais à lui ! Il m'enleva comme une proie. Je vois encore le regard de haine que le Malatesta lui lança.

« Je le hais, ce Malatesta ! Je le chérissais comme un frère ; nous avons été élevés ensemble.

« Quand j'entends cette valse, je me sens mourir. Mon coeur la chante malgré moi. Nina, crois-moi, je l'aime ! je l'aime !... Ma tête s'appuyait sur son épaule. Je sentais les battements de son coeur. Oh ! le mien s'élançait !... Une fois, le vent de son haleine vint dans mes cheveux. Ses bras me soulevèrent alors, car je m'affaissais, mourante.

La zingara essuya son front, qui était baigné de sueur. Un soupir profond souleva sa poitrine.

— Tu l'aimes, dit-elle comme en se parlant à elle-même ; il y a en toi ce que je ne soupçonnais pas… Tu ne m'avais jamais montré le coin où ton coeur étincelle.

— Rien ! reprit Angélie ; pas un mot… Après la valse, je ne le revis plus… Un mois après, sur le bateau de Messine, il me dit : « Si Dieu me vient en aide, ma bien-aimée, ma femme, ta vie sera le paradis. » Et, depuis ce temps-là, nous sommes fiancés devant le Seigneur… Il est mon maître, et tout mon espoir est en lui…

— Mais alors, dit la zingara, si tu aimes ainsi… comme une âme belle et ardente que tu es, chérie… pourquoi m'as-tu parlé du frère de cette jeune fille ?…

— Parce que je souffre, Nina… parce qu'il y a une chose incompréhensible et fatale… L'absence de Fulvio me laisse sans défense… quand il n'est plus là, je doute de lui et de moi-même.

— Explique-toi…

— Tout à l'heure, je t'ai dit ce mot, murmura la belle Doria, qui eut un mélancolique sourire parmi ses larmes demi séchées ; tout à l'heure, je t'ai dit aussi : je ne te comprends pas, et peut-être que bientôt tu ne me comprendras pas toi-même. Comment t'expliquer ce qui est inexplicable.

— Tu parles de doute…

— Oui, de doute… C'est par ce mot seulement que tu arriveras jusqu'à ma pensée… Je ne le connais pas, moi, ce Fulvio que j'aime… je ne le connais pas, Nina, ma plus chère amie… Quand il

n'est plus là, je ne sais, j'ai peur… ce passé mystérieux m'épouvante… ce que j'en connais : cette vie d'amours passagères et de folles passions.

— N'est-ce pas un beau lot et un beau rôle, interrompit la zingara, que d'être le salut de cette grande âme égarée ?

— Oh ! si fait… Et Dieu m'est témoin que c'est là ma consolation et mon orgueil… Mais… mais tu ne m'as pas comprise encore, Nina.

— J'ai compris tout ce que vous avez dit, comtesse.

Ceci fut prononcé d'un ton plus froid.

Et, comme Angélie se taisait, la zingara reprit :

— S'il faut deviner…

— Non, non !… interrompit vivement Angélie ; ce que je te demande, c'est d'avoir pitié de moi… Je te dis que je souffre !

À son tour, la zingara garda le silence.

— Eh bien, reprit la belle Doria, qui essuya ses yeux avec une sorte de résolution mélancolique, je parlerai donc… J'ai vu cette jeune fille… je suis de ton avis… elle est plus belle que toi et que moi, parce qu'il y a autour de sa candeur je ne sais quelle divine auréole… je l'ai vue, un soir de salut, à l'hospice de Saint-Janvier-des-Pauvres. Je demandai qui elle était… on me répondit : « C'est la soeur du jeune saint… »

— Ah ! ah ! fit la zingara.

— Ne raille pas ! ordonna Angélie ; je ne souffrirais pas une moquerie qui le concernerait.

— Oh ! oh !… répéta Nina sur un mode différent.

— Cela est ainsi… juge-moi à ta guise. J'ai de la peine, mais ma conscience n'a rien à cacher à la Vierge Mère, sainte consolation des affligés… Quand on m'eut répondu : « C'est la soeur du jeune saint… »

— Tu voulus voir le jeune saint.

— C'est la vérité… On me le montra… Il était agenouillé près de la balustrade… ses longs cheveux blonds, aplatis contre ses tempes, tombaient en mèches sur sa pauvre soutanelle droite et roide… Il ne doit pas avoir beaucoup plus que mon âge, et son développement viril n'est pas encore venu. Et je faisais en moi-même une comparaison de cet humble enfant, indigent et pieux, prosterné dans sa foi devant le Seigneur… entre ce séminariste modeste, doux, tranquille, dont l'âme n'eut jamais que des pensées de miséricorde, et le cavalier brillant qui doit être mon époux…

— Les comparaisons ont leur danger… murmura Nina.

— Tu te trompes, ma fille… et tant que tu voudras railler, tu te tromperas… mon coeur était calme pendant que je faisais cette comparaison… Je me disais seulement : « il y en a qui ont leur paradis dès ce monde… »

— Lequel des deux a le paradis ? demanda la zingara.

Angélie resta étonnée. Évidemment, dans sa pensée première, ce mot paradis s'appliquait à la brillante existence de Fulvio Coriolani.

— Tu as raison, répliqua-t-elle, c'est une question, cela… et, maintenant que j'y songe, je vais plus loin, ce n'est pas même une question… L'autre a manifestement l'avantage ici-bas comme là-haut.

La zingara se mordit la lèvre.

— Mais laisse-moi dire, reprit Angélie, sais-tu pourquoi on lui a donné ce nom : le jeune saint ?… Non, tu ne le sais pas. Tout le monde l'ignore, excepté les pauvres… Comme il n'a rien sur la terre, l'enfant pieux, que sa soutanelle et ses livres de prières, c'est sa vie, sa santé, son sommeil qu'il donne en aumône aux souffrants… Le grand saint Janvier, qui patronne notre cathédrale, enterrait les morts, et c'était bien… Celui-ci a dévoué ses nuits aux malades indigents ; son repos leur appartient. Chaque soir, on le voit quitter son humble chambrette pour courir à l'hôpital où sa place est marquée au chevet des agonisants et des désespérés… À son approche, le mauvais ange s'enfuit ; le bon ange est là… et, quand la mort ne veut pas céder sa proie à ses ardentes prières, ce sont des âmes consolées et réconciliées qui s'envolent au ciel.

— C'est beau, fit la zingara ; mais qui t'a dit cela ?

— Une âme sauvée ! une pauvre vieille mendiante qui se mourait en blasphémant et qui vit maintenant, portant sa lourde croix sans murmure, les regards fixés sur le royaume céleste, où les derniers sont les premiers.

— Et c'est ce miracle du jeune saint qui a troublé ton coeur ?

Angélie ne répondit point directement à cette interrogation. Sa voix devint plus douce et un voile de rêverie descendit sur son

front charmant.

— Je te l'ai dit, murmura-t-elle ; il était agenouillé près de la balustrade du choeur, il me tournait le dos… Sa tête s'inclinait sur ses mains jointes et sa pose entière parlait éloquemment des faveurs chrétiennes qui emplissaient son âme… Je le regardais, c'est vrai. À le voir, je me souvenais de ma pieuse mère, dont le front se penchait ainsi quand sa pensée s'élevait vers Dieu… J'enviais cette foi, cette ardeur, ces délices de la dévotion sincère… Tout à coup l'heure sonna ; il s'éveilla de son extase, il se retourna.

— Est-il beau ? demanda Nina.

Angélie était très pâle : sa voix trembla.

— Il me sembla que je faisais un rêve, dit-elle en passant sa main sur ses yeux. Tu me demandes s'il est beau ?… Comment était Fulvio, l'homme le plus beau que j'aie rencontré en ma vie, aux jours de l'adolescence candide ?… Tu sais cela, toi, Nina ; moi, je ne le sais pas.

Nina sourit et ses yeux brillèrent.

— La tête de Sanzio sur le corps de Méléagre, dit-elle.

— Regarde le jeune saint si tu le trouves sur ton passage, reprit la Doria ; regarde Julien…

— Ah !… fit Nina, tu sais son nom !…

— Oui, répondit simplement Angélie ; je ne l'entendis qu'une fois, mais je ne l'oublierai jamais… Regarde Julien, disais-je, et tu verras ce que j'ai vu ; les traits de Fulvio rajeuni, les traits de Fulvio, non pas embellis, mais adoucis et couronnés de je ne sais

quelle séraphique auréole… C'est Fulvio adolescent, c'est Fulvio timide et pur… Écoute ! s'il était possible que mon coeur battît pour un enfant voué aux autels, Fulvio encore serait cause de mon malheur… c'est Fulvio que j'aimerais en lui…

Nina ne riait plus. Ses paupières demi-closes cachaient le rayon de ses grands yeux noirs.

— Est-ce tout ? dit-elle.

— Non, ce n'est pas tout, répondit Angélie ; Julien aussi m'aperçut, placée que j'étais non loin de la lampe de la Vierge… Quand nos regards se croisèrent, il chancela comme si un coup l'eût frappé au coeur… Il s'arrêta… Il se retint à une colonne… puis, baissant les yeux et plus pâle que le marbre des statues, il s'enfuit.

— C'est tout, cette fois ?…

— Pas encore… Un souvenir était éveillé en moi… ce n'était pas la première fois que je le voyais… L'année dernière, lors de notre passage dans les Calabres, nous étions à l'auberge du Corpo-Santo…

— Serait-ce lui ?… s'écria la zingara.

Angélie la regarda étonnée.

— N'ouvre pas de si grands yeux., contessina., dit la zingara en reprenant son ton d'enjouement : ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime et je n'ignore rien de ce qui te concerne. Je te demande si c'est lui qui fit feu sur les assassins ?

— Non pas lui, mais sa soeur.

— Oh ! oh !… voilà un jeune saint et une belle d'amour dont il faudra s'occuper ! fit Nina en se parlant à elle-même ; il y a une destinée !

Puis, ramenant les deux mains d'Angélie dans les siennes :

— Nous autres jeunes filles, dit-elle gaiement, nous sommes toutes folles au moins un jour en notre vie… Tu es dans ton jour, ma belle comtesse… Je suis triviale, moi, tu sais, et je me souviens d'une fable où on voit un honnête chien en suspens entre sa proie et l'ombre… Le chien lâcha la proie et s'en repentit, car il n'eut pas même l'ombre…

Elles tressaillirent toutes deux et la zingara eut la parole coupée. La grotte s'emplissait d'un vacarme soudain. Des centaines de détonations venaient d'éclater à la fois au-dehors, répercutées et enflées par les parois souterraines.

— Déjà le feu d'artifice ! s'écria Nina en se levant ; on ne devait le tirer qu'à l'entrée du roi : le roi est là !

— Et Fulvio ?…

— Fulvio te cherche sans doute… Viens, hâtons-nous.

Elles se prirent toutes deux par la main et se dirigèrent vers l'entrée de la grotte.

Tout près de l'entrée, un homme était debout. Angélie le reconnut pour cet individu masqué qui s'était introduit naguère dans la grotte où le seigneur intendant Visconti-Armellino l'avait rejoint. En passant près de lui, la zingara dit d'un ton léger et sarcastique :

— Salut au savant docteur Pier Falcone !

q

Chapitre 5 Les cent mille ducats de Peter-Paulus

Les deux jeunes filles avaient remis leur masque avant de quitter la grotte. L'homme que la zingara saluait de ce nom, Pier Falcone, resta complètement impassible.
— Il n'a pas bougé, dit Angélie, tu t'es trompée.

Nina lâcha son bras et s'avança résolument vers l'inconnu.

— Je saurai bien de quelle couleur sont ses paroles ! murmura-t-elle.

Et, prenant la main de l'homme masqué selon le rite que nous avons déjà plusieurs fois décrit, elle lui dit à l'oreille :

— Le fer est fort, le charbon est noir !

Elle n'eut point de réponse ; seulement, l'homme masqué lui montra sa main, où il y avait un anneau de fer. Nina recula.

Elle revint toute pensive vers Angélie et lui dit :

— Tu as raison ; je m'étais trompée.

Mais elle ajouta à part soi :

— C'est bien lui !... Que s'est-il passé ?... Il est le médecin de Barbe Spurzheim... Johann est-il mort cette nuit ?... Lui a-t-on volé son anneau du silence ?

Elle se retourna pour voir encore une fois l'homme masqué. Il avait disparu.

Cependant l'aspect du jardin du palais Doria-Doria avait changé complètement depuis une heure ; les abords de la grotte d'Endymion étaient maintenant déserts, et la foule des invités s'était massée de l'autre coté du belvédère, où se tirait le feu d'artifice.

C'est d'Italie que nous vient cette mode de jouer avec le feu et de transformer l'incendie en un savant clavier capable de produire pour l'oeil ces extases qu'un orchestre donne au sens de l'ouïe. Les volcans apprirent sans doute à l'homme cet art prodigieux d'arpéger la foudre et de lier en gerbes les tonnerres domptés.

Tout le côté nord du jardin était un vaste éblouissement et, sur ce fond splendide, le belvédère profilait les arabesques légères de son architecture orientale. Vers le midi, au contraire, tout était pâle. La lune, à son dernier quartier, se levait difforme et tronquée, comme ces médailles frustes qu'on trouve dans les fondations des monuments antiques. Son disque irrégulier se montrait à demi derrière le mont Somma. Les vapeurs du Vésuve, qui, depuis quelques jours, menaçait éruption, lui donnaient une teinte sombre et funèbre.

Impossible de trouver un contraste plus violemment accusé. Ici, c'était une gloire d'où jaillissaient d'inépuisables rayons ; là, c'était un ciel terne, voilant sa lune livide derrière un linceul.

Nina sentit le bras d'Angélie qui frissonnait sous le sien.

— Qu'as-tu donc, chérie ? demanda-t-elle.

La belle comtesse montra ce firmament sinistre et murmura :

— On dirait une menace de malheur.

Nina lui fit faire un détour.

— Dans la vie, répondit-elle, il faut regarder toujours le côté brillant… Qu'importe un deuil qu'on ne voit pas ?

À mesure qu'elles se rapprochaient de l'endroit où se tirait le feu d'artifice, elles retrouvaient la foule. Mais la foule n'avait pas l'air de s'occuper beaucoup du feu d'artifice, qui prodiguait en vain ses pluies ardentes et ses bouquets de lumière. La foule était agitée, inquiète ; elle parlait bas. Elle se divisait par groupes, comme le peuple dans les rues, aux heures néfastes des révolutions.

En traversant les groupes, Nina et Angélie entendirent qu'on disait :

— Le Doria est sombre comme un jour d'orage.

— À moins qu'il ne soit incognito.

— On n'a pas vu le prince royal.

— Coriolani n'a pas reparu.

— Les amis du Malatesta l'attendent.

— Que va-t-il se passer ici cette nuit ?

Angélie tremblait.

Soudain une rumeur plus générale se fit. Un nom courut de groupe en groupe avec la rapidité de l'éclair. À son tour, Nina eut un frémissement. Ce nom, c'était celui du Porporato.

— Le Porporato, disait-on, a été assassiné hier au soir.

— Dans sa prison ?

— Dans la rue.

— On l'avait retiré de son cachot ?

— Il s'était évadé.

— Où a-t-on retrouvé son cadavre ?

— Était-ce bien le Porporato, ce baron d'Altamonte ?

— Qui a fait le coup ?... La police ?... Les Compagnons du Silence ?...

Toutes ces questions, qui n'avaient point de réponses, se croisaient.

À peine Angélie Doria et Nina, sa compagne, eurent-elles quitté la grotte d'Endymion, qu'on eût pu entendre des cris de paon effrayé dans le sentier souterrain qui descendait du belvédère. Une femme se précipita dans la grotte, une femme vêtue de rose vif, de bleu céleste, d'amarante et d'orange. Elle était poursuivie par un domino long comme un mât de cocagne, qui faisait d'énormes enjambées et respirait plus bruyamment qu'un soufflet de forge. La femme avait de l'avance, parce que le domino maladroit s'embarrassait dans les longs plis de son vêtement de soie. Au moment où il allait saisir la fugitive, un éclat de rire étouffé se fit entendre à quelques pas d'eux. Ils virent sortir de l'ombre deux dominos qui se tenaient sous le bras.

— Cet officier ! s'écria Pénélope en rougissant.

— Cette malfaitor ! dit de son côté Peter-Paulus Brown.

Les deux nouveaux venus prononcèrent ensemble, à l'unisson et gravement, en pur anglais :

— Le fer est fort, le charbon est noir !

– Gentlemen ! répondit Peter-Paulus avec politesse, vos disé iune grande vérity !

— Faites la réponse ! ordonna le plus petit des deux dominos, toujours en anglais.

— Jé volé bienne, répliqua Peter-Paulus ; jé faisé le réponse ; jé disé : Gentlemen ! vos fôrmioulé iune incaountestèbeule vérity.

— Ne savez-vous dire que cela ?

— Oh !... jé save disé tute, gentlemen.

— Avez-vous le diamant sur vous ?

— J'avé acheté, gentlemen, pôr cinque cente quateur-vinte-six liver sterling de diamante dans lé occasieun de le mariamente de milédy avec moâ !

— It is very most romantic and theatrical ! murmura Pénélope à l'oreille de son conjoint.

Celui-ci répondit :

— Jé siouplié vos de taisé dans cette momente !

Le fait est que le moment était solennel. Le plus petit des deux dominos, celui qui était versé dans la langue de Pope et de Milton, leva le doigt dans une attitude de menace.

— Tout cela n'est pas clair, prononça-t-il sévèrement ; l'association n'a pas confiance en vous... Je vous avertis qu'à dater de

ce moment, toutes vos actions seront surveillées… Si vous tentiez de vous défaire du Pendjauben dehors de nous, il vous en coûterait la vie !

— Je volé bienne dôner le Pendjaub !s'écria Peter-Paulus avec des larmes dans la voix, et dôner tut le superfaèce de le Hindostani !… J'été seudjet anglais, gentlemen !… et member de le Cotton's and international cleub !… Je disé positively à mon gôvernemente que vos avé attenté à les djors de moâ… et de milédy… Jé vôlé sôtir incaoutinente de cette pays abominèbeule !…

— On vous le défend ! riposta le plus petit des deux dominos.

— O-oh !… j'été libeur ! fit Peter-Paulus, dont les joues s'enflaient, et dont le nez fouettait à droite et à gauche comme une girouette un jour de vent variable ; jé défendé libeurty de moâ djousque le derneur gutte de le sang de moâ… by God !

— O-oh !… schoking !… fit milady à ce juron.

— Jé disé : Taisé-vos dans cette momente !… Je pâté à les gentlemen !

Les deux dominos s'étaient consultés. Le plus petit ferma la discussion en disant :

— Soyez prudent et surtout soyez muet sur tout ce qui est arrivé cette nuit, si vous voulez éviter un malheur ! Quand même vous ne seriez pas la personne que nous attendons, vous nous appartenez, puisque vous avez deviné une partie de nos secrets… Rentrez à votre hôtel ; n'en sortez plus, et, demain, le conseil vous fera savoir sa volonté.

Les deux dominos se retirèrent, marchant de ce pas mesuré que prennent les comédiens dans les grandes circonstances.

— Jé disé, s'écria Pénélope, que c'été dramatic tutefait !

Peter-Paulus se laissa choir sur le banc de gazon pour essuyer la sueur qui baignait ses cheveux jaunes.

— C'été prodigéous ! murmura-t-il avec découragement, les voyadgeors, les guides et les itinérars été biène criminal pôr voar gâdé le soêlence sur les dandgers de cette siourprenante paysse… Jé disé à vos, milédy, taisé-vos !… Je vôlé réfletchir fômellemente !…

Au-dehors, le fracas de la fête n'était plus. Le feu d'artifice avait éteint ses capricieux éblouissements, et le belvédère dessinait maintenant ses lignes illuminées sur le ciel noir. Vers l'ouest, la lune montait lentement au ciel, derrière les vapeurs menaçantes du volcan, qui la voilaient de deuil. C'est à peine si quelques groupes rares circulaient encore çà et là dans les allées de myrtes, d'orangers et de lauriers-roses. Le jardin était presque désert. D'autre part, les orchestres se taisaient. À travers les colonnades qui entouraient le palais, on voyait de loin dans les salons la foule des invités immobiles et muets. Ils étaient là tous et toutes.

Pour quiconque eût assisté aux débuts bruyants de la fête, l'aspect de cette noble maison, toute brillante encore de lumières, mais silencieuse désormais, avait des tristesses et des menaces. Quelque chose se passait là-bas, quelque chose de terrible, qui faisait taire à la fois la voix suave des instruments et les rires insouciants de la foule. Parmi ces folles joies, la tragédie avait montré son masque pâle, et le plaisir, épouvanté, fuyait…

Chapitre 6 Le marquis de Malatesta

C'était aussi un décor de tragédie : d'immenses salons dans ce style large et plein d'air que l'Italie moderne emprunta aux souvenirs antiques. À l'extérieur, de longues colonnades blanches dont les socles purs s'entouraient de corbeilles fleuries, des terrasses avec balustrades attiques où la brise des nuits se parfumait en passant. À l'intérieur, des lambris de marbre aux moulures sévères et gracieuses, des voûtes illustrées par le pinceau des maîtres, et partout, ces trésors de l'art, peintures ou sculptures, dont la riche Italie est si prodigue.

Chacun savait que le roi de Naples était incognito, cette nuit, au palais Doria. Nul ne l'avait salué ni vu ; mais son arrivée avait donné le signal du feu d'artifice. Quant aux princes de la famille royale, ils s'étaient tous montrés plusieurs fois cette nuit. On avait vu le prince héréditaire François de Bourbon, et son frère cadet, Léopold de Bourbon, prince de Salerme, et les princesses, filles du roi.

Bien qu'il n'y eût point, ce soir, étiquette royale, à cause de l'incognito de Sa Majesté, un silence relatif régnait dans cette auguste enceinte et aux alentours. Le bal tirait à sa fin, et une armée de valets servait cette liqueur romaine où la neige rafraîchit l'ardent tafia des Antilles.

Autour des princesses, un grave cercle d'hommes d'État se rangeait. Les princesses causaient sermons et opéra, comme cela

se pratique en Italie, et ailleurs.

Dieu sait ce dont les hommes d'État s'entretenaient. Les hommes d'État de Naples ne pèsent pas beaucoup dans la balance des destinées européennes. Le roi fait tout en ce pays où nombre de choses ne sont pas bien faites. Je ne crois pas que le nom d'un seul ministre napolitain ait passé, depuis trente ans, la mer tyrrhénienne pour frapper les oreilles du continent.

On parlait peut-être de police : c'est là-bas la grande chose ; peut-être de chevaux, car la lèpre de la conquête anglaise commence à gagner l'Italie du Sud ; peut-être de jeu, car les Napolitains sont joueurs. Quel que fût le sujet de l'entretien, les voix étaient discrètes et contenues. Nul éclat ne troublait la calme causerie des princesses et de leur cour.

On parlait encore plus bas dans le salon de gauche, la salle du Giorgione. Là, huit ou dix jeunes gens, tous masqués, étaient réunis.

Au premier aspect, on n'aurait trop su dire ce qu'ils faisaient, massés dans l'angle le plus obscur de la galerie. Conspiraient-ils ? Et contre qui ? Ne mettaient-ils point en scène, plutôt, pour employer l'expression consacrée au théâtre, quelque oeuvre dramatique.

Ils parlaient, ils gesticulaient, ils semblaient, en vérité, se distribuer des rôles. L'un d'eux, fort beau jeune homme, à qui revenait l'emploi principal, avait écarté les revers de son domino et montrait un costume aussi riche que galant. Les autres l'appelaient marquis et nous eussions facilement reconnu en lui le mystérieux conjuré qui avait fait dans le massif ce serment bizarre :

— Il ne sortira d'ici que déshonoré ou mort, fallût-il donner pour cela mon honneur ou ma vie !

Dans le salon de droite et dans ceux qui suivaient, on jouait un jeu d'enfer.

— Cent onces d'or ! cria-t-on de la table la plus proche : il manque cent onces d'or du côté de Vicente Capelli… Les fais-tu, Malatesta ?

Celui qu'on avait appelé si souvent le marquis, et qui était Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta, tourna la tête. Mais l'un de ses compagnons répondit pour lui :

— Malatesta joue un autre jeu cette nuit.

— Tu le gâtes, Sampieri ! répliqua-t-on ; que deviendra Malatesta, s'il se corrige de ses vices ?

Sampieri repartit avec humeur :

— Fais tes affaires, Balbi, crois-moi… laisse-nous aux nôtres.

Et, se tournant vers ses compagnons :

— S'il ne vient pas, tant mieux, ajouta-t-il en baissant la voix ; vous savez le proverbe : les absents ont toujours tort.

C'étaient tous jeunes gens de la haute noblesse italienne ; ils avaient fait orgie, le soir précédent, au palais Malatesta et venaient chez Lorédan Doria après boire. On ne peut dire cependant qu'ils fussent ivres. L'orgie, déjà lointaine, n'avait laissé en eux d'autres traces que la fatigue du cerveau et cette fièvre sombre qui suit fidèlement les excès de table. Vous eussiez vu, s'ils avaient ôté leur masque, tous ces jeunes visages défaits et

pâles. Mais leur pâleur ne venait pas seulement de la réaction de l'ivresse.

Ils s'appelaient, ces seigneurs, Sampieri, Marescalchi, tous deux de Bologne et tous deux princes ; Vespuccio Doria, Pitti de Florence, Colonna de Rome, Ziani de Venise, Gravina de Naples. Il n'y avait pas là un nom qui ne fût historique et illustre. Et, quoique la passion les poussât, entre toutes les passions, celle qui a l'aiguillon le plus subtil, la conscience leur disait que ce qu'ils allaient faire n'ajouterait point à leur gloire.

Triste besogne pour les fils de la chevalerie italienne ! Grande haine, rancune venimeuse et mortelle fondée sur un motif par trop frivole !

Certes, la conscience italienne n'a plus la voix bien forte. Il y a longtemps que là-bas l'âge héroïque a pris fin. Et cependant, ces jeunes gens, qui étaient les fils des géants, avaient honte. Mais cette honte, qui leur étreignait le coeur, n'avait pas la force de les arrêter.

Ils étaient là réunis contre un homme. C'étaient des empereurs et des rois que combattaient leurs pères. Ils se liguaient dix contre un ; et ils appelaient pour surcroît la trahison à leur aide. L'épée à la main, chacun d'eux était brave. Ils s'associaient pour commettre une lâche et ténébreuse action. Ils s'associaient pour jouer, nous avons prononcé le vrai mot tout à l'heure, une de ces comédies homicides qui tuent autrement et mieux que le poignard.

Leur mise en scène se réglait d'avance. Ils prenaient leurs postes ; ils faisaient leur dernière répétition. Et pourquoi prenaient-ils cette arme abjecte de la ruse, eux qui étaient jeunes,

eux qui étaient forts, eux qui s'étaient montrés vingt fois en leur vie chatouilleux sur ce que l'on appelle si naïvement le point d'honneur ? Parce qu'ils avaient crainte de leur adversaire ?

Certes, aucun d'eux ne l'eût avoué. Mais peut-être, en effet, avaient-ils crainte de leur adversaire. Il y a de quoi.

Celui-là était de ceux dont la vie marche comme un triomphe : un vainqueur d'habitude qui ne savait pas encore, après cent batailles, la signification du mot revers.

Celui-là était le conquérant heureux et glorieux, l'inconnu d'hier dont le nom sonnait aujourd'hui comme une fanfare à toutes les oreilles étourdies.

Celui-là était le vivant éblouissement, le soleil humain dont les rayons mettaient à l'ombre toute renommée rivale.

Celui-là était le prince Fulvio Coriolani, la folie du peuple napolitain, l'astre de la cour ; l'homme dont la seule présence faisait plus rêveur et plus doux le sourire de toutes ces belles princesses ; le demi-dieu que les jeunes marquises voyaient en songe ; l'esprit noble et courtois qui donnait le diapason à la haute vie comme on dit à Londres ; la fulgurante épée dont nulle rapière n'avait encore pu parer les coups.

Celui-là était l'orgueil de ses partisans ; le sultan des amours changeantes et toujours fortunées ; le cavalier favori de la reine et de ses filles ; l'ami du prince royal ; le favori du roi.

Non, ce n'était pas tout à fait par frayeur que nos conjurés jetaient l'épée pour prendre le filet dans cette chasse désespérée. C'était par excès de haine et pour mieux assurer leur coup.

Mais que leur avait-il fait, ce splendide jeune homme ? pourquoi tant d'aversion irréconciliable ? Il y avait un crime sans pardon.

Avant la venue de Fulvio Coriolani, tous ces jeunes seigneurs, Malatesta, Sampieri, Marescalchi, Vespuccio Pitti, Colonna, Ziana, Gravina et autres, brillaient. Que deviennent ces pauvres étoiles quand le soleil dépasse la lèvre de l'horizon ? Quelle place laissent au peuple vaincu des astres secondaires les insolents rayons d'Apollon-Phébus ?

Malatesta était évidemment l'acteur principal dans le drame qui allait se jouer. Ses compagnons l'entouraient et l'encourageaient. Il paraît que son rôle était difficile.

– J'aimerais mieux l'avoir là, en face de moi, dit-il, répondant aux derniers mots de Sampieri ; je n'aime pas attaquer les gens par-derrière.

— Tu n'as pas de bonheur, marquis, répliqua Colonna, quand tu attaques celui-ci par-devant.

Sampieri s'empressa de prendre la parole pour prévenir l'aigre discussion qui ne pouvait manquer de s'élever.

— La paix, Colonna ! dit-il. Toi, Malatesta, écoute, tu es tombé au sort, c'est toi qui dois porter le grand coup… Mais, si le coeur te manque, dis-le… Je vais remettre nos noms dans l'urne, et nous tirerons de nouveau.

Malatesta répondit :

— Celui d'entre vous qui se croit plus brave que moi n'a qu'à venir, au petit jour, à droite de la porte de Capoue. S'il en revient,

il vous donnera de mes nouvelles.

— Prends garde, marquis, firent à la fois Grimani et Gravina ; ceux qui se vantent ont peur.

Sampieri s'interposa de nouveau :

— Il ne s'agit point de bravoure, dit-il ; tout le monde est brave la rapière à la main… Ce qu'il nous faut, c'est de la fermeté, du sang-froid, de la présence d'esprit… À l'heure qu'il est, marquis, as-tu tout cela ?

— J'ai tout cela, répliqua le Malatesta.

— Montre-nous ta figure, fit le Pitti de Florence ; car ta voix tremble et tu ne te tiens pas droit sur tes jambes.

Malatesta fit un pas en arrière et leva la main. Sampieri l'arrêta encore.

Pour un observateur, il eût été aisé de deviner que tous ces jeunes fous excitaient le Malatesta, comme on fait pour les taureaux avant la course.

Il arracha son masque d'un mouvement convulsif. Sa figure était livide, mais ses yeux brûlaient.

C'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Sans le stigmate qu'avait imprimé sur ses traits l'orgie trop tôt commencée, sa ressemblance avec son cousin Lorédan Doria eût été frappante.

L'aiguillon devenait inutile, chacun le vit bien. Le taureau était suffisamment excité.

Sampieri sourit sous son masque en voyant la frange d'écume qui blanchissait ces lèvres convulsivement contractées, et la ligne sanglante qui bordait ces paupières.

— Bien, marquis, bien ! dit-il en lui tendant la main ; je savais, moi, que le fils de ton père ne pouvait pas trembler !

— Je te défends de parler ici de mon père ! murmura Malatesta, qui baissa les yeux. Mais, se reprit-il, si mon père avait eu cet homme en face de lui, peut-être qu'il eût fait comme nous.

— Certes ! certes ! s'écria-t-on de toutes parts ; notre cause est bonne, marquis, pas de scrupule !

Une heure après minuit sonna à l'horloge du palais Doria.

— Il est temps, dit Sampieri ; le roi pourrait se retirer.

Deux ou trois voix demandèrent :

— Marquis, es-tu prêt ?

— Je suis prêt, répliqua le Malatesta.

— As-tu ton rôle bien présent ?

— Si la mémoire me manque, fit le Malatesta avec un sourire amer, n'êtes-vous pas là pour me souffler, mes frères ?

Il y eut un instant d'hésitation dans le groupe.

Le marquis venait de passer la main sur son front baigné de sueur.

— Tu trembles la fièvre, Malatesta !… murmura le Pitti.

Et un autre :

— Malatesta, tu n'oses pas.

Il se redressa de son haut.

— Seigneurs, dit-il avec une certaine noblesse dans la voix, vous détestez cet homme depuis plus longtemps que moi… S'il ne m'avait pas pris le coeur de celle que j'aime, je sens que j'aurais été son ami… Il n'y a que mon sang ici qui ait rougi son épée… Il m'a volé mon bonheur… laissez-moi pâlir si j'ai honte, laissez-moi trembler si j'ai peur… On peut frapper en frémissant, je jure que je frapperai.

Toutes les mains cherchèrent la sienne, et l'on cria :

— Bravo, Malatesta !

Ce fut comme le signal de la bataille si longtemps préparée. Il se fit un mouvement parmi les conjurés, qui traversèrent la salle par petits groupes, et prirent leurs divers postes de combat : les uns en dedans, les autres en dehors de la haute porte voûtée du salon de l'Albane où était la cour. Dans ce dernier salon, presque tout le monde était démasqué ; par respect pour les princesses.

Sampieri, second premier rôle, chargé spécialement de donner la réplique au Malatesta, resta près de lui sous la voûte. Colonna et Marescalchi entrèrent dans le salon ; Pitti, Ziani et Gravina formèrent le centre de trois groupes. Il y eut un grand silence, pendant lequel on entendit la conversation des princesses. Elles parlaient du beau, du grand, du séduisant, de l'incomparable Coriolani.

— Entends-tu cela ? dit tout bas Sampieri, chacune de nos paroles va porter comme un coup de foudre… Y es-tu ?

— J'y suis.

— Commence.

Aussitôt le Malatesta prit tout haut, et bien mieux qu'on ne s'y fût attendu, le ton d'une discussion commencée.

— Si vous ne voulez pas me croire, dit-il, je vous le prouverai.

— Comment le prouveras-tu, marquis ? demanda Sampieri également à haute voix et d'un accent de provocation.

Quelques indifférents tournèrent déjà la tête pour savoir quel différend allait surgir entre ce fou de Malatesta et cet autre fou, Domenico Sampieri, comte Sampieri della Romana.

La princesse de Salerne disait en ce moment :

— Mais que peut-il être devenu cette nuit ?

— Il faut assurément une affaire bien grave, répliqua le comte de Castro-Giovanni, cousin du roi apanagé en Sicile, pour retenir notre cher Fulvio loin du palais Doria en ce moment.

Il regardait, en parlant ainsi, la comtesse Angélie.

La princesse de Palerme fit à cette dernière un signe caressant et affectueux pour l'engager à s'approcher. Angélie obéit.

Ce fut un murmure d'admiration dans le salon de l'Albane, quand on vit la respectueuse et gracieuse façon que prit la belle des belles pour aborder la princesse, bru du roi.

Celle-ci l'embrassa en souriant, et lui dit à l'oreille :

— Chère cousine, tirez-nous d'embarras et dites-nous où il est.

Angélie, rose du front au sein, baissa les yeux et répondit :

— Altesse, parmi les secrets que le prince ne me dit pas, il faut placer le bien qu'il fait… Dieu seul et lui le savent.

Nina Dolci, assise aux pieds de sa maîtresse, lui envoya un baiser.

La princesse la fit placer auprès d'elle.

Pendant cela, Malatesta et Sampieri discutaient à voix basse avec une vivacité croissante. Les compères commençaient à s'approcher et à se mêler du différend. Les curieux ouvraient l'oreille.

Tout à coup Malatesta s'écria :

— Mille onces d'or si vous voulez !

— Deux mille pour peu que cela vous plaise, riposta Sampieri.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ?… fit-on aux alentours.

La cour n'avait pas encore pris garde.

— Je vous dis que je le sais ! reprit Malatesta avec une nuance d'aigreur.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ? répétaient les curieux, dont le cercle inquiet s'épaississait autour de la porte.

— Sampieri soutient qu'il a le droit de s'appeler ainsi, répondit Colonna entrant en scène à son tour ; Malatesta prétend le contraire.

— Mais de qui parlent-ils ?

— Eh ! fit Colonna, ne le savez-vous pas ?

— Ils parlent, répondit Pitti en haussant les épaules, du prince Fulvio Coriolani.

— C'est absurde ! ajouta Ziani.

Et Gravina sentencieusement :

— Ce marquis de Malatesta ne se corrigera jamais !

— Sang du Christ ! s'écria Malatesta ; que n'est-il ici ? vous verriez la figure qu'il ferait !

— N'insultez pas un absent ! dit Balbi.

— Si le seigneur Balbi veut prendre en main la défense d'un misérable et d'un bandit, s'écria Malatesta d'une voix tout à coup éclatante, libre à lui, je soutiens mon dire !

Il fallut bien que la cour prêtât enfin attention. Cent personnes se massaient auprès de la porte.

La princesse de Salerne demanda, comme tant d'autres l'avaient fait avant elle :

— Qu'est-ce donc ?

— S'il plaît à Votre Altesse royale, répondit le Marescalchi en saluant avec respect, c'est le prince Coriolani qu'on accuse d'avoir volé son nom.

Ces Marescalchi sont de très grands seigneurs.

— Et qui ose avancer une pareille insolence ? s'écria Marie-Clémentine d'Autriche.

Marescalchi répondit :

— C'est le cousin de notre Lorédan, c'est Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta.

— Et il dit cela sérieusement ? fit le comte de Castro-Giovanni.

— Très sérieusement, Altesse : il dit même des choses beaucoup plus graves… très sérieusement aussi.

Toutes les figures des dames de la cour peignaient uniformément l'indignation. Angélie Doria était pâle comme une morte. Quant à la signora Nina Dolci, le lecteur doit supposer qu'elle était la plus indignée de toutes.

Nous sommes obligés de dire qu'il n'y paraissait point. Elle s'accoudait familièrement sur le bras du fauteuil de sa maîtresse ; elle éventait d'un air de tranquillité parfaite son visage souriant et charmant.

Il n'y avait pour être aussi calmes qu'elle en ce moment, que trois personnages mêlés à la foule, et rassemblés au coin de la porte voûtée. C'étaient le seigneur Andrea Visconti-Armellino, intendant de la police royale, le grand banquier Massimo Dolci, oncle de la signora Nina et le cavalier Ercole Pisani. Derrière eux se tenait ce beau soldat, le colonel San-Severo, qui semblait, au contraire, en proie à une violente agitation.

— Où donc est le seigneur comte ? demanda la princesse de Salerne. Il faudrait faire cesser ce scandale.

— Si votre Altesse royale le désire… commença Castro-Giovanni.

Mais il n'acheva point. Un bras se posa sur son épaule par-derrière, et une voix murmura à son oreille :

— Je suis là, seigneur, et j'écoute !

Il avait reconnu Lorédan Doria, masqué et confondu dans les rangs de la cour.

Cependant, comme il arrive toujours en ces circonstances, un grand silence se faisait peu à peu autour des deux interlocuteurs principaux. Chacun avait envie d'entendre désormais. La cour elle-même, malgré ses préventions en faveur du beau Fulvio, se taisait et devenait attentive.

— Je suis fâché, disait en ce moment Malatesta avec une évidente intention de sarcasme, que la chose ait été si loin… Je voulais bien causer, mais mon intention n'était point de porter une accusation publique…

— Tu ne la porteras pas loin, ton accusation ! grinça San-Severo entre ses dents.

Armellino lui fit signe de se taire.

— Vous en avez trop dit, marquis, répliqua le Vénitien Ziani avec une apparente sévérité ; rétractez-vous, ou donnez vos preuves.

— Vous parlez haut, seigneur Ziani ! s'écria Malatesta.

— Je parle comme je dois.

— Songez…

— Je songe au lieu où je suis… Chacun dans cette fête a uni plus d'une fois le nom de celui que vous insultez au nom chéri et respectable de la comtesse Angélie Doria !

Tout cela était concerté d'avance. On voulait mettre le feu à la mine par tous les bouts à la fois.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent les uns ; Ziani a raison !

— Ziani a tort ! dirent les autres ; pourquoi mêler le nom de Doria à ces querelles d'écervelés !

Sampieri prononça tout bas :

— Courage, marquis, voilà que les princesses écoutent !

Puis il ajouta à voix haute :

— Tu as beaucoup parlé, Malatesta, mais tu n'as encore rien dit !

— J'ai accusé, repartit Malatesta, ce prétendu prince Fulvio Coriolani d'avoir eu fort exactement la même vie que ce coquin titré qu'on devait exécuter demain.

— Oh !... oh ! protesta l'assemblée ; fi donc !... Comparer Fulvio au baron d'Altamonte !

— Ne faisaient-ils pas une paire d'amis ? s'écria Malatesta.

— Quel est celui d'entre nous, objecta Sampieri le bon apôtre, qui n'a pas serré la main d'Altamonte autrefois ?

Mais, dans la foule des courtisans :

— Fi donc ! fi donc !... Quel rapport établissez-vous ?

— Cet Altamonte m'avait toujours fait, à moi, l'effet d'un chevalier d'industrie... Et j'avais dit souvent, on peut se le rappeler : « Ce baron d'Altamonte finira mal ! »

Sampieri avait touché juste.

Ceci donnait, en effet, au Malatesta l'occasion de cette réplique toute simple, qu'il lança vertement à son adversaire pour rire :

— Donc, j'ai dit quelque chose, seigneur Sampieri, puisque j'ai avancé… et puisque je soutiens qu'Altamonte et Coriolani, Coriolani et Altamonte, c'est bonnet blanc et blanc bonnet !

Nouvelle et grande rumeur. Deux personnages nouveaux étaient au premier rang de la foule. Un domino aux épaules courbées par l'âge et un jeune homme d'élégante tournure qui portait un masque à barbe de soie.

Ceux qui étaient autour du vieillard s'écartèrent de lui avec respect, sauf un compagnon qu'il avait pour soutenir ses pas chancelants.

Le jeune homme était placé non loin des quatre chevaliers du silence. La signora Nina Dolci n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître en lui ce mystérieux personnage qui s'était glissé naguère dans la grotte d'Endymion, pendant qu'elle s'y entretenait avec Angélie Doria : le docteur Pier Falcone.

Malatesta, faisant tête à la rumeur qui, de tous côtés, le désapprouvait, s'écria :

— Je me trompe ; ce n'est pas la même chose : Altamonte valait mieux que Coriolani… car Altamonte avait un nom, un nom de bandit… Il s'appelait Felice Tavola… Tandis que le Coriolani n'a pas même un nom de coquin !

Ce nouvel outrage resta sans écho.

Malatesta s'essuya le front, sa tâche était rude.

— Courage ! lui dit tout bas Sampieri ; tu es bientôt au bout, marquis ; le roi t'écoute !

q

Chapitre 7 Le gant de Lorédan Doria

Malatesta tournait le dos à ce vieillard, dont l'échine courbée se cachait sous un ample domino de soie noire. Il ne l'avait point vu. Quand Sampieri lui dit : « Le roi t'écoute », il tressaillit de la tête aux pieds.

— Corps de Bacchus ! grondait le grand San-Severo, derrière ses trois collègues ; je deviendrai enragé si vous ne me laissez pas étrangler ce marquis de malheur !

— C'est l'ordre du maître, répondit le vieux Massimo Dolci en se tournant vers lui à demi.

La princesse de Salerne frémissait de colère. Cette scène en présence d'une telle réunion de princesses, filles et brus du roi, avait assurément un caractère inexplicable. Ce n'était pas le hasard qui en pouvait favoriser seul les offensants développements. Il fallait qu'autour de cet insulteur il y eût une protection cachée.

La princesse entendit une voix suppliante à son oreille. Elle se retourna. Angélie s'affaissa dans ses bras.

— Madame, murmura-t-elle, ne pouvant plus retenir ses déchirants sanglots, Lorédan Doria, mon frère, est l'ennemi du

prince Fulvio Coriolani !…

Ce fut un trait de lumière pour Marie-Clémentine d'Autriche. Elle se leva, cherchant de l'oeil quelque haut dignitaire qui pût exécuter ses ordres. Nina, qui continuait de s'éventer gracieusement d'un air de complète indifférence, Nina lui dit :

— Altesse, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je dirais de garder le silence.

— Puis-je souffrir qu'en ma présence ?… commença la fière Autrichienne.

— Altesse, interrompit la zingara, le prince votre époux est là, je viens de le voir.

— Si le prince de Salerne juge à propos de se taire…

— Le prince royal est présent aussi, interrompit encore Nina.

— Quand bien même…

— Altesse, veuillez regarder… vous reconnaîtrez le roi derrière le marquis de Malatesta.

La princesse retomba sur son siège comme accablée par la stupeur. Elle avait, en effet, reconnu le roi.

Il était facile de voir, du reste, que les sentiments de l'assemblée avaient changé. On écoutait avec une sorte d'intérêt curieux, non plus avec colère. La nouvelle que les personnes royales étaient présentes sous le masque avait circulé de bouche en bouche. Cela ôtait à chacun toute part de responsabilité. Personne ne se sentait appelé à être juge là où était le roi. Mais cela augmentait dans une énorme proportion l'intérêt de la scène. Ce

n'était plus ici un duel ordinaire, tel qu'on en peut voir tous les jours dans ces hauts lieux, où les intérêts et les passions se choquent incessamment. Il s'agissait d'un de ces solennels combats où la lice est publique, où les trompettes sonnent la fanfare aux quatre vents, où les bannières se déploient sous le soleil, tandis que les champions font le tour des barrières la lance haute et la visière levée. C'était la joute antique avec son entourage de princes et de nobles dames. C'était l'ancien jugement de Dieu. Car il arrivait souvent, dans ces solennités éclatantes et barbares, qu'il n'y eût de présent que l'un des champions. Le mot qui exprime ce fait est resté dans le vocabulaire moisi de nos gens de loi. L'autre champion faisait défaut. Et alors, après qu'on l'avait appelé par trois fois, suffisamment et dûment, à cor, à cri, de toutes les façons usitées, le présent, déclaré vainqueur, avait gain de cause. Une preuve de plus en faveur de ce bon vieux proverbe : « Les absents ont toujours tort. »

Rien ne manquait à ce tournoi : ni le souverain, spectateur et juge, ni la noble foule des assistants. Tout ce qui restait au palais Doria s'était massé dans les deux salons de l'Albane et du Giorgione.

Pour que l'aspect même de cette brillante cohue rappelât l'amphithéâtre, on voyait s'élever les têtes au lointain, parce que les derniers rangs des curieux s'étaient emparés des banquettes et des sièges.

Les convives de ce festin de haine qui avait eu lieu la veille, chez le Malatesta, avaient souhaité un éclat. Le hasard venait en aide à leurs efforts. Ils réussissaient au-delà même de leurs voeux.

Il y avait cependant un grand silence dans les deux salons et dans les galeries voisines. Les indifférents se taisaient désormais. On attendait ! Il fallut qu'un des conjurés se dévouât pour donner au Malatesta la réplique nécessaire.

— Quand on accuse un absent, dit Colonna, de vagues allégations ne suffisent point…

— Te fais-tu le défenseur du Coriolani, Prosper Colonna ? interrompit Malatesta. Je vais te répondre, car depuis trop longtemps je cherche ici à qui parler… Mes vagues allégations, comme tu les appelles, recouvrent des faits positifs… Mais pour plaider une cause, il faut un tribunal… J'espérais ici l'auguste présence de Sa Majesté le roi Ferdinand… J'aurais parlé devant le roi.

Tout le monde savait que le roi était présent. Il y eut un long murmure ; mais aucune voix ne s'éleva, parmi les invités du palais Doria, pour dire : « Le roi est là. » L'étiquette, là-bas, est de respecter l'incognito royal. Ce fut le roi lui-même, ce vieillard drapé dans un domino noir, qui était derrière le marquis de Malatesta ; ce fut le roi qui lui toucha l'épaule, et qui lui dit tout bas :

— Marquis, vous avez ici des juges… Puisque vous voulez parler devant le roi, parlez !

Il était dans le rôle de Malatesta de feindre un vif étonnement. Mais il n'eut pas le temps de faire beaucoup de grimaces. Le roi poursuivit :

— Ne vous retournez pas et venons au fait ; j'ai hâte !

Il y avait de l'émotion dans l'accent du roi. Malatesta le sentit. Mais ses vaisseaux étaient brûlés. Et surtout sa leçon était faite. Il

se retourna à demi et comme involontairement, malgré l'ordre de Sa Majesté. Son regard chercha du courage dans les yeux de Sampieri, son compère, et, après s'être recueilli un instant, il commença :

— Puisque ceux qui sont autour de moi désirent que je m'explique, je le ferai, bien que je ne sois point préparé, et que je n'aie point l'habitude de la parole. Je n'ai qu'un voeu, c'est que le Coriolani paraisse au milieu de nous avant que j'aie dit tout ce qui le condamne et tout ce qui le déshonore. Sa besogne nocturne est finie. Il est libre désormais. S'il a ici des amis, qu'on l'avertisse et qu'il vienne !

« J'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani a volé son nom, j'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani est un malfaiteur déguisé en gentilhomme, le complice du baron d'Altamonte, un des membres de cette association mystérieuse et sanguinaire : les Compagnons du Silence !

Un cri étouffé se fit entendre dans la partie du salon où étaient les princesses. C'était Angélie Doria qui se débattait contre l'étreinte d'une violente attaque de nerfs.

Nina Dolci s'élança vers elle et la prit entre ses bras.

— Ne crains rien, lui dit-elle à l'oreille.

Lorédan Doria, qui avait quitté sa place, fit un pas vers sa soeur. Il s'était démasqué, depuis que le roi avait ordonné au Malatesta de parler. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, il se rapprochait peu à peu du centre du cercle.

Le marquis de Malatesta avait prononcé ces dernières paroles d'un ton précis et assuré. L'émotion de l'assemblée était grande,

mais muette.

En somme, personne ne pouvait dire le passé de ce brillant prince Coriolani. C'était comme un météore éblouissant qui éclairait la cour de Naples depuis quelques mois. Mais d'où venait-il ? La faveur du roi et de la famille royale lui valait une généalogie : c'était tout. Ces météores sortent toujours des nuées.

Le roi écoutait, immobile, sous le vaste capuchon de son domino. Aucun de ceux qui l'escortaient n'avait fait un geste.

Vis-à-vis du roi, Armellino, Ercole Pisani et le riche Massimo Dolci se tenaient impassibles. On eût dit qu'ils étaient parfaitement étrangers à ce qui se passait. Le colonel San-Severo, au contraire, se démenait et murmurait :

— Où cela va-t-il nous conduire ?... Corps de Bacchus ! je ne sais pas me battre à coups de langue... Mais si celui-là est un espion de police, Corner, tu dois le savoir.

L'intendant Armellino, répondant à ce nom de Corner, lui commanda le silence de par la volonté du maître.

À quelques pas de là, Pier Falcone, les bras croisés sur sa poitrine, accomplissait en conscience les ordres de Johann Spurzheim : il observait.

— C'est bien ! dit Sampieri à Malatesta qui reprenait haleine ; arrive au fait tout de suite !

Les autres conjurés disaient dans les groupes :

— Est-ce qu'il y aurait là-dessous quelque chose de sérieux ?...

Le plus fort était fait. Malatesta promena son regard sur l'assemblée et sembla provoquer ses récriminations. Il reprit d'un ton calme et net :

— Vous avez tous été surpris, seigneurs et nobles dames, de voir disparaître cette nuit Fulvio Coriolani, au milieu d'une fête dont il était en quelque sorte le héros… Il ne pouvait pas ne point sortir… La ténébreuse confrérie à laquelle il appartient punit de mort la moindre désobéissance… Il a reçu un message à la fin du repas ; il est parti ; depuis ce moment, il m'appartient ; je l'ai fait suivre ; je sais ce qu'il a fait.

— Qu'a-t-il fait ? demanda le roi.

— Tout le monde sait, répondit Malatesta, qu'un homme a été assassiné cette nuit sur la plage de la Marinella, au pont de la Madeleine… Le bruit a couru que cet homme assassiné était le prince Coriolani… les improvisateurs l'ont dit sur la place publique… Ici même, dans ce palais Doria qu'il a souillé si longtemps de ses assiduités, on l'a répété, et j'ai vu pâlir cette belle, cette pure jeune fille…

— Je te défends, marquis Malatesta, interrompit tout haut le comte Lorédan, de faire aucune allusion à ma soeur Angélie Doria.

La princesse de Salerne serra la main d'Angélie.

— Vous aviez mal jugé votre frère, lui dit-elle.

Une voix s'éleva et dit :

— Bien parlé, Loredano !

Mieux que personne, Malatesta eût pu affirmer que cette voix appartenait au roi. Un nuage passa au-devant de ses yeux.

— Le misérable les a ensorcelés tous ! gronda-t-il avec un blasphème.

— Courage, marquis ! répliqua Sampieri ; je te dis, moi, que nous le tenons !

Malatesta rassembla toute sa fermeté pour continuer :

— Pourquoi a-t-on dit que l'homme assassiné au pont de la Madeleine était Coriolani ?... Parce que Coriolani avait été vu sur la plage de la Marinella, causant avec un inconnu en costume de matelot... Jusque-là, point de crime, n'est-ce pas ? Mais quel était ce matelot ? Ce matelot, du nom de Sansovina, le ministre d'État pourra vous le dire, montait une barque amarrée à la plage, et cette barque attendait un passager qui devait faire voile vers les côtes de France... Le nom du passager, vous l'avez deviné : c'était Felice Tavola, autrement dit le baron d'Altamonte.

L'homme qui était auprès du roi se démasqua. Chacun reconnut François de Bourbon, l'héritier du trône.

— Découvrez votre visage, seigneur, dit-il à son voisin de droite.

Le masque de celui-ci, détaché, laissa voir les traits du seigneur Carlo Piccolomini, ministre d'État.

Le prince royal ajouta :

— Veuillez parler, je vous prie.

— Altesse, répondit Piccolomini, le marquis de Malatesta n'a dit jusqu'à présent que la vérité : le matelot Sansovina nous a échappé, mais il montait une barque destinée à favoriser l'évasion d'Altamonte… Vers onze heures, la barque, se voyant observée, a levé l'ancre pour faire le tour des ports et mouiller de l'autre côté de la ville.

— Voilà qui est étrange ! dit-on de tous côtés dans les salons.

Nina Dolci glissa à l'oreille d'Angélie ranimée :

— As-tu confiance en moi ? Je te jure, sur ma part de paradis, que quiconque s'attaquera à Fulvio Coriolani sera brisé !

— Dieu veuille le protéger ! murmura Angélie, ces accusations sont infâmes !

Les paroles du ministre d'État avaient cependant produit un grand effet. En les écoutant, l'intendant de la police royale avait laissé échapper un mouvement de surprise. Ç'avait été, du reste, l'affaire d'une seconde. L'instant d'après, Andrea Visconti-Armellino avait repris son attitude de calme indifférence entre ses deux compagnons impassibles.

Seul, le colonel San-Severo, courbant sa haute taille pour mettre sa bouche au niveau des oreilles de ses collègues, répétait d'un ton de stupéfaction profonde :

— Comment diable peut-il savoir tout cela ?

Pier Falcone, l'observateur, commençait à le regarder du coin de l'oeil.

— Je suis heureux, continua Malatesta d'un air déjà triomphant, que Son Excellence le seigneur Carlo Piccolomini ait dai-

gné corroborer mon dire de son irrécusable témoignage… Je ne m'attendais pas à recevoir cette aide et, si j'ose ainsi m'exprimer, je n'en avais pas besoin… Ce qui me reste à révéler, en effet, sera publié demain et contient des griefs bien autrement importants. Cet homme, que je suis forcé d'appeler Coriolani jusqu'à ce que la suite nous ait appris son vrai nom de malfaiteur, a commis cette nuit un assassinat, peut-être deux…

Le salon entier s'agita. Angélie Doria poussa un grand soupir et s'évanouit dans les bras de la zingara. Le roi fit un geste. Le ministre d'État ordonna le silence.

On vit alors quelque chose de singulier. La princesse de Salerne qui, parmi les jeunes filles et brus du roi, était la favorite, traversa toute la largeur du salon, appuyée sur le bras du comte de Castro-Giovanni. Elle vint jusqu'au souverain et lui baisa la main en disant :

— Je sais que c'est vous, mon père, et je vous prie, au nom de votre tendresse pour nous toutes, de faire cesser cet odieux scandale !

Le roi l'écarta froidement et dit à Malatesta :

— Poursuivez !

— Un assassinat ! j'en suis sûr, reprit l'accusateur ; Altamonte est mort, j'ai vu son cadavre : une balle lui a traversé le coeur… Deux assassinats, je le crois ; car l'homme dont on a versé le sang au pont de la Madeleine était un Compagnon du Silence.

— Cela est vrai, dit le ministre d'État ; mais comment le savez-vous ?

— Oui, s'écria San-Severo involontairement, comment le sait-il ?

Carlo Piccolomini dirigea sur lui un regard perçant qui embrassa du même coup Massimo Dolci et le cavalier Ercole Pisani. Puis il se pencha à l'oreille du roi.

Ceux qui étaient tout proches crurent entendre prononcer le nom de Johann Spurzheim.

Cet incident donna au Malatesta le temps de se reconnaître. On ne s'avise jamais de tout : il n'avait point préparé de réponse pour la question qui lui était faite.

D'après ce que nous avons mis dans sa bouche, et il n'avait pas fini, le lecteur peut se convaincre déjà que le Malatesta et ses nobles camarades en savaient aussi long pour le moins que le ministre lui-même. Peut-être en savaient-ils beaucoup plus long. Mais à quelle source mystérieuse avaient-ils puisé ces renseignements ? Voilà ce que sans doute ils ne pouvaient dire.

Le vieux Massimo Dolci marcha lourdement sur le pied de ce bon San-Severo.

— Veux-tu que dans dix minutes on t'appelle par ton nom de Luca Tristany ? murmura-t-il ; veux-tu être pendu au point du jour à la potence dressée pour Felice Tavola ?...

— J'ai eu tort, repartit San-Severo ; mais il faut que ce coquin de David Heimer nous ait joué un tour de son métier !

Sampieri vit le trouble de Malatesta.

— Nous trouverons, dit-il, va toujours.

Et Malatesta de poursuivre, poussé par le besoin d'aller en avant :

— Comment je sais cela, seigneur ? Je sais encore autre chose… des choses qui, peut-être, vont vous surprendre, vous qui veillez à la sûreté des personnes royales, de la cour, de la ville et du royaume… Jusqu'au dernier moment, la confrérie du silence a entretenu le baron d'Altamonte dans l'espoir d'être délivré ; on lui avait fait parvenir une lime dans son cachot souterrain, et les mesures étaient si bien prises, qu'il se serait évadé ce soir par l'ancienne galerie communiquant avec les caveaux de Saint-Jean-le-Majeur, si le gouverneur de Castel-Vecchio ne l'eût transféré tout à coup dans les cachots de la tour supérieure. Ses complices ont appris cela. Il a été convenu que Felice Tavola serait délivré de vive force ou assassiné dans son cachot.

« C'est la règle ; à la dernière heure, les plus endurcis font parfois des aveux. Il faut éviter cela. L'un des maîtres du silence a donc été choisi pour accomplir ce prodigieux tour de force, de pénétrer dans la forteresse malgré la garnison décuplée, malgré les postes et les patrouilles qui en défendaient toutes les avenues. Il fallait pour cela un démon. Ils avaient Coriolani ; la forteresse a été escaladée !

Pier Falcone fit un mouvement.

Nina dit en tenant son flacon sous les narines pâles d'Angélie :

— Altesses, quel va être le châtiment de ce fou ?

Les princesses ne firent point de réponse. Elles ne croyaient point encore, mais chacune d'elles pensait :

— Pas une voix ne s'élève pour défendre le prince Fulvio, qui est le favori du roi !

Certes, il y avait là un symptôme bien étrange. Et devant ce symptôme, l'apparente extravagance de l'accusation disparaissait en grande partie.

Les amis de Malatesta travaillaient, disant :

— Qui eût jamais cru cela ?

Et Sampieri, l'encourageant de l'oeil et du geste, murmurait :

— Courage, marquis, nous le tenons !

Ce n'était pas le courage qui manquait au Malatesta.

— La forteresse a été escaladée, reprit-il ; le seigneur Piccolomini sait encore cela… Ce que le seigneur Piccolomini ignore peut-être, c'est que le bandit a trouvé vide le cachot de son camarade.

— Qui appelez-vous le bandit ? demanda le ministre d'État.

— Coriolani, répondit sans hésiter Malatesta ; il est arrivé dix minutes trop tard… L'alarme a été donnée ; deux mille hommes ont poursuivi un seul homme et ne l'ont pas pu saisir… Je vous dis que ce mannequin dont on a fait frayeur aux enfants et aux femmelettes, Porporato, a volé son spectre et sa couronne… Le vrai roi des brigands du royaume de Naples n'est pas Porporato, c'est Coriolani !

— Avez-vous achevé ? demanda le ministre d'État.

— Non, seigneur… et vous vous en doutez bien, puisque, depuis dix minutes, j'entends bruire les baïonnettes dans les jardins

de ce palais, où naguère tout était joie, volupté, harmonie… Je n'ai pas encore fini, puisque je n'ai point dit comment Coriolani a tué lâchement son frère et ami le baron d'Altamonte.

— Dites-le ! ordonna le ministre d'État.

— Le baron d'Altamonte, répondit le marquis, est sorti de Castel-Vecchio à onze heures de nuit. Comme on savait que Votre Excellence était au palais Doria, on l'a conduit à la maison du seigneur Johann Spurzheim, à la piazza del Mercato… Je n'apprendrai à personne que le cabinet du seigneur Johann Spurzheim est précédé d'un couloir long et obscur, percé au travers des bâtiments de son hôtel… On a vu entrer le baron d'Altamonte dans ce couloir… on en a vu ressortir le prince Coriolani, portant un cadavre sur ses épaules.

— Accusez-vous le seigneur Johann Spurzheim ? demanda Piccolomini.

— À Dieu ne plaise, répliqua Malatesta ; j'accuse Fulvio Coriolani et je n'accuse que lui ! Fulvio Coriolani a payé sa dette aux Compagnons du Silence ; il fallait que cette nuit son ami Altamonte fût libre ou mort… Il n'a pu le délivrer, il l'a assassiné !

Malatesta se tut. Cette grande et sourde rumeur, que la curiosité avait comprimée, s'éleva de nouveau.

Il ne faudrait point se placer au point de vue de nos moeurs françaises pour juger l'accusation portée ici.

Vingt histoires authentiques, en ne remontant pas plus haut que le commencement de ce siècle, pourraient être citées et prouver surabondamment la fréquence et l'audace des usurpations de nom en Italie. Chez nous, ces choses arrivent, et personne n'a ou-

blié la fameuse aventure du colonel Pontis de Sainte-Hélène, arrêté au beau milieu d'une revue, à la tête de son régiment, dans la cour du Carrousel. C'était un forçat évadé qui portait les grosses épaulettes dans un régiment de la garde royale. Mais ce qui est en France une exception si rare, qu'elle tombe en quelque sorte dans le domaine invraisemblable du roman, devient là-bas un fait, sinon habituel, du moins fréquent. La constitution physique du pays, le caractère des habitants, la faiblesse proverbiale des gouvernements, et je ne sais quelle tradition qui donne à ce métier de brigand une couleur presque épique, se combinent pour relever le bandit. Le bandit, dans l'Italie du Sud, est tout naturellement un seigneur. L'Apennin a ses chroniques mystérieuses qui fourmillent d'exemples analogues. Le bandit, qui est roi dans ses monts, ne saurait, sous peine de déroger gravement, descendre dans les villes sans prendre le titre de prince ou de comte, à tout le moins.

L'entreprise du Malatesta et de ses compagnons n'était donc ni absurde ni dépourvue de chances de succès. Seulement, ils s'attaquaient à forte partie, et, bien qu'il y eût dans leur allégation une certaine solidité prouvant qu'ils ne frappaient point au hasard, il y avait une question capitale à laquelle le marquis n'avait pas répondu.

— D'où savez-vous cela ? avait demandé le ministre d'État.

Le bon colonel San-Severo n'aurait pas été embarrassé pour répondre. En ce moment même, il disait à ses confrères, qui lui faisaient tous signe qu'il pouvait garder le silence :

— Quand je vous disais que c'était ce coquin de David Heimer !

Malgré le peu de subtilité de son intelligence, Luca Tristany devinait ici la main de Johann Spurzheim. Trois fins matois comme Marino Marchese, Policeni Corner et le vieil Amato Lorenzo, qui étaient devenus l'intendant Armellino, le cavalier Pisani et le banquier royal Dolci, devaient, à plus forte raison, reconnaître l'intervention, en cette circonstance, du directeur de la police. Mais leur rôle était, à ce qu'il paraît, de s'abstenir.

Piccolomini se retourna vers les personnes royales qui le suivaient et parut prendre leurs ordres. On les vit s'entretenir à voix basse.

Au camp des princesses, c'était le silence de la stupeur. Angélie Doria reprenait ses sens lentement dans les bras de Nina :

— Qu'ont-ils dit ? demanda-t-elle ; a-t-on souffert leurs infâmes calomnies ?

— Tu l'aimes bien, Angélie, répliqua tout bas la zingara ; tu l'aimeras mieux tout à l'heure… As-tu vu parfois le soleil vainqueur sortir des nuages après la tempête ?… Tu vas voir Fulvio Coriolani… il vient… je le sens venir !

Mais ce qui, certes, eût attiré vivement l'attention de cette noble foule, si chaque groupe agité et bavard n'eût discuté avec chaleur dans tous les coins des deux salons, c'était une scène rapide et haut montée qui avait lieu entre le Malatesta et son voisin Sampieri. Ils s'entretenaient à voix basse depuis le moment où Malatesta avait cessé de parler à l'assemblée.

— Ne puis-je pas dire la vérité ? demanda le marquis ; ne puis-je montrer l'écrit anonyme que j'ai reçu cette nuit ?

— Tout serait perdu, répliqua Sampieri : on ne croit pas aux écrits anonymes.

— Cependant…

— Je ne te fais qu'une question : toi-même, y crois-tu ?

Malatesta sembla hésiter. Sampieri redoubla.

— Crois-tu, reprit-il, que Fulvio Coriolani, ami du roi, fiancé de la comtesse Doria, ait quitté ce palais pour assassiner Felice Tavola ?… Crois-tu que Fulvio Coriolani soit Compagnon du Silence ? crois-tu cela ?…

— Non, sur ma foi ! répondit enfin Malatesta, je ne le crois pas !… Et pourtant je donnerais trois palettes de mon sang pour que cela fût.

— Qui le croira si tu ne le crois pas ?

— Alors, que faire ?

Leurs voix baissèrent davantage.

— Tu as juré, reprit le Sampieri, de le déshonorer ou de le tuer, au prix de ta vie ou de ton honneur. Ta vie n'y peut rien, on te demande ton honneur…

— Explique-toi.

Un instant ils parlèrent si bas, que le murmure même de leurs voix ne s'entendait plus.

— Sang du Christ ! s'écria tout à coup le Malatesta, dont les yeux brillèrent et rougirent, je ne ferai pas cela !

— Si tu ne le fais pas, répliqua Sampieri, tu es perdu.

— Que je sois perdu, par la mort de Dieu !… perdu cent fois, je ne le ferai pas !

— Marquis Malatesta, dit en ce moment le ministre Piccolomini au milieu d'un grand silence, d'où tenez-vous les faits que vous avez avancés ?

— De bonne source, Excellence ! répondit le jeune marquis d'un air farouche.

La sueur lui perlait aux tempes. Il était aisé de voir qu'un combat terrible se livrait en lui-même. Cela n'échappait point aux assistants, chez qui la réaction se faisait.

— Il ne peut pas répondre ! s'écria le colonel San-Severo le premier.

Et dix voix répétèrent :

— Il ne peut pas répondre.

— Tu agonises, Malatesta ! murmura Sampieri.

— Ceci a trop duré ! dit le prince royal.

Et la princesse de Salerne, honteuse peut-être d'avoir été un instant ébranlée :

— J'espère que le châtiment de cet homme sera exemplaire.

— Malatesta, murmura encore Sampieri, tu n'as pas désormais deux secondes pour choisir entre la vie et la mort.

Malatesta était livide, et l'écume revenait au bord de ses lèvres.

— Répondez ! dit pour la seconde fois Piccolomini ; vous avez entendu : chacun croit que vous ne pouvez pas répondre.

Et la rumeur de grandir. Les amis de Malatesta baissaient déjà la tête.

— Répondez ! prononça pour la troisième fois le ministre d'État.

— De profundis !… fit tout bas Sampieri.

Mais, à ce moment, le marquis releva la tête.

— Sois content, dit-il à son complice, je vais me déshonorer !

Un cercle grisâtre était autour de ses yeux. La sueur froide collait ses cheveux à ses joues creusées, il était effrayant à voir.

— Majesté, dit-il en s'adressant au roi lui-même, d'une voix heurtée et étranglée, vous êtes le premier gentilhomme du royaume, vous allez comprendre pourquoi un Doria d'Angri a tardé à répondre quand il s'agit de souiller d'un mot la gloire de sa race…

— Silence ! silence ! faisait-on de toutes parts.

On voyait alentour toutes les têtes penchées, toutes les bouches béantes.

Malatesta serra sa poitrine à deux mains.

— N'avez-vous point remarqué, reprit-il, que Béatrice Doria d'Angri, ma soeur, n'était point à la fête de cette nuit ?

— Bien, fit Sampieri, qui respira fortement.

Les princesses quittèrent leurs sièges.

— Lâche ! dit Nina Dolci, dont les prunelles brillaient.

Pier Falcone avait fait un pas en avant, non point pour écouter, mais pour regarder un domino de haute taille qui était debout et immobile en face de lui.

— Allons ! fit encore Sampieri.

— Majesté, reprit Malatesta, ma soeur est la maîtresse du bandit Coriolani, qui l'a trompée… et ma soeur a trahi le bandit Coriolani !

Ce fut dans les deux salons un tumulte inexprimable. Angélie avait poussé un long cri de détresse. Malatesta, qui chancelait, soutenu par Sampieri, vit devant lui tout à coup la figure hautaine et calme du comte Lorédan Doria. Celui-ci ôtait son gant avec lenteur.

— Où le roi a son masque, il n'y a pas de roi, dit-il. Malatesta, tu as menti ! Malatesta, tu es un lâche ! Malatesta, puisque Béatrice Doria n'a plus de frère, moi, Doria-Doria, chef de sa famille, je deviens son frère, et je la venge d'une infâme et calomnieuse accusation.

Il leva le bras et lança son gant au visage du marquis, tandis que les princesses et la foule criaient :

— Bravo, Loredano !

Mais le gant ne toucha pas le visage de Malatesta. Une main s'avança et l'arrêta au passage. Cette main était celle de ce domino de haute taille que Pier Falcone examinait depuis quelques instants avec une si grande attention. Personne autre ne l'avait remarqué jusqu'alors. Il rejeta en arrière, d'un brusque mouve-

ment, son costume de soie flottante, et parut en riche costume de cour. Ce fut comme un violent coup de théâtre. Les cris se turent, et toute cette fiévreuse agitation s'apaisa à la vue de ce magnifique jeune homme : taille d'Apollon, tête de roi qui découvrait inopinément son visage rêveur et hautain, où glissait un calme sourire.

Un nom courut d'une extrémité à l'autre des salons : sourd et profond murmure où il y avait de l'admiration, de l'envie, de la tendresse et du respect.

— Coriolani ! le prince Fulvio Coriolani !

q

Chapitre 8 Le roi du jour et le roi de la nuit

Il n'y avait, dans les salons du palais Doria, que trois hommes dont les physionomies n'eussent point changé. C'étaient les trois chevaliers du silence, le banquier Massimo Dolci, l'intendant Visconti-Armellino et le cavalier Hercule Pisani. Ceux-là restaient impassibles après comme auparavant. Mais, autour d'eux, une agitation inexprimable grandissait, et le quatrième maître du silence, le colonel San-Severo, y prenait part de bon coeur.

— Corps de Bacchus ! s'écria-t-il, voilà un digne seigneur que ce Doria, et le coquin de marquis a son affaire.

Les cris se perdaient dans ce tumulte général. Pour donner une idée de ce que pouvait être ce tumulte, malgré la haute posi-

tion de la plupart des acteurs en scène, nous raconterons un incident rapide dont cet honnête San-Severo fut le héros.

Pier Falcone, à la vue du prince Fulvio Coriolani, avait reculé comme si une violente contraction nerveuse l'eût attiré en arrière.

— C'est lui ! avait-il dit tout bas.

Et ce mot : « C'est lui ! » avait dans sa bouche une terrible expression de haine. Lui, si calme tout à l'heure, lui que nous avons vu froid et grave en face des étranges aventures de la maison Spurzheim, semblait en proie à une espèce de rage soudaine. Il glissa sa main sous le revers de son costume et en tira un poignard sicilien à la lame évidée et fine comme une aiguille. Certes, en ce moment de désordre, rien n'était plus aisé que de s'élancer et de frapper. C'était son dessein. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Mais au moment où il prenait sa course, une main de fer le prit à la gorge, tandis qu'une autre main également vigoureuse tordait son poignet et faisait tomber l'arme. Falcone étouffa le cri de douleur qui voulait s'échapper de sa gorge.

La main de fer, qui appartenait à San-Severo, y allait de bonne foi. La face du docteur s'injectait de sang déjà, lorsque le regard du colonel tomba par hasard sur la main droite de l'inconnu, celle qui naguère tenait le poignard. Au doigt médius de cette main était l'anneau du silence.

San-Severo lâcha prise. Il entraîna le docteur jusqu'auprès des trois chevaliers et leur montra l'anneau.

Armellino dit :

— Nous savions cela !

San-Severo baissa la tête, et réfléchit un instant.

— Mes compagnons, dit-il, je commence à ne plus comprendre… Le jour où je ne comprendrai plus du tout, prenez garde à vous !

Armellino et Falcone échangèrent un signe. Falcone se perdit dans la foule.

Tout cela n'avait pas duré une minute. Pas une parole n'avait été échangée dans le groupe de nos personnages principaux, qui gardaient leurs poses respectives, comme il arrive dans les solennelles occasions.

En ceci, le théâtre, qui n'est pas coutumier du fait, copie la vérité vraie, et c'est pour cela que ce procédé de mise en scène, qu'on appelle un tableau, produit presque toujours de si grands effets sur les spectateurs de bonne foi.

Doria était à droite du marquis, que Sampieri contenait, et qui semblait en proie à une attaque d'épilepsie ; à gauche, Coriolani, la tête haute et les bras croisés sur les crachats qui scintillaient sur sa poitrine, se tenait debout. Le roi et les princes entouraient ce groupe.

À l'autre bout du salon, la princesse de Salerne et ses compagnes applaudissaient avec de véritables transports. Où est la passion, l'étiquette disparaît. Angélie pleurait de joie dans les bras de Nina, qui souriait et murmurait à son oreille :

— Que te disais-je !… C'est méconnaître Fulvio que de craindre pour lui.

Et cependant il ne s'était rien passé en réalité. Aucune réponse n'avait été opposée aux accusations du Malatesta. Le roi n'avait pas prononcé une parole ; les princes et le ministre d'État étaient muets. Mais il y avait dans ce nouveau venu une puissance si communicative, un charme si grand et si vainqueur, qu'il semblait que sa présence seule dût faire sa cause gagnée.

Il regardait Malatesta en souriant. Malatesta, la face marbrée de taches livides, l'oeil hagard, l'écume à la bouche, faisait d'inutiles efforts pour soutenir son regard.

La première parole prononcée sortit de la bouche du roi. Le roi rejeta en arrière le capuchon de son domino, et découvrit cette belle figure bourbonienne couronnée de cheveux blancs comme la neige, qui, malgré certains actes de sa vie publique, inspirait toujours un si sincère respect au peuple de Naples. Le roi dit :

— Doria, tu es un gentilhomme. Ton père eût fait comme toi : tu as bien fait !

Lorédan s'inclina profondément.

Le prince royal vint à lui et l'embrassa. C'était sur le bras du prince royal que Ferdinand de Bourbon s'était appuyé pendant toute cette scène.

L'autre compagnon du roi était son second fils, le prince de Salerne.

Fulvio Coriolani s'inclina à son tour devant le roi.

Le roi lui dit :

— Prince, soyez le bienvenu… On vous a accusé en votre absence ; j'espère que vous allez vous défendre.

— J'y tâcherai, sire, répondit Coriolani.

Et tous les coeurs étaient avec lui déjà.

Avant de continuer, il se tourna vers Lorédan.

— Comte Doria, dit-il, je vous remercie et je vous offre la main.

Lorédan salua, mais sa main resta immobile à son flanc.

— Prince, reprit-il froidement, vous ne me devez rien ; j'ai défendu l'honneur de ma maison.

— L'honneur de votre maison est le mien, comte, dit Coriolani, puisque je vais être votre frère.

Lorédan repartit d'un ton glacé :

— L'avenir est à Dieu… Ma soeur est libre sous le bon plaisir du roi, son maître et le mien.

Il salua de nouveau et rompit ostensiblement l'entretien.

Coriolani lui tendit en silence son gant, qu'il reprit. Cela fait, Coriolani se redressa, et, parlant au roi :

— Sire, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, dit-il, le marquis de Malatesta en a menti méchamment et lâchement. Honte à celui qui a perdu le souvenir de sa mère, à ce point d'outrager sa propre soeur !

— Bien dit ! bien dit ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et l'archiduchesse Marie-Clémentine, femme du prince de Salerne :

— Prince, au nom de mes soeurs et de toute la cour, je vous remercie, vous avez noblement exprimé notre pensée.

Coriolani mit la main sur son coeur. Son regard, en rendant grâce à la princesse, se fixa, plein d'amour, sur le pâle et beau visage d'Angélie, qui lui fit un signe de tête souriant.

— Es-tu mort ? fit l'implacable Sampieri à l'oreille de Malatesta.

— Sire, dit à ce moment ce dernier, dont la parole était embarrassée et lente, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, ce bandit, qui donne des leçons aux gentilshommes de votre cour en votre présence, ne vaut pas la peine qu'un Doria d'Angri relève son démenti… Je soutiens mon dire, et j'accepte la provocation de mon cousin Lorédan Doria, qui est au moins un galant homme.

Sampieri lui serra la main furtivement. Malatesta reprit avec plus d'assurance :

— Puisque celui-là vous a ensorcelés en tournant la tête de toutes vos femmes, de toutes vos soeurs et de toutes vos filles, ô grands de Naples, mes anciens amis, je n'espère plus beaucoup faire tomber le voile qui vous bande les yeux… Je me borne donc à le mettre au défi de répondre à deux simples questions : « À quelle besogne a-t-il employé sa nuit ? Dans quelle contrée de la lune est située sa principauté de Coriolani ? »

En achevant ces mots, le Malatesta avait recouvré toute son insolence.

— Sire, reprit le prince Fulvio, ce n'est pas à cet homme que je m'adresse. C'est à Votre Majesté, qui a témoigné le bienveillant désir d'entendre ma réponse.

— Bienveillance, oui, prince, dit le roi ; nous ne vous croyons pas coupable jusqu'à preuve contraire.

Coriolani fit un pas vers le roi, mit un genou en terre avec cette grâce noble qu'il possédait à un degré incomparable, et lui baisa la main en disant tout bas :

— Je rends cet hommage au roi qui m'aime… Je le rends surtout à l'ami de mon noble et bien-aimé père !

Autour du salon, on se demandait :

— Que dit-il ? que dit-il ?

— Je crois, Dieu me pardonne ! s'écria Malatesta en ricanant, que ce fils du hasard a parlé de son père !

Le prince royal fit un signe.

On entendit les crosses de vingt mousquets résonner bruyamment sur les dalles. Tous les regards étonnés se tournèrent vers le vestibule, que l'on vit plein de gardes suisses.

Malatesta voulut parler encore ; mais Sampieri, jugeant qu'il se perdait sans retour, lui mit la main sur la bouche.

— Laisse aller, lui dit-il tout bas, tu as assez fait…

— Pour me briser le crâne dès que j'aurai en main un pistolet, répondit Malatesta ; tu as raison !

— Sire, reprit Fulvio Coriolani au milieu du silence rétabli comme par enchantement dès qu'il ouvrit la bouche, je voyais, depuis quelques semaines, un grand deuil dans votre auguste maison… Ceci est pour répondre à la première question du marquis de Malatesta, qui m'a mis au défi de dire quelle avait été ma besogne de cette nuit… Votre Majesté avait près d'elle une noble jeune fille, dont les veines contiennent du sang impérial et royal, Mathilde Farnèse, que vous avez tenue sur les fonts de baptême…

— Aurais-tu de ses nouvelles, Fulvio ? s'écria le roi vivement.

On savait à la cour que le roi adorait sa filleule. On disait même, et c'était là un de ces mille bruits qui courent dans les camarillas, que la belle Mathilde Farnèse tenait à son parrain par des liens plus étroits que ceux qui se contractent par le premier des sacrements. La mère de Mathilde était morte jeune, et Ferdinand de Bourbon l'avait aimée.

Colonna dit à Marescalchi qu'il avait rejoint dans la foule :

— Le misérable nous porte là un coup de maître !

Marescalchi répondit :

— Si la lettre anonyme qui nous a mis en campagne était un piège ?

Ils avaient tous les deux la tête basse et n'osaient regarder du côté de Malatesta.

Coriolani poursuivait :

— Pouvais-je faire trop pour reconnaître la gracieuse hospitalité que Votre Majesté a daigné m'accorder ?… Ceux qui disent m'avoir vu cette nuit au pont della Maddalena et sur la plage, ne

se trompent point : j'y suis allé… J'ai été plus loin : une barque m'a emporté au travers du golfe de Naples ; j'ai rangé la Cajola, doublé le cap de Misène et franchi le canal de Procida… De l'autre côté des îles, en face du Foce del Fusaro, il y avait un navire à l'ancre, j'y suis monté…

— Et vous avez des nouvelles de Mathilde ? demanda pour la seconde fois le roi.

— Oui, sire.

— De bonnes nouvelles ?

— Oui, sire.

— Que Dieu vous récompense, Fulvio ! Dites-nous quel était ce navire ?

Le cercle s'était resserré autour de Coriolani, et l'on avait fait place aux princesses, qui étaient maintenant sur le premier rang.

Les compagnons du Malatesta en étaient réduits à protester par leur silence incrédule et moqueur.

— Ce navire, répondit le prince Fulvio, appartenait à ce chef redoutable que votre police croit tenir sans cesse et qui lui échappe toujours.

— Porporato !

Ce nom prononcé tout bas, courut d'un bout à l'autre des salons.

Le roi dit :

— Ce baron d'Altamonte qui devait être exécuté demain, n'est donc pas le Porporato ?

— Non, sire.

— Le prince Coriolani avait dit formellement le contraire lors de la confrontation, fit observer le ministre d'État.

— Excellence, si je n'avais vu de mes yeux cette nuit le Porporato à bord de sa felouque, je dirais encore à l'heure qu'il est : Altamonte est le Porporato… Ils se ressemblent trait pour trait… C'est à ce point, que j'ai bien peur qu'il n'y ait dans tout ceci une fatale et bien regrettable erreur… Je crois que la justice et la police se sont trompées… Je crois qu'Altamonte était innocent.

Andréa Visconti-Armellino fit un pas en avant.

— Ma démission d'intendant de la police royale, dit-il, est déposée depuis hier au ministère d'État ; le motif de ma démission est celui-ci : je partage l'opinion du noble prince Fulvio Coriolani.

— Oh ! oh ! fit le grand San-Severo à l'oreille du banquier Massimo Dolci, qui restait seul à la place occupée naguère par les trois chevaliers du silence, car le cavalier Ercole Pisani venait de gagner le vestibule, quelle comédie est-ce cela, vieux Lorenzo ?… Passerai-je ma vie entière à n'y voir goutte dans vos histoires ?

— Voilà qui est étrange, Piccolomini, dit le roi au ministre ; j'ai déjà reçu à ce sujet, cette nuit, une lettre du seigneur Johann Spurzheim qui, tout malade et mourant qu'il est…

— Demain, à la dernière heure, interrompit le ministre d'État, je comptais soumettre à Votre Majesté des communications importantes.

Le roi le regardait en face.

— Malheur à ceux qui voudraient me tromper ! prononça-t-il tout bas en fronçant le sourcil ; je suis le plus vieux souverain de l'Europe ; mais, par la Vierge sainte ! j'ai encore la tête saine et le bras long !

Il nous est impossible de faire comprendre dès ce moment au lecteur la ligne de conduite de ce joyeux agonisant, Johann Spurzheim. Dans cette bataille, il portait un coup funeste à Piccolomini, et pourtant il n'était point avec le prince Fulvio. Il travaillait pour lui seul, dirigeant ses batteries du fond de son alcôve et mêlant à plaisir l'écheveau embrouillé de son intrigue.

C'était un fanatique diplomate.

Nous ne connaissons ici qu'un de ses agents, Pier Falcone ; mais qui sait combien Pier Falcone avait de collègues inconnus dans les salons du palais Doria ?

La vraie lutte, il faut bien le dire, était entre Johann Spurzheim et Fulvio Coriolani. Le Malatesta lui-même, à son insu et malgré lui, était un instrument de Johann Spurzheim.

— Et qu'as-tu fait à bord de la felouque, Fulvio ? demanda le roi.

— J'ai parlé au Porporato, sire.

— C'est la seconde fois que tu lui parles ?

— C'est la seconde fois.

— Et maintenant, ne t'y tromperais-tu plus ?... tu le reconnaîtrais ?

— Je le reconnaîtrais, sire.

— Pourquoi s'approchait-il ainsi de nos côtes ?

— C'est un étrange personnage, sire… Il dit aussi, en parlant des rivages du royaume de Naples : « Mes côtes… »

Le roi eut un sourire contraint.

— Nous sommes deux pour un seul domaine, murmura-t-il ; je suis le roi du jour ; ce brigand le roi de la nuit… Tout cela changera si Dieu m'est en aide… J'ai bien arraché mon héritage des mains de Murat, qui était un soldat… pourquoi le bandit me tiendrait-il tête ?

Chacun put voir les noirs sourcils du prince Fulvio se froncer vivement à ce nom de Murat, prononcé à l'improviste.

— Sire, dit-il, le Porporato avait, à son dire, deux motifs pour s'approcher de votre capitale.

— Voyons les motifs de Sa Majesté nocturne, fit le roi.

— D'abord, délivrer le baron d'Altamonte, non point par amitié, car il affirme ne point le connaître, mais par sympathie : le Porporato ne veut plus d'exécution à mort.

— Ah ! peste ! s'écria le Bourbon, qui éclata de rire.

— Saint Janvier, continua paisiblement Fulvio, se donnait la mission d'enterrer tous les cadavres sans sépulture… Porporato a fait serment de délivrer tous les condamnés à la peine capitale.

— Cette fois, du moins… commença le roi.

— S'il m'est permis de répondre à Votre Majesté, interrompit le prince, Porporato avait positivement prévu le cas… Il m'a dit en propres tenues : « De deux choses l'une : ou ils l'assassineront, ou je le délivrerai ! »

À son tour, le roi fronça le sourcil.

Un murmure d'étonnement se propageait dans la salle. Ce Porporato grandissait à la taille d'une puissance.

— Et le second motif de Sa diabolique Majesté ? demanda Ferdinand.

— Le second motif est tout autre, sire… Le Porporato est amoureux d'une jeune fille noble de votre cour.

Il y eut un frémissement dans les rangs de ces dames.

— Ah çà ! fit le roi conservant à grand-peine son sourire forcé, il connaît donc notre cour ?

— Beaucoup, sire.

— Est-ce qu'il nous fait l'honneur d'y venir parfois ?

— Souvent.

Ferdinand devint pâle et sa colère se fit jour malgré lui.

— Par la mort du Sauveur ! s'écria-t-il, je veux des ministres qui me mettent à l'abri de pareilles insolences !… Vit-on jamais souverain joué plus outrageusement que cela !

— Sire, dit Coriolani avec froideur, je n'ai pas accusé les ministres de Votre Majesté.

Il y eut un silence entre le roi et le prince Fulvio, mais la salle entière s'emplissait de chuchotements. Le roi regrettait fort d'avoir entamé cet entretien en public. Il le rompit brusquement et de mauvaise grâce.

— Parle-nous de Mathilde, notre filleule, prince, dit-il ; combien cet homme veut-il nous vendre sa liberté ?

— Troc pour troc, sire, répondit Fulvio ; le Porporato demande celle qu'il aime à la place de la noble Mathilde Farnèse.

— Espère-t-il ?… s'écria le roi avec indignation.

— Il prononce le nom de Votre Majesté avec une apparence de respect profond… Il ne demande rien… ce qu'il désire, il sait le prendre !

Nouveau silence. Et, cette fois, c'était vraiment de la stupeur.

— Mais ma filleule ?… reprit le roi.

Coriolani se tourna vers le vestibule où le cavalier Ercole Pisani était debout, au-devant de la garde suisse. Il fit un signe. Pisani disparut au milieu des soldats, dont les rangs s'ouvrirent pour lui livrer passage.

— Je vous rapporte les propres paroles du Porporato, sire, dit Fulvio ; le Porporato a parlé ainsi : « Je rends au roi de Naples sa filleule sans rançon… Demain, celle que j'aime sera en mon pouvoir. »

Lorédan Doria, qui était auprès de sa soeur et qui fixait sur Fulvio un regard attentif et sombre, fit un mouvement involontaire, comme pour s'emparer d'elle et la protéger. Angélie ne vit

point cela, car elle aussi regardait le prince Fulvio de tous ses yeux. Elle était très pâle, et son sein battait avec force.

Le roi n'eut pas le temps de répondre.

Ercole Pisani traversa de nouveau les rangs des soldats de la garde. Il tenait par la main cette jeune femme voilée que nous avons vue dans la cour du palais où Beldemonio s'était fait descendre en sortant de chez Johann Spurzheim. Fulvio s'avança vers elle, la prit des mains de Pisani et l'amena au roi, qui lui tendit les bras, les larmes aux yeux.

— Votre Majesté, dit le prince sans élever la voix, est-elle satisfaite de ma besogne de cette nuit ?

Mathilde Farnèse recevait déjà les caresses des princesses. Le roi tendit la main à Fulvio, qui voulut la baiser mais le roi l'attira contre lui et lui donna l'accolade. Les princesses de la cour applaudirent avec un véritable transport. Angélie était éblouie et comme ivre. Nina souriait et il y avait un amer dédain dans son sourire.

Lorédan Doria s'interrogeait avec cette angoisse de l'homme qui sent la folie entrer dans son cerveau. Les trois chevaliers du silence, Andrea Visconti-Armellino, Massimo Dolci et Ercole Pisani étaient de nouveau réunis, formant un groupe immobile et impassible au-devant du grand colonel San-Severo, qui perdait plante au milieu de cette mer d'énigmes.

— Seigneur Armellino, dit le roi, nous n'acceptons pas votre démission.

— En ce cas, la mienne est aux pieds de Votre Majesté, répliqua vivement Piccolomini.

Le roi sourit.

— Le soleil de demain, murmura-t-il, verra bien des choses… Je veux un ministre qui mette les filles de mes nobles amis et serviteurs à l'abri, je le veux !… En attendant, il faut que justice soit faite… Puisque votre démission est à mes pieds, Excellence, je me nomme, pour cette nuit, ministre d'État… Et sois de bonne heure au palais, Fulvio !

Le prince Coriolani s'inclina.

Chacun vit bien que le portefeuille de Piccolomini était à lui s'il voulait le prendre.

— Holà ! Baumgarten !… appela le roi.

Le major de la garde suisse entra aussitôt ; le roi lui dit quelques mots à l'oreille.

Sampieri devina et fit un mouvement vers la porte. Il sentit une main qui le retenait. Le docteur Pier Falcone était entre lui et le Malatesta.

— Mes jeunes seigneurs, dit Falcone, vous avez joué une vaillante partie ; vous l'avez perdue ; je vous offre votre revanche.

— Seigneur Marescalchi, disait en ce moment Baumgarten, je vous arrête au nom du roi.

Malatesta couvait d'un regard de fièvre Angélie Doria, qui semblait appeler de l'oeil le prince Coriolani, à qui le roi ne parlait plus.

— Au nom du roi, dit encore Baumgarten, seigneur Gravina, je vous arrête !

— Tout mon sang pour une revanche ! gronda le Malatesta, dont la main, passée sous son frac, déchirait sa poitrine.

— Êtes-vous bien déterminé ? demanda Pier Falcone.

— Si le démon m'offre son aide, répliqua le vaincu, je ferai un pacte avec le démon.

Falcone sourit.

Baumgarten venait d'arrêter Ziani et Colonna.

— Nous n'avons plus qu'une minute, dit Pier Falcone ; voilà le Pitti qu'on arrête à son tour… mais il est prévenu ; les autres le sont aussi… Souvenez-vous bien de ceci, Sampieri et vous, Malatesta : vous avez un allié… À quelque heure et en quelque lieu que ce soit, dès que le nom de Johann Spurzheim sera prononcé à votre oreille, tenez-vous prêts !

— Johann Spurzheim ! répéta Sampieri stupéfait.

Et Malatesta ajouta :

— Je n'avais évoqué que Satan.

Baumgarten était en face d'eux, il dit :

— Au nom du roi, Domenico Sampieri et Giulio Doria d'Angri, marquis Malatesta, je vous arrête.

Falcone s'était perdu dans la foule.

À ce moment, Fulvio Coriolani abordait Angélie Doria et lui baisait respectueusement la main.

Comme la princesse de Salerne l'appelait, il laissa tomber rapidement ces paroles :

— Comtesse, il faut que je vous voie demain, seul à seul et sans témoins… De cette entrevue dépendront, si vous m'aimez, votre avenir et notre bonheur.

— Si je vous aime !… répéta Angélie.

Il passa, marchant vers les princesses, qui l'attendaient pour lui faire un triomphe.

Angélie s'appuya sur le bras de Nina, qui avait échangé un signe avec Coriolani. Elle chancelait.

— Viens, dit-elle, mon coeur me fait mal !… j'étouffe… Il me semble que je vais mourir !

q

Chapitre 1 Djâbel le Grand-Scorpion

Nina Dolci, la fille d'honneur de la princesse de Salerne, était assise au chevet du lit. Angélie Doria, couchée, la tête pâle et défaite parmi ses cheveux blonds épars, avait les yeux fermés. Une lampe brûlait sur la table de marbre, mais le petit jour blanchissait déjà les rideaux de mousseline. C'était trois ou quatre heures après la fin de la fête. Nina Dolci veillait Angélie malade.

Tout ce que le luxe simple et grand, respectant cette couleur virginale qui est l'ornement nécessaire de la chambre d'une jeune fille, peut inventer de suave, peut imaginer de ravissant, était là. Impossible de dire la fraîcheur exquise de l'ameublement et des tentures. Tout souriait dans ce réduit charmant, tout, excepté la pauvre belle Angélie.

Naguère encore, elle se plaisait si bien à orner sa retraite de fleurs toujours nouvelles ! naguère encore, elle arrosait si fidèlement, le matin et le soir, les camélias tachés de sang et les cactus empourprés qui tapissaient sa blanche terrasse de marbre !

Avait-elle jamais passé une matinée, avant ces deux mois qui venaient de s'écouler, sans admirer ce peuple de charmants oiseaux des tropiques qui se becquetaient et jouaient dans sa volière ? Cette volière, un bijou, était son amusement et ses soins. Et que d'autres passe-temps ! Le pastel, sous ses doigts artistes, veloutait si doucement les feuilles de rose ; le piano chantait si gaiement !

Ne faut-il donc qu'un jour pour changer en mélancolie la chère joie des jeunes filles ?

Angélie était triste et les mignardes coquetteries de son réduit souriaient vainement autour d'elle. Angélie avait beau être belle comme les anges, noble parmi les plus nobles, riche au-dessus des plus riches, Angélie était triste. Elle pleurait souvent.

Quand les touches de son piano abandonné, moins blanches que l'ivoire de ses doigts, rompaient leur long silence, c'était pour dire quelque chant mélancolique et lent, écho des langueurs de son âme.

Cette nuit, Angélie Doria s'était couchée avec une fièvre ardente. Son coeur était plein d'ennuis, de frayeurs ; sa tête brûlait. Des pensées pénibles et folles l'absorbaient en la fatiguant. Elle l'avait dit à Nina, sa garde-malade. Elle l'avait dit en rougissant et avec des larmes plein ses beaux yeux. Sa raison s'altérait ; elle ne comprenait plus son coeur.

Tout emplie encore de la radieuse victoire que venait de remporter Fulvio, son bel ami, son héros, son fiancé, elle ne voulait plus penser qu'à lui. Et la fièvre, avec cette obstination patiente, qui énerve et brise, lui apportait sans cesse une autre image. Une autre ! est-ce bien le mot ? Une image toute semblable, mais plus jeune, plus humble, plus douce. Un Fulvio qui n'était pas son Fulvio, un adolescent timide et triste, dont les grands cheveux blonds cachaient la joue pâle, tandis qu'il se prosternait devant l'autel du Seigneur. Elle la chassait, cette image, et toujours l'image revenait.

Depuis quatre heures qu'elle était là, elle n'avait pu trouver un instant de sommeil. Parfois ses yeux se fermaient comme à présent, et Nina la croyait endormie ; mais bientôt la voix faible d'Angélie rompait le silence. Elle disait du ton plaintif d'un enfant qui a peur :

— Je ne dors pas. Parle-moi, je t'en prie ! défends-moi contre mes rêves !

Nina parlait alors.

Elle avait d'abord parlé des choses qui regardaient sa compagne. Elle avait essayé de la calmer en éclairant le trouble de son âme, en traitant d'enfantillages et de folies les scrupules qui la tourmentaient. Mais cela n'avait fait qu'augmenter le mal.

— Ils sont là ! disait Angélie, tous deux… entre toi et moi… Fulvio et Julien. Je n'aime que Fulvio !… Pourquoi est-ce toujours Julien qui se penche au-dessus de moi, caressant ma joue de ses cheveux blonds bouclés ?

— C'est la fièvre… murmurait Nina.

— Je deviendrai folle !… je sens bien cela !… Quand je ferme les yeux, c'est Julien qui s'approche… Pourquoi Fulvio reste-t-il là-bas… dans l'ombre ?… Il y a des moments où il est si loin, mon Fulvio, que je ne le vois plus !…

Parfois, tandis qu'elle écoutait ces pensées incohérentes qui n'étaient ni raison ni délire, un sourire étrange errait sur les lèvres de Nina. Elle aimait bien Angélie pourtant. Mais peut-on faire taire tout à fait la voix opiniâtre du coeur ?… Elle avait dompté sa passion, cette fille vaillante et bizarre ; elle avait dit de bonne foi, comptant sur sa force jusqu'alors indomptée : « Je serai la soeur de Fulvio… »

Mais le Vésuve aussi, pour comparer la tempête du coeur aux cataclysmes de la nature, le Vésuve s'éteint, le Vésuve sommeille, le Vésuve laisse croître le long de son flanc refroidi les moissons tranquilles, et les vignes ambrées d'où coule goutte à goutte la sève avare du palma-christi, ce vin d'or ! N'y a-t-il plus de feu, pour cela, dans les profondeurs du cratère ?… Il y a du feu. Quelque nuit, l'incendie souterrain se rallume, la montagne tressaille aux bouillonnements intérieurs de la lave, la terre tremble, la mer écume, et tout disparaît, vignes, jardins, moissons, maisons riantes et fiers palais, sous le torrent de feu qui est le réveil du volcan !

Nina souriait. Nina se berçait volontiers, elle-même nous l'a dit, dans la poésie hardie et impossible des romans de chevalerie. Nina se comparait à Carmelle, l'amante sans espoir du jeune Esplandian.

Eh bien, il y a, dans ce même Amadis, fatras grotesque et sublime, l'histoire d'une épée qui vit, qui pense, qui est fidèle. L'é-

pée de Balan ne peut servir qu'à Balan. Elle se retourne contre l'étranger qui veut s'en servir pour combattre.

En souriant, Nina pensait :

— Cet amour est comme l'épée de Balan. Dieu me l'a donné. Il se retourne contre celles qui me le dérobent !

— Parle-moi, murmura Angélie, au nom du ciel, parle-moi !

Nina se recueillait, et, feignant de chercher l'histoire d'autrui dans sa mémoire, elle racontait quelques étranges épisodes de sa vie de bohémienne. Elle avait vu bien des choses, cette zingara si jeune que le hasard avait faite grande dame. Angélie l'écoutait. Parfois, Nina croyait l'avoir endormie et se reprenait à rêver.

La lampe était entre elles deux, éclairant d'un rayon pareil ces deux beautés si différentes : Angélie, blanche et douce comme les saintes Vierges de Raphaël ; Nina, brune et portant sur ses traits, sculptés hardiment, cette teinte de bronze affectionnée par les maîtres de l'école espagnole.

Au moment où les premières lueurs du jour se glissaient timides et pâlissantes à travers les rideaux, Nina se tut et Angélie resta deux ou trois minutes silencieuse. Les yeux de la zingara commençaient à se fermer, et c'est à cet instant que l'on eût pu remarquer surtout en ces visages ravissants la violente opposition des races. Mais tout à coup Angélie tressaillit et s'écria :

— Ils sont là tous deux… Dès que tu ne parles plus, le front de Julien est là, tout contre le mien !

— Je veux parler toujours, repartit la zingara en feignant la gaieté ; mais tes fantômes sont plus difficiles à chasser que ceux

de Saül… Que vais-je te conter ? Je ne sais plus guère d'histoire.

— Une histoire longue… longue ! fit Angélie, dont l'accent devenait de plus en plus semblable à celui des petits enfants.

— Une histoire longue, longue !… répéta Nina ; voyons, que je cherche… Il y en a une longue, longue ! C'est celle du Porporato.

Angélie ouvrit les yeux tout grands.

— Tu la sais donc ? dit-elle.

— Mieux que personne, répliqua Nina, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Pourquoi dis-tu cela : « Mieux que personne ? »

— Parce que Massimo Dolci, mon oncle, a eu une maison de campagne au pied du mont Sila, où est, dit-on, le château de Pourpre…

— Oh !… fit Angélie, le château de Pourpre ! est-ce qu'il existe ?

— Et parce que, continua la zingara, mon oncle Massimo Dolci est l'ami de l'intendant de police, qui lui a prêté les dossiers de ce célèbre bandit.

— Et tu les as lus ?

— Avec plus de curiosité avide que le plus intéressant de tous les romans… Juge donc, comtesse ! les documents officiels contrôlaient les poétiques récits que j'entendis si souvent dans mon enfance… Je retrouvais là, officiellement constatés, tous ces contes à dormir debout qui avaient effrayé et charmé ma jeune imagination…

— Et tu ne m'as jamais parlé de cela ! interrompit Angélie.

— Je ne pouvais pas deviner, repartit Nina, que la noble Doria s'intéressât aux faits et gestes du Porporato.

— Ce nom, murmura la jeune comtesse, a toujours produit sur moi un bizarre effet. Ce qu'on me dit de lui est si étrange !... Il m'apparaît grand comme don Juan... ou comme l'esprit du mal lui-même...

— Il y a en lui du don Juan, répliqua Nina ; mais il y a du bien parmi le mal... et sa carrière, proscrite par la loi, est toute pleine de généreux héroïsmes.

— Commence vite, Nina ; je t'écoute.

La comtesse Angélie se retourna à demi sur l'oreiller. Son visage ranimé exprimait une curiosité singulière.

— As-tu rencontré parfois, demanda Nina, dans les plaines de l'Italie du Sud, ces misérables caravanes de zingari qui plantent leurs tentes loin des villages, et semblent toujours voler l'eau des sources qu'elles boivent, l'air du ciel qu'elles respirent ?

— Je me souviens d'avoir vu de ces gens-là, répondit Angélie, deux ou trois fois dans mon enfance.

— Eh bien, reprit Nina, tu as peut-être rencontré sans le savoir la famille errante du tzigane Djâbel le Grand-Scorpion, dans laquelle se passa l'enfance du Porporato, et aussi l'enfance de Fiamma, sa belle amie.

— Ah ! s'écria Angélie, tu vas aussi me parler de Fiamma ?...

— Il est impossible, répondit Nina avec un mouvement d'orgueil, de parler du Porporato sans parler de Fiamma… C'est l'ombre et le corps… ou plutôt, c'est le corps et l'âme !

« Djâbel le Grand-Scorpion, tzigane rouge de Moravie, parcourait la terre de Bari, vers le commencement de ce siècle, avec sa famille ou tribu, nombreuse comme celle de Priam.

« Le temps marche, contessina, les préjugés se perdent. Ces races, si longtemps proscrites, auront leur place quelque jour au grand festin de l'humanité ! Chez nous, cela viendra tardivement, parce que nous sommes lents à délaisser les vieilles coutumes. Mais, en Angleterre, pays de marchandises, qui a quelques-unes des qualités de ses défauts, il y a, parmi les membres du haut parlement, un duc et un vicomte qui ont des femmes de race gypsie. En Russie, le prince Nicolas Tolstoï a épousé une cigana, originaire du Portugal, et l'on dit que cette princesse bohême n'est pas le moindre ornement de la cour de l'empereur.

« Les deux premiers-nés de Djâbel avaient nom Horeb et Baïssa. Horeb connaissait l'art de lire dans les astres ; Baïssa domptait les serpents et guérissait les fièvres par l'imposition des mains.

« Djâbel, lui, était doué pour les scorpions et les tarentules. Il avait un chant pour charmer ces animaux malfaisants, qui tournaient autour de sa baguette fourchue, et tombaient morts quand il leur disait : « Meurs ! »

« Il était petit, maigre, hâve ; ses cheveux gris se hérissaient sur son crâne. Quand il regardait les chiens fixement, les chiens hurlaient et devenaient fous. Les paysans de la terre de Bari lui

payaient une redevance pour qu'il ne regardât point leurs troupeaux.

« Le père du père de Djâbel avait connu le secret du château de Pourpre…

— Qu'est-ce que le château de Pourpre ? demanda Angélie.

— C'est, répondit Nina, le paradis terrestre et mystérieux des fils d'Achingan, qui fut le premier roi des tziganes, et leur donna, dit-on, son nom. Il est situé au centre des Apennins du Sud, dans un lieu inaccessible et couvert d'impénétrables forêts.

« On dit que parfois, dans les sentiers de la vallée, on entendait des chants lointains et des bruits de fête. Ce sont les bruits qui descendent du château de Pourpre, le palais des merveilles. Les gens de la montagne croient à son existence, et personne ne l'a vu.

« C'est le lieu du trésor promis aux races déshéritées, du trésor inépuisable, comme l'eau de la mer et la bonté de Dieu.

Ce jour douteux que laissaient sourdre les rideaux fermés pâlissait déjà les lueurs de la lampe. Une curiosité presque enfantine se lisait sur le charmant visage d'Angélie.

Les traits de Nina s'étaient animés tandis qu'elle parlait. Il y avait sur son front comme une auréole de mystérieuse poésie, et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle était là dans son élément, la fille des imaginations orientales, amie des splendeurs impossibles et du merveilleux plein de mystères. Elle reprit :

— Le septième aïeul de Djâbel le Grand-Scorpion mourut en cherchant le secret du château de Pourpre. Il s'appelait Pharam.

Il était le septième neveu de Ptolaum, tige de la tribu, qui était venu du pays de Châl (Égypte).

« Ce fut Pharam qui bâtit le château de Pourpre. Quand il en fut chassé par les chrétiens, il répandit dans le sentier de l'exil la poussière du marbre rouge qui servit à bâtir le palais.

« Les descendants de Pharam jurent par lui. Et parmi les Romichâl (hommes d'Égypte), les fils de Pharam sont maintenant les premiers. Ils disent que la poussière de marbre répandue dans les gorges de la montagne par Pharam, leur aïeul, était fée. Le vent n'a point le pouvoir de la disperser, la pluie ne peut pas la dissoudre. Là où l'aïeul l'a mise, elle reste. Et quiconque retrouvera un grain de cette poussière n'aura qu'à suivre la trace pour arriver au château de Pourpre, où sont les trésors du fils de Ptolaum. Aussi, tant qu'il y aura un descendant de Pharam, il y aura un homme qui donnera sa vie entière à la recherche de ce trésor.

« Djâbel le Grand-Scorpion et sa tribu erraient sans cesse de la terre d'Otrante à la terre de Bari, sans dépasser jamais la Capitanate. Ils essayaient de se rapprocher des sommets de l'Apennin, d'où la force armée les repoussait toujours.

« On craint, en effet, les zingari dans la montagne, parce que la montagne fait le brigand.

« Djâbel vieillissait ; ses fils grandissaient ; sa race se multipliait à ce point que la famine régnait souvent sous les tentes.

« Il y avait dix tentes, qui s'éloignaient toujours les unes des autres à de grandes distances pour ne point effrayer les pays.

« Sous la tente d'Horeb, le fils aîné, était un enfant de race chrétienne que l'on cachait avec soin. Les tziganes l'appelaient

Beldemonio, à cause de ses précoces hardiesses…

— Beldemonio ! répéta Angélie ; où donc ai-je entendu ce nom ?

— À Naples, où tout le monde le répète. Mais le même nom est à plusieurs… de même que certains ont plus d'un nom… Laisse-moi poursuivre.

« Sous la tente de Baïssa, le second enfant, était une fillette, nièce de Djâbel, qui était la gaieté de la tribu tout entière. Elle s'appelait Mani ; mais les chrétiens, qui aimaient à la voir danser la gira et la tarentelle, l'avaient surnommée Fiamma.

Angélie s'accouda sur son oreiller.

— Et c'est ce Beldemonio qui devint le Porporato ? interrompit-elle.

— Attendez donc, fit Nina.

« Fiamma était belle comme le sont les filles de Bohême ; ses cheveux étaient noirs ; ses yeux brillaient comme des diamants sous l'arc sombre de ses sourcils. Il était facile de prendre dans la main sa taille déjà souple et fine.

« Mais je ne peux pas te dire, comtesse, comme Beldemonio ressemblait aux anges.

« Il était grand, lui ; ses longs cheveux blonds encadraient son front candide et pur. Ses yeux avaient une douceur céleste ; s'il avait eu, comme Achille, des habits de femme, il n'eût point trouvé de rival.

« Fiamma ne savait pas que Beldemonio l'aimait : c'étaient deux enfants.

« Voici comment Fiamma se mit à aimer Beldemonio :

« Les deux tentes d'Horeb et de Baïssa s'étaient rencontrées non loin de Brienza, dans une vallée où coule le torrent d'Organa. Les jeunes gens des deux tentes furent lancés dans la montagne à la cueillette des simples, car tous les tziganes sont médecins. Le hasard réunit Beldemonio à Fiamma.

« Fiamma vit bien que Beldemonio perdait le souffle en gravissant les chemins escarpés ; il n'osait pas parler à Fiamma.

« Ils suivaient tous deux le lit de l'Organa, qui descend des monts en brusques cascades. Ils arrivèrent ainsi au sommet d'un roc, dont la table surplombait le cours écumeux du torrent. Au-dessus d'eux était une rampe inaccessible où poussaient çà et là des myrtes rabougris et des cactus aux fleurs empourprées. Deux tourterelles, un père et une mère, voltigeaient autour d'une crevasse de rocher en poussant des cris plaintifs. Fiamma et Beldemonio étaient assis sur la mousse. Fiamma dit à Beldemonio :

« – Pourquoi pleurent-elles ?

« Beldemonio était en train de contempler Fiamma, et ses paupières étaient humides. Il leva les yeux vers le sommet du roc, où les tiges épineuses des cactus s'agitaient.

« – Elles pleurent, répondit-il, parce qu'il y a des petits dans leur nid… et que voilà deux enfants qui rampent là-haut vers la crevasse.

« Fiamma poussa un cri. Elle venait d'apercevoir les têtes cruelles des petits chasseurs.

« – Je vais les tuer si tu veux, dit Beldemonio, qui saisit un caillou.

« Une pierre lancée par la main d'un zingare va droit au but comme la balle d'un mousquet.

« Non, non ! s'écria Fiamma, ne tue pas les enfants, mais sauve les petits des pauvres tourterelles.

« Au moment où Beldemonio s'élançait pour gravir la rampe, la main de l'un des enfants atteignit la crevasse.

« Fiamma poussa un cri de joie.

« De la crevasse, un des deux tourtereaux sortit et prit son vol ; pauvre vol timide qui allait s'abaissant de telle sorte, que le tourtereau passa tout près de la jeune fille, qui tendit sa main pour le saisir.

« À cet instant, un épervier, tombant du ciel comme la foudre, atteignit le petit oiseau dans sa chute et l'entraîna.

« Beldemonio avait toujours son caillou à la main ; la pierre siffla. L'épervier tomba tête première dans le torrent, tandis que le tourtereau, battant faiblement de ses petites ailes blessées, disparut au milieu des buissons.

« – Merci, dit Fiamma ; mais l'autre ? Je voudrais l'autre.

« L'autre sortait justement de la crevasse, évitant la main des enfants dépités, en abaissant vers nous son vol incertain.

« – L'épervier l'a bien fait ! dit Beldemonio.

« Il s'élança, l'enfant amoureux et fou ; il atteignit au vol la petite tourterelle, et roula au fond du torrent sans lâcher prise.

« Fiamma se laissa choir sur la mousse, demi-morte.

« L'instant d'après, Beldemonio était à ses genoux avec la petite tourterelle, dont les belles plumes gris de perle étaient à peine mouillées. Beldemonio saignait de plusieurs blessures.

« Depuis ce jour-là, Fiamma fut l'esclave de Beldemonio. Elle l'avait mieux regardé. Elle avait reconnu, sous cette blonde chevelure de séraphin, la puissante tête du lion…

— Étrange enfant !… murmura Angélie, qui rêvait.

Puis, plus bas :

— Fulvio eût-il fait cela pour moi ?

— Je ne sais ! répondit la zingara, qui cacha sous les belles franges de ses paupières l'orgueil flamboyant de son regard.

Elle poursuivit :

— Ils avaient quatorze ans, Fiamma et Beldemonio.

« C'est l'âge où les fillettes tziganes deviennent femmes. Il y eut des batailles autour des tentes. On se disputait déjà le coeur de Fiamma.

« Djâbel le Grand-Scorpion, tout vieux qu'il était, dit :

« – Je la veux !

« C'était le chef et le père ; nul ne lui résistait jamais. Beldemonio lui résista.

« Beldemonio vint à la tente de Djâbel, qui avait autour de lui cinq de ses fils, et lui dit :

« – Maître, tu es trop vieux pour Mani, qui m'a donné son coeur.

« Les fils levèrent sur lui l'arme égyptienne, le pûm, qui est une grosse balle de plomb au bout d'une lanière de cuir, arme sourde et presque toujours mortelle.

« Beldemonio arracha un des pieux qui fixaient les cordes de la tente. Il brisa le bras de Pharami, le troisième fils de Djâbel. Et voici ce qui arriva :

« La lanière de cuir, brandie par Thipharé, le quatrième fils, se rompit. La balle frappa la tête de Djâbel le Grand-Scorpion. Djâbel dit :

« – C'était le sort !

« Et sa tête tomba sur sa poitrine.

« Comme ses fils s'élançaient tous ensemble contre Beldemonio, Djâbel les arrêta de sa voix mourante, et dit :

« – Gardez-vous de le toucher : c'est lui qui trouvera la route du château de Pourpre !

« Et il rendit son souffle au vent, car il n'y a point de Dieu pour les tziganes.

« La volonté de Djâbel le Grand-Scorpion avait toujours été respectée de son vivant ; mais pourquoi obéirait-on aux morts ?

« On s'empara de Beldemonio, qui était seul contre tous. On lui lia les pieds et les mains ; on le jeta dans un coin de la tente.

« Horeb était l'aîné et le chef ; mais Baïssa comptait plus de partisans, parce qu'il était plus brave et plus fort.

« Il dit à Horeb :

« – Je pourrais te chasser. Donne-moi Fiamma, et tu resteras le père.

« Horeb répondit :

« – Je la veux.

« Baïssa tua son frère Horeb d'un coup de pûm.

« On fit festin dans cette tente où il y avait deux morts. Après boire, la tribu ivre s'endormit pêle-mêle parmi les débris du repas et les outres vides. Fiamma devait épouser le lendemain Baïssa. Elle lui prit son couteau et coupa les liens de Beldemonio. Ils s'enfuirent tous deux.

« Alors commença pour eux une vie d'aventures étranges et de périls incessants. Les six tentes des fils de Djâbel se réunirent contre Beldemonio, qui, n'ayant aucune protection à espérer du côté de l'autorité chrétienne, fut traqué dans les monts comme une bête sauvage. Cela dura un an.

« Quand la vie de Beldemonio et celle de Fiamma dépasseraient un siècle, jamais ni l'un ni l'autre ne saurait retrouver ces heures chères et charmantes passées entre les menaces de la mort et les sourires de l'amour. Ils s'aimaient. Fiamma était une fille du pays du soleil : sang de feu, coeur de diamant, capable de garder durant l'éternité la première empreinte reçue.

« Beldemonio… mais que te dire du jeune lion ? Beldemonio aimait tant sa Fiamma, qu'il avait oublié qu'il n'avait point d'ailes

le jour où elle avait manifesté son premier désir ! Beldemonio était tombé ce jour-là de soixante pieds dans le torrent bondissant sur les roches, et Beldemonio n'avait point blessé le tourtereau ; parce que sa Fiamma avait dit : « Je veux l'avoir ! »

« Ils s'aimaient ; ils étaient seuls au monde. Dieu leur donnait pour toit son beau ciel ; Dieu jetait sous leurs pieds ses gazons et ses fleurs, splendides tapis, et la musique des monts ; le vent qui chante dans les sapins séculaires célébrait la fête de leur hyménée. Ils étaient libres, ils étaient forts, ils s'aimaient.

« Baïssa, le nouveau père des zingari, fils de Pharam, avait dit :

« – Celui de nos garçons qui s'emparera de Mani, l'aura pour femme… Celui qui s'emparera de Beldemonio, le prédestiné, aura tout ce qu'il demandera.

« Il appelait Beldemonio le prédestiné, parce que le père Djâbel avait dit : « Celui-là trouvera le chemin du château de Pourpre. »

« La chasse était rude. Quand la passion les tient, ces hommes du Châl sont patients, courageux, infatigables. Ils s'acheminèrent tous ensemble à la poursuite de Fiamma et de Beldemonio. Vingt fois Beldemonio et Fiamma furent sur le point de tomber dans leurs pièges.

« En ce temps-là, Beldemonio n'avait point d'armes. Quand il ne pouvait pas éviter les Romichâl, il les combattait, comme les preux des anciens jours, avec des branches arrachées aux arbres de la montagne, avec des cailloux ramassés dans le lit desséché

des torrents. La fronde de David lui manquait, mais il n'avait besoin que de sa main sûre et vigoureuse.

« Enfin, au bout du dixième mois, les ennemis implacables de Beldemonio et de Fiamma, rétrécissant toujours davantage le cercle tracé autour d'eux, les avaient acculés à la cime d'une montagne stérile, dans la partie la plus déserte de l'Apennin. C'était dans la Basilicate, au-delà des sources de la rivière d'Agri.

« Fiamma et Beldemonio passèrent trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture. Ils entendaient au loin les chants d'orgie de leurs persécuteurs.

« La troisième nuit, ils dormaient tous deux dans le tronc creux d'un énorme chêne vert. Fiamma s'éveilla en sursaut. Il y avait un feu dévorant dans ses entrailles.

« Jusqu'alors, elle avait contenu ses plaintes ; mais on est faible à l'heure du réveil. Fiamma laissa échapper un gémissement.

« Beldemonio l'entendit et se mit sur ses pieds.

« Beldemonio venait d'atteindre ses quinze ans. Il avait la beauté gracieuse d'Apollon, mais il avait l'indomptable vigueur d'Hercule.

« Je vais t'apporter du pain, dit-il.

« Saisir sa massue et bondir dans le sentier qui descendait la montagne, ce fut l'affaire d'un seul et même instant.

« Fiamma aurait voulu le retenir ; mais retenez donc la lionne qui a entendu le cri de ses lionceaux affamés !

« Fiamma le suivit. Au bout de quelques secondes, elle l'avait déjà perdu de vue.

« Il y avait quatre feux qui brillaient au bas de la montagne. Un silence profond régnait. Les fils de Pharam dormaient sur la foi de leurs sentinelles et de leurs chiens vigilants.

« Mais leurs chiens connaissaient Beldemonio : ils vinrent lui lécher les mains ; mais la sentinelle n'eut pas le temps de crier alarme. À peine avait-elle aperçu Beldemonio, qu'elle tombait, la tête écrasée par un coup de massue.

« C'était la première fois que Beldemonio tuait. La vue du sang répandu par ses mains l'enivra. Fiamma l'entendit qui poussait un cri terrible, et qui défiait les tziganes au combat. Il dédaignait la surprise ; il voulait des vivants pour adversaires.

« À son cri un murmure effrayé répondit, puis un grand tumulte. Des plaintes, des clameurs, des coups de feu, des hurlements.

« Fiamma hâta sa course, le souffle lui manquait.

« Il était seul ; ils étaient vingt.

« Mais c'était Beldemonio, l'homme à qui nulle force humaine n'a résisté jamais ! C'était Beldemonio, la foudre vivante ! Beldemonio, devant qui l'Italie entière devait bientôt trembler, Beldemonio, qui avait l'âge et qui allait s'appeler le Porporato !…

« Quand Fiamma fut à portée de voir, elle aperçut un homme seul, debout, au milieu de la tente ouverte. Dix cadavres sanglants étaient autour de cet homme.

« Le premier que Fiamma reconnut fut le géant Baïssa, le maître des tziganes. La tête de Baïssa, fendue, rendait des flots de cervelle et de sang. La massue de Beldemonio était toute rouge.

« Fiamma eut du pain…

Nina s'interrompit et appuya ses deux mains sur son coeur. Le jour grandissait, la lampe terne perdait son éclat.

— Qu'as-tu ? demanda Angélie ; tu souffres ?

— Non, répliqua la zingara, j'aime les lions !

— Est-ce que tu aurais pu aimer le Porporato ? demanda Angélie.

La zingara répondit :

— J'ai aimé celui que ma destinée m'avait choisi… Veux-tu dormir ?

— Oh ! non ! s'écria la Doria, parle encore, Nina, je t'en prie !

La zingara passa le revers de sa main sur son front, où perlait des gouttes de sueur. Elle sourit amèrement, parce qu'elle entendit Angélie qui murmurait :

— Fulvio aussi est un lion !

— Le plus beau des lions et le plus terrible ! prononça la zingara.

Elle reprit, après un court silence :

— Il y avait en la ville de Potenza un intendant qui se nommait Antonio Basili, marquis de Casanuova. C'était un grand seigneur de comédie, puissamment riche, très jaloux de sa femme, mais ne

se piquant point de fidélité. La marquise de Casanuova était jeune, charmante, et passait pour avoir beaucoup de vertu.

« La pauvre Fiamma ne se doutait guère qu'elle aurait en si haut lieu sa première rivale.

« Beldemonio s'était fait chasseur de chamois. Il avait conquis deux carabines et des munitions sous la tente de Baïssa. Fiamma et lui avaient pris possession d'une hutte abandonnée dans les gorges du monte Gaudente. Ils vivaient heureux, grâce à l'adresse de Beldemonio, qui ne revenait jamais les mains vides.

« C'était à Potenza justement qu'il allait vendre ses peaux. Un jour qu'il s'y rendait, portant son fardeau au bout d'un bâton noueux, il rencontra une escorte de trois gendarmes qui conduisaient un pauvre diable, les mains liées derrière le dos.

« Dès ce temps, il y avait en lui du chevalier errant. Bien qu'à proprement parler il ne fût pas révolté encore contre la société, puisque aucun cas de guerre ne s'était présenté, il regardait la loi comme une massue destinée sans cesse à épargner le fort pour écraser le faible.

« Il faut bien qu'il y ait chez nous un genre spécial de vocation, et puisque nous avons tant de bandits qui se posent en francs juges, Beldemonio était, sans le savoir, un franc juge en herbe.

« Il fit comme don Quichotte de la Manche, quand ce miroir de la chevalerie tomba sur la Sainte-Hermandad pour délivrer le Biscaïen. Il attaqua les trois gendarmes sans crier gare, et mit le pauvre diable en liberté. Un bâton contre trois carabines, cela doit vous paraître invraisemblable, comtesse…

— Non, interrompit Angélie ; je crois que Fulvio, sans armes, combattrait dix hommes armés.

Nina se mit à rire.

— Et Julien ?… fit-elle.

Angélie ferma les yeux et devint horriblement pâle.

Nina se précipita sur sa main.

— Je suis une folle ! s'écria-t-elle ; je ne te parlerai jamais de lui !…

« Le pauvre diable cependant ne fut pas du même avis que toi. Il resta tout ébahi de la fuite des gendarmes. Dès que Beldemonio lui eût ôté ses menottes, il fit un grand signe de croix pour se garer, à tout hasard, des entreprises du sorcier qu'il avait sous les yeux.

« Le signe de croix n'ayant point fait évanouir Beldemonio, le bon garçon reprit courage. Pour témoigner sa joie, il exécuta une prodigieuse cabriole et, s'élançant en trois ou quatre bonds au sommet d'un grand hêtre, il se prit à tourner autour d'une branche avec la rapidité d'une crécelle que fait mouvoir la main d'un enfant. Cela fait, il se laissa glisser à terre et marcha sur les mains jusqu'au fossé de la route, qu'il franchit d'un saut périlleux.

« Les noms des compagnons du Porporato sont populaires à Naples. Ce pauvre diable était le saltarello Cucuzone, qui, depuis lors, ne l'a jamais quitté. Il venait d'Evoli, où les gendarmes l'avaient arrêté sur la place publique, parce qu'il n'avait point la permission de l'intendance.

« Beldemonio, ayant cependant vendu ses peaux de chamois à Potenza, revint au monte Gaudente ; mais il n'y trouva plus Fiamma.

« Voici ce qui s'était passé :

« Antonio Basili, marquis de Casanuova, aimait aussi la chasse. Tandis que Beldemonio était à Potenza, le marquis parcourait la forêt avec sa meute et ses piqueurs, forçant un daim de toute beauté.

« Il rencontra Fiamma, qui errait toute seule sous le couvert, attendant son bel ami. Il laissa le daim pour la fillette et commença une autre chasse.

« Tu sais, comtesse, quelle est la lâche complaisance de nos serviteurs italiens !

« Les gens du marquis crièrent : Tayaut ! et l'aidèrent sans vergogne à traquer la jeune fille comme une bête fauve.

« Si Fiamma avait eu le temps de gagner sa hutte, elle se serait défendue avec les deux carabines de son bel ami ; car Fiamma était aussi vaillante qu'un homme. Mais on la cerna bientôt de toutes parts. Il ne lui resta d'autre issue que le précipice ouvert sous ses pas. Elle s'y jeta en invoquant le nom de son idole. Les branches d'un figuier épineux la retinrent entre ciel et terre. Les gens du marquis la saisirent…

« On dit que les gens d'Orli et de Bajeta entendirent les cris de Beldemonio, appelant sa Fiamma au sommet de la montagne. Le lion rugissait.

« Des pâtres lui dirent que l'intendant de Potenza avait emmené sa compagne ; il reprit la route de Potenza. Un cheval au galop ne l'eût pas atteint dans sa course.

« Le soir, vers la tombée de la nuit, le saltarello Cucuzone faisait ses cabrioles sur la place publique. Il vit tout à coup, parmi les spectateurs, une figure pâle dont les yeux flamboyants le regardaient. Il plia aussitôt bagage et se rendit dans les fossés de la ville, où Beldemonio l'attendait.

« – Que voulez-vous de moi, maître ? demanda Cucuzone.

« – Tu as des ailes, répondit Beldemonio ; je veux que tu me les prêtes pour pénétrer dans le palais de l'intendant.

« – Et qu'y voulez-vous faire, maître ?

« – Reprendre ma femme, qu'il m'a volée : voler la sienne, afin que la loi du talion soit exécutée.

« Cucuzone le regarda. L'idée lui plut. Cette nuit-là même, ils pénétrèrent tous deux dans le palais par les terrasses. Fiamma fut délivrée, et la marquise fut enlevée.

« Et Fiamma connut les larmes.

« Beldemonio renvoya la femme de l'intendant après un jour et une nuit et le fit défier. L'intendant mit sa tête à prix.

« Je ne te dirai pas, comtesse, tous les combats que Beldemonio soutint contre les sbires dans la Basilicate et dans la principauté citérieure. Il fut bandit, du jour où le marquis de Casanuova le déclara proscrit.

« Fiamma s'était déguisée en homme, elle combattait souvent à ses côtés.

« Chez nous, sur dix brigands, il y en a six qui sont faits par la méchanceté stupide des intendants.

« J'ai prononcé tout à l'heure le mot franc juge. Dès qu'il fut bandit, Beldemonio rendit des arrêts. Si l'on en croit la voix unanime des contrées où il exerça, envers et contre tout ce qui tenait au gouvernement, cette sorte de chevalerie errante, c'était une âme grande et généreuse, un coeur d'or. Ce qu'il prenait à l'État, il le rendait aux pauvres.

« Nous autres femmes, nous sommes portées à excuser ces fous dont l'héroïsme s'égare et qui se posent debout en face d'une société armée.

« Beldemonio fut bientôt connu dans toutes les provinces du Sud. Il ne voulait pas d'armée : il était seul avec son valet Cucuzone et Fiamma sa maîtresse.

« Un soir, il rencontra un pauvre blessé au bas de la montagne. Sa pitié fut excitée. Il chargea le blessé sur ses épaules, afin de le conduire à l'osteria voisine.

« C'était un piège tendu. L'osteria était pleine de sbires. Les portes s'en refermèrent sur Beldemonio sans défiance. Il fut pris, chargé de chaînes et conduit au château du Pizzo, cette sombre forteresse qui avait vu naguère les derniers moments du roi Joachim Murat.

« On était, en effet, à la fin de l'année 1815.

« Beldemonio eut le cachot où était mort le grand comte Monteleone, l'ami de ton père, comtesse, et l'ami du roi Ferdinand de Bourbon.

q

Chapitre 2 Le livre de l'avenir

Les paupières de la belle Doria se chargeaient de sommeil.
— M'écoutes-tu, comtesse ? demanda Nina.
— Je t'écoute, répondit Angélie en rouvrant à demi ses beaux yeux voilés.

La zingara reprit :

— On dit qu'il se passa de mystérieuses choses dans ce cachot où était mort le saint Monteleone, grand maître des chevaliers du fer.

« J'ai souvent ouï raconter par les gens du Sud que le saint apparut à Beldemonio dès la première nuit de sa captivité, et qu'il traça d'une main lumineuse, sur le mur du cachot, des caractères inconnus.

« Ceci est la fable. La vérité est que peut-être le comte de Monteleone, prévoyant sa fin tragique, avait laissé quelque signe incompréhensible au vulgaire sur les murs de sa prison.

« La confrérie du silence a sa langue d'initiation et son alphabet. Les dossiers de la police le disent.

« Beldemonio ne devait quitter son cachot que pour aller à la mort. Il en sortit vivant avec le secret du silence.

« Beldemonio avait deviné l'énigme posée sur la muraille. Beldemonio avait trouvé, enfoui dans le sol même du cachot, le testament du saint Monteleone…

« … Quelques mois auparavant, un soir que Fiamma et son bel ami laissaient dériver leur barque sur les flots bleus du golfe de Tarente, non loin de l'embouchure du Aradano, ils entendirent des cris de détresse au large.

« Il y avait là un navire sicilien où le capitaine était en train de faire donner la calata umida, à l'un de ses matelots.

« La calata umida, ainsi nommée par opposition au supplice mortel de la calata secca, est une de ces barbares tortures qui se conservent en dépit de toute humanité dans la marine du Levant.

« La cale sèche consiste à précipiter le patient du haut de la grande hune sur le pont ; la cale mouillée consiste à lancer à la mer de l'extrême sommet du perroquet un malheureux matelot, aux pieds de qui, préalablement, on a attaché un boulet de quarante-huit.

« Dans la cale sèche, on ne relève guère qu'un cadavre mutilé affreusement. Mais il faut parfois trois ou quatre cales mouillées pour venir à bout d'un homme robuste.

« Quand Beldemonio arriva dans les eaux du navire sicilien, on était à la seconde épreuve, le marin avait résisté à la première ; il avait encore la force de crier et de demander pitié.

« Fiamma et Beldemonio entendirent le bruit sourd et profond de sa seconde chute. Le mouvement imprimé à la mer fit danser leur barque. Beldemonio tira son poignard, qu'il mit entre ses dents, et plongea tête première.

« L'officier de quart commandait la manoeuvre pour remonter le patient. On guinda le câble, qui vint en grand.

« Il n'y avait plus rien au bout. Beldemonio l'avait coupé sous l'eau avec son poignard, après avoir débarrassé le matelot du boulet de quarante-huit attaché à ses pieds.

« Au premier cri d'étonnement des marins siciliens, Beldemonio amenait le pauvre patient sous la barque et Fiamma l'aidait à le hisser à bord.

« La barque fut hélée, mais il y avait calme. Elle put s'éloigner à force de rames.

« Le matelot avait nom Ruggieri. Sa vie est à Beldemonio. Il lui est comme Cucuzone dévoué jusqu'à la mort.

« Ils étaient donc là trois personnes qui erraient autour du Pizzo, pendant la captivité de Beldemonio, qui erraient comme des âmes en peine : Fiamma, Cucuzone et Ruggieri.

« Fiamma parvint à s'introduire, à force de ruse, dans l'intérieur de la forteresse. Elle put faire passer au captif, son bel ami, une lime et une lettre. Cucuzone escalada les murailles réputées infranchissables du château et attacha une corde aux barreaux de Beldemonio, Ruggieri attendait au bas de la falaise, dans une barque. Ce fut ainsi que Beldemonio recouvra sa liberté.

« Il dit à ses compagnons :

« – J'ai une mission désormais ici-bas.

« Mais sa vie était comme un rêve. Il fut longtemps avant d'accomplir les dernières volontés du saint Monteleone.

« Pendant six ans qui s'écoulèrent entre son évasion du Pizzo et l'exécution des dernières volontés du Monteleone, Beldemonio combattit sans relâche.

« Vingt fois, que dis-je ? cent fois, les rapports des intendants sont là pour le prouver, il vint, bravant les haies de soldats, hérissées de baïonnettes, autour de l'échafaud dressé ; il vint, et la hache du bourreau ne but pas le sang.

« Ce fut en 1817 qu'il prit pour la première fois le nom de Porporato.

« Il y avait au pied du mont Silla un coupe-gorge où nombre de voyageurs avaient laissé leur vie. Les populations voisines se plaignaient ; mais l'aubergiste, enrichi par ces crimes, payait double redevance aux brigands de la montagne et aux sbires de la plaine. On le laissait en paix.

« Beldemonio vint coucher dans cette auberge, tout seul, en riche costume de gentilhomme voyageur. Vers minuit, quand il eut éteint sa lampe…

Ici, Nina s'interrompit pour demander doucement :

— Dors-tu, contessina ?

— Oh ! non ! balbutia Angélie, qui avait les yeux fermés et qui était déjà dans le pays des rêves ; je t'écoute.

La zingara regarda le jour qui grandissait, et ses noirs sourcils se froncèrent légèrement.

Elle éteignit la lampe.

— Qu'arriva-t-il, vers minuit ?... demanda Angélie.

Rien d'étrange comme la persistance de l'attention chez les personnes qui s'endorment en écoutant une histoire. Une perception confuse survit à leur état de veille, ce qu'on leur dit s'incorpore à leur rêve.

— Il arriva, reprit Nina, que le maître de l'auberge, voyant un voyageur si richement couvert, crut à une bonne aubaine. Il envoya un petit enfant, qu'il avait, voir si l'étranger était endormi.

« L'enfant gratta et demanda :

« – Seigneur, n'avez vous point besoin de quelque chose ?

« Beldemonio l'entendit, mais il ne répondit pas.

« Peu d'instants après, l'escalier craqua sous des pas plus lourds. C'étaient l'aubergiste et ses deux fils aînés qui venaient faire leur besogne.

« La porte n'était fermée qu'au loquet. Ils entrèrent. Aux vagues lueurs que les nuits sans lune ont dans notre belle Italie, ils virent bien qu'un homme était couché dans le lit, immobile et plongé sans doute dans un profond sommeil.

« – Frappe le premier pour te faire la main, dit le père au plus jeune de ses fils.

« Ils étaient tous les trois armés de casse-tête.

« L'adolescent frappa, et la tête de l'homme endormi rendit un son fêlé.

« – Bien réussi du premier coup ! s'écria le père ; il n'a pas eu seulement le temps de dire : « Dieu ait mon âme ! ».

« Pour l'acquit de leur conscience, le père et le fils aîné frappèrent aussi chacun un coup, puis ils allèrent aux habits épars sur les meubles.

« Le père entendit un soupir dans la nuit, puis deux.

« – Qu'avez-vous donc, enfants ? demanda-t-il.

« On ne lui répondit point.

« Et, dans la nuit, un troisième soupir se fit entendre. Après quoi, le père ne parla plus.

« Beldemonio avait frappé trois fois !

— Je savais bien qu'il n'était pas dans le lit… murmura Angélie, sans ouvrir les yeux, mais avec un sourire : j'ai déjà entendu raconter cette histoire-là.

— Allons ! tu ne dors pas, comtesse ! fit Nina désappointée ; Beldemonio fit sortir le petit enfant, mit le feu à la maison et reprit le chemin de la montagne.

« L'enfant pleurait et marchait devant lui.

« – Où me mènes-tu ? demanda-t-il.

« – À mon château, répondit Beldemonio.

« – Est-ce à toi, interrogea encore l'enfant, ce grand château tout rouge que j'ai vu une fois à travers les arbres ?

« – Où donc ? fit Beldemonio.

« Quelque part, tout en haut de la montagne, repartit l'enfant ; mais dire où, je ne saurais… Quand je parlais de ce château à mon père et à mes frères, ils me disaient : « Tu as rêvé !… »

« Le jour naissait. Beldemonio, par hasard, porta les yeux à ses pieds. Il vit que la terre avait, de distance en distance, comme de larges taches de sang. Involontairement, il se souvint de cette poussière rouge que Pharam avait laissé tomber tout le long du chemin après son expulsion du château de Pourpre. Il avait été élevé sous la tente de Romichâl, et les impressions d'enfance sont indélébiles.

« Il suivit, montant toujours, ces taches qui ressemblaient à du sang.

« Arrivé au sommet de l'un des pics qui couronnent la Sila, un spectacle prodigieux frappa ses regards.

« Depuis longtemps la route avait cessé d'être battue. Beldemonio marchait au beau milieu des broussailles ; mais, sur la terre grise et poudreuse comme de la cendre, les marques rouges se montraient de vingt pas en vingt pas.

« Ce fut comme un de ces féeriques décors qui viennent à vue dans les pièces de théâtre où l'action est franchement menée par les génies.

« En sortant d'une gorge sombre, dont les parois surplombaient, laissant voir à peine une étroite bande du ciel, Beldemonio se trouva tout à coup en face d'un bassin fertile, où les arbres de toute essence atteignaient une surprenante hauteur.

« Au milieu du bassin était un lac tranquille et brillant comme une glace. Des troupeaux de daims paissaient en liberté, sur les bords, l'herbe drue de magnifiques pelouses, les chevreuils bondissaient sous le couvert voisin ; dans la feuillée, des oiseaux au brillant plumage se poursuivaient en caquetant, tandis que sur le lac une flottille de cygnes majestueux évoluait entre les îles. Tout cela était plein de vie, de mouvement, de bonheur ; l'homme seul manquait.

« L'enfant s'écria :

« – Je savais bien que ce n'était pas un rêve !... Voilà mon grand château rouge !

« Un château immense ! un palais plutôt, dont les colonnades écarlates s'ombraient profondément au soleil de midi. Une forteresse aussi avec ces lourdes tours écrasées que les Syriens bâtissaient autour de leurs villes, et qui virent les combats bibliques. Une chose enfin si merveilleuse et si complètement inattendue, malgré l'avertissement des traditions, que Beldemonio s'arrêta l'oeil ébloui, le coeur serré.

« C'était le château de Pourpre, édifié par le pape Alexandre VI ; c'était le Chanaan des fils de Pharam, la terre promise des tziganes rouges, descendants du premier père Ptolaum.

« Il n'y avait plus de sentier pour arriver jusqu'au lac. Depuis des siècles, aucun pied humain n'avait foulé le sol de ces impénétrables bocages.

« L'arrivée de l'homme-roi fut saluée par un cri mélancolique, arraché à toutes les créatures vivantes de ce paradis terrestre.

« Beldemonio, s'aidant de son poignard, traversa les taillis. Il but l'onde fraîche et pure du lac. Il franchit le perron de marbre, il fit tourner sur leurs gonds ces portes massives armées de robustes découpures d'acier.

« Dans le vestibule ouvert à tous les vents, six statues égyptiennes, tête de femme, corps de lion, s'accroupissaient sur leurs piédestaux de porphyre. Sur chaque marche du gigantesque escalier, un vase de jaspe gardait encore le squelette poudreux des fleurs qu'il avait contenues.

« Vous eussiez dit que la baguette d'un enchanteur avait touché ces colossales magnificences, et que tout cela dormait comme ces palais d'azur qui sont au fond de la mer.

« Dans les salles, ces Borgia étaient si riches ! les tableaux de maîtres s'alignaient en foule. On eût retrouvé là ces chefs-d'oeuvre perdus dont les archives de l'art constatent seules l'existence.

« Au milieu de tout cela, Beldemonio, le jeune barbare, était dédaigneux et superbe. Il frappait de son talon vainqueur ces mosaïques délicates et savantes, dont chaque pied carré avait coûté tant de sang et tant d'or.

« – Fiamma sera bien ici.

« Fiamma ! dont la retraite était, la veille encore, une crevasse de rocher ou un creux d'arbre…

« Comme il n'y a point, dans nos vieilles contrées européennes, un pouce de terre qui ne soit possédé, le château de Pourpre avait un maître. Il faisait partie du domaine des comtes

de Monteleone, qui descendent, par les femmes, du plus jeune fils d'Alexandre VI, Geoffroy Borgia.

« Mais le château de Pourpre et ce délicieux plateau de la Sila étaient restés inconnus à leurs propres seigneurs pendant plusieurs générations, et son existence était reléguée parmi les fables éditées trop souvent par les vieilles chartes de famille.

« Dès le lendemain, Fiamma et les compagnons de Beldemonio étaient au château de Pourpre.

« Ce fut alors que Beldemonio fut véritablement roi dans l'Apennin, la terreur des bandits et des sbires, la providence des indigents et des abandonnés.

« Comtesse, depuis les ruines de Poestum jusqu'au golfe de Tarente, tu sais cela aussi bien que moi, toutes les mandolines chantent la gloire du Porporato.

« La première fois qu'on le vit dans son costume de pourpre, ce fut à Cerignola, où les gens du roi avaient dressé l'échafaud pour le vieux contrebandier Isaac Birbante. Isaac était juif. Il n'avait point le prêtre consolateur pour l'accompagner au sommet de la montée fatale. Le peuple se lamentait, voyant cette pauvre taille courbée par l'âge et cette barbe blanche. Tout à coup le bruit se répandit qu'un cardinal venait par la route d'Ascoli. On avait vu de loin son manteau de pourpre et sa barrette écarlate. L'exécuteur brandissait déjà son glaive au moment où le prétendu cardinal débouchait sur la place de Cerignola. Le peuple et les dragons se mirent à genoux. Le cardinal sauta sur l'échafaud.

« – Il va convertir le juif ! s'écria-t-on. Brava, Eminenza !

« L'Éminence saisit dans ses bras musculeux le pauvre juif garrotté, et l'enleva sous les yeux de l'exécuteur stupéfait.

« Et le peuple de crier :

« – Bravo, Porporato !

« Isaac Birbante, couché en travers du cheval de Beldemonio, galopait déjà sur le chemin de la montagne…

« On suivit le Porporato ; on essaya de découvrir sa retraite ; mais toutes les recherches furent inutiles. Le hasard seul ou la trahison pouvait faire que ce bizarre et mystérieux chemin qui mène à la gorge fût découvert.

« Or, le hasard est avec Porporato ; il a son étoile. Et, quant à la trahison, il la défie.

« Ce ne sont pas des serviteurs qui sont autour de lui : ce sont des séides fanatisés. Ses compagnons furent tout d'abord au nombre de quarante, et n'ont jamais dépassé ce chiffre avant qu'il se fit maître du silence.

« Maintenant, il commande à une innombrable armée…

« Il fit boucher les deux issues du midi à l'aide de quartiers de roc, ne gardant que la gorge du nord et les deux galeries souterraines, dont l'une donne au versant sud-est de l'Apennin, l'autre au versant nord-ouest.

« L'ouverture de ces galeries est cachée dans les rochers et les broussailles. Elles sont défendues par des grilles transversales et par des précipices que l'on traverse à l'aide de ponts-levis. Toutes les deux contiennent dans leur parcours plus de vingt obstacles, dont chacun est par lui-même infranchissable…

« Ce fut là sa place d'armes durant plusieurs années.

« De là, il partait souvent, toujours accompagné de Fiamma, qui était son ombre, suivi presque toujours par son valet Cucuzone, et aussi par Ruggieri, le matelot.

« La France, l'Angleterre, l'Espagne se souviennent de ce jeune seigneur étranger qui les éblouit par sa magnificence.

« Toutes les femmes l'adoraient. Fiamma voyait passer, comme autant de nuages d'été emportés par le vent, le règne éphémère de ses rivales. Elle restait la mieux aimée…

« En 1821, Beldemonio vit celle qui, pour la première fois, mit l'angoisse jalouse dans le coeur de Fiamma ; celle qui changea les destinées du Porporato, et jeta dans son âme le germe d'une ambition nouvelle.

« Il voulut être de la cour, parce qu'elle brillait à la cour, il voulut être prince, parce qu'elle était princesse.

« Le testament du saint Monteleone n'était pas encore exécuté. Beldemonio vint sur les côtes de Calabre dans un double but, et, cette fois, Fiamma n'était point du voyage…

La voix de Nina, depuis quelques minutes, s'affaiblissait graduellement. Elle arriva jusqu'au murmure.

Angélie Doria sommeillait, la tête appuyée sur son beau bras blanc.

Les premiers rayons du soleil frappaient la mousseline brodée des rideaux.

Nina se leva sans bruit. Elle se pencha au-dessus du lit de sa compagne.

— Ce fut toi, pauvre chère enfant, murmura-t-elle, et dans sa voix il n'y avait ni haine ni rancune, ce fut toi, si belle, si douce, si sainte… toi, la Doria, qui brisas le coeur de Fiamma… D'autres avaient passé ; toi, tu restas ; et je crus qu'il allait t'aimer de ce grand amour qui ne finit qu'avec la vie…

Elle eut un pâle sourire.

— Je le crus et je songeai à mourir… poursuivit-elle ; mais les filles de Pharam savent consulter le livre mystérieux de l'avenir… C'est moi qui mourrai avec lui… Ce sera pour moi son dernier baiser, son dernier sourire, son dernier soupir !…

Elle resta un instant toute rêveuse, les lèvres entrouvertes et les yeux baissés.

Pendant qu'elle gardait le silence, Angélie s'agita dans son sommeil et murmura un nom :

— Beldemonio !…

Elle rêvait du récit que Nina venait de lui faire.

Nina leva les yeux sur elle, ses grands yeux noirs d'où coulait à flots, quand elle voulait, le fluide magnétique. Il y avait comme un impérieux commandement dans son regard. Sous ce regard, le sommeil de la belle Doria devint agité davantage. De nouveau ses lèvres s'entrouvrirent, et un autre nom s'en échappa :

— Julien !…

La zingara se redressa si fière, que vous eussiez dit une reine.

— Il n'y a que moi pour l'aimer ! pensa-t-elle tout haut ; Dieu créa nos âmes ensemble… Il est à moi… à moi seule… pour vivre et pour mourir !

Elle se pencha au-dessus du chevet d'Angélie, et déposa sur son front un baiser de soeur.

L'instant d'après, une voiture l'emportait au grand galop vers ce palais de la rue de Capodimonte, d'où notre aventurier nocturne, Beldemonio encore, était parti cette nuit pour se rendre à la fête de Lorédan Doria. La porte s'ouvrit au-devant d'elle, et les nombreux valets lui livrèrent passage comme si elle eut été la maîtresse de céans.

Elle entra sous la voûte de marbre blanc, au frontispice de laquelle cette inscription était tracée en lettres d'or : palais Coriolani. Elle monta l'escalier tout embaumé de fleurs, et parvint à une porte du premier étage à laquelle elle frappa doucement.

Un valet vint lui ouvrir et lui dit :

— Il dort.

Elle entra dans la splendide chambre à coucher du roi des élégances napolitaines, et le valet referma la porte sur elle.

Fulvio était couché sur un lit qui était un chef-d'oeuvre de magnificence et de goût. Il dormait en effet, et il était impossible de voir autre chose que cette noble tête de jeune homme pâle, parmi les masses brunissantes de ses cheveux, où les rayons obliques du soleil levant mettaient de fauves reflets.

Nina s'agenouilla près du lit et baisa longuement la main pendante du prince. C'était, de la part de la zingara, une sorte de re-

cueillement pieux. Elle écoutait son souffle calme et doux. Elle souriait ; ses yeux se mouillaient. Puis tout à coup, comme elle avait fait pour Angélie, son regard se fixa, impérieux et perçant, sur le front de Fulvio.

Celui-ci commença presque aussitôt à s'agiter dans son sommeil. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais ce ne fut pas un nom qui s'en échappa.

— Si jeune !… murmura-t-il, si belle !… La misère et la mort !

Le visage de la zingara exprima une surprise soudaine. Ses lèvres tremblèrent et blêmirent.

« L'a-t-il revue ?… » pensa-t-elle tout haut.

Et bientôt après :

— C'est celle-là qu'il aimera… S'il l'aime, malheur à elle !

Elle tira de son sein un tout petit carnet d'ivoire dont la couverture était constellée bizarrement. Elle l'ouvrit. Sur la première feuille qu'elle déchira, elle écrivit deux noms : « Fulvio, Céleste ». Elle sépara la feuille en deux et traça deux lignes sur le parquet de la chambre. Cela fait, elle mit les deux noms dans le creux de sa main et souffla dessus. Les deux papiers s'envolèrent, se séparèrent, et vinrent tomber réunis en dedans des lignes tracées. Les joues et les lèvres de la zingara blêmirent.

— C'est le destin, dit-elle. Puis elle s'accroupit, la tête entre ses deux mains, sur le tapis qui était devant le lit de Fulvio. Son charmant visage exprimait un découragement profond.

— Il l'aimera, redisait-elle parmi ses larmes. Quand j'ai jeté les sorts pour Angélie, les deux papiers se sont séparés en tombant ;

aussi, je n'ai pas peur d'Angélie… je l'aime… Mais celle-là… oh ! celle-là, je la hais !

Elle ouvrit un des compartiments du carnet qu'elle tenait à la main. Il y avait dedans un jeu de tarots microscopiques. C'étaient toutes cartes fort différentes de celles que l'usage a consacrées dans les divers pays civilisés. Elles portaient chacune plusieurs figures étrangères avec des légendes en langue rômi. Nina les battit et les étendit devant elle sur la table, trois par trois. Elle releva ensuite sur Fulvio ses yeux littéralement baignés de pleurs.

— Je n'ai jamais osé… murmura-t-elle d'une voix tremblante, je n'ai jamais osé interroger le livre sur la question de vie ou de mort… Mais je souffre trop… Il faut que je connaisse le terme de mon supplice… Puisque ta mort m'appartient, Fulvio, mon idole adorée, je veux savoir quand la mort te rendra à moi !

Son doigt compta les cartes, disposées comme nous l'avons dit. Elle les reprit neuf par neuf et les mêla sept fois.

Puis elle les aligna sur un seul rang et les consulta d'un regard rapide.

Son oeil se voila de sang. Ses deux bras tombèrent. Il y avait sur son visage bouleversé une expression d'horreur indicible.

— Sept jours !… prononça-t-elle les dents serrées et la gorge haletante ; c'est impossible !

Elle reprit ses cartes et les disposa de nouveau après les avoir battues. Tout son corps tressaillait par soubresauts violents.

Quand les cartes furent alignées, elle ferma les yeux, comme si elle eût craint de lire l'arrêt rendu par l'oracle. Enfin elle regarda,

et ses deux mains tordues frappèrent ses genoux, qui choquaient convulsivement le plancher.

— Sept jours !... mon Dieu ! sept jours !

Elle ne voulut point croire encore. Elle recommença une troisième fois. Les cartes répétèrent leur arrêt inflexible.

— Sept jours ! sept jours ! sept jours !

La zingara resta longtemps immobile et comme anéantie. L'idée de cette menace mortelle dont l'échéance était si prochaine la brisait. Mais bientôt il y eut autour de sa lèvre comme le fugitif reflet d'un sourire. Ses yeux se ranimèrent. Elle reprit ses cartes et les disposa pour la quatrième fois.

— Pour moi ? murmura-t-elle en se penchant avidement au-dessus des tarots.

Et son visage brilla tout à coup d'un éclat radieux, tandis qu'elle portait la main de Fulvio endormi à ses lèvres, en disant du fond de son coeur consolé :

— Dieu est bon... sept jours, moi aussi !... Nous mourrons ensemble !...

q

Chapitre 3 Berta Giudicelli

Nous verrons encore le jour se lever, ce matin, dans deux autres chambres bien différentes du frais réduit d'Angélie Doria et de la splendide retraite où dormait le prince Fulvio Coriolani. Nous re-

viendrons d'abord chez notre vieille connaissance David Heimer, directeur de la police napolitaine sous le nom de Johann Spurzheim.

Ce galant homme avait la coquetterie de ne jamais admettre les étrangers à son petit lever. Il prétendait que le sommeil pâlit, et qu'un beau garçon ne se montre pas à son avantage au début de la journée. Les domestiques eux-mêmes avaient ordre de n'entrer chez lui que sur son appel.

Il faut cependant noter une exception consentie en faveur de Beccafico, cet employé de tournure ambiguë qui portait si bien le costume de marchesa. Johann le recevait tous les matins à huit heures. C'était Beccafico qui vaquait aux soins de sa toilette.

Johann avait encore, en effet, quelques cheveux dont il était très fier. Il se faisait aussi raser pour avoir de la fraîcheur, et, les jours où, pour le bien de l'État, il devait recevoir des dames, on lui mettait un peu de rouge. Beccafico aurait pu dire combien le commerce du directeur de la police royale était doux et même agréable. Il avait des joies d'enfant. Son seul défaut était de s'occuper un peu trop des cancans du quartier.

Ce matin-là, le seigneur Johann Spurzheim s'éveilla bien avant l'heure où d'ordinaire son chambellan Beccafico le venait visiter. Quand il cessa de dormir, les premières lueurs grisâtres du crépuscule apparaissaient à peine derrière les vitres de ses croisées. Il resta, selon sa coutume, dix minutes environ à se rendre maître de lui-même. Pendant ces dix minutes, il réfléchit et se sentit le coeur tout léger en songeant aux événements de la dernière nuit.

« Le plus fort est fait ! pensa-t-il ; je n'ai pas tant regretté la pauvre Barbe que je l'aurais cru… C'est étonnant, on se fait des monstres de tout… La pauvre Barbe avait tous les vices, et il y a du temps déjà que j'aurais dû m'occuper d'elle ! »

Après cette oraison funèbre, il se sentit assez gaillard pour essayer de se retourner.

— Une perte, reprit-il en geignant par l'effort qu'il faisait, c'est Trésor !… il faudra que j'achète un autre épagneul… J'en ferai venir un de Londres… Il est certain que, si la pauvre Barbe avait pu se traîner jusqu'à moi, j'étais un homme mort !

Il s'interrompit pour pousser un soupir de soulagement : il était plus qu'à moitié retourné.

— Ouf ! fit-il ; chaque jour, je me soulève avec plus de facilité, c'est évident… je suis dans un âge de crise… Quand ce sera fini, je courrai comme un cerf, je sauterai comme un kangourou, et, si je meurs à cent ans, ce sera par suite de mes excès !… J'ai malheureusement une nature trop sensuelle ; cela me perdra !

Il fourra sa main, qui semblait disséquée par un préparateur de mérite, sous son oreiller, et en retira une petite boîte de platine russe. Il l'ouvrit avec effort. Il y prit trois grains de tabac d'Espagne, qu'il aspira voluptueusement, mais avec précaution.

Un éternuement fit explosion dans toute sa machine et faillit en disperser les diverses parties.

Il resta un instant tout coi, craignant le renouvellement de ce choc. Mais la seconde explosion, qui peut-être l'eût fait sauter comme une mine, ne vint pas. Il saisit naturellement cette occasion de s'offrir quelques congratulations nouvelles.

— Hier, j'ai éternué deux fois, se dit-il ; avant-hier, trois fois… C'est étonnant comme je prends de la force ! Le tabac produit beaucoup d'effets, même sur les hommes les plus vigoureux, et la pauvre Barbe m'engageait toujours à n'en point abuser, dans mon propre intérêt… Ah ! mon gaillard ! s'interrompit-il, comme tu vas lâcher la bonde à tes passions quand tu auras surmonté cette crise, qui vient uniquement de l'âge !… Tu es vicieux, naturellement, ne soutiens pas le contraire !… Je sais que tu es un homme à ne te rien refuser !

Il tourna enfin les yeux d'un air inquiet et un peu triste vers le seuil où Trésor, le king's-charles, et la pauvre Barbe avaient rendu le dernier soupir.

— Il a dû bien souffrir, ce chérubin ! pensa-t-il, la pauvre Barbe avait de mauvais moments !… Elle était brusque… Décidément, je la regretterai moins que je ne croyais !

Un craquement léger se fit entendre au-dessus de sa tête.

— Dormez-vous, Excellence ? demanda une voix qui semblait sortir du ciel du lit.

— Non, non, mon garçon, répondit Johann, je suis là, éveillé comme une souris, leste et dispos, Dieu merci !… Beccafico est-il arrivé ?

— Pas encore, seigneur… C'est moi, Privato, qui étais de garde cette nuit à la boîte.

— Et qu'a-t-on jeté dans la boîte, Privato, mon pauvre bonhomme ?… Tu n'es pas fort de santé…

— On a jeté dans la boîte, répondit le commis, tous les rapports de ces messieurs sur la fête du palais Doria.

— Ah ! oui, ces messieurs !… fit Johann en riant ; de fiers gentilshommes, sur ma foi !… Descends la manivelle, Privato, et va te recoucher.

— Vous n'avez besoin de rien, seigneur ? demanda Privato.

— Non, mon cher garçon… As-tu entendu madame Spurzheim tousser hier au soir ?

— On n'entend rien des bureaux.

— C'était affreux, Privato, mon ami… Tu verras que nous la perdrons… Laisse aller !

Johann avait pris sur la planchette une poignée de papiers.

La planchette remonta, tandis que Privato disait :

— Mes respects, seigneur !

Il retourna dans son taudis, où il achevait un libretto pour le seigneur Magrezza, l'incomparable maestro à qui l'on doit Aminta e Clori, il Minotoro et Citerea nell'isola di Pafo.

Il se remit à l'oeuvre.

Pietà ! idol mio !…

Delizia del cuore !…

Crudel beltà… mi perdona !

Car, dans tout opéra italien, on crie pitié et pardon depuis l'introduction jusqu'au final.

Johann prit les papiers et les examina sommairement les uns après les autres. Il riait sous cape, le gai compagnon, et il disait :

— Deux comtes… trois barons… deux cavaliers… une vicomtesse ! et l'on prétend que la civilisation décroît dans notre belle Italie !… Injustes écrivains ! philosophes ingrats !… Nos grands seigneurs et nos nobles dames s'emploient au bien de l'État, voilà tout… Parce qu'on a eu des aïeux à la croisade, est-il défendu de servir sa patrie ?… Voyons d'abord le travail du vieux Rigoglio… c'est toujours rédigé avec soin… et cela ne coûte pas cher.

Il remonta sa lampe et ouvrit la première enveloppe.

— Oh ! oh ! fit-il dès qu'il eut parcouru deux pages, le Malatesta s'est conduit comme un digne petit marquis !… On néglige trop les lettres anonymes… Quand on parle de lettres anonymes, chacun détourne la tête avec dégoût en disant : « Fi donc !… » Mais chacun les lit avidement, et tout le monde y croit un peu.

Il se tut et fit la grimace en achevant le rapport. Il venait de voir là quelque chose qui ne lui plaisait point.

— À un autre, dit-il. Voyons le comte Stellacci… Encore un bien digne seigneur !… Ah ça ! s'interrompit-il en arrivant au milieu de sa lecture, quel diable de bruit font-ils donc avec cet Anglais et son diamant ?… Faudra-t-il que je m'en mêle ?… Bon ! voici une Anglaise, à présent !… L'Anglais a apporté sa femme… C'est étonnant, chaque fois que je prononce ce mot, je songe à la pauvre Barbe !

Il glissa un regard oblique vers le seuil.

— Elle m'aurait lu tout ce fatras ! murmura-t-il ; et comme elle ponctuait bien en lisant… Mais il faut se faire une raison et les re-

grets ne peuvent pas être éternels !

— À la vicomtesse !... Voilà une manière loyale et décente de payer sa toilette !... Oh ! le pathos féminin !... Le prince Fulvio ressemblait à un immortel !... Je me charge de démontrer qu'il est mortel, moi, Johann... et que la vicomtesse aille au diable !

Il froissa avec colère le troisième rapport de police, qui était écrit sur papier satiné et parfumé.

Le quatrième qu'il ouvrit ne fut pas achevé : il repoussa le tout avec fatigue.

Ses yeux se voilèrent. Il réfléchissait.

— J'aurais dû m'attendre à cette théâtrale exhibition de la Farnèse !... grommela-t-il après un silence ; c'est dans les moeurs du personnage, qui est comédien jusqu'au bout des ongles !... Il eût gagné sa vie, ce beau garçon, à jouer les premiers rôles au théâtre del Fundo... Sa mise en scène est irréprochable... Mais, patience ! nous sommes sur des planches où il y a plus d'une trappe... Puisqu'il aime le bruit et l'éclat, je lui ménage une péripétie avec pétards, et feux du Bengale, etc. Il aura la consolation de se faire applaudir en mourant !

Il fit un effort pour se mettre sur son séant et n'y put réussir.

— Tu essayes l'impossible ! se dit-il à lui-même d'un ton paternel ; attends quelques jours...

Puis, retombant dans ses méditations :

— Fin joueur ! murmura-t-il ; belles cartes !... Il a pour lui toutes les princesses qui sont folles, et en première ligne la prin-

cesse de Salerne, qui est archifolle… Toutes les dames de la cour le suivent comme une meute de king's-charles…

« Il est joli garçon ! s'interrompit-il en caressant son menton pointu avec bienveillance, mais c'est de l'engouement… Si je n'étais pas là, moi, le mourant, l'agonisant, le cadavre, le beau fils serait, en vérité, le maître de Naples !

Une clef s'introduisit dans la serrure de la porte située derrière la tête du lit. La figure de Johann Spurzheim s'éclaira. Il frotta même un peu l'une contre l'autre ses mains, qui rendirent un bruit d'osselets.

— Voici mon ami Pier Falcone, dit-il, une assez bonne acquisition, je crois, et qui arrive à point… Je commençais à être embarrassé du corps de ma pauvre Barbe.

— Entrez, docteur, reprit-il tout haut, entrez, mon bien cher ami… Je me porte admirablement ce matin… Approchez, je suis content de vous.

C'était, en effet, Pier Falcone, qui n'avait pris que le temps de passer son costume de ville.

— Avez-vous donc déjà des nouvelles de la fête, seigneur ? demanda-t-il.

— Déjà ? répéta Johann. Bon ami, quand vous voudrez m'apprendre quelque chose, il faudra vous hâter davantage. Voilà trois grandes heures que la fête est finie… Je sais tout… je sais même que vous avez failli tomber à la renverse quand vous avez vu face à face ce beau prince Fulvio Coriolani…

« Mais, s'interrompit-il d'un ton sévère, ne portez plus de poignard avec vous dans le monde, cher docteur… Il faut qu'un ami de Johann Spurzheim garde mieux le décorum… N'est-ce pas que notre colonel a un mémorable poignet ?

— Quand j'ai vu cet homme… balbutia Falcone, dont les lèvres frémissaient.

— Bien, bien, ami ! nous avons tous nos petites rancunes, c'est certain… Cet homme vous a joué un méchant tour, je ne dis pas non…

— Et cet homme est inattaquable ! s'écria le docteur.

— Plaît-il ? fit Johann, qui eut ce sourire narquois dont l'expression était si particulière.

— J'ai vu, de mes yeux vu, s'écria Pier Falcone ; il est soutenu d'en haut, appuyé d'en bas…

— Ah ! povero !… murmura le directeur de la police royale, que vous êtes jeune encore !… Regardez-moi bien entre les deux yeux !… Aujourd'hui, vous entendez ? aujourd'hui, moi, Johann Spurzheim, pauvre fantôme qu'on ferait évanouir en soufflant dessus, aujourd'hui je vais faire danser ce colosse comme une marionnette de deux carlins… danser sur les pieds, sur les mains, sur la tête, jusqu'à ce que cette marionnette, ce colosse, en vienne finalement à se rompre le cou !

Falcone le regardait d'un air incrédule.

— Les matinées sont fraîches.

Puis, d'une voix tout à coup attristée :

— J'ai fait une perte, Falcone ; deux pertes, devrais-je dire, en comptant ma pauvre Barbe…

Le docteur tressaillit. Ce souvenir s'était presque perdu au milieu des émotions de la nuit.

— Est-ce que madame Spurzheim ?… commença-t-il.

— Hélas ! oui… interrompit Johann ; la voici là, dans ce coin, mon véritable et cher ami.

Falcone n'avait pas encore regardé de ce côté. Il recula de plusieurs pas à la vue du corps de Barbe, éclairé par le jour qui venait.

— Voyez-vous, docteur, reprit Johann, n'essayez pas auprès de moi des consolations banales… La pauvre Barbe avait des défauts, comme tout le monde ; mais c'était une femme au-dessus de son sexe… Cet accident n'a fait que précipiter sa mort ; vous savez bien, docteur, que vous l'aviez vous-même condamnée… J'espère qu'elle n'a pas beaucoup souffert… une douzaine de quintes spasmodiques… C'est le moins qu'on pouvait craindre…

Il s'arrêta et reprit d'un accent pénétré :

— Ce triste monde est réglé ainsi… L'heure de la séparation arrive… Je me suis déjà occupé de l'enterrement, que je veux convenable, et même brillant… C'était une Monteleone… et je suis bien aise qu'on dise en voyant le convoi : « Le seigneur Spurzheim a fait joliment les choses… » Mais c'est mon pauvre petit chien qui va me manquer, docteur !

Falcone s'approcha du seuil.

— Pensez-vous qu'elle était venue pour vous tuer ? demanda-t-il.

— Cela ne fait pas de doute, ami… Trésor a sauvé la vie de son maître… Emportez-les tous deux, je vous prie, car le jour avance et l'on pourrait venir.

Une vive répugnance se manifesta sur le visage du docteur.

— Ami, lui dit paisiblement Johann, il ne faut jamais rien me refuser… Si l'on venait à savoir jamais que la pauvre Barbe est morte pour avoir pris de ces pastilles, je serais forcé d'avouer que vous lui avez offert cette nuit certaine bonbonnière d'or…

— Quoi ! s'écria le docteur, vous oseriez… ?

— Dire la vérité ?… Toujours, ami, toujours… Chargez la pauvre Barbe sur vos épaules et reportez-la dans son lit… Vous l'y arrangerez bien comme il faut, en plaçant près de sa bouche son mouchoir taché de sang… Par la même occasion, vous me rapporterez la bonbonnière… Quant au king's-charles, vous le jetterez par la fenêtre… Emportez-le !… sa vue renouvelle sans cesse mes regrets.

Il ponctua ce petit discours par un geste qui n'admettait point de réplique.

Pier Falcone souleva le corps de Barbe, qui était froid et raidi. Johann le regardait et murmurait :

— Je croyais que cela m'aurait fait plus d'effet… Adieu, Barbe, adieu, ma chère amie !… Trésor !

Pier Falcone disparaissait avec sa double charge.

— Mettez un tapis à l'endroit où il y a du sang… Vous êtes un chimiste habile, vous saurez me choisir un réactif pour détacher le parquet… Demain, nous laverons tout cela ; aujourd'hui, nous avons de bien autre besogne… Asseyez-vous et causons : je vais vous donner mes instructions.

Dans l'entretien qui suivit, Pier Falcone put reconnaître que le directeur de la police royale savait tout aussi bien que lui ce qui s'était passé à la fête du palais Doria. Johann savait, par exemple, que Falcone s'était approché du marquis de Malatesta et qu'il lui avait parlé bas au moment de son arrestation.

— Bien que je sois en général content de vous, ami, lui dit à ce sujet Johann Spurzheim, je vous blâmerai sur un point particulier… Voici la règle inflexible : ne jamais agir sans ordres… Le Malatesta est un de ces alliés qui ne valent plus rien le jour où ils ont le secret de l'alliance… Il ne faut jamais montrer aux bambocciatele fil à l'aide duquel on les fait mouvoir… Tenez-vous pour averti à l'avenir.

— Il suffit, seigneur, répondit Falcone, je n'espère rien apprendre à Votre Excellence en lui disant qu'il y a parmi les dames d'honneur de la princesse de Salerne une compagne très intime de dona Angélie Doria, et que cette jeune femme est…

— Ami, interrompit Johann, je vous ai envoyé là-bas pour votre instruction particulière, et non point pour la mienne… Vous savez maintenant quelles positions le Porporato et sa belle amie Fiamma occupent à la cour napolitaine… faites-en votre profit… Mais, quant à cette Fiamma, souvenez-vous qu'il est des êtres qu'on n'attaque jamais de front… Souvenez-vous aussi que tous nos coups doivent être dirigés, jusqu'à nouvel ordre, de façon à

ne jamais atteindre la confrérie du silence… Ce serait nous frapper nous-mêmes… Ici est précisément la difficulté de la situation… Comprenez-vous bien cela ?

— Parfaitement, seigneur.

— Tant mieux !… Comprenez encore ceci : dans le monde entier, il n'y a qu'un homme capable de manoeuvrer dans l'espace étroit et dangereux où nous sommes forcés de livrer la bataille… un seul homme, vous entendez, qui sache où poser le pieds sûrement et vers quel but diriger l'artillerie… Cet homme, c'est moi.

Pier Falcone s'inclina.

— Moi ! répéta Johann avec tout l'orgueil naïf qui contrariait les profondes astuces de sa nature, moi qui mettrai mon nom, avant de mourir, en tête des plus grands diplomates de l'univers… moi, Johann Spurzheim, qui serai comte de Monteleone et premier ministre du royaume des Deux-Siciles… moi qui ferai de vous, bon ami, un comte, un duc, un prince, tout ce que vous voudrez, pourvu que je le veuille… Éteignez la lampe et mettez-moi sur mon séant.

Le docteur obéit.

Johann lui commanda le silence d'un geste et entama le chapitre des instructions. Cet homme complet, le premier diplomate de l'univers, omit pourtant un détail. Il oublia de demander à Pier Falcone la bonbonnière d'or ! Et Pier Falcone n'était pas au bas de l'escalier, qu'il s'en repentait déjà.

— Il faut trouver un joint pour parer à cela ! murmura-t-il en se grattant l'oreille.

Et il agita vivement cette sonnette qui correspondait avec l'étage supérieur.

Nous quitterons la chambre à coucher du directeur de la police royale pour voir une dernière fois le jour se lever dans cette pauvre mansarde, tout en haut de la maison des Folquieri, où Beldemonio s'était réfugié pour éviter la poursuite de la garnison du Castel-Vecchio, lors de son voyage sur les toits.

Cet épisode, qui nous semble déjà lointain tant les événements se concentrent dans cette histoire, sans qu'il y ait effort ou même volonté de notre part, cet épisode n'est distant de nous que de quelques heures.

C'était le soir précédent. Cette femme, arrivée aux dernières limites de l'âge, que Beldemonio avait payée pour le remplacer dans sa bonne oeuvre, était assise auprès du lit de la jeune fille, et dormait de ce sommeil de la vieillesse coupé par de fréquents et incessants réveils. Céleste reposait sur le lit. Julien était comme engourdi sur le matelas.

Le lecteur avait déjà reconnu nos deux enfants de l'auberge de Corpo-Santo, la famille d'adoption du pauvre bon Manuele Giudicelli.

La vieille femme est une connaissance à nous également, moins intime, il est vrai, mais qui portait aussi ce nom de Giudicelli, appartenant à tout un clan de vieux serviteurs des comtes de Monteleone. Nous l'avons vue cette nuit où Athol et Manuele vinrent successivement dans la vallée du Martorello visiter les ruines enfouies du pavillon de plaisance, temple nuptial du comte de Monteleone et de Maria des Amalfi. Ce pavillon aux murs de marbre blanc, où restaient encore deux berceaux vides.

Nous l'avons vue au milieu de la nuit noire. Elle cherchait quelqu'un dans la vallée. Elle cherchait cette pauvre insensée qui était comme le génie du village détruit et de la solitude morte, remplaçant la vie d'une population heureuse. Nous l'avons entendue qui appelait : « Mariola ! Mariola !... » et qui promettait à la fugitive de ne point la battre. Elle avait un fouet à la main. C'était la vieille Berta, mère de la nourrice à qui on avait enlevé les enfants de Monteleone.

Elle n'était point changée depuis lors, Berta Giudicelli : c'était toujours la même taille sèche et longue, courbée en deux sous le fardeau des ans, la même figure terreuse où des myriades de rides emmêlaient leurs écheveaux confus. Elle était seulement plus vieille de quelques mois, et ses yeux, couverts de sourcils hérissés, avaient ce regard, inquiet dans sa fixité, qui annonce que la raison chancelante agonise. Elle n'avait au Martorello, sauf Mariola la folle, aucune créature vivante à qui parler.

Cette nuit d'automne, où commence notre récit, elle avait cherché en vain Mariola. Elle ne l'avait point trouvée. On lui avait enlevé Mariola.

Elle prit son bâton et courut après son esclave, sa folle, qu'elle faisait travailler à coups de fouet ! Elle se traîna le long des routes et lentement, bien lentement, elle arriva jusqu'à Naples.

Elle demanda à parler au roi. Sur la route, elle était entrée dans une chapelle. Un prêtre avait reçu sa confession, un jour qu'elle croyait mourir. Le prêtre lui avait ordonné de continuer son chemin jusqu'à la cour.

— Femme pécheresse, lui avait-il dit, la miséricorde de Dieu n'a point de bornes. Tu ne mourras qu'après avoir déchargé ta

conscience… Va et répare le mal que tu as fait !

Le roi la reçut au palais, à cause de son grand âge. Quand Berta Giudicelli fut devant le roi, elle chercha dans sa pauvre tête et n'y trouva rien. Elle ne savait plus pourquoi elle était venue.

Depuis lors, sa raison vacillante renaissait par intervalles pour se voiler presque aussitôt. Elle était dans cette situation qu'exprime le plus triste de tous les mots : elle était en enfance.

Cette nuit, elle avait pourtant fait son devoir auprès de Julien et de Céleste. Grâce à elle, les deux enfants avaient eu de l'eau fraîche. Ils étaient sauvés tous les deux. Seulement, un sommeil de plomb les tenait.

Il n'y avait point de lampe dans cette pauvre chambre. La lumière qui avait éclairé Beldemonio, cette torche plantée sur la terrasse par les soldats du Castel-Vecchio, était depuis longtemps consumée. Quand les premiers rayons du crépuscule du matin vinrent attaquer cette nuit profonde, Berta, s'éveillant pour la vingtième fois, se leva en grommelant d'inintelligibles paroles. Elle mit sa main sèche et froide sur la poitrine de Céleste ; elle y sentit battre le coeur.

— Ah ! fit-elle ; si j'étais morte à seize ans !…

Elle traversa ensuite la chambre en chancelant et vint tâter à son tour la poitrine de Julien.

— Cela bat… dit-elle ; c'est chaud… Combien y a-t-il de temps que je n'ai plus de coeur ?

Puis, se redressant presque droite :

— Ah !... fit-elle, qui donc m'a dit de parler au roi ?... Il faut que je parle au roi... je ne peux pas mourir sans cela !

Elle regagna sa chaise, où elle s'endormit. Au bout de cinq minutes, elle s'éveilla de nouveau. Elle avait perdu pour un instant la mémoire des faits récents.

— Je dors dans une chaise, grommela-t-elle étonnée ; est-ce que je n'ai plus de lit ?

Puis, le souvenir lui revenant :

— Je dormirai bientôt dans la terre !...

L'aube, s'éclaircissant, jetait déjà de vagues lueurs à travers la fenêtre ouverte. La vieille se prit à grelotter.

— J'ai froid... dit-elle, l'enfer doit être froid... Brûler, ce n'est pas souffrir.

Il y avait un chapelet pendu à l'une des pommes du lit de Céleste. La vieille le prit.

— Le jour de ma première communion, fit-elle avec un rire idiot, le prêtre m'en donna un... Je ne sais plus seulement comment ils font pour prier avec cela. Voyons, pourtant ! se reprit-elle.

Ce fut chez elle un violent effort pour appeler à sa mémoire les paroles consacrées. Mais il y avait trop longtemps. Elle ne put. Elle remit le chapelet à la pomme du lit. Au moment où ses yeux allaient se refermer, il lui sembla qu'un objet brillait vaguement sur la table. Aussitôt sa physionomie changea. Elle eut une expression avide et cauteleuse, comme celle du chat qui guette sa proie. Elle s'approcha tout doucement de la table. Elle regarda à

droite, puis à gauche, pour voir si les deux enfants avaient les yeux fermés. Puis sa main, comme une serre d'oiseau de proie, se referma sur l'objet qui brillait. C'était une bourse ; c'était la bourse que Beldemonio avait déposée sur la table au moment de partir. Un râle joyeux gronda dans la gorge de la vieille femme. Elle avait reconnu l'or au contact et au son.

Elle s'éloigna des deux lits et vint se mettre auprès de la fenêtre pour ouvrir la bourse et compter. Il y avait une douzaine d'onces doubles dans la bourse, et trois ou quatre onces simples de trois ducats. Un sourire triomphant éclata parmi les rides de la vieille Berta Giudicelli. Son intelligence sembla se revivifier aux rayons de ce trésor. Elle dit avec une étrange netteté de raisonnement :

— Ce n'est pas à eux, puisqu'ils ont voulu se tuer par misère… C'est l'autre qui leur a laissé cela… Ils ne savent pas qu'ils l'ont !…

Elle vida la bourse dans le creux de sa main, s'arrangeant de manière à ne point faire de bruit, puis elle la remit sur la table. Elle n'y avait laissé qu'une seule des plus petites pièces d'or.

— L'autre !… répéta-t-elle cependant, tandis que ses yeux prenaient une expression farouche ; sa voix m'est entrée dans le coeur… et sa figure… Oh ! Dieu m'envoie toujours des gens qui leur ressemblent !

Cela ne lui donna point l'idée de restituer la somme volée. Elle la noua, au contraire, dans un coin de son mouchoir. Mais, en regagnant sa chaise, elle se disait :

— Oui… oui… Il faudra bien que je parle au roi !

À peine était-elle assise, que sa tête tomba sur sa poitrine. Son lourd sommeil l'avait reprise.

Le grand jour emplissait la chambre quand elle s'éveilla. Son regard se tourna vers Céleste, dont la tête charmante reposait sur son bras plié. Son sommeil était celui d'un ange. La vieille se frotta les yeux.

— Oh !... fit-elle, je rêve !...

Elle recula sa chaise. C'était comme si un spectre eût apparu à ses yeux épouvantés.

— Je rêve ! je rêve ! répétait-elle.

Et, comme la vision restait là, devant son regard ébahi, elle s'enfuit à l'autre bout de la chambre, où était le matelas de Julien, le jeune saint. Ses yeux rencontrèrent le pâle et beau visage du séminariste. Elle poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, qui sonnèrent sec contre le carreau. Tout son corps tremblait comme la feuille.

— Ils sortent de terre ! murmura-t-elle avec un accent de profonde épouvante ; je les ai vus tous trois... tous trois cette nuit... Ayez pitié de moi, seigneur Jésus ! je parlerai au roi... je fais le voeu de parler au roi !...

Elle se traînait du mieux qu'elle pouvait vers la porte. Quand elle fut arrivée au seuil, elle glissa un double regard d'effroi vers le lit et vers le matelas. Ses deux mains frémissantes s'étendirent au-devant de ses yeux. Elle sortit comme on prend la fuite, traversa le carré et vint choir au milieu de sa pauvre mansarde, grommelant au travers de ses gencives qui claquaient :

— Je parlerai au roi… je l'ai promis au prêtre… je fais voeu de parler au roi !

q

Chapitre 4 Le réveil

Après la sortie de la vieille Berta Giudicelli, la chambre des deux enfants resta silencieuse. On n'y entendait plus que les bruits alternés de leurs souffles. Tout était, du reste, comme à l'instant où Beldemonio, trouvant la fenêtre mal fermée, l'avait poussée en dedans pour chercher là un refuge. Sauf la soutanelle qui manquait avec le gros livre de prières, sauf le changement de position de Céleste, étendue maintenant sur son lit, rien n'avait été dérangé. Table et chaises étaient à leur place, et Berta, obéissant à ce besoin machinal d'ordre qui est chez toutes les vieilles femmes, avait rentré le brasero. On voyait distinctement, maintenant que le jour se faisait, les images pieuses collées ou pendues aux murailles.

Ce soir où le frère et la soeur avaient pris ensemble leur repas sous la treille de l'osteria du Corpo-Santo, ce soir où la gentille Céleste avait épaulé la carabine d'un gendarme pour défendre la vie du beau Loredano Doria, un découragement morne, nous nous en souvenons, avait succédé à l'exaltation produite par l'aspect du danger. Céleste et Julien, fiers dans leur indigence, s'étaient sentis humiliés profondément par l'offre d'un salaire. Le cher sourire d'Angélie n'avait-il pas assez payé Julien ? Et quel prix était au-dessus de ce regard que Lorédan avait jeté à Céleste ?

On partit pour Naples. Les beaux rêves reviennent dès qu'on ne les chasse plus. Tout le long du chemin, on fit de beaux rêves. Que de fois Julien et Céleste, se surprenant l'un l'autre tout pensifs, se dirent bien bas et en rougissant : « Tu songes à elle ? – Tu songes à lui ?… » Julien rougissant plus fort que Céleste.

Ils souriaient et ne répondaient point. Mais leur coeur murmurait :

— Nous les reverrons !

Ce fut la première chose en arrivant à Naples.

Tandis que le bon Manuele leur cherchait une chambrette, ils s'échappèrent, demandant par les rues où était situé le palais Doria. Le palais Doria n'était pas difficile à trouver. Ils arrivèrent bientôt sur la place de l'Esprit-Saint, au milieu de cette magnifique rue de Tolède qui est l'orgueil de Naples. Ils virent le palais Doria et fondirent en larmes. Les passants ne savaient point ce qu'avaient ces deux enfants : une fillette toute gentille, malgré sa pauvre robe ; un adolescent qui portait avec une modestie fière son humble soutanelle noire, et qui tous deux pleuraient.

En face d'eux, le palais Doria s'élevait hautain, éclatant, superbe. Toute la noblesse de cette race opulente et illustre rayonnait sur son frontispice. Quand le portail s'ouvrait, on voyait des seigneurs qui montaient et descendaient le perron fleuri. Les brillants attelages de dix carrosses battaient les dalles de lave dans la cour… Les deux enfants pleuraient.

Hélas ! qui se serait douté de pareille moquerie ? L'adolescent à la soutanelle aimait d'amour dona Angélie Doria, dont les princes n'osaient point solliciter la main. La fillette aimait le

comte Loredano, qui n'avait point encore trouvé la princesse destinée à porter son nom. Hélas ! hélas ! Céleste et Julien, les deux pauvres petits fous !

Ils ne quittèrent la place de l'Esprit-Saint qu'après avoir vu Angélie et Lorédan sortir dans leur carrosse pour se rendre à la cour. Tous deux sourirent parmi leurs larmes.

Céleste dit :

— Je ne l'avais pas vu si beau…

— Elle est devenue bien plus belle ! murmura Julien, qui pressait son coeur à deux mains.

Le vieux Manuele les attendait depuis deux heures au rendez-vous. Il avait loué, pour eux seulement, la mansarde de la maison des Folquieri.

— Moi, dit-il, j'ai mon logement ailleurs.

Dès le soir, il coucha sous une voûte dans le quartier du port. Mais les deux enfants avaient de bons lits.

Le lendemain, Manuele se mit en quête pour réaliser les promesses qu'il avait faites…

Mais savez-vous pourquoi Julien prit tout de suite cette ardente dévotion pour les malades de l'hôpital des pauvres ? et savez-vous pourquoi Céleste choisit l'église du Monte-Oliveto pour y accomplir journellement ses devoirs de piété ?

Elle était bien vraiment pieuse comme un petit ange, cette pauvre Céleste, malgré les naïves révoltes de sa physionomie : c'était un coeur d'or et un esprit d'élite. La charité de Julien était

également sincère. Et cependant il y avait une raison à la dévote assiduité de Céleste, une raison aux charitables excès de Julien.

Lorédan était l'un des protecteurs de l'église du Monte-Oliveto, sa paroisse ; Angélie elle-même nous a dit, dans son entretien avec Nina, la fausse nièce du banquier de la cour, l'effet qu'avait produit sur elle la vue du jeune saint.

Quant à Céleste voici ce qui arriva :

Un soir, elle fut poursuivie tandis qu'elle revenait à son logis. Un gentilhomme l'aborda, et lui dit :

— Demain, si vous voulez, vous aurez un palais… Le Doria vous a remarquée…

Céleste eut grand-peine à monter l'escalier pour regagner sa chambrette ; jamais peut-être la distance qui la séparait de Lorédan ne l'avait frappée d'une façon si écrasante. C'était le jour où Julien avait failli se trouver mal, parce que son regard avait croisé celui d'Angélie. Ils n'échangèrent point leurs secrets. Seulement, Céleste ne sortit plus, et Julien ne quitta la maison qu'aux heures de veiller les malades. Ils restaient en face l'un de l'autre, muets et mornes.

La tristesse de Manuele, qui les venait voir tous les jours, augmentait en même temps visiblement. Il vint trois fois sans apporter le pain quotidien. Céleste et Julien eurent faim. Mais qu'est-ce que la souffrance du corps ? Ils entendirent une fois des voisines qui causaient, disant :

— Le Doria va épouser dona Giovanna Palianti, des princes Paléologue, et c'est ce soir que se célèbrent les fiançailles de dona Angélie avec le prince Fulvio Coroliani.

Ils n'eurent point de larmes. Le cerveau de Julien était en feu. Céleste, froide et ferme, dit :

— Le bon Dieu nous pardonnera.

Elle boucha les fentes de la fenêtre pendant que Julien s'étendait sur son matelas, gémissant et râlant, car son coeur agonisait avant son corps. Puis elle alluma le brasier et se mit en prière.

On dansait au palais Doria. Manuele s'était fait agent de police pour apporter du pain à ses enfants, qui se réfugiaient, désespérés, dans la mort.

La fenêtre de la mansarde regardait l'orient. Le premier rayon de soleil qui passa par-dessus le corps de logis intérieur de la maison des Folquieri, vint attaquer obliquement la fenêtre ouverte, et glissa jusqu'au lit où donnait notre petite Céleste. Beldemonio, ce connaisseur, se fût arrêté en ce moment à la contempler, tant elle était délicieusement jolie. Sa tête, couverte de cheveux épars, avait roulé jusqu'au bas de l'oreiller. Son sommeil agité découvrait la naissance de sa gorge et ses épaules toutes jeunes, qui semblaient la mignarde reproduction d'un fragment antique. Sa joue restait un peu pâle ; mais ses lèvres avaient repris leur couleur vermeille et laissaient voir, entrouvertes qu'elles étaient, deux rangées de perles encadrées dans du corail rose.

Beldemonio eût rêvé longtemps devant ce ravissant tableau. Mais qui sait si Beldemonio ne voyait pas ce ravissant tableau dans ses songes ?...

Quand le soleil vint effleurer les paupières de Céleste, elle eut un tressaillement léger. Morphée, comme diraient les poètes italiens, qui sont des mythologistes effrénés, Morphée lutta un in-

stant contre ces espiègles caresses du blond Phébus ; mais Morphée fut vaincu. Notre jolie Céleste s'agita sous ses draps, poussa un profond soupir, entrouvrit ses beaux yeux affaiblis par le repos. Ce fut d'abord son réveil de tous les jours, un sourire. Le malheur est si étranger à l'enfance, que l'enfant même malheureux s'éveille en souriant. Il lui faut en quelque sorte un travail intime, une réflexion pour lui rendre la conscience de sa détresse.

Mais le sourire de Céleste ne tint pas, et déserta ses lèvres tout à coup pâlies. Une idée venait de traverser son esprit.

— J'ai rêvé, se dit-elle.

Ce mot, pour elle, signifiait tout : la détresse, le désespoir plus fort que la foi, le suicide. Le suicide dans cette chambre pleine de Dieu et de la Vierge mère, ce ne pouvait être, en effet, qu'un rêve.

— Et cependant…

Ce fut sa réflexion. Les traits de Céleste se contractèrent. Son regard timide et sournois glissa sur le plancher et rencontra le réchaud. Elle poussa un cri déchirant :

— Julien est peut-être mort !…

D'un saut, elle fut hors de son lit. Un autre bond la porta auprès de Julien. Mais ses yeux aveuglés ne voyaient plus. Elle s'agenouilla près du pauvre matelas. Elle appela d'une voix étouffée :

— Julien ! Julien !

Point de réponse.

— Il est mort ! pensa-t-elle.

Sa poitrine se souleva en un déchirant sanglot. Elle se précipita à corps perdu sur son frère, répétant encore :

— Julien ! mon Julien !

Pour le coup, le séminariste s'éveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

Ce fut un déluge de baisers qui lui répondit. Céleste riait ; Céleste pleurait ; Céleste était folle !

— Mais qu'as-tu donc, petite soeur ? demandait Julien ébahi.

Ce brusque réveil le tenait dans un état d'ébranlement moral. Il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé.

— Oh ! que Dieu est bon, Julien ! mon frère chéri ! s'écria Céleste. Tu vis ! te voilà ! je te vois ! La Vierge sainte n'a pas permis que notre crime insensé eût son accomplissement !

— Notre crime ! balbutia Julien, qui se mit sur son séant.

Puis, le souvenir naissant en lui tout à coup :

— C'est vrai ! c'est vrai ! ajouta-t-il, l'horreur peinte sur le visage ; nous aurions été damnés !... damnés à tout jamais !... Dieu a fait un miracle !

Ils ne parlèrent plus. Julien baisa sa soeur au front, puis il la prit par la main. Tous deux s'agenouillèrent devant le crucifix. Julien récita du fond du coeur, et à haute voix, une prière dont Céleste disait la réponse. Dieu dut écouter cette oraison ardente et sérieuse à la fois, où ces deux pauvres coeurs brisés lui demandaient pardon d'avoir manqué de force pour souffrir, et le remerciaient en même temps de leur avoir laissé la vie qui était pour

eux un martyre. Dieu dut sourire, réconcilié, en les voyant se frapper la poitrine tous deux ensemble au sein de leur misère et promettre, les deux enfants repentants et contrits, qu'ils béniraient désormais la main du souverain maître appesantie sur eux si durement.

Longtemps ils restèrent agenouillés avec des larmes de reconnaissance dans les yeux. Larmes d'enfants, celles-là : bonnes larmes ! Mais celles qui vinrent ensuite, larmes d'homme et larmes de femme ! Ils aimaient, hélas ! et leur blessure, pareille, saignait de nouveau à l'improviste.

La prière est le suprême remède. Ils se relevèrent consolés ; je ne sais quel espoir souriait pour eux dans l'avenir. Le regard de Dieu était sur eux. Ils s'assirent tous les deux sur le lit de Céleste en se tenant toujours par la main.

— C'est un miracle ! répliqua Julien, un vrai miracle… Voici encore le brasier… Oh ! ma soeur ! nous méritions d'être punis !

— Notre coeur s'était endurci, mon pauvre Julien !… Quand je pense que nous avions collé des bandes sur les fentes de la croisée !

Julien leva les yeux au ciel ; Céleste se recueillait en elle-même.

— Tout miracle est l'oeuvre de Dieu, murmura Julien, à qui la curiosité venait ; mais comment celui-là s'est-il accompli ? est-ce toi qui as eu la force d'ouvrir la croisée ?

— Quand je me suis éveillée tout à l'heure, répondit Céleste, la croisée était grande ouverte.

— Et la chaise était enlevée… la chaise qui fermait les châssis ?

— La chaise était où tu la vois ; je n'ai rien dérangé.

— C'est donc quelqu'un qui s'est introduit du dehors ?… Dans quel but ?

Céleste ne répondit point. Elle semblait faire appel à de vagues et incertains souvenirs.

— Un voleur peut-être, reprit Julien ; la Providence a souvent des voies bien étranges…

— Nous n'avions rien que l'on put voler, dit Céleste en souriant tristement.

Julien venait de se lever avec vivacité ; il courut au matelas.

— Ma soutanelle ! s'écria-t-il, et mon livre de prières !

Céleste ouvrit de grands yeux. Son regard, comme celui de son frère, fit le tour de la chambre.

— La soutanelle a été volée, reprit Julien ; on m'a pris mon livre de prières…

Il n'y avait pas à dire : non, et cependant Céleste secoua sa jolie tête en un air de doute.

— Écoute, Julien, dit-elle, je ne sais pas comment exprimer cela… Ce ne sont pas des souvenirs… c'est comme le ressentiment confus d'un rêve qui ne s'est gravé qu'imparfaitement dans la mémoire… Et cependant, à mesure que je parle, il me semble que tout cela s'éclaircit et prend du corps… Est-ce que tu as perdu tout de suite connaissance, toi ?

— Tout de suite… J'avais collé ma bouche contre le matelas pour avoir moins d'air… Je suis devenu insensible en quelques minutes.

— Tu ne souffrais donc pas ?

— C'était une angoisse sourde… Je pourrais presque dire : non, je ne souffrais pas.

— Oh ! moi ! s'écria Céleste, j'ai bien souffert, mon Julien chéri… Et j'ai éprouvé aussi comme une sensation de plaisir exalté et bizarre… J'ai lutté longtemps… J'ai cru d'abord que cette vapeur de charbon ne serait rien sur nous, et je pensais en te regardant :

« – Il dort… Il s'éveillera demain pour souffrir…

« J'ai quitté la place que j'occupais au pied de mon lit ; j'ai traversé toute la chambre sans chanceler, je m'en souviens bien… et j'ai été mettre mon front qui brûlait sur les vitres de la croisée… La première chose qui m'a fait pressentir que ma raison allait s'ébranler, c'est que j'ai cru voir comme une ombre qui se glissait le long des balustrades de la galerie. J'ai passé ma main sur mon front où il y avait de la sueur froide. Le papier que nous avions laissé sur la table pour demander pardon à notre père m'a paru double et triple. J'ai ressenti de la joie ; c'était le commencement. Mais je ne chancelais pas encore et cela m'étonnait.

« Je me suis mise à genoux devant la chaise qui était à la tête de mon lit. J'ai prié, demandant pour toi et pour moi la pitié céleste…

« Tiens, frère chéri, s'interrompit-elle, c'est étonnant comme, en ce moment, mes souvenirs se précisent et s'éclairent… Pen-

dant que je priais, j'ai entendu un bruit du côté de la croisée… Mais j'ai continué de parler à Dieu, et le bruit a cessé…

— Et moi, demanda Julien, comment étais-je ?

— Tu étais immobile… Tu me paraissais dormir d'un sommeil calme et doux… Quelques minutes après le bruit entendu, la brume commença à s'épaissir autour de ma pensée ; je sentis une pression aux tempes, mes oreilles sonnèrent aigu, un froid monta de mes pieds à mon cerveau ; ceci, trois ou quatre fois de suite à intervalles très rapprochés… C'était comme si on m'eût plongée dans l'eau les pieds les premiers… En même temps, des étincelles se jouèrent aux coins de mes yeux. Mon estomac se serra, et une vive douleur me tordit la nuque. Je voulus y porter la main ; mon bras était de pierre.

« – Voilà donc comment on meurt ! me dis-je, car mon intelligence restait entière ; mes bras et mes mains sont donc déjà morts !

« Je revins à la prière. En ce moment, tu poussas un grand soupir. Je t'appelai à haute voix ; tu ne me répondis point. Je ne pouvais plus prier, cependant ; c'étaient des idées puériles et à la fois tenaces qui assiégeaient mon cerveau. Le froid que je ressentais aux pieds m'occupait, et je me disais :

« – Nous avons oublié de boucher la fente de la porte…

« Puis je vis notre père avec son pauvre bon visage si doux, et ses cheveux blancs épars sur le front. Il pleurait ; moi, je n'avais pas de larmes.

« Puis, encore, en un lieu lumineux et plein de clartés blanches, je vis une sainte qui nous souriait et qui disait :

« – Mon Julien ! ma Céleste ! mes enfants !

« C'était notre mère… Et qu'elle était belle, frère chéri !… Je tâchais de m'élancer vers elle pour mettre ma tête dans son sein. Mais il y avait comme un poids qui me retenait encore à la terre.

« Elle m'appelait de son geste plein d'amour et de son suave sourire. Oh ! qu'il me semblait long, le temps que l'on met à mourir !…

« Puis encore, je le vis, lui, grand, fier, heureux… Il passa… Il ne me vit seulement pas…

« – Seigneur, mon Dieu ! priai-je, et ce fut ma dernière pensée, que Lorédan Doria soit heureux !…

Elle s'interrompit ; une larme se balançait aux cils de sa paupière, Julien se pencha vers elle et la baisa silencieusement.

— Je suis sûre, murmura-t-elle, que tu as vu passer Angélie, blanche, dans ce nuage noir qui vient le dernier couvrir la vue…

Julien se frappa la poitrine et dit :

— Je veux arracher cette image de mon coeur !

Céleste secoua encore sa jolie tête pâlie.

— Ce fut comme une main de glace, reprit-elle, qui pesa tout à coup sur mon crâne et m'enfonça dans la nuit… Je perdis connaissance… mais pas entièrement, tu vas voir… Du fond de ce sommeil inerte, que je prenais pour la mort, j'entendis qu'on ouvrait la fenêtre…

— Ah !… fit Julien, qui devint soudain plus attentif.

— Les bandes de papier, continua la jeune fille, crièrent en se déchirant… La chaise, dérangée, grinça sur le carreau… Je crois pouvoir affirmer qu'en ce moment ma tête touchait le carreau de lave… C'était froid… c'était dur… Je m'étais sans doute affaissée auprès de mon lit… Ce que je puis certifier sciemment, c'est que je ne m'étais pas couchée… et qu'en m'éveillant tout à l'heure, je me suis trouvée étendue sur mon lit…

— Et vis-tu celui qui ouvrait ainsi la fenêtre ? interrogea encore Julien.

— Voir ?… dit Céleste. Je ne sais si on peut appeler cela voir… une ombre confuse dans un nuage épais…

— Était-ce un homme ?

— Oui… c'était un homme… Mais laisse-moi… la lumière marche pas à pas dans ces ténèbres qui sont derrière moi… Ne m'interroge plus… Tiens ! s'interrompit-elle, ceci me frappa comme un éclair. Je vis une grande lueur en dehors sur la terrasse… Une foule d'hommes passa en courant devant la fenêtre… Ils criaient et s'appelaient. La lueur montra celui qui était entré. Il se tenait accroupi et semblait se cacher. Je cherche en vain à me rendre compte de ce qu'était cette lueur.

— Je vais te le dire, moi ! s'écria Julien, qui venait de jeter un coup d'oeil au-dehors ; il y a des débris de torche de distance en distance tout le long de la galerie… Quelque prisonnier se sera évadé cette nuit du Castel-Vecchio… et celui qui est entré ici était bien un voleur !

Céleste regarda les torches éteintes.

— Oui… fit-elle, tu as peut-être raison ; mais cela m'étonne moi-même de voir comme les sensations éprouvées me reviennent une à une… Tout à l'heure il me semblait que je te racontais un rêve… Maintenant, je vois l'homme… Il a été saisi au bout de quelque temps par l'asphyxie. Il est tombé sur ses mains… Il a rampé jusqu'à la porte… et j'ai entendu… oui !… je suis sûre d'avoir entendu sa main heurter le brasier et ses chairs frémir en se brûlant contre le fer chaud.

Julien prit le brasier par la poignée. Il y avait sur la paroi tournée à l'opposé du lit, une large tache humide encore.

— Il doit avoir une blessure ! dit Julien.

Céleste se pressait le front à deux mains.

— Il n'a pas crié… poursuivit-elle ; non… je ne l'ai pas entendu crier… Il a ouvert la porte… avec bien de la peine… et puis… Mais voilà que je ne me souviens plus… Est-ce lui qui m'a placée sur mon lit ?…

On lisait sur son visage inquiet et baigné de sueur l'effort désespéré qu'elle faisait.

— Est-ce lui ?… répéta-t-elle par deux fois ; est-ce lui ?… Je vois bien un visage contre le mien… mais… Oh ! ceci est inexplicable, Julien, mon frère chéri !… Ce sont tes traits… c'est toi… plus viril et plus fort… avec quelques années de plus…

Sa tête se pencha sur sa poitrine. Elle n'essaya plus de dompter ses souvenirs rebelles. Une fatigue invincible la prenait. Elle dit pourtant encore :

— Non, non, ce n'était pas un voleur… Un voleur ne pourrait pas te ressembler ainsi, Julien, toi qui es un ange…

— Ma soeur chérie, dit le jeune saint après un court intervalle employé à se recueillir, ce qui m'emplit le coeur, c'est la gratitude envers la Providence… Je vois dans tout ceci la bonté inépuisable de Dieu… Prenons courage, ma Céleste bien-aimée. Qu'est ce temps d'épreuves si vite passé qu'on appelle la vie ?…

— Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer ! murmura la jeune fille, qui avait les yeux demi-fermés et fixés.

Elle parlait comme une somnambule. Avant que Julien pût répliquer, elle reprit brusquement :

— La bourse ?… où est la bourse ?…

Julien la regarda avec inquiétude. Ces chocs répétés, après ces longues et mornes souffrances, avaient-ils altéré la raison de la pauvre enfant ?

— Quelle bourse ? demanda-t-il avec douceur.

Le pied impatient de Céleste frappa le carreau. Elle s'élança tout à coup vers la table, dérangea le papier, et saisit la bourse que la vieille Berta avait glissée dessous. Julien resta stupéfait.

— C'est lui qui a laissé la bourse !… dit Céleste ; non, non, ce n'est pas un voleur !

En ce moment, une ombre portée vint barrer le carreau du corridor, à deux ou trois pieds de la porte. L'escalier était éclairé par une fenêtre étroite et haute ; un homme devait se trouver entre la fenêtre et le seuil. Mais son approche n'avait été annoncée par aucun bruit ; il était peut-être là depuis longtemps. Cé-

leste ni Julien n'avaient remarqué cette ombre, qui était maintenant immobile au-delà du seuil. Céleste élevait la bourse et s'écriait toute souriante :

— Quand je te disais qu'il allait nous arriver quelque chose d'heureux !

Elle était belle et riche, cette bourse, mais le larcin de la vieille Berta l'avait faite bien légère. Julien la regardait tandis que Céleste l'élevait, en se jouant, au-dessus de sa tête.

— Il y a des lettres de perles, dit le jeune saint ; nous connaîtrons le nom de notre bienfaiteur !...

Céleste essaya de lire : aussitôt elle devint blanche comme la toile de sa collerette.

— Qu'est-ce ? demanda Julien.

Il prit la bourse des mains de sa soeur, qui cherchait à la retenir. Du premier coup d'oeil, il sut le nom formé par les perles élégamment entrelacées. Tout son sang monta à ses joues.

Les lettres de perles formaient ces deux noms : Fulvio Coriolani.

— Coriolani !... prononça-t-il entre ses dents serrées : pourquoi ce prince Coriolani est-il venu dans ma maison ?

À ce moment, l'ombre bougea de l'autre côté de la porte. La figure immobile et pâle de Pier Falcone se montra sur le seuil.

q

Chapitre 5 La séparation

Pier Falcone sortait de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim. Il avait la tenue d'un cavalier : pantalons et redingote noirs, manteau plié sous le bras.
La question de savoir depuis combien de temps il écoutait sur le carré est oiseuse, puisque nous sommes certains qu'il en avait suffisamment entendu.

Son aspect arrêta la colère de Julien qui éclatait. Les couleurs revinrent aux joues de Céleste, qui connaissait son frère mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Elle le savait doux, généreux, secourable, et bon à l'égal des anges ; mais elle savait aussi que, dans un recoin ignoré de son coeur, il y avait un trésor de force inoccupée, de courage oisif, et en quelque sorte économisé, qui pouvait faire explosion à telle heure donnée, avec une indomptable et sauvage violence.

Julien était un saint. Il n'y avait au monde que Céleste pour savoir que cette surface tranquille cachait un tempérament de feu. Elle avait épié Julien, car elle l'aimait de toute son âme. Elle avait sondé ce coeur malade. Elle avait trouvé au fond un seul sentiment mauvais : une haine implacable, une jalousie furieuse contre le prince Fulvio Coriolani. Cette haine était née de l'amour qui remplissait l'existence de Julien.

La première parole que Julien avait entendu tomber de la belle bouche d'Angélie, c'était ce nom : « Le prince Coriolani ! » Angélie l'aimait ; Julien le savait. Le prince Coriolani était publiquement le fiancé d'Angélie.

Avant de se tuer, Julien avait songé à tuer ce rival, dont le radieux bonheur insultait à sa misère. Et peut-être cette idée était-elle venue à Céleste ; peut-être Julien n'était-il tombé jusqu'à la pensée de ce crime, le suicide, que pour se sauver d'un crime plus grand, le meurtre.

Céleste n'avait jamais vu ce prince Fulvio Coriolani. Les vagues souvenirs de cette nuit, cette espèce de rêve dont elle gardait la mémoire confuse, ne la préoccupaient point en ce moment. Ce qui l'avait fait pâlir, c'était la colère de Julien. Ce qui la réjouissait dans l'arrivée d'un étranger, c'était la diversion providentielle apportée à la colère de Julien.

Pier Falcone entra alors sans en demander la permission, et vint droit à Julien, qui tenait à la main la bourse de perles. Pier Falcone l'examina et dit durement :

— Ce prince Coriolani a-t-il l'habitude de vous venir voir la nuit ?

Et, sans attendre la réponse, il souleva le réchaud, qu'il considéra longuement.

Julien le regardait stupéfait. Il ne savait rien des choses du monde, et n'avait point les paroles qu'il faut pour châtier pareille insolence.

Ce fut Céleste qui répondit :

— Seigneur, vous ne nous avez pas encore appris quel droit vous avez de nous interroger ?

Pier Falcone déposa le réchaud.

— La main doit avoir gardé la trace de cette brûlure… prononça-t-il entre haut et bas.

Puis, se tournant vers Céleste :

— Jeune fille, dit-il gravement, le hasard m'a fait entendre les dernières paroles que vous avez prononcées. Vous avez dit : « Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer… » Cette voix ne vous a point trompée. Vous êtes en présence de l'homme qui va réaliser vos pressentiments. Votre vie va changer, elle change, elle est changée, car, à dater de l'heure où nous sommes, votre passé n'est plus qu'un rêve pénible, et vous pouvez sans crainte tourner vos regards vers le souriant avenir…

Un soupçon traversa l'esprit de Céleste ; elle se dit :

— C'est encore un émissaire de Lorédan Doria.

Julien froissait la bourse entre ses doigts convulsivement serrés. Il ne songeait qu'au prince Coriolani. Qu'y a-t-il ici-bas de plus cruel que l'aumône tombant de la main d'un ennemi ?

Pier Falcone reprit en s'adressant à Julien :

— Jeune homme, il faut me suivre.

— Vous suivre, répéta Julien ; et pourquoi ?

— Manuele, votre père, vous attend, répliqua Pier Falcone.

Tous les soupçons de Céleste s'évanouirent à ce nom ; Julien se rapprocha de l'étranger.

— Venez-vous de la part de notre père ? demanda-t-il.

Pier Falcone fit un signe de tête affirmatif.

— Et ma soeur, ne viendra-t-elle pas avec moi ? demanda encore Julien.

— Votre soeur n'est qu'une femme, répondit Pier Falcone ; le fardeau qu'on veut mettre sur vos épaules veut un homme pour le porter.

— Quel fardeau ?... Et ne pouvez-vous point vous expliquer plus clairement ?

Pier Falcone prononça d'un accent solennel :

— Jeune homme, je n'ai pas mission de vous instruire. Un plus puissant que moi vous annoncera la bonne nouvelle... Mais je puis vous dire ceci : un grand nom est un lourd fardeau...

— Un grand nom ! répétèrent ensemble le frère et la soeur.

Les yeux de Céleste brillaient. Julien restait froid et comme interdit.

Pierre Falcone continua :

— Vous avez demandé une vie nouvelle. J'apparais à vos yeux comme le génie messager des contes de fées : je vous apporte la nouvelle vie... Tout un passé qui n'est pas le vôtre et qu'il vous faudra épouser : des amours et des haines... une famille et une vengeance !

— Parlez ! parlez ! au nom du ciel ! s'écria la jeune fille.

Per Falcone lui sourit. Puis son regard se tourna vers Julien avec une défiance où il y avait du mépris.

— Est-ce vous qui êtes l'homme ? murmura-t-il ; et qu'est-ce que c'est que celui-ci ?

Un feu sombre vint dans la prunelle de Julien, tandis qu'il répétait :

— Des amours… et des haines !… J'ai mes haines et j'ai mes amours !

Pier Falcone montra du doigt la bourse que Julien tenait encore à la main. Son autre doigt désigna la tache grasse qui restait à la paroi du réchaud.

— Cette bourse et ce brasier sont pour toi deux armes à double tranchant, dit-il ; elles serviront ton amour et ta haine… Viens !…

Julien fit un pas vers son matelas. Puis, s'arrêtant :

— Je n'ai plus d'habits, murmura-t-il, on me les a volés.

Pier Falcone déplia son manteau et le lui jeta sur les épaules.

— Quand tu seras devant celui qui doit t'interroger et t'instruire, prononça-t-il lentement, tu diras pourquoi tu te présentes ainsi vêtu ; ce sera ta troisième arme, et celle-là tuera ton ennemi… Viens !

Julien hésitait. Céleste jeta ses bras autour de son cou.

— Nous ne nous sommes jamais séparés, mon frère chéri, lui dit-elle tout bas ; je ne crois pas en cet homme ; mais je crois en Dieu, et mon coeur me dit que cette heure est solennelle… Va, je t'attendrai ; reviens vite !

Ils se tinrent embrassés longtemps.

Puis Julien se redressa et dit avec fermeté :

— Me voilà prêt, partons.

Pier Falcone salua Céleste.

— Signora, dit-il en partant le premier, vous n'attendrez pas longtemps… Suivez celui qui viendra, comme moi, au nom du bon Manuele Giudicelli, votre père d'adoption.

Céleste écouta les pas de son frère qui allaient s'éloignant. Elle s'assit sur le pied de son lit, où tout à l'heure Julien était auprès d'elle. Sa chambre lui semblait énorme et toute vide. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule. Toutes ces idées d'espoir qui naguère l'exaltaient tombèrent… Elle se repentit d'avoir laissé partir Julien. Et sa détresse s'exhala en ces mots, qui remplirent ses yeux de larmes :

— Si j'allais ne pas le revoir !…

q

Chapitre 6 Pauvre mère !

Le palais Coriolani était autant au-dessus du palais Doria que les merveilles florentines sont au-dessus des élégances napolitaines. Bâti par Luca-Mario Silice, sur les plans du grand Brunelleschi, il avait servi de maison de plaisance aux vice-rois sous la domination espagnole, et le marquis de Pescaire, surtout, l'avait agrandi et embelli avec le secours des architectes toscans. Le prince Fulvio Coriolani, riche entre tous les grands seigneurs d'Italie et possédant au plus haut degré le goût des arts, avait restauré ce chef-d'oeuvre, qui était maintenant le joyau de Naples.

Bien que le prince Fulvio Coriolani ne fût point marié, il avait donné dans sa maison des fêtes magnifiques où toute la cour s'était réunie. La présence du roi et des princesses de sa famille avait sanctionné plus d'une fois ces exceptions à l'étiquette mondaine, qui, du reste, ne sont pas à beaucoup près aussi rares en Italie que chez nous.

Le prince Fulvio était dans toute la force du terme, l'ami du roi et le favori des princesses. Aucun astre à l'horizon de la cour ne brillait d'un éclat comparable au sien. Comme il arrive toujours, l'opposition haineuse qui se faisait autour de lui, les jalousies qui essayaient de lui mordre le talon servaient sa gloire et ajoutaient à l'engouement dont Naples entier se sentait pris pour ce seigneur si jeune, si beau, si opulent, si généreux ! La calomnie elle-même, loin de lui nuire, l'enveloppait d'une sorte de manteau romanesque qui ajoutait à sa taille.

Nul ne connaissait son passé, nous l'avons dit déjà plusieurs fois. Les mieux informés colportaient deux versions qui avaient quelque vraisemblance. La première de ces versions donnait au prince une origine franco-italienne. Il avait l'âge qu'il fallait pour cela. On le disait fils d'un général républicain et d'une princesse piémontaise. La seconde version le présentait comme un enfant de l'archipel grec. Il avait bien ce grand air, cette beauté fine et large à la fois qui distingue encore certains descendants de cette fière race hellène. D'ailleurs, les îles de l'Archipel sont fertiles en princes presque autant que ce naïf sol de la Russie, où les altesses croissent en pleine terre, sans soins aucuns et sans culture.

Dans la première version, il y avait des aventures de montagnes : un peu de brigandage héroïque, ce qui fait bien. Dans la seconde, il y avait des aventures maritimes : un peu de cette

grandiose piraterie pallikare, sous le ciel étoilé des mers orientales, cette piraterie si poétique et si bien drapée ; cela fait mieux encore.

On n'y croit certes pas si l'on veut garder le décorum ; mais, n'y eût-il qu'un arrière-goût de mystère, en ces pays guitarisants, cela vous met tout de suite au front je ne sais quelle précieuse auréole.

Les ennemis du prince Fulvio Coriolani avaient maintes fois essayé d'entamer la confiance du roi à l'aide de ces histoires plus ou moins authentiques. En ces cas-là, le roi souriait dans les rides de sa grande figure bourbonienne. Le prince royal souriait aussi et secouait la tête en homme qui ne dit pas toute sa pensée. Les princesses échangeaient entre elles des regards d'intelligence et souriaient. Et la faveur de Fulvio allait augmentant.

C'était au palais Coriolani. Le soleil du matin arrivait en biais dans une riche salle où nulle tenture, sinon quelques flots légers de mousseline brodée, ne cachait la splendide nudité des lambris. Les rayons lumineux arrivaient là, tamisés par le feuillage délicat des myrtes et des grenadiers doubles qui faisaient de la terrasse voisine un riant et frais bosquet. La brise entrait aussi, imprégnée des frais parfums de l'oranger citrin et du royal magnolia.

Le plafond en coupole, représentant Apollon au milieu des neuf Muses ses soeurs, était signé par le Calabrese. Les panneaux, encadrés de mosaïques, montraient encore les Muses avec leurs divers attributs mythologiques ; elles étaient peintes par le Ghirlandajo et Pietro Novelli. Tout cela, mosaïques et peintures, tout en gardant ce fondu et cette harmonie que le temps seul peut donner aux oeuvres d'art, avait cependant une fraîcheur exquise.

C'est seulement dans ces pays du soleil que l'éclat peut se marier à l'harmonie.

À travers le feuillage des mille arbustes qui ornaient la terrasse, on apercevait l'admirable paysage que présente la campagne au nord de Naples. Nous avons vu déjà l'aspect du sud ; le golfe avec ses enchantements, les îles, le Vésuve à l'est ; à l'ouest, Pouzzoles derrière le Pausilippe ; et, au lointain, par-delà le monte Gaudo, l'horizon de l'autre mer.

Ici, c'était la colline des Deux-Portes et la colline du Sentillo, les Camaldules, la villa Legina, Nozarette et ce royal palais qui suffirait seul aux délices d'une vaste campagne, Capodimonte et ses bosquets enchantés.

Naples est beau, Naples est superbe : Naples est l'amour de l'Italie, dont l'orgueil est à Rome, à Florence et parmi les ruines déshonorées de Venise.

Il y avait une femme dans ce salon. Nous eussions reconnu aisément cette femme pour celle qui excitait tant de respect et tant de curiosité à bord du paquebot le Pausilippe. Celle qu'on appelait « la comtesse. »

Elle portait toujours ses habits de deuil. Son pâle visage aux traits réguliers et doux gardait cette expression de timidité triste et presque sauvage que nous avions remarquée en elle à première vue… Elle tenait une lettre à la main, une lettre ouverte.

Cette lettre au moins nous dira son nom. L'adresse portait :

« À Maria Maddalena des Amalfi, comtesse douairière de Monteleone. »

Celle-là était donc la veuve de ce saint homme, de ce grand citoyen, bienfaiteur de toute une vaste contrée, qui avait perdu la vie pour un acte d'héroïsme, bien rare en nos civilisations intéressées : pour avoir eu pitié d'un ennemi tombé. Celle-là était Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone, la mère des deux enfants qui manquaient dans ces deux pauvres petits berceaux du pavillon de plaisance, là-bas, parmi les marécages fiévreux du Martorello ; la mère frappée trois fois dans ses enfants, qui étaient tout son coeur ; la femme martyre qui était devenue folle à force de pleurer tout son sang dans ses larmes.

Nous l'avons vue durant cette nuit d'automne, où notre récit s'ouvrait au milieu des mystérieuses évolutions des chevaliers du fer ; nous l'avons vue deux fois. Une fois au fond de la vallée, dans les ruines, disant à ce bel Athol, qui cherchait la porte scellée du pavillon : « C'est là !... » et disparaissant comme ces pâles vapeurs des nuits chaudes à l'appel lointain des cloches funèbres ; la seconde fois, dans l'église même du couvent, sous la voûte byzantine restaurée par les comtes de Monteleone ; nous avons entendu sa voix qui troubla les Compagnons du Silence autour du catafalque vide. Elle était folle alors et captive. C'était elle que la vieille Berta poursuivait, le fouet à la main, le long de la Brentola débordée... C'était elle, la comtesse de Monteleone ! qui tissait des filets de pêcheur dans la cabane fermée, sous peine d'être battue !

Nous avons dû rappeler tout cela, car il y avait loin, en vérité, de la pauvre insensée, fuyant le fouet de sa geôlière, à cette femme si belle et si fière qui était ici chez elle, et qui, parmi les magnificences du palais Coriolani, avait l'air d'une reine en deuil. N'eût été cette nuance de tristesse effrayée qui donnait parfois à

son regard quelque chose de farouche, on aurait pu dire que sa folie passée n'avait point laissé de trace sur son visage doux et charmant, on aurait pu dire même que l'âge s'était arrêté pour elle, omettant dans le bilan de ses années les jours perdus de sa démence. Il y avait, en effet, une jeunesse singulière, non seulement dans ses mouvements, dans toute l'attitude de son corps, mais encore dans les traits de son visage.

Elle était assise sur un sofa, au-devant de la terrasse. Elle froissait avec distraction le papier qu'elle tenait à la main. Ses yeux semblaient regarder sans le voir l'admirable paysage qui était au-devant d'elle. Une larme vint tout à coup à ses yeux et roula le long de sa joue.

Cette soudaineté exagérée des impressions étaient en elle symptomatique, et prouvait que les ébranlements de son cerveau la laissaient faible contre tout choc extérieur ou intime.

— Là-bas, murmura-t-elle, le vent arrivait ainsi tout chargé de saveurs embaumées… Il me semble que c'était hier… Ô ma pauvre mémoire !… Il faut qu'un objet physique me frappe pour éveiller bien des souvenirs engourdis !… Ces parfums me parlent ; ces parfums amers du myrte, ces tièdes parfums de l'oranger !… Là-bas, c'était la mer qu'on voyait au travers des grenadiers en fleurs… Mario ! Mario ! j'ai passé des années, moi, ta veuve, sans dire une prière pour le repos de ton âme… Je ne savais plus prier, et j'ignorais jusqu'à mon deuil !… Mais je veux réfléchir ! s'interrompit-elle en passant avec lenteur le revers de sa main sur son front ; il faut que je réfléchisse… Cette lettre… qui l'a mise à mon chevet ?… L'écriture m'est inconnue… Elle me parle de mes enfants.

Ce mot courba sa tête pensive jusque sur son sein. Elle répéta, et ce fut comme une plainte :

— Mes enfants !

On voyait son coeur battre violemment sous l'étoffe noire de sa robe. Elle déplia la lettre et la relut. La lettre était ainsi conçue :

« Un vieil ami, un parent de la noble Maria des Amalfi, lui fait passer ces quelques lignes, afin qu'elle ait au moins un bon conseil dans la situation extraordinaire et dangereuse où elle se trouve en ce moment.

« Il y a autour d'elle une vaste intrigue ; mais il y a aussi des yeux ouverts qui veillent à son profit.

« Si Maria des Amalfi porte dans son coeur le deuil que ses habits proclament, qu'elle soit prudente et qu'elle écarte sa main de la main du meurtrier.

« Si Maria des Amalfi est mère, qu'elle soit vigilante ; que chaque parole prononcée à son oreille se grave dans son esprit. Ses enfants ne sont pas loin d'elle. Ses enfants lui demanderont le nom de l'assassin. Et l'assassin se trahira de lui-même…

« Dans peu d'heures, Maria des Amalfi recevra d'autres communications… »

Point de signature.

La pauvre Maria essuya la sueur de son front, car elle faisait un effort désespéré pour comprendre ce message sibyllin.

— Il n'y a que lui, murmura-t-elle enfin ; lui vers qui mon coeur s'élance si ardemment !... Si cela est contre lui, je ne veux pas l'entendre !... Je crois en lui, j'espère en lui... Dès qu'il viendra, je lui montrerai cette lettre...

Son regard, qui tomba par hasard encore une fois sur le papier, y découvrit ce signe qui ordonne de tourner la page. Il y avait quelque chose d'écrit au verso.

« Tout serait perdu, disait cette manière de post-scriptum, si Maria des Amalfi laissait voir cette lettre à l'homme qu'elle connaît sous le nom de prince Coriolani. »

Elle tressaillit, non pas tant à cause de cette menace que pour une voix qu'elle entendit tout à coup derrière elle. Le moindre bruit la frappait. C'était une des trois camérières chargées de la servir, la camérière en chef.

— Son Altesse met son respect aux pieds de madame la comtesse, dit-elle. Son Altesse demande si madame la comtesse veut consentir à le recevoir.

Maria rougit comme une jeune fille.

— Le prince peut venir dès qu'il le voudra, répondit-elle ; je serai toujours heureuse de le recevoir.

La camérière s'inclina. Maria des Amalfi ajouta :

— La signora Paola est-elle de retour ?

— La signora Paola vient avec Son Altesse, répondit la camérière, qui salua de nouveau et se retira.

Maria se prit à trembler, tant son émotion était vive. Elle fit un effort sur elle-même pour être calme. Elle reconnaissait déjà le pas de Fulvio au bout de la galerie.

Fulvio venait, en effet, par la terrasse. Nina l'accompagnait. Il disait à Nina :

— Maison des Folquieri, tout en haut, une petite chambre qui donne sur la terrasse régnante… Il faut que je voie cette jeune fille : je le veux !

Nina le regardait d'un air triste.

— Et Angélie Doria ? murmura-t-elle.

— Le sort d'Angélie Doria est entre ses propres mains, répliqua Coriolani.

— Ah !… fit Nina, je n'étais pas jalouse de celle-là. Fulvio, mon ami… mon maître !… Je connais ton coeur bien mieux que tu ne le connais toi-même… Tu n'as encore aimé personne comme moi…

Fulvio souriait. Nina fronça ses sourcils noirs.

— Dis-tu le contraire ? prononça-t-elle d'un ton de menace soudaine.

— Non, répliqua Coriolani doucement.

— Personne ! reprit Nina, dont les yeux eurent une flamme, tu le dirais, que je ne le croirais pas, parce que je suis dans ton coeur… Mais écoute-moi, Fulvio, cette jeune fille, tu l'aimeras autant que moi !… tu l'aimeras mieux que moi !… et tu seras brisé

dans cet amour, Fulvio !… brisé par elle, brisé par toi-même… et tu te retourneras vers moi pour mourir désespéré !

— Belle sorcière ! fit Coriolani, qui passa ses doigts dans les cheveux soyeux de la zingara, la vie est lourde et lente… Puisses-tu dire vrai !…

Ils étaient au milieu des caisses d'orangers, dont le feuillage luisant et touffu les cachait à tous les regards.

— Oh ! que Dieu m'entende ! murmura-t-elle avec une indicible passion : l'heure de mourir avec toi vaudra pour moi l'existence tout entière !

Coriolani la soutenait entre ses bras. Il la regardait frémissante et charmante. Ses lèvres effleurèrent son front par deux fois. Et il pensa tout haut :

— Oui… c'est vrai… nous étions heureux !

Mais il se redressa presque aussitôt, disant :

— Va, Fiamma… et hâte-toi.

— Tu le veux ? balbutia la zingara ; qui mit toute son âme dans ses yeux.

— Je le veux ! répondit Fulvio d'un ton ferme.

Elle s'échappa de ses bras.

— Que ta volonté soit faite, maître, dit-elle ; je sais le talisman qui t'amènera ta belle inconnue…

— Tu sais… ? commença le prince.

Mais Nina l'interrompit pour demander :

— Le vieux Manuele Giudicelli a-t-il recouvré la parole ?

— Qui t'a dit ? s'écria le prince stupéfait.

— Je suis sorcière, maître ! fit la zingara en souriant ; réponds-moi seulement.

— Non, dit Fulvio ; Manuele est toujours muet… quoique le chirurgien réponde de sa vie.

— Eh bien, dit Nina, quand il parlera, interroge-le, tu sauras quel est mon talisman.

Elle disparut derrière les arbustes fleuris, baisa les deux mains de la comtesse en passant et s'enfuit.

Fulvio continua sa route à pas lents. Un huissier le précéda et dit à l'entrée du salon :

— Le seigneur prince !

La comtesse se leva pour le recevoir. Son émotion était au comble, et, certes, fort disproportionnée, en apparence, du moins, à la circonstance. Cette émotion faisait un plein contraste avec le calme parfait du prince Fulvio Coriolani.

C'est ici surtout que la beauté distinguée et hautaine de celui-ci apparaissait dans son jour. Il n'avait pas besoin de l'animation d'une fête et du prestige des lumières. Il offrait le type exquis de nos élégances modernes, tout en gardant cette vaillante ampleur de forme qui est le cachet des perfections. C'était Alcibiade, ce Grec qui eût porté si bien notre frac noir.

Le prince Coriolani avec un costume du matin, simple et galant, exclusivement français et n'ayant rien de ces tendances ba-

roques que la conquête anglaise essaye d'imposer aux fashion de tous les pays.

Car la mode, signe grave de décadence, s'appelle maintenant partout le fashion ou la fashion, le substantif anglais n'ayant pas plus de genre que la tête d'un true gentleman n'a de cervelle.

Le prince Coriolani s'avança vers Maria des Amalfi et lui prit la main pour l'effleurer respectueusement de ses lèvres. Il la reconduisit jusqu'au sofa et s'y assit auprès d'elle. La comtesse le regarda, voulut parler, ne put pas, et fondit en larmes.

— Quelque chose ici vous aurait-il déplu, madame ? demanda Fulvio étonné.

Elle serra ses deux mains réunies contre son coeur. Puis, comme si quelqu'un eût émis un doute à son égard :

— Je jure, prince, dit-elle, que j'ai ma raison… toute ma raison !… En présence du roi lui-même, je n'éprouverais pas une émotion pareille… Je voudrais vous aborder d'un visage tranquille, mais je ne puis, non, je ne puis !… J'attends tout de vous sans savoir aucunement ce que vous ferez pour moi… Le docteur Daniele, mon sauveur, avait les yeux humides quand il me parlait de vous… Ce qu'il m'a donné de soins excellents et savants, jusqu'au point de faire en ma faveur un miracle, c'était pour l'amour de vous, je le sais, il me l'a dit… Paola, cette chère enfant que vous aviez mise auprès de moi, Paola, que je n'ai point revue depuis mon séjour à Naples et que j'aimais déjà comme ma soeur ou ma fille, avait la voix tremblante et le coeur gros quand elle prononçait votre nom… Tout le monde vous aime, prince, et ce n'est pas assez dire : tout le monde vous adore !… Pourquoi m'avez-vous tirée de ma misère ? quelle raison avez-vous eue de vous

faire, ici-bas, ma providence visible ? Répondez-moi, je vous en prie, car ma tête est faible encore et mon coeur s'élance à votre rencontre… Il me semble, en vous voyant, que tout mon passé va renaître… J'ai fait ce rêve, entendez-moi et ne me raillez point, ce rêve enivrant et charmant, que vous étiez mon fils, puisque tout mon être tressaille à votre aspect, que vous étiez le fils de mon bien-aimé seigneur le comte Mario Monteleone, puisque vos traits sont les siens et que vous avez sa belle âme… J'ai fait ce rêve et, dans la sincérité de mon coeur, je vous le dis, je donnerais, heure par heure, jour par jour, toutes les années qui me restent à vivre, pour que ce rêve fût réalisé pendant une minute… pour que je vous visse, les bras ouverts et les yeux mouillés, pour que j'entendisse enfin votre voix qui me rappelle une autre voix si chère, balbutier en me disant : « Ma mère !… Ma mère !… »

Tout ceci fut prononcé avec une exaltation extraordinaire et presque délirante. Les efforts mêmes que la comtesse faisait pour comprimer l'élan de sa passion la mettaient en dehors et lui donnaient de l'éclat. Elle était mère, c'était là son fils. Tromper cet immense désir qui se changeait lui-même en certitude, c'était frapper la pauvre femme d'un coup bien cruel.

Fulvio, pendant qu'elle parlait, avait changé deux ou trois fois de couleur. On pouvait bien voir que tout ce calme dont il s'était fait un maintien à son entrée n'était qu'apparent.

Au moment où Maria achevait, les bras tendus et les genoux déjà fléchissants, prête à adorer la miséricorde de Dieu dans ce fils idolâtré qui lui était rendu, on aurait pu voir les lèvres de Fulvio se contracter violemment, tandis que les veines de sa tempe se gonflaient.

— Je vous en supplie, madame, répondit-il d'une voix basse et brisée, ne m'ôtez pas mon courage au début d'une entrevue où il m'en faut beaucoup… Je sais que vous avez toute votre raison… Je vous le prouve en vous disant : regardez-moi et voyez quel terrible combat se livre en moi à cette heure.

— C'est vrai !… s'écria la comtesse ; un combat, un terrible combat, en effet !… On dirait que votre coeur se tord… Mais pourquoi ce combat ?… Est-ce donc si difficile de dire à sa mère : « Je suis ton fils, ouvre tes bras, me voilà ! »

Fulvio, en ce moment, c'était l'athlète préparé contre le lion sauvage et qui trouve un chien soumis à ses pieds ! Ses yeux se baissaient devant cette mère en larmes. Il cherchait des paroles et n'en trouvait point.

Elle croyait qu'il fallait redoubler d'éloquence et plaider avec tout son coeur cette cause chère et sacrée ; elle, la pauvre femme, joignait les mains et disait :

— Oh ! pourquoi me repoussez-vous, mon fils ?… car vous êtes mon fils, je le sens à tous les élans de mon âme… Y a-t-il quelque danger inconnu ?… Vous fais-je obstacle à quelque chose ?… Je ne sais pas, moi ; j'ai oublié tout ce qui est le monde… Peut-être avez-vous honte de moi, vous qui êtes prince, vous qu'on dit être l'orgueil et la folie de la cour ?… Eh bien, vous ne le direz qu'à moi… Et je vous garderai le secret… vous m'aurez là, dans un coin de votre maison… Si c'est trop demander, je m'en irai… mais que je m'en aille avec le baiser de mon fils au front… et que j'aie entendu, avant de partir, ce nom qui me ferait mourir de joie, s'il tombait de vos lèvres : ma mère !…

— Ma mère ! répéta enfin Fulvio ; que ne donnerai-je pas pour pouvoir vous appeler de ce nom si doux, madame !…

Elle courba la tête et sa voix changea.

— Je crois que je redeviens folle !… murmura-t-elle.

Fulvio appuya ses deux mains contre son coeur. Il n'avait point deviné cette souffrance.

— Le docteur Daniele m'avait dit, reprit la comtesse en le regardant au travers de ses larmes : « Vous trouverez là-bas le repos et le bonheur… » Mon Dieu ! vous qui m'avez si cruellement frappée autrefois, du moins m'aviez-vous donné un cercueil où dormir vivante… Je vous le demande, mon Dieu ! si je n'ai ma raison que pour souffrir ainsi, rendez-moi, rendez-moi ma folie !

Fulvio murmura, pâle qu'il était et les yeux creusés par la torture morale dont la comtesse ne pouvait certes deviner le motif :

— Madame, vous avez deux autres enfants.

Elle se leva toute droite.

— Ah ! s'écria-t-elle, que ceux-là me pardonnent !… C'est encore de la démence… Je t'aimais tant, que je les avais oubliés !

q

Chapitre 7 Tête-à-tête

C'était de l'épouvante et c'était de l'angoisse. Le prince Coriolani avait de la sueur froide aux tempes. Un instant allait-il détruire

ce miracle de la science opéré par le docteur Daniele ? Cette femme allait-elle retomber tout au fond de sa folie ?

Il était venu là, car il faut bien expliquer enfin, clairement et simplement, le mystère de cette situation étrange, il était venu là pour mentir à cette femme et faire d'elle l'instrument de son élévation suprême. Il était venu là, pour lui dire : « Me voilà, je suis votre fils ! » pour lui dire précisément ce que la pauvre mère abusée attendait avec un si passionné désir, ce qu'elle demandait avec tant de larmes !

Il lui fallait un nom, il lui fallait une famille pour être l'époux d'Angélie Doria, la fille des princes. Il avait dit un jour : « Je m'élèverai jusqu'à elle ! » Et tout ce qu'il disait, cet homme, il le faisait.

Mais ce plan, combiné par l'aventurier Athol, au milieu de la nuit solitaire, dans les ruines du Martorello ; ce plan, que les papiers trouvés au fond de l'armoire de marbre, dans le pavillon de Mario Monteleone avaient rendu non seulement praticable, mais facile ; ce plan dont l'exécution avait été si vaillamment entamée par le Porporato en face de la tombe de Monteleone, un hasard venait de le briser.

Athol, Porporato, Fulvio Coriolani, c'était un seul et même lion ! Lion d'amour, lion de fierté valeureuse, lion d'honneur et de générosité, au fond même de cette voie ténébreuse qu'il s'était choisie. C'était un grand coeur tombé : l'âme d'un héros fourvoyée dans cette poitrine de bandit. Fulvio Coriolani ne voulait plus tromper cette mère agenouillée. Le mensonge, à ce moment solennel et poignant, lui faisait horreur.

— Ah ! fit la comtesse en regardant tout à coup le prince, savez-vous ce que disait le docteur Daniele ?... Il disait : « La raison se souvient de la folie... La folie se souvient de la raison... » Je comprends bien cela... Quand ma tête se perd, j'ai comme de vagues mémoires... Et tenez... à présent... je me souviens que j'ai vu une nuit... parmi des ruines... au bord de l'eau... mon mari, le comte de Monteleone... jeune comme jamais je ne l'avais vu... et il me semble que c'était vous...

— C'était moi, dit Fulvio pour la guider dans ce dédale où son intelligence affaiblie allait s'égarant ; c'était moi que vous vîtes au Martorello...

— Et pourquoi, l'interrompit-elle brusquement, pourquoi ressemblez-vous ainsi à Monteleone si vous n'êtes pas notre fils ?

— Je vous dirai qui je suis, madame, répliqua le prince ; sur mon honneur, je ne vous cacherai rien...

Il prononça ces mots de ce ton que l'on prend pour calmer les enfants en fièvre.

La comtesse eut un sourire amer.

— Je sais comment on parle aux folles ! murmura-t-elle.

Puis, reprenant avec volubilité :

— Mais que m'importe ?... Sais-je bien si tout ce qui se passe autour de moi n'est pas un rêve ?... Ne me quittez jamais, seigneur, ne me renvoyez pas, voilà tout ce que je vous demande... Je ne vous dirai plus rien sur ce sujet, qui semble vous être pénible... Quand mes accès me prendront, mes accès de transport maternel, je me retirerai, seule, dans mon appartement... Là, per-

sonne ne sera pour me railler… Je me rappellerai en pleurant ces belles joies qui me semblent d'hier et dont tant d'années nous séparent. Mon premier bonheur, mon petit Mario chéri, qui avait les traits et le nom de son père… Puis, quand il ne fut plus là, ce double trésor que la Vierge m'avait donné pour me consoler : Julien et Céleste !… j'ai peur de les revoir… S'ils allaient me dire aussi : « Tu n'es pas notre mère !… »

Le temps avait marché. Le soleil, tournant autour du palais, n'envoyait plus ses rayons dans le salon ; mais il brillantait encore l'extrémité des orangers et des myrtes, étagés sur la terrasse.

Le prince Coriolani et Maria, comtesse de Monteleone, étaient toujours assis, l'un près de l'autre, sur le sofa. Seulement, les rôles avaient changé : Maria écoutait, attentive et la bouche béante comme un enfant naïf à qui l'on fait une grande histoire.

Coriolani parlait.

— … Il n'y a point d'espoir, disait-il, poursuivant une explication déjà longue, que je sache jamais le secret de ma naissance… Je suis venu au monde sur la mer, voilà tout ce qui m'est connu. Le navire qui portait mon père et peut-être ma mère fut pris par les pirates entre Zante et Céphalonie.

« J'étais tout petit. Les pirates vinrent vendre la cargaison dans un port de l'Italie du Sud. On me donna à une tribu de tziganes errants.

« … Madame, quand le hasard ou la Providence me rendit maître, autrefois, des secrets de votre famille, je fus saisi d'une grande et profonde pitié pour de si cruels malheurs. Et mon esprit, car l'homme égoïste rapporte tout à lui-même, mon esprit

chercha complaisamment des rapports entre ma position et celle de l'aîné de vos fils.

« Quelque chose d'étrange se passa en moi, je dois le dire : j'eus des larmes plein les yeux en touchant le sol de ce cachot qui gardait encore la trace du sang de Mario Monteleone. Je mis une certaine passion à deviner l'énigme qui m'était posée par ces caractères complètement inconnus tracés sur la muraille du cachot. Et, quand j'eus deviné l'énigme, je triomphai dans mon coeur…

« Mais vous pleurez, madame. Ce froid récit, où je ne vous entretiens que de moi, vous parle de votre époux si cher. La douleur que vous n'éprouvâtes point autrefois, puisque le bandeau plié sur votre esprit vous cachait le comble de votre infortune, vous la ressentez aujourd'hui. Le deuil de votre âme est comme celui de vos vêtements : tardif, mais profond…

« Je ne suis pas votre fils : trop de signes me le disent. Je ne suis pas votre fils, quoiqu'il y ait en moi pour vous le dévouement et le respect d'un fils. Je suis votre tuteur de par la volonté de Dieu, qui m'a mis en main le testament de Monteleone.

« Si votre premier-né est en vie, je serai son frère et son ami : je le jure. Et je serai le père de vos deux enfants retrouvés. Pour tout cela, j'exige un salaire…

Il s'arrêta ici et la comtesse secoua la tête lentement. Il y avait en elle un abattement singulier depuis quelques instants. Elle balbutia en baissant les yeux :

— C'était mon meilleur espoir… c'était mon rêve le plus cher.

Puis, avec une force soudaine :

— Je ne suis pas une mauvaise mère, prince ! s'écria-t-elle ; je donnerais tout mon sang pour mon Julien et pour ma Céleste !… Mais, je ne sais, ajouta-t-elle en laissant retomber sa tête sur sa poitrine, si j'avais retrouvé un fils tel que vous…

Coriolani la regardait fixement.

— Vous ne me connaissez pas encore, madame ! prononça-t-il avec tristesse.

Sa physionomie exprima une froideur un peu hautaine, tandis qu'il ajoutait :

— La grâce que je vous demande, c'est de ne me point juger, tant que vous ne me connaîtrez qu'à demi.

À son tour, la comtesse releva sur lui ses yeux étonnés.

— Vous juger !… prince, répéta-t-elle ; et de quel droit ? Ne suis-je pas uniquement votre obligée ?… et n'êtes-vous pas mon bienfaiteur ?

— Ne m'avez-vous pas compris, madame ? répliqua Fulvio. Je viens de vous dire : pour le peu que j'ai fait, je demande un salaire.

— Non, prince, je n'ai pas compris.

— Madame, dit gravement Coriolani, dont le regard se fit tout à coup terne et froid, je vous supplie désormais de m'écouter sans m'interrompre… Le temps passe, et de plus d'une manière, aujourd'hui, le sort de toute ma vie va se décider… Il est possible que mes paroles excitent en vous de la surprise… Il est possible que vous en soyez offensée ou même indignée… Il ne dépend pas de moi de changer ce que j'ai à vous dire… Souvenez-vous seule-

ment d'une chose : vous êtes libre… libre d'accepter, libre de refuser… Et, dans un cas comme dans l'autre, je m'engage ici, sous serment, à ne rien faire ni contre vous, ni contre vos enfants.

Fulvio mit sa main au-devant de ses yeux, comme s'il eût eu besoin de se recueillir. La comtesse glissa vers lui son regard à la fois curieux et craintif. Fulvio se redressa tout à coup, et dit :

— Je ne suis pas prince… je ne suis qu'un enfant orphelin, ignorant jusqu'au nom de ma famille… Dans deux heures, j'ai rendez-vous chez le roi… Dans deux heures, si je n'ai pas prouvé pièces en main, par le testament de mon père et par le témoignage de ma mère, que je suis le fils aîné et l'héritier de feu Mario, comte de Monteleone, je suis perdu !

Les yeux de la comtesse brillèrent, puis se voilèrent. Elle changea de couleur.

— Mais… fit-elle en proie à une sorte de spasme, j'ai mal entendu… ou je redeviens folle !… Dites un mot, et le témoignage de votre mère ne vous manquera pas !

— Je ne dirai pas un mot, madame, repartit sévèrement Coriolani, parce que ce mot serait un mensonge… J'ai pu mentir en ma vie et faillir… mais ce que j'ai dit et ce que j'ai fait avait sa raison ou tout au moins son excuse dans une lutte engagée vaillamment. Mon ennemi était plus fort que moi. Je combattais la société tout entière… Aujourd'hui que je suis en face d'une femme en deuil, le prétexte s'évanouit, l'excuse manque… Et je suis un étrange bandit, madame ; je ne sais frapper que les forts !

— Un bandit ! répéta la comtesse en pâlissant.

— Un soldat, si mieux vous aimez, car je n'ai pas renoncé à l'estime de moi-même, et je prétends que ma cause est juste au titre même qui fait l'équité de la guerre entre peuple et peuple, entre rois et rois… J'étais humble et pauvre, je me suis fait riche et grand ! C'est en deux mots toute mon histoire… et, depuis le commencement des âges, c'est l'histoire de tous les conquérants.

— Prince !… murmura Maria des Amalfi, il faut avoir pitié de mon intelligence qui chancelle… Votre parole m'éblouit et me frappe ; mais j'essaye en vain parfois d'en découvrir le sens précis… Parlez-moi comme vous feriez à un enfant… ma raison est d'hier comme celle d'un enfant !

Coriolani attacha sur elle un regard où il y avait tant de tendresse protectrice et à la fois filiale, qu'un sourire brilla sous les paupières mouillées de la comtesse.

— Oh ! oui, murmura-t-il, c'eût été le paradis !… moi aussi, par certains côtés, je suis un enfant… puisque je reste neuf aux plus saintes joies de l'existence… Je ne sais pas ce que c'est que le baiser d'une mère… et il me semble que Dieu ne peut rien ajouter à la félicité d'un fils qui repose son front las sur le sein maternel !…

« J'étais seul, sans appui ni conseil. Dieu, qui donne la force au lion, lui dit-il de ne point se servir de sa force ? J'avais des passions de feu, et la mort menaçante me faisait sourire…

« Laissez-moi, oh ! laissez-moi dire, madame ! mon coeur ne s'est jamais épanché… je n'ai pas eu d'amis pour remplacer la famille absente… Il y a eu près de moi, depuis que je me sens vivre, une jeune fille belle et tendre… mais l'amour a gâté l'union de nos âmes… je donnerais ma main droite pour l'appeler ma soeur…

— Paola ? murmura la comtesse.

— Paola… Fiamma… Nina… répondit Fulvio, dont le sourire se fit amer ; nous avons beaucoup de noms, nous autres qui n'avons pas un nom… vous entendrez parler d'elle et de moi… Peut-être la renierez-vous en même temps que moi…

— Moi, vous renier, prince !

— Et pourquoi non ?… Quand même on ne vous dirait que la vérité, vous en auriez le droit, madame.

— Je vous jure… commença Maria des Amalfi.

— Laissez-moi, interrompit Fulvio, laissez-moi parler comme si vous pouviez me comprendre.

« Vous êtes bonne, vous êtes généreuse, mes paroles, je le sais bien, iront à votre âme et s'y graveront ; plus tard, quand vous en saisirez le sens qui vous échappe aujourd'hui, vous vous direz : « Ce qu'il y avait en lui de noble était à lui… le reste fut le crime de sa destinée… »

« Oui, oui poursuivit-il en s'animant, vous vous direz cela, veuve du saint que je me suis choisi pour patron dans le ciel… veuve de Mario Monteleone, qui tant de fois est venu me visiter en rêve… et qui tant de fois, m'a dit :

« Protège-la !… protège-les !… ma femme et mes enfants !… Tu ne peux pas être sauvé sur la terre… mais ce sera ton salut dans le ciel !

« Ô ma soeur aimée et respectée ! ma mère ! vous me demandâtes, la première fois que je vous pris par la main :

« – Pourquoi ces larmes dans vos yeux ?

« Pourquoi ces pleurs dans les vôtres, douce femme ? Sait-on pourquoi, à de certaines heures solennelles, le coeur se fond et se brise ?... Dans quelques minutes, je serai froid comme le marbre, dur comme l'acier.

« Maintenant, je pleure... nous pleurons... Nous, les amis d'hier, ne vous semble-t-il pas que nous avons passé la vie entière à nous aimer !...

— Si, Fulvio, murmura la comtesse ; je vous aime de toutes les forces de mon âme ! Je vous aime tant, que je demande à Dieu un miracle... Soyez mon fils ! soyez mon fils !

Il se laissa glisser à genoux, et mit un long baiser sur ses deux mains réunies.

— Si j'étais votre fils, Maria, reprit-il, je vous prendrais dans mes bras et je vous emporterais comme une proie... loin, bien loin de Naples et de l'Italie... Si loin, que vous ne pourriez plus entendre la voix de ceux qui, tout à l'heure, vont peut-être vous dire qui je suis.

— Mais qui êtes-vous donc, au nom du ciel ? s'écria la comtesse.

— Je suis, répondit Fulvio Coriolani avec une calme tristesse, je suis l'ami du roi de Naples... Dans deux heures, je serai pour vous le bandit sanguinaire et lâche qui a serré le cordon de soie autour du cou de Mario Monteleone, votre époux !

— Par le nom même de Monteleone, et sur mon salut éternel ! s'écria Maria exaltée, je défie qui que ce soit au monde de me

faire croire à cette infâme calomnie !

q

Chapitre 8 La promesse

Fulvio avait repris son sourire amer. Et, certes, sa conduite d'aujourd'hui était en contradiction avec sa vie tout entière. Cet homme, qui avait remporté tant de victoires impossibles par l'effet même de cette force vive et mal connue, l'insouciance, cet homme, qui avait monté toujours, rien qu'en regardant au ciel l'astre qu'il appelait son étoile, cet homme, favori de la fortune, cet homme, qui, depuis quinze ans jouait sans jamais perdre au plus terrible de tous les jeux de hasard ; Beldemonio, le tzigane vainqueur de toute sa tribu, le chevalier d'Athol, l'aventurier heureux ; le Porporato, ce roi des nocturnes légendes ; le prince Coriolani, enfin, qui était comme le foyer des belles élégances et des nobles grandeurs à la cour de Naples ; celui-là se sentait pris d'une défaillance à l'heure de livrer sa dernière bataille, et parlait comme Pompée la nuit de Pharsale !

Que s'était-il donc passé en lui, et pourquoi n'avait-il plus le même coeur ? Ceci est le mystère même et la clef de ces organisations. Le doute les brise bien plus sûrement que tous les autres, puisque leur condition d'exister est la foi. Leur passion est le phare qui les guide et la force qui les soutient. S'ils cessent une heure de désirer ardemment, ils s'affaissent et tombent.

Fulvio Coriolani avait entassé Pélion sur Ossa pour s'élever au niveau d'Angélie Doria, la belle entre les belles. Angélie Doria

avait déterminé dans sa vie toute une phase nouvelle. Il était sorti de sa montagne, qui le reconnaissait franchement pour suzerain ; il était entré avec résolution, avec bonheur, au coeur même d'une civilisation qui n'est pas celle de Paris, mais qui est aussi la civilisation. Non seulement cette civilisation l'avait accepté, mais encore il l'avait dominée. En quelques mois, il avait pris d'assaut la ville et cette vieille cour la plus orgueilleuse qui soit en Europe.

Armé du secret conquis dans les cachots du Pizzo, il s'était fait un état-major redoutable. Dans ces salons, qui admiraient en lui le jeune et brillant seigneur, l'arbitre du goût, le roi de la mode, vingt séides obéissaient à son moindre geste. Il tenait Naples par le haut et par le bas. S'il avait voulu, il eût fait une révolution dans Naples. Ceux qui s'étaient attaqués à lui, vaincus et brisés, attestaient de sa force et paraient son triomphe…

Un jour, avec une rapidité merveilleuse, le bruit s'était répandu dans Naples qu'un prince étranger venait d'arriver, riche comme le Torlonia de Rome ou comme le Rothschild de Paris, noble autant que le roi, tout jeune, brillant et beau à l'égal d'un astre. La foule s'ameuta pour voir passer ses équipages, plus opulents et surtout plus élégants que ceux de la cour. Et tout d'un coup les échafaudages tombèrent autour d'un splendide palais qui se restaurait depuis quelque temps. Le palais apparut éclatant, magnifique, portant à son frontispice ce nom écrit en lettres d'or : Coriolani.

Il y a des noms qui resplendissent on ne sait pas pourquoi, des noms où il y a de l'or, des rubis, de l'éclat, des fanfares ! Ce nom inconnu de Coriolani sonna hautement et majestueusement. Il sembla qu'on l'avait vu toujours au fronton de ce royal palais. Et, la première fois que le carrosse du prince franchit ce portique

pour descendre, au galop de ses chevaux magnifiques, la grande rue de Tolède, il y eut haie depuis le palais Coriolani jusqu'au palais du roi. Dès ce jour-là, Fulvio Coriolani fut l'idole de Naples.

Mais les rois, dit-on, les vieux rois ne se laissent pas séduire si facilement que les peuples. Quel talisman Fulvio Coriolani avait-il employé vis-à-vis du vieux Ferdinand de Bourbon ?... Il y avait les princesses, mais cela n'eut peut-être pas suffi.

Souvenons-nous de deux choses : souvenons-nous d'abord de cette parole de François de Bourbon, prince royal, adressée au comte Lorédan Doria. Le Doria manifestait des répugnances au sujet du mariage entre Fulvio et sa soeur. François lui répondit :

— Bourbon est aussi bon gentilhomme que Doria... Bourbon, s'il ne régnait pas, ne croirait pas se mésallier en donnant sa soeur ou sa fille à celui que nous appelons le prince Coriolani.

Sous ces paroles emphatiques, il y avait assurément quelque grand secret.

Souvenons-nous, maintenant, que le roi Ferdinand avait aimé paternellement Mario, comte de Monteleone, et que son fils, François, n'avait pas eu dans sa jeunesse de plus cher compagnon.

Le jour où le chevalier d'Athol, égaré sur les grèves de Santa-Eufemia, avait tiré de son sein cette rose desséchée dont une feuille s'était envolée dans le flot, le chevalier d'Athol avait dit en se jetant à la nage pour ressaisir la feuille de rose, frivole et précieux trésor :

— Je monterai jusqu'à elle... je serai son égal !

Le proverbe des pays de Naples était : « Après Bourbon, Monteleone ; après Monteleone, Doria !… »

Le soir de ce même jour, le chevalier d'Athol, sortant de ce réduit de marbre où étaient le lit nuptial et les deux berceaux vides, dans le val du Martorello, le chevalier d'Athol, disons-nous, était l'égal de dona Angélie Doria. Le chevalier d'Athol avait un nom, une arme et un point de départ. Après Bourbon, Monteleone !…

Un Bourbon, parlant à un Doria d'une race qui n'entraînait point mésalliance, ne pouvait faire allusion qu'à la maison de Monteleone.

Coriolani était le fils du martyr du Pizzo. Le roi le savait, le prince royal aussi ; on attendait les preuves promises. Les preuves promises étaient le témoignage de la mère vivante, le testament du père mort. Coriolani avait le testament du père.

Il ne fallait qu'un miracle pour conquérir le témoignage de la mère vivante, qui était folle. Coriolani avait fait ce miracle : les yeux dessillés de la pauvre Maria des Amalfi s'étaient rouverts aux lumières de la raison.

Tout n'était-il pas dit ? et ce vainqueur n'allait-il pas couronner tous ses succès par un suprême triomphe ?… Peut-être… tout était en question parce que lui-même ne savait plus. C'était l'homme du caprice et de l'attrait encore plus que l'homme de la destinée. L'amour avait réglé tyranniquement chaque face de sa vie. Fiamma l'avait fait homme et libre. La femme de l'intendant de Patenza l'avait fait bandit. Angélie Doria l'avait fait grand seigneur…

Mais voilà qu'une vision poétique et ravissante lui était tout à coup apparue au moment où son sort semblait fixé. Le hasard… le grand dieu de l'existence bigarrée de cet homme, avait jeté sur sa route une jeune fille au visage angélique, une morte qu'il avait ressuscitée. Et depuis lors son âme chancelait, hésitante et dégoûtée du but radieux qui l'enivrait naguère. C'était une âme nouvelle, une âme toute jeune, pour qui les séductions pures de la famille naissaient soudain.

Ce rêve filial qui l'absorbait en ce moment, cette passion de la famille qui grandissait en lui, se rattachaient par un lien mystérieux à la jeune fille de la maison des Folquieri. Oh ! que de pureté délicieuse et sainte il voyait dans l'âme de cet enfant, à qui la misère et le malheur faisaient une adorable couronne. La rendre heureuse, la contempler dans son jeune bonheur, revivre à ses sourires de vierge sauvée, épier ses désirs naïfs, l'adorer agenouillé, s'enivrer de sa dévotion… que sais-je ? il était fait ainsi ; le rêve remplaçait en lui le rêve. Il y a des âmes insatiables.

Celui-là que tout le monde avait le droit de nommer un bandit, avait en lui, à cette heure, toutes les délicatesses d'un coeur vierge. Ses ambitions d'hier lui faisaient honte. Il était tout prêt à briser, de son talon dédaigneux, le piédestal élevé par tant d'efforts, qui mettait son front si haut au-dessus du vulgaire…

— Madame, dit-il à la comtesse, je ne suis pas de ceux qui ne croient point au dévouement et qui nient la reconnaissance… Vous êtes de bonne foi, j'en suis sûr ; il vous semble impossible d'avoir pour moi du mépris et de la haine…

— Oh !… s'écria la veuve de Monteleone, pour vous, prince !… de la haine ou du mépris !…

Fulvio lui prit la main et la baisa.

— La calomnie est habile, reprit-il, et vous êtes entourée d'ennemis aussi puissants qu'implacables… Je dis vous et non moi, madame ; car c'est vous-même qu'on essaiera de frapper en ma personne… vous et les héritiers de Monteleone… Que peuvent-ils contre moi qui suis las de tout, et qui irais volontiers au-devant de leurs pièges ?

— Mais pourquoi cette fatigue qui ressemble au désespoir ? demanda la comtesse.

Elle comprenait vaguement cette nature incompréhensible. Elle la comprenait mieux peut-être que n'eût fait une raison plus ferme, une intelligence moins ébranlée.

Fulvio ne répondit point. Il reprit après un silence pensif :

— Madame, je pourrais défendre et réfuter d'avance les attaques qui feront le siège de votre confiance… Mais, pour cela, il faudrait m'accuser moi-même, discuter, combattre… Il ne me plaît pas de faire cet effort… Je vais vous dire ce qui vous regarde… Ce qui me concerne personnellement importe bien peu.

« Le hasard, comme j'ai pu vous l'apprendre déjà, me rendit maître d'un secret, c'était à l'âge où la tête est vive jusqu'à la folie. Peut-être ai-je trop tardé à sentir quelle était l'importance de ce secret. Le secret appartenait à Mario Monteleone ; à vous, madame, son héritière et sa veuve. Quand j'eus le secret, je fis un serment. J'ai été des années avant de l'accomplir.

« Un jour l'ambition me vint. Ce fut par l'ambition que je me souvins de mon serment. L'accomplissement de mon serment m'ouvrait, en effet, une voie nouvelle… Ce sont là mes véritables

crimes, madame. S'il peut être une excuse pour l'ambition, ce sentiment véritablement humain, c'est-à-dire égoïste, c'est l'amour. J'eus cette excuse. C'était l'amour qui avait fait cette ambition.

« J'aimais ! oh ! j'aimais ardemment, madame ! Cet amour me rendit si fort, que je fus vainqueur dans une lutte insensée.

« Je refis en moi l'oeuvre de Dieu. Celui qui était venu au monde humble et pauvre se plaça parmi les grands de la terre par la seule puissance de sa volonté. Que mon désir m'y pousse, et demain je serai premier ministre du roi des Deux-Siciles, à moins que vous ne me barriez le passage. Mais vous me barrerez le passage, madame ! et mes désirs sont morts…

Il interrompit d'un geste plein de fatigue la comtesse au moment où elle allait protester.

— Peu d'instants nous restent, reprit-il, et je ne vous ai pas dit encore le but de cette entrevue. Je vous ai parlé d'un salaire que j'ai à vous demander. Pour mériter ce salaire, je vous rendrai vos deux enfants. Je sais qu'ils sont à Naples ; je suis sur leurs traces…

Maria des Amalfi devint pâle et se prit à trembler.

— Mon Julien ! murmura-t-elle, et ma pauvre petite Céleste !

— Ma croyance, continua le prince, est que je suis seul en position de reconquérir pour eux tout ce qu'ils ont perdu. J'ai l'oreille du roi ; les ministres me craignent, le prince royal m'aime, et toute la famille du souverain est pour moi… Je possède, en outre, les titres à moi confiés par le testament du maître : l'acte de naissance de Mario, comte de Monteleone, votre premier-né, les

actes de naissance de Julien et de Céleste… En dernier lieu, je connais un par un tous vos ennemis…

« Le salaire que je demande, le voici : j'ai dit au roi, au prince royal, à d'augustes princesses que j'étais Mario, comte de Monteleone, votre fils ! Je ne vous l'ai pas dit, à vous, madame. Si je vous l'avais dit, vous l'auriez cru.

« Je me suis fait fort d'apporter aujourd'hui même au roi, dans le palais de la princesse de Salerne, où la famille royale est assemblée, les preuves de ma naissance : le testament de mon père mort, le témoignage de ma mère vivante. Voulez-vous m'aider à soutenir ce mensonge ?

« Ne répondez pas avant que j'aie complètement achevé. J'achève en disant : quelle que soit votre détermination, et quand bien même vous refuseriez ma demande, j'accomplirai mon devoir d'exécuteur testamentaire de votre époux décédé… Je mettrai dans vos bras les deux enfants de Monteleone, et je vous restituerai les trois actes de naissance trouvés par moi dans l'armoire de marbre du pavillon de plaisance au Martorello…

Le prince Fulvio se tut.

Le visage de Maria des Amalfi exprimait une indicible surprise.

— Votre désir secret est-il donc que je refuse, seigneur ? murmura-t-elle. Vous semblez en tout ceci plaider contre vous-même.

— La passion, répondit Coriolani, fait passer par-dessus certains obstacles : on ne les voit même pas, si la passion est violente ou vivace… Si la passion se meurt ou est morte, les obs-

tacles se redressent… Il y en a de tels, qu'on éprouve à les franchir je ne sais quel sentiment de répugnance… L'idée d'entendre une noble femme, une mère affirmer le mensonge et appeler son fils celui qui ne l'est pas, est pour moi un de ces obstacles… et ma passion est morte.

— Vous n'avez donc plus d'ambition ?

— J'ai une ambition autre… et je voudrais pouvoir dire que je n'ai plus d'amour !

L'image d'Angélie Doria passa peut-être devant ses yeux en ce moment, l'image d'Angélie, si suave et si belle. Il leva ses regards vers le ciel ; ses traits peignaient une mortelle tristesse.

— Je ne sais si je vous aurais compris autrefois, seigneur, poursuivit la comtesse ; aujourd'hui, vos bienfaits, il est vrai, m'ont rendu la pensée, mais ma pauvre tête est bien faible, et je perdrais ma peine à vouloir deviner les énigmes… J'ignore pourquoi vous perdez courage, j'ignore la cause de ce changement subit et si visible qui s'est opéré en vous depuis le commencement de notre entrevue… Je ne sais même pas le nom de celle qui était comme l'âme de votre ambition… je la plains seulement si vous ne l'aimez plus… car je sens au-dedans de moi qu'elle vous aimait… ou plutôt je sens qu'il est impossible de cesser de vous aimer. Moi, je ne pourrais pas, vivrais-je cent ans, oublier comme mon coeur a battu à l'idée que j'étais votre mère.

« Et, maintenant que vous m'avez désabusée, seigneur, maintenant que vous me proposez froidement, presque dédaigneusement, je ne sais quel marché qui vous fait pudeur à vous-même, j'ai de la tristesse, je n'ai point de rancune.

« Je vous regrette, vous qui auriez été la gloire de notre maison restaurée. Je vous regrette et je vous chéris.

« Le marché que vous me proposez, peut-être n'en puis-je saisir aussi bien que vous la portée. Du moins je n'ai point le rouge au front en vous disant : je l'accepte.

— Vous l'acceptez, madame ? s'écria Fulvio étonné.

Un peu de sang était remonté à sa joue tout à l'heure si pâle.

La comtesse le regardait en souriant.

— Pourquoi rougirais-je de vous appeler mon fils, Fulvio, reprit-elle, puisque mon voeu le plus cher était de vous entendre m'appeler : « Ma mère… ? » Et plût à Dieu qu'il fût possible de renouer ce lien sitôt brisé !… Si j'avais ma fille près de moi, je lui dirais : « Voilà celui qu'il faut aimer ! »

Le prince releva la tête vivement ; mais il retint la parole qui était sur sa lèvre. Et ce même sourire d'amère mélancolie revint attrister la noble beauté de ses traits.

— Je lui dirais cela, Fulvio ! poursuivit la comtesse comme je dirai au roi Ferdinand de Bourbon, puisque vous le voulez : « Celui-ci est le fils aîné de Mario, comte de Monteleone, mon époux ! »

q

Chapitre 9 Beau-père et gendre

Il était environ midi. La maison du directeur de la police royale, le seigneur Johann Spurzheim, était tendue de noir au-dehors, et le clergé de Santa-Maria-del-Carmine, sa paroisse, faisait la veille dans la chambre de Barbe Spurzheim, transformée en chapelle ardente. Chacun plaignait le malheureux époux, trop faible et trop malade pour venir prier auprès de sa femme décédée.

C'était un bon ménage, un de ces ménages solitaires et retirés où l'homme est tout pour la femme, la femme tout pour l'homme. Les prêtres se disaient entre eux :

— Le brave seigneur ne portera pas longtemps son deuil… Dieu réunira dans le ciel ceux qui s'aimaient sur la terre !

Johann Spurzheim avait bien fait les choses. Il avait voulu prouver une fois de plus la tendresse qu'il avait pour sa chère femme en lui donnant des funérailles splendides. Le clergé de Santa-Maria-del-Carmine ne pouvait douter qu'un ménage composé d'une femme si bien enterrée, et d'un mari qui enterrait si bien, ne fût heureusement réuni dans un monde meilleur.

Johann, pendant cela, était dans sa chambre à coucher, en compagnie de ce jeune et bon docteur Pier Falcone, à qui ils attachait chaque instant davantage. Ils déjeunaient tous deux. Johann suçait un quart de massepain trempé dans une larme de tokay ; Pier Falcone, moins immatériel, arrosait d'une bouteille de vin sicilien un pâté de volaille.

Johann pensait tout doucement :

— Dire que ce beau garçon s'en ira comme les autres !… Le défaut de la cuirasse est à l'estomac pour les gens d'appétit.

Il se reprit avec un gros soupir et ajouta :

— La pauvre Barbe ne mangeait guère ; il fallait encore qu'elle eût de la force pour avoir étranglé Trésor. Ami, s'interrompit-il, faites-moi songer à acheter un autre king's-charles… Et remettez-moi, je vous prie, le restant des pastilles qui étaient dans la bonbonnière d'or.

Pier Falcone leva son verre et le salua en souriant.

— À votre santé, seigneur ! dit-il ; vous avez gagné cent pour cent depuis hier…

Johann se rengorgea.

— La pauvre Barbe se croyait bien certaine de porter le deuil de veuve, répliqua-t-il ; je la regretterai, Falcone… mais pas tant que je le pensais… Rendez-moi la bonbonnière, je vous prie.

Le docteur but un large coup de tokay.

— Seigneur, répondit-il, je fais collection de ces bagatelles… J'ai mis votre boîte d'or sur mon étagère, avec celle de Barbe de Monteleone.

— Les pastilles dedans ?

— Les pastilles dedans… Elles sont si parfaitement semblables, qu'à les voir ainsi à côté l'une de l'autre, on ne saurait faire entre elles aucune différence… Il n'y a rien d'éloquent comme les objets matériels, seigneur.

— Est-ce que tu chercherais déjà des armes contre moi, Pier Falcone, mon fils ? murmura Johann d'un ton pénétré.

— Il y a deux sortes d'armes, seigneur, répondit le médecin toujours froid et ne perdant pas un coup de dent ; il y a des armes offensives et des armes défensives ; l'épée qui frappe, le bouclier qui pare le coup… Franchement, contre vous, je ne crois pas avoir besoin d'épée… Mais les événements de cette nuit m'ont donné une grande idée de votre savoir-faire… Je ne dédaigne pas le bouclier.

— Ah ! fit Johann en soupirant ; le monde sera toujours le même !… Prenez-vous de belle affection pour un homme, vous êtes sûr de trouver un ingrat !… Garde ton bouclier, Falcone, mon pauvre ami… moi, je n'en veux point contre toi !

Le docteur se servit une aile de volaille.

— Seigneur, dit-il, soyez juste et soyez franc, ne vaut-il pas mieux que je puisse toujours me mettre à table sans souci à votre chevet… et boire de votre vin, qui est excellent, je le proclame ?…

— Quoi ! s'écria le directeur de la police royale, tu supposerais ?…

— Eh ! eh ! seigneur… quitte à me regretter comme la pauvre Barbe…

Les petits yeux gris de Johann clignotèrent. Il eut un sourire.

— Tu es gai, ce matin, mon digne camarade, murmura-t-il ; je t'aime surtout à cause de ton joyeux caractère… Voyons, parlons raison… Le jeune homme est ici ?

— Et il s'impatiente déjà de ne point voir son Manuele… Il veut retourner près de sa soeur.

— Il veut ! il veut ! Sais-tu que c'est une étrange histoire : ce suicide, cette fenêtre ouverte par un bandit qui s'échappe, cette bourse portant le nom de Coriolani, cette brûlure providentielle… Nous allons être riches et puissants, Falcone !

— J'ai été longtemps faible et pauvre, seigneur.

— Et tu as subi une cruelle injure…

— Seigneur, je ne l'ai point oubliée.

— Quand on est puissant et riche, on se venge, ami !…

— Soyez tranquille, seigneur ; riche ou pauvre, puissant ou faible, je ferai ce qu'il faudra pour me venger.

Johann avait achevé son massepain. Il éprouvait cette béatitude qui suit un repas copieux et bien digéré.

— Ne revenons pas là-dessus, dit Pier Falcone.

Johann reprit :

— Que ceci ne vous ôte point votre appétit, mon camarade ; je ne vous en veux pas… Quant à la vengeance, elle vous viendra en dormant, comme la fortune, si vous n'essayez point de traiter par trop d'égal à égal avec celui qui est votre maître.

— Qui donc est mon maître ? demanda Pier Falcone, dont le sourcil se fronça.

— Un pauvre malade, répliqua Johann, que vous renverseriez rien qu'en soufflant sur lui…

Il s'interrompit pour ajouter d'une voix stridente :

— Et qui vous brisera comme un chalumeau de paille sèche, docteur Pier Falcone, si vous tentez de lui résister !

Falcone se leva à demi ; mais il se rassit et emplit son verre.

— Garde tes deux boîtes, enfant méchant, poursuivit le directeur de la police royale sans prendre désormais souci de cacher son dédain : si je ne valais pas mieux que toi, ou plutôt, parlons franc, si je n'avais pas besoin de toi, tes deux boîtes d'or te mèneraient à la potence… Mais ne crains rien : tu me plais et tu ne seras jamais assez fort pour me gêner… Revenons à nos petites affaires : comment trouves-tu la petite ?

Pier Falcone retint le morceau suspendu entre son assiette et sa bouche… Ses yeux brillèrent.

— L'aimes-tu déjà ? s'écria Johann.

— Non, répliqua Falcone, mais il y a mieux : je crois que Coriolani l'aime.

— Ils sont deux, alors, fit Johann ; Lorédan Doria et Fulvio Coriolani !… Je sais plus d'une princesse qui voudrait être à la place de cette petite fille. Mais vois donc comme tout s'arrange, ami Falcone ! s'interrompit-il ; on n'a même pas besoin d'y mettre la main… Ces deux hommes, qui sont sur notre route, s'entre-dévoreront quelque jour, et nous serons tranquilles spectateurs de la bataille… Les aveugles diront : « C'est le hasard… » Mais il y aura deux personnes pour le moins, ami Falcone : toi et moi, qui sauront que le hasard ici a un autre nom, et que ce pauvre moribond de Johann Spurzheim lui a donné un bon coup d'épaule… Qu'a dit le séminariste pendant le chemin ?

— Il n'a parlé que de son père Manuele.

— Et la fillette ?

— Je n'ai pas amené la fillette.

— Et tu dis que le Coriolani est amoureux d'elle ? s'écria-t-il. Sonne ! malheureux ! sonne vite !

Le docteur agita aussitôt une sonnette dont le cordon pendait à la cheminée. Le timbre retentit nettement à l'étage supérieur. Presque au même instant, le ciel du lit de Johann s'ouvrit.

— Tiens ! fit la voix flûtée de Beccafico, l'homme d'hier est encore là… Bonjour, Excellence ; comment vous trouvez-vous ?

— De mieux en mieux, mon garçon ; Dieu merci, ma convalescence marche à pas de géant… Fais descendre un mandat en blanc avec la correspondance.

— Il y a autre chose que la correspondance, dit Beccafico.

— Envoie tout !

La planchette commença à descendre lentement.

En même temps, malgré les fenêtres soigneusement closes, on put entendre les cloches de Santa-Maria-del-Carmine qui sonnaient à toute volée.

— C'est le glas de la pauvre Barbe ! grommela Johann ; hier, à cette heure, elle était ici, à mon chevet… Ce que c'est de nous !

Sur la planchette, il y avait plusieurs lettres et un petit paquet cubique. Le mandat en blanc s'y trouvait aussi avec une plume et de l'encre. Johann remplit d'abord le mandat.

— Tu vas aller toi-même, ordonna-t-il à Beccafico, sur-le-champ !... prends deux agents et que la jeune fille soit ici dans une demi-heure.

— Tu n'es pas fort, ami ! murmura-t-il ; pas fort... pas fort !... heureusement que le pauvre moribond a de l'esprit pour deux. La fillette était sous-entendue... Une autre fois, docteur, je vous mettrai les points sur les i... Que diable ! vous êtes pourtant payé pour savoir que M. le chevalier d'Athol n'y va pas par quatre chemins...

La figure de Pier Falcone se rembrunit aussitôt. Il déposa près de lui couteau et fourchette.

— Non pas ! non pas ! fit Johann ; mangeons bien ! buvons mieux ! nous avons encore un fier coup de collier à donner aujourd'hui !

Tout en parlant, il défaisait le paquet carré. Le docteur entendit comme un son de métal. Il vit même un objet brillant disparaître entre les draps du directeur de la police royale. Mais, dans cette chambre, il n'y avait jamais beaucoup de jour. Vous eussiez dit le boudoir d'une vieille coquette.

Le sourire de Johann se faisait de plus en plus joyeux. Et pourtant, il n'avait pas encore décacheté ses lettres. C'était donc le paquet carré qui lui donnait tout ce contentement.

— On la dit belle comme les anges, reprit-il, cette fillette !

— Très belle, répliqua laconiquement Falcone.

— Vois la chance que tu as, bon ami, continua le directeur de la police royale ; la pauvre Barbe avait plus de quarante ans...

Elle était affreuse et repoussante, soit dit sans offenser à sa mémoire… Tu gagnes au change : 1) de ne point avoir la pauvre Barbe ; 2) d'avoir l'autre, un bijou de seize ans qui t'apporte une fortune de prince et l'honneur d'être le gendre du seigneur Johann Spurzheim, futur comte de Monteleone, premier ministre de Sa Majesté le roi Ferdinand de Naples.

— Pour arriver à tout cela, demanda Falcone, qui le regardait en face, faut-il que la veuve de Monteleone consente à vous épouser, seigneur ?

— Oui, mon cher enfant, répliqua Johann en clignant de l'oeil avec malice, oui, mon bon gendre Falcone… Cela te fait peur, n'est-ce pas ?… Tu considères comme impossible qu'une femme consente à épouser un moribond tel que moi…

— Seigneur, interrompit le docteur, je considère seulement comme impossible que Maria des Amalfi puisse épouser jamais David Heimer.

Johann ne perdit point son sourire.

— Quand tu prononces ce nom-là, cher ami, dit-il doucement, parle plus bas, si tu ne veux point qu'il t'arrive malheur… Et cependant, au fond, ce nom-là en vaut bien un autre… L'homme qui le portait est parti de bien bas… Il a joué plus d'une partie difficile… jamais il n'en a perdu aucune…

Son regard prit cette expression de conscience satisfaite qui lui était habituelle. Jamais homme assurément ne fut plus imperturbablement content de lui-même que ce bon seigneur Johann Spurzheim.

— Ah çà ! mon gendre, reprit-il en faisant au docteur un petit signe de menace caressante, nous savons donc en détail cette histoire du Martorello ?

— Oui, seigneur, répondit Falcone.

— Peut-on vous demander, par quelle voie ?…

— Je la sais, qu'importe le reste ?

— Il y a là-dedans de la raison… Et comment trouvez-vous cet expédient, mis en usage par David Heimer ?

— Odieux, seigneur, répondit Falcone sans hésiter.

En même temps, il repoussa son assiette et son verre.

— Eh ! eh !… fit Johann Spurzheim, vous êtes un moraliste sévère, mon gendre bien-aimé… Moi, je déclare le procédé hardi et remarquablement ingénieux… C'est un des stratagèmes les plus subtils dont j'aie eu connaissance en ma vie… Se servir d'une folle pour mettre le feu aux poudres, c'est adroit, c'est prudent, cela ne laisse aucune trace…

— Mais, dit Falcone, qui se leva, il ne faut pas se mettre en tête d'épouser la folle !…

— Viens t'asseoir là, mon gendre ! s'écria gaiement le directeur de la police royale, à mon chevet… comme un fils pieux… et causons un peu médecine, puisque c'est ta spécialité… As-tu étudié un peu à fond la folie ?

— Assez pour en discuter avec vous.

— Eh ! eh !… c'est me dire que je suis un pauvre ignorant… mais j'ai un excellent caractère et nous ferons une petite famille

bien unie, quand nous serons tous deux en ménage… Si tu as étudié à fond la folie, tu dois connaître la théorie des deux mémoires.

— Je la connais.

— Prends la peine de me l'expliquer, je te prie.

— Les auteurs ont établi, répliqua Falcone, l'expérience a prouvé que le fou, dans ses périodes de démence, a la mémoire des faits qui se sont produits successivement pendant ses diverses crises.

— Fort bien.

— Et que le fou guéri, ou traversant une période lucide, a la mémoire des faits qui se sont produits avant sa maladie ou pendant les autres intervalles lucides.

— Parfaitement… Et ces deux mémoires ne se mêlent jamais ?

— Cela paraît authentiquement démontré.

— À merveille !… alors, tu dois comprendre que je ne crains absolument rien en abordant Maria des Amalfi, veuve du comte de Monteleone… Pour qu'elle se souvînt de cette arme que je mis en sa main la nuit du 13 octobre 1815, il faudrait qu'elle redevînt folle et les folles qui parlent, on ne les croit pas, mon gendre !

Il ouvrit au hasard une des pièces de sa correspondance.

— Comme ces cloches sonnent ! murmura-t-il ; on ne peut pas dire que ce ne soient là des funérailles convenables !… Oh ! oh ! s'interrompit-il en parcourant la première lettre qui était tombée

sous sa main ; nos amis de la prison Majeure ont fait des difficultés.

— Qui appelez-vous nos amis de la prison Majeure ? demanda le docteur.

— Ces marionnettes que j'ai fait danser cette nuit au palais Doria, répondit Spurzheim ; le Malatesta, le Sampieri, le Colonna et autres… Ils ont eu, sur ma parole, envie de reculer !… mais, quand je tiens quelqu'un, je le tiens bien, ami Pier Falcone… Nos gens sont revenus à de meilleurs sentiments… Dans une heure, ils seront en liberté… Dans deux heures, ils joueront la seconde scène de leur comédie.

— Puis-je savoir ?

— Inutile !… on vous soufflera votre rôle, quand il en sera temps… Autre histoire ! On a porté un blessé, cette nuit, au palais Coriolani… un vieillard… C'est Manuele Giudicelli, indubitablement… À dix heures, ce matin, il n'avait pas recouvré la parole… Son médecin est le docteur Antonio Doni… Le connaissez-vous, mon gendre ?

— Je suis un de ses élèves, seigneur.

— Bravo, ami !

— Pourquoi, bravo ?

— Parce qu'il ne faut pas que ce Manuele Giudicelli recouvre la parole.

— Et en quoi mes relations avec le docteur Antonio Doni… ?

Johann ouvrit une troisième lettre.

— Oh ! oh ! fit-il, vous connaissez bien du monde, mon très cher gendre !… Je répondrai tout à l'heure à votre question… Permettez-moi de vous demander quel genre de rapport vous avez eu avec cette charmante fille, connue à la cour de Naples sous le nom de Nina Dolci ?

— Ceci ne regarde que moi, seigneur, répliqua Falcone.

Johann lui lança une oeillade rapide si perçante, que le docteur baissa les yeux involontairement.

— Allons, allons ! fit le directeur de la police royale avec une soudaine bonhomie, je ne veux pas pénétrer vos petits secrets, mon gendre… Voici une quatrième lettre qui me parle de ma noble fiancée… la comtesse douairière de Monteleone. Elle a passé la nuit, elle aussi, au palais de ce glorieux Fulvio… Tout va d'autant mieux qu'il doit se croire cuirassé de toutes pièces… C'est un garçon intelligent, on ne peut pas dire le contraire…

Il cessa tout à coup de parler ; puis il se recueillit un instant, la tête entre ses deux mains.

— À nous deux, mon gendre, reprit-il après un silence et d'un ton qui contrastait par son sérieux avec l'accent sarcastique qui lui était habituel ; nous allons nous occuper de nos noces !

q

Chapitre 10 Toile d'araignée

— Pour que nous soyons les heureux époux, continua Johann Spurzheim, toi, de l'héritière de Monteleone, moi, de sa veuve, il

faut deux choses : en premier lieu, il faut que ce Manuele reste muet, et je ne connais qu'une paralysie qui soit sûre et bonne : c'est la mort. En second lieu, comme je ne puis aller faire ma cour à la noble Maria des Amalfi, il faut que la noble Maria des Amalfi prenne la peine de me venir trouver dans ma pauvre maison. Ce sont là deux précautions délicates et difficiles : j'ai compté sur toi pour les mener à bien.

— Tuer le vieux Manuele Giudicelli et enlever la comtesse ? prononça très froidement Pier Falcone.

— Juste ! repartit Johann. Tu réduis les choses à leur simple expression… Je ne déteste pas cela.

— Seigneur, dit Pier Falcone, j'appelle les choses par leur nom pour qu'il n'y ait point d'équivoque. Je ne veux point tuer Manuele, je ne veux point enlever la comtesse.

— Bah !… fit le directeur de la police royale ; et pourquoi ne veux-tu pas, mon gendre ?

— Parce que l'un et l'autre sont dangereux, seigneur, et que je ne veux m'exposer à aucun danger personnel.

— Bonne idée ! s'écria Johann en souriant ; j'aime encore mieux cela que des scrupules… Cependant, si on te priait bien ?…

— Ce serait inutile…

— Et si l'on te menaçait un peu ?…

— Essayez ! dit Pier Falcone, qui mit un cure-dent entre ses lèvres.

Johann le regardait avec un sourire narquois et bonhomme que nous avons si souvent décrit. Pour la seconde fois, le docteur toussa. C'était sans doute une façon de garder contenance sous le regard moqueur du directeur de la police royale. Mais celui-ci ne le prit pas ainsi.

— Il faut veiller à cette toux, mon gendre, dit-il d'un ton de tendre intérêt, elle me rappelle trop la toux de la pauvre Barbe.

— Je n'ai rien négligé pour ses funérailles.

Cette fois, sa main ramena un objet de petite dimension qui brilla dans le demi-jour de l'alcôve. Il tendit l'objet à Falcone en disant tout simplement :

— C'est contre la toux, mon gendre… La pauvre Barbe y avait grande confiance.

Falcone saisit l'objet avec emportement. Ses joues et jusqu'à ses lèvres blêmirent.

— Vous avez envoyé vos agents chez moi ! s'écria-t-il.

— Une pastille, répéta Johann, contre la toux…

Falcone lui jeta un regard de sang. Il avait reconnu du premier coup d'oeil une de ses bonbonnières d'or. Johann, qui souriait toujours, plongea de nouveau sa main sous ses draps et en retira une seconde boîte exactement pareille.

— Ami, dit-il, préférez-vous puiser dans celle-ci ?… Je ne me souviens plus au juste laquelle est la bonne.

Il lança la seconde boîte sur les genoux de Falcone, qui frémissait de colère.

— Souvenez-vous bien de ceci, mon gendre, murmura-t-il en mettant de côté son sourire : je suis très fort… et vous n'êtes encore qu'un apprenti…

— Mais, voulut dire Falcone, maintenant que ces deux boîtes sont en mon pouvoir…

Johann se prit à lire à haute voix un papier qui était parmi ses lettres.

« Rapport adressé à Son Excellence le directeur de la police royale par Jacopo Civetta, inspecteur de troisième classe, touchant la saisie opérée au domicile du seigneur Pier Falcone, docteur médecin de la faculté de Bologne ; la susdite saisie consistant en deux boîtes d'or au chiffre de dona Barba Spurzheim, épouse du dit seigneur directeur… »

Les poings de Falcone se crispèrent et il poussa un sourd gémissement.

— Je suis très fort !… dit Johann, qui s'interrompit et reprit son sourire ; convenez-en, mon gendre !…

Un bruit soudain se fit au ciel du lit.

— La voiture du ministre d'État vient de s'arrêter à la porte des bureaux, dit la voix de Beccafico.

Johann eut un tremblement tôt réprimé.

— Debout, Falcone ! ordonna-t-il durement, et en besogne !

Le docteur se leva comme malgré lui.

Johann poursuivit en parlant à Beccafico invisible :

— Puisque Son Excellence daigne rendre visite à un pauvre homme qui va mourir, fais ouvrir toutes les portes… Arrange-toi pour qu'il traverse la chambre de deuil… Ne lui cache pas que je suis bien bas… bien bas… Hélas ! la mort malheureuse et prématurée de la pauvre Barbe m'a porté le dernier coup… Va !

La trappe se referma.

— Ami, dit Johann à Falcone, ceci n'est point un hasard… Je suis très fort… Dis en passant quelques mots au séminariste pour lui faire prendre patience ; nous n'aurons besoin de lui qu'après mon entrevue avec la comtesse… Dans dix minutes, il faut que tu sois au palais Coriolani.

— Mais, au nom du ciel ! s'écria Falcone avec une véritable détresse, comment voulez-vous que je m'y prenne ?

Johann haussa les épaules.

— Le docteur Antonio Doni, répliqua-t-il, est parti ce matin pour Salerne… Ce n'est pas un hasard : je mets la main à tout… mais cela peut sembler un hasard… comme la visite du ministre…

Il eut son petit rire sec et poursuivit :

— Voilà pour le Manuele… Quant à la comtesse, elle a reçu un billet doux ce matin… et tu trouveras à la porte du palais Coriolani un carrosse tout semblable à ceux du glorieux Fulvio… Le reste te regarde… Que diable ! entre médecins, on se remplace ; c'est de la confraternité… Et, quand on a affaire à une pauvre mère en quête de ses enfants… Mais voilà Son Excellence ! Va-t'en ! va-t'en !

Pier Falcone sortit par le couloir qui conduisait à l'ancien cabinet de travail de Barbe Spurzheim. C'est dans ce cabinet que Julien attendait, inquiet déjà, et triste de se voir séparé de sa soeur. Falcone entra dans le cabinet en courant ; il avait l'air d'un fou. Il pâlit et s'arrêta à la vue du vaste fauteuil où Barbe s'asseyait le soir précédent.

Johann avait ouvert précipitamment la petite armoire cachée dans la ruelle de son lit. Il approcha de son oreille cet instrument composé d'un pavillon d'ivoire, retenu par un cordon en tuyau flexible.

— Venez-vous me chercher ? demanda Julien à Falcone.

— Voyons ce qu'il va répondre, pensa Johann, qui avait parfaitement entendu la question, il n'est pas fort… mais je n'aime pas les gens trop forts.

— Il s'agit bien de vous ! repartit Falcone ; c'est ici la maison du diable !…

— Privato conduit Son Excellence par les chambres de deuil.

Le papier contenait ces mots :

« On n'a plus trouvé la jeune fille dans la maison des Folquieri. »

Johann appuya son doigt contre son front. Il entendait des pas dans le corridor voisin.

— Il faudra profiter de cela, grommela-t-il en refermant sa petite armoire ; le beau joueur profite de tout… et je n'ai pas rencontré, depuis cinquante ans que je suis sur terre, un joueur aussi habile que moi !

S'étant ainsi rendu pleine justice, Johann Spurzheim s'arrangea sur son oreiller, et se prit à râler plaintivement parce que la porte s'ouvrait.

— Que Son Excellence veuille bien marcher doucement, dit Privato, qui parut sur le seuil, la plume derrière l'oreille, Sa Seigneurie est bien bas… bien bas !

Johann lui vota in pettoun ducat de gratification ; il n'abusait pas des gratifications, mais il avait parfois l'intention de récompenser la vertu. L'histoire ne dit point que le maigre et famélique Privato, poète distingué, ait jamais reçu son ducat.

— Cela sent la mort ici ! murmura le ministre en entrant.

Privato referma la porte derrière lui.

Le seigneur Carlo Piccolomini, ministre d'État du roi Ferdinand de Naples, avança de quelques pas en se guidant avec sa canne, comme un aveugle. Il y avait sur son visage hautain une expression mixte où la méfiance et la répugnance se mêlaient à doses à peu près égales.

— Êtes-vous couché, seigneur Johann Spurzheim ? demanda-t-il en arrivant auprès de la table où le docteur Pier Falcone faisait naguère son repas du matin.

Johann ne lui répondit que par un long et faible gémissement.

Le seigneur Piccolomini fit de nouveau trois ou quatre pas.

— N'avez-vous donc personne pour vous veiller ? demanda encore le ministre d'État.

Johann poussa une demi-douzaine de plaintes étouffées ; puis il répondit :

— Ah ! Votre Excellence… Ah ! digne seigneur Piccolomini ! votre conduite est celle d'un chrétien et d'un vrai gentilhomme !… Vous venez visiter un subalterne qui plie bagage pour l'autre monde… C'est beau, cela !… c'est même sublime, on peut le dire, dans ce siècle d'égoïsme et de dureté !… Mais vous avez toujours eu un coeur d'élite, seigneur Piccolomini, mon cher et bien-aimé maître… Ah ! Jésus Dieu !… ah ! Vierge mère !… faut-il donc tant souffrir pour que l'âme quitte cette misérable prison !…

Le ministre était au chevet du lit. Ses yeux, habitués peu à peu à l'obscurité, commençaient à distinguer la face hâve, diminuée et cadavéreuse du directeur de la police royale. Il pensait à part lui :

— Voilà un pauvre homme qui ne passera pas la journée.

— Votre Excellence songe à tout, reprit Johann entre deux plaintes ; Votre Excellence a daigné me demander pourquoi je suis seul et sans garde en cette extrémité… Ah ! Jésus Dieu ! sauveur du monde !… nous étions un ménage si uni… je ne pouvais souffrir autour de moi personne autre que ma pauvre Barbe… Aurais-je jamais pu penser qu'elle me précéderait où nous irons tous !… Je suis seul, en effet, seul et abandonné ici-bas, Excellence… et je n'aurais point de consolation, si je ne savais bien que mes heures sont comptées… Asseyez-vous, Excellence ; la tête est bonne encore, puisque j'ai pu songer aux intérêts de Votre Seigneurie…

— De grâce, seigneur directeur, dit le ministre, ne parlons que de vous.

— De moi ! se récria Johann ; j'ai rempli, Dieu merci, mes derniers devoirs de religion, et je n'ai plus rien à faire sur la terre… Jésus Seigneur ! et saint Jean, mon patron ! quand je pense qu'on m'a accusé d'ambitionner le poste illustre dont Votre Excellence est l'ornement !…

— Je ne l'ai jamais cru, seigneur Spurzheim.

— Il y a longtemps, seigneur Piccolomini, que je n'ai plus d'attache pour les choses de la terre… J'avais voulu donner à mon souverain et à vous une dernière preuve de zèle en déjouant les projets d'une association de malfaiteurs, réunis pour exploiter la bonne foi royale à l'aide d'un diamant prétendu soustrait dans les mines de l'Inde…

— Ah !… fit le ministre, vous avez quelques notions particulières ?…

— Excellence, j'ai été jusqu'à feindre d'entrer dans le complot…

— C'est pousser loin le dévouement, seigneur Johann !

— Ma vie était au roi, mon honneur aussi, Excellence… On trouvera dans mes papiers ce qu'il faut pour suivre cette affaire… En ce moment, je veux vous parler de choses beaucoup plus importantes… Si vous ne mettez pas le pied sur la tête de Fulvio Coriolani aujourd'hui même, demain Coriolani sera premier ministre, et Armellino, le traître, couchera dans le palais de Votre Excellence.

Ce qui faisait la force de Johann, c'est que, depuis du temps déjà, le seigneur Piccolomini sentait le sol de la cour trembler sous ses pas. L'impression de ce qui s'était passé la veille au palais Doria restait toute fraîche dans son esprit. Au point de vue politique, le seigneur Piccolomini était entre la vie et la mort. Johann le savait bien, lui qui avait creusé la mine de ses propres mains.

— Mon cher seigneur, dit le ministre cachant de son mieux son émotion, je suis touché du dévouement que vous portez à la personne du roi notre maître, profondément touché, je vous assure. Quant à l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, ce n'est que justice, car j'ai toujours été de vos chauds partisans… Vous aviez des ennemis… je vous ai couvert de mon mieux… Mais faites-moi la grâce de me dire comment je pourrais attaquer cet homme aujourd'hui même… Hier, il est sorti vainqueur d'une lutte…

— D'une escarmouche, Excellence, interrompit Johann ; d'une escarmouche engagée pour le faire sortir de ses positions… Vous avez dû garder la neutralité dans cette bataille d'avant-postes. Je conçois cela… Mais le coup est porté, croyez-moi ; le public est attentif désormais, parce qu'il a entendu le bruit de la fusillade…

— Eh, eh ! fit le ministre, suivant avec quelque étonnement cette série de métaphores guerrières, pour un agonisant, vous parlez à miracle, seigneur Spurzheim.

Johann laissa échapper deux ou trois gémissements.

— Moi seul sais ce qu'il m'en coûte, Excellence, répéta-t-il.

En même temps, il fit effort et se souleva sur le coude, afin de mettre un peu plus sa figure en lumière. Le ministre détourna les yeux ; Johann ne manquait jamais ses effets de cadavre.

— Écoutez-moi, seigneur, reprit le directeur de la police royale ; je donne à cet entretien le restant de mes forces… C'est sans regret, je l'affirme… Faut-il vous dire que je ne suis point suspect de travailler pour moi ?… Que m'importent désormais les choses de ce monde ?…

— Cher seigneur Spurzheim, dit le ministre d'un ton d'affectueuse compassion, je suis tout oreilles… Baissez la voix pour ne point trop vous fatiguer… et abrégez le plus que vous pourrez.

— Je suivrai votre bon conseil, Excellence, et je mettrai de côté ce que je voulais vous dire touchant les rapports dirigés contre moi, les petites intrigues, les calomnies répandues dans vos bureaux au sujet de l'affaire Brown…

— Quoi ! fit le ministre, vous savez… ?

— Seigneur, le gouvernement du roi s'est défié de moi… de moi, le dévouement incarné… On a saisi des lettres chiffrées, toute une correspondance secrète… Demain, quand je ne serai plus, le gouvernement du roi fera des excuses à ma mémoire… Mon dernier jour aura été précieux à l'État… Je lui léguerai les secrets de la confrérie du silence.

— Serait-il possible ? s'écria le ministre avidement.

— On rend volontiers justice aux morts, prononça Spurzheim avec mélancolie ; l'envie et la haine se taisent devant un cercueil… J'aurai peut-être quelques lignes dans la page glorieuse où l'histoire racontera l'administration de Votre Excellence.

— Ne pouvez-vous pas me dévoiler ce secret ?…

— Vous le saurez aujourd'hui même, seigneur, si vous ne reculez point devant ma proposition.

Le ministre avança son siège et dit :

— Parlez !

Johann rendit son petit contingent de plaintes ; puis il reprit :

— Entre deux et trois heures, la famille royale tout entière, les Doria et les Pamfili, se réuniront à la villa Floridiana, chez Son Altesse royale le prince de Salerne.

— Je sais cela.

— Savez-vous pourquoi cette réunion ?

— Pour régler les conditions du mariage entre Fulvio Coriolani et dona Angélie Doria.

— Et pour reconnaître Fulvio Coriolani, ajouta Johann Spurzheim, en qualité d'héritier direct et légitime de Mario, comte de Monteleone, dont les domaines restitués égaleront l'apanage royal.

Le ministre sauta sur son siège.

— Dites-vous vrai ? balbutia-t-il.

— Je dis vrai… et je continue : Coriolani, aventurier favori de fantaisie, prince fabuleux, était plus populaire à Naples que vous et vos illustres collègues… Que sera, je vous le demande, Coriolani, vingt fois, cent fois millionnaire, et cousin du roi ?…

— Mais, dit le ministre, est-il réellement l'héritier direct de Monteleone ?

— Non.

— Alors…

— Il est le fils du diable, seigneur, comme les tziganes du Sud appellent les enfants du hasard… Mais il est aussi fort, aussi habile, aussi adroit, aussi hardi que le diable son père… Il s'est fait des preuves de sa prétendue naissance… et il n'y a au monde que moi, Johann Spurzheim, capable de le confondre !

— Et vous êtes cloué sur votre lit ! s'écria le ministre.

— Par la maladie mortelle ! acheva froidement le directeur de la police royale.

Les bras du ministre s'affaissèrent le long de son flanc.

— Comment faire ?… murmura-t-il.

Cette parole s'échappa de la bouche du ministre comme un cri de détresse. Johann oublia de gémir et répondit :

— Vous avez fermé hier les portes de la prison Majeure sur six ou sept gentilshommes qui faisaient, sans le savoir, métier d'agents de mon département.

— Le marquis de Malatesta et ses compagnons ?

— Oui, seigneur.

— J'ai eu la main forcée.

— Je ne blâme pas Votre Excellence… je lui annonce seulement que ces jeunes seigneurs sont en liberté.

Le ministre se redressa.

— Et qu'ils attendent Votre Excellence, continua doucement Johann, au palais du ministre d'État.

— Dans quel but ?

— Quelle heure a Votre Excellence ? demanda Johann au lieu de répondre.

Le ministre consulta sa montre et répliqua :

— Deux heures.

— Il faut que, dans un quart d'heure, dit le directeur de la police royale, Malatesta, Sampieri et les autres, soient à la villa Floridiana… Ils savent leur rôle… Ils ont les preuves à l'appui… Et, si les preuves qu'ils ont ne suffisent pas, le deus ex machina paraîtra au moment opportun…

— Seigneur Spurzheim ! s'écria le ministre au comble de l'agitation, ce sont là pour moi des énigmes… Je ne puis m'avancer ainsi à l'aveugle.

— Chaque minute que vous perdez, Excellence, repartit Johann, donne un terrible avantage à votre adversaire.

— Cependant…

— J'ai dit. Que la responsabilité du retard retombe sur Votre Excellence !

Le ministre se leva et se dirigea vers la porte. Il allait comme un homme ivre. Johann le suivait de son regard le plus narquois.

— Si vous ne me retrouvez pas en vie, ajouta-t-il en guise d'adieu, je supplie Votre Excellence de ne pas m'oublier dans ses prières…

Le ministre descendait déjà l'escalier quatre à quatre. Johann eut un bon petit rire qui lui procura une quinte de toux sèche et prolongée.

— Ma poitrine sonne mieux qu'à l'ordinaire, pensa-t-il ; la convalescence fait des progrès évidents… C'est écrit, je les enterrerai tous !

Il prit sous son oreiller un crayon et une feuille de papier.

— Récapitulons ! se dit-il ; c'est le coup de feu… Je suis comme l'araignée au centre de sa toile… Si j'oubliais un seul fils, adieu l'ensemble !… Mais je n'oublierai rien… Quel joueur d'échecs j'aurais fait !

Il mouilla sa mine de plomb et traça quelques mots sur le papier.

— J'ai encore une assez belle écriture ! pensa-t-il, incapable de manquer l'occasion de se faire un compliment.

Le travail dont il s'occupait consistait à donner un nom à chacun des fils de sa toile d'araignée.

— Le séminariste est là… murmura-t-il en griffonnant ; la petite fille est au palais Coriolani… j'en suis sûr… On utilisera cela… Le ministre court à son poste… Malatesta, Sampieri et compagnie sont au leur… La pauvre Barbe… ah ! celle-là n'aurait pas pu me refuser son admiration ! Elle me comprenait si bien… J'ai arrangé l'affaire Brown et les chiffres… J'ai fait le nécessaire pour ce

Manuele… Le Pier Falcone ne m'embarrasse pas beaucoup ; c'est un pauvre garçon… Reste la comtesse… ce sera le bouquet ! un chef-d'oeuvre !

Il se frotta les mains d'abord, puis il rouvrit sa petite armoire et mit l'oreille au pavillon d'ivoire.

— Il se promène, le chérubin, reprit-il ; il s'impatiente… Dieu me pardonne !, je crois qu'il parle tout seul… Angélie !… Il fait un monologue d'amoureux !… Je me charge bien, moi, de le guérir radicalement de cet amour-là !

Il reprit son papier et y inscrivit le nom de Lorédan Doria ; encore un fil de sa toile.

La porte grinça sur ses gonds, Pier Falcone parut sur le seuil. Johann mit sa main au-devant de ses yeux pour le mieux regarder.

— Mon gendre, dit-il gaiement, tu as la physionomie parfaitement lugubre ; donc, tu as réussi sur toute la ligne ; parle vite, nous sommes pressés.

— J'ai réussi, prononça tout bas le docteur.

— Manuele ?…

— Manuele ne parlera pas.

— La comtesse ?…

— La comtesse est en bas, dans le carrosse.

— Mon gendre, tu vaux décidément ton pesant d'or ! s'écria Johann Spurzheim ; viens m'aider, je veux me lever ; il nous faut

jouer une petite scène préparatoire… Le personnage le plus important ici, ce n'est pas la comtesse douairière de Monteleone.

Et, pendant que Pier Falcone l'aidait à sortir de son lit :

— Tu feras entrer la comtesse, reprit-il, par les appartements de droite… il ne faut point qu'elle voie trop les apprêts du deuil… Tout doit être rose et couleur de sourires à la veille de nos bienheureuses fiançailles…

q

Chapitre 11 L'écusson de Monteleone

Il y avait plus d'une heure que Julien était seul dans cette chambre dont nous avons fait la description dans un de nos précédents chapitres, et qui servait naguère encore de cabinet de travail à Barbe de Monteleone, femme du directeur Spurzheim.

On avait dit à Julien que son père, Manuele, l'attendait ; on lui avait dit, en outre, que son sort allait se décider. Julien était venu là le coeur plein de vagues et romanesques espoirs. Ce ne devait pas être pour rien que la Providence avait conservé miraculeusement la vie de Céleste et la sienne. En vain se défendait-il contre ces inexplicables mouvements que sa foi sincère appelait superstition, et que réprouvait sa jeune philosophie ; le coeur écoute-t-il tous ces raisonnements ? Son coeur tressaillait d'aise ; Céleste l'avait dit : une vie nouvelle s'ouvrait. Ils allaient avoir du bonheur ! Et qu'était le bonheur, sinon Angélie, l'éblouissante vision qui avait éveillé son enfance ?

Certes, Julien ne voyait point encore l'échelle mystérieuse dont les degrés, gravis, devaient le hausser jusqu'à elle ; mais son esprit s'enhardissait à faire ce rêve impossible. Il se souvenait bien. Là-bas, dans l'église de Saint-Janvier-des-Pauvres, Angélie l'avait regardé. Et qu'elle était belle, Vierge sainte ! Et comme le coeur de Julien s'était serré sous ses regards ! Elle avait rougi ; ce n'était point illusion, cela ! puis, tout à coup, la pâleur avait remplacé le pourpre de ses joues, à ce point que Julien avait voulu s'élancer vers elle pour la soutenir.

Ces choses, il ne les avait pas même dites à Céleste, sa confidente chère et douce. Un sourire, à propos de ces choses, lui eût brisé le coeur.

Pourquoi avait-elle rougi, puis pâli, cette fille divine ? L'appel violent et muet de l'âme de Julien avait-il touché son âme ? Oh ! comme il avait prié toute cette nuit et les jours suivants ! Quelle ardente charité il avait prodiguée aux pauvres hôtes de Saint-Janvier. Et s'il avait voulu se tuer, c'est que dans cette soirée de désespoir, son découragement lui avait dit : « Tu t'es trompé, elle n'a pas rougi, elle n'a pas pâli, elle ne t'a pas regardé !... »

C'était austère, l'ameublement de cette chambre. Certes, rien n'y invitait aux voluptueuses rêveries qui bercent les imaginations de vingt ans dans un boudoir de femme. Barbe Spurzheim, en son vivant, était à peine une femme. Ces murailles nues, aux moulures sombres et droites, ces rares tableaux de maîtres, représentant des scènes tragiques ou religieuses, ces in-folios ouverts sur des pupitres de chêne assombris par le temps, tout cela reportait Julien vers les sévérités connues des saintes demeures qu'avait fréquentées son enfance. Mais son esprit n'avait pas be-

soin, en ce moment, du secours des objets extérieurs pour s'élancer dans le chimérique pays des rêves.

Il était assis dans le fauteuil où nous avons vu Pier Falcone le soir précédent. Le clavecin ouvert était en face de lui. Au-dessus du clavecin, une Sainte Cécile, d'Antonietta Pinelli, les yeux au ciel, semblait baigner ses sens et son âme dans une mystique harmonie. C'était assez. Une vision plus belle de la sainte patronne des pieuses symphonies, un ange plus blond, plus suave, mieux inspiré, venait s'asseoir pour lui devant le clavecin, promenant lentement ses doigts sur les touches muettes. Et Julien écoutait en extase je ne sais quel concert délicieux qui était la voix de jeunes amours.

Une fois, ce rêve devint réalité. Le vent lui apporta de vrais chants, graves et lugubres. Il se leva pour aller à la fenêtre. La fenêtre donnait sur les cours. Julien vit en face de lui une porte tendue de noir, et des prêtres qui montaient le perron en psalmodiant une hymne funèbre.

Il y avait un mort dans la maison. Quand Julien revint à sa place, ses idées avaient tourné. Les prêtres ne seraient pas venus ainsi chanter pour la pauvre Céleste. On les eût emportés tous deux, le frère et la soeur, sans bruit à la chapelle voisine, et, de là, au cimetière.

Angélie avait-elle remarqué seulement l'absence du jeune séminariste aux offices de Saint-Janvier-des-Pauvres ?...

En regagnant sa place, Julien se disait :

— Qui donc peut retenir notre père, Manuele ?... Céleste est toute seule et m'attend.

Son regard tomba sur le dossier du grand fauteuil qui était en face de lui. C'était le fauteuil de Barbe. L'étoffe, brodée, représentait un écusson. Julien était versé dans l'étude du blason.

— De gueules au coeur d'or, murmura-t-il, percé de deux épées du même en sautoir !... L'écusson des comtes de Monteleone !

Était-ce un hasard ? Les meubles de famille sortent parfois ainsi des maisons éteintes et vont, dépareillés, dans d'autres demeures, selon le sort de l'encan. Julien regarda mieux cette chambre.

De toutes les histoires qui avaient bercé son enfance, l'histoire du saint Mario, comte de Monteleone, était celle qui l'avait frappé le plus vivement. Il en savait tous les détails. Le soupçon lui était venu souvent que Manuele Giudicelli, son père adoptif, avait été mêlé à ce drame du Martorello. Bien des fois il avait songé à ces enfants orphelins nés dans l'opulence, et qui allaient maintenant à la grâce de Dieu. Monteleone s'était sans doute assis dans ce fauteuil.

Machinalement, et sans savoir, sa main s'étendit vers un guéridon qui était auprès de lui. Sa main rencontra un petit livre relié en chagrin brun avec fermoirs d'or. Il le prit, il le regarda. L'écusson de Monteleone était estampé sur le plat du petit livre avec la devise latine : Agere, non loqui.Julien l'ouvrit. C'était une Imitation de Jésus-Christ.Sur la première page blanche, deux lignes étaient tracées ; une écriture de femme :

« Maria m'a donnée à Mario, le jour de sainte Marie, 15 août 1808. »

Les larmes vinrent aux yeux de Julien.

Les deux enfants, en ce temps-là, étaient encore dans la maison heureuse. Maria des Amalfi avait fait ce pieux présent à son époux, Mario, le jour de leur commune fête. Un beau jour où tant de caresses s'étaient sans doute échangées autour des deux berceaux !…

Mais quelle était donc cette maison où vivait ainsi le souvenir de Monteleone ? L'agitation prenait Julien. Les heures passaient. La pauvre Céleste, inquiète et triste, devait déjà guetter les pas dans l'escalier de la maison des Folquieri.

Julien se mit à marcher de long en large dans la chambre. Ce fut à ce moment que Johann Spurzheim, ouvrant la petite armoire de sa ruelle, interrogea son pavillon d'ivoire.

À mesure que les minutes s'écoulaient, l'impatience de Julien augmentait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'avança vers la porte pour prendre langue et s'enquérir de Manuele, au nom de qui on était venu le chercher. Comme il arrivait en face de la porte, celle-ci tourna lentement sur ses gonds. Julien recula jusqu'au milieu de la chambre, tant l'apparition qui s'offrit à ses yeux était extraordinaire et inattendue. Sur le seuil, et soutenu par le cavalier qui était venu le prendre à la maison des Folquieri, un cadavre vivant chancelait et tremblait.

Julien n'avait jamais occupé son esprit à ces lectures frivoles qui charment nos premières années. Il ne savait rien de ces imaginations fantastiques et brumeuses qui sont le propre de certains génies allemands et anglais.

Si Julien eût été comme nos écoliers, dont les pupitres sont toujours pleins de romans, il aurait reconnu du premier coup d'oeil un de ces fantastiques personnages dont on entend craquer le squelette dans les contes d'Hoffmann.

Il n'avait plus que les os et la peau, de pauvres os faibles et mal attachés ; une peau grise et ridée comme celle d'un serpent desséché. Il était petit ; littéralement, on l'eût terrassé en soufflant dessus.

C'était en plein jour, et pourtant Julien se demandait s'il était bien éveillé.

Johann Spurzheim, car le lecteur n'a pu manquer de le reconnaître, s'arrêta sur le seuil. Son regard clignotant et incertain alla chercher Julien, puis se baissa presque aussitôt.

— Il fait trop jour ici, murmura-t-il d'une voix essoufflée.

— Voici le jeune homme, dit Pier Falcone.

— Il fait trop jour, répéta Johann, cela me blesse !

Il ferma les yeux et frissonna. Pier Falcone referma la porte derrière lui, l'accota dans l'angle comme un objet inerte, et courut tirer les rideaux des croisées.

Johann lui dit quand il revint :

— Voyez comme je me tiens bien tout seul !

Julien attendit, immobile et muet de surprise.

— Allons ! fit le petit spectre en s'accrochant aux habits de son conducteur ; un coup de collier, ami. En avant !... je ne veux pas qu'on me porte !

Pier Falcone le prit sous les deux aisselles et le spectre commença de se mouvoir péniblement.

Il était drapé dans une sorte de douillette piquée et ouatée dont les revers, quand ils s'ouvraient, laissaient voir l'effrayante anatomie de ses jambes. Il arriva, soufflant et gémissant, jusqu'à Julien, qui ne bougeait pas. Il parvint à mettre ses mains crispées sur ses épaules, et il le regarda. Il le regarda longtemps.

Julien sentait comme un tremblement inégal et convulsif dans tout ce misérable corps. Mais la figure du cadavre restait calme. Ses yeux étaient clairs ; un sourire cruel et qui glaçait errait autour de ses lèvres décolorées.

— Il lui ressemble beaucoup… beaucoup ! murmura-t-il en se tournant à demi vers le docteur.

Julien était à la gêne ; les prunelles de cet homme le piquaient.

— Seigneur, dit-il, ne verrai-je point mon père Manuele ?

— Beaucoup !… répéta Johann ; il lui ressemble beaucoup !

— J'ai une soeur, reprit Julien, qui est seule à la maison… Elle m'attend… Je voudrais la rejoindre.

— Mets-moi dans ce fauteuil, ami, dit Johann à Pier Falcone ; je suis bien las… Ne me porte pas… je ne veux pas qu'on me porte !

Pier Falcone l'aida à se traîner jusqu'au fauteuil brodé qui portait l'écusson de Monteleone. En s'y jetant Johann dit :

— Pauvre Barbe !… elle a parlé de sept jours… mais c'était pour m'effrayer… Elle avait un peu de méchanceté dans le carac-

tère. – Mets quelque chose sur ma tête, ami, reprit-il, j'ai froid… Drape une couverture sur mes pieds. Tiens, le châle de la pauvre Barbe qui est accroché là-bas… Dieu sait que je ne garde pas rancune à sa mémoire, bien qu'elle ait parlé de sept jours…

Quand Pier Falcone l'eut bien arrangé dans le fauteuil, Johann éleva la voix :

— Fais approcher le jeune homme ! ordonna-t-il.

Falcone amena Julien. Johann fixa sur lui son regard froid et dur.

— Manuele ne viendra pas, prononça-t-il d'une voix stridente ; Manuele est mort !

Julien poussa un cri.

— Mort ! répéta-t-il ; Manuele !… mon père !…

— Il lui ressemble beaucoup !… grommela pour la troisième fois Johann ; ce sont ses yeux… et sa bouche prit cette expression quand on vint lui dire : « Tes enfants sont enlevés !… »

Julien n'entendait pas. Au moment où il allait parler, Johann lui ferma la bouche d'un geste sec et cassant.

— Taisez-vous, dit-il, nous causerons plus tard… Vous avez le temps… Vous ne retrouveriez plus votre soeur à la maison… Votre soeur a été enlevée !

Julien bondit et voulut s'élancer vers la porte.

— Restez, fit impérieusement Johann ; vous n'avez plus ici-bas qu'un seul ami et qu'un seul protecteur, c'est moi !…

— Ma soeur ! ma soeur ! sanglotait Julien en se tordant les bras.

— Ouvre la porte du cabinet, ordonna Johann au docteur.

Celui-ci obéit.

— Mettez-vous là, jeune homme ! poursuivit le directeur de la police royale ; regardez attentivement ce qui va se passer ici… Écoutez de toutes vos oreilles… Quoi que vous entendiez, pas un mot, pas un soupir !… Vous allez apprendre votre histoire… Votre histoire est terrible… Quand vous sortirez de là, vous serez un homme… Quand vous serez un homme, je vous donnerai l'arme qui doit venger les pleurs et le sang… Allez !

Julien était comme ivre. Il se laissa entraîner dans le cabinet voisin, dont Pier Falcone tira la draperie. Johann dit :

— Que la comtesse vienne sur-le-champ.

L'instant d'après, Maria des Amalfi, vêtue de deuil et voilée, entrait dans la chambre de Barbe. Pier Falcone était resté au-dehors. Julien, caché derrière la draperie, pressait sa poitrine à deux mains et retenait ses sanglots.

q

Chapitre 12 Le plaidoyer de Johann Spurzheim

Les rideaux fermés, la chambre était si sombre, que Maria des Amalfi ne vit rien d'abord, sinon une masse confuse et immobile

dans ce grand fauteuil qui était devant la table.
Julien, au contraire, placé dans un lieu plus obscur encore, Julien, dont les yeux, d'ailleurs, s'habituaient à ce demi-jour, put distinguer la taille noble et le doux visage de cette inconnue, car elle releva son voile en entrant.

Malgré la détresse profonde où le plongeaient les nouvelles qu'il venait d'apprendre, il sentit naître en lui un intérêt puissant qui l'étonna. Il n'avait jamais vu cette femme, et cependant c'était avec une sorte d'anxiété qu'il attendait le son de sa voix, comme s'il eût espéré le reconnaître. Mais ce premier mouvement tomba bien vite. Manuele, le pauvre vieillard qui avait élevé son enfance ; sa soeur, sa soeur chérie, sa seule compagne, toute sa famille ! Manuele mort ! sa soeur enlevée ! Si les paroles de cet homme, qui semblait être ici le maître, ne lui eussent donné la vague espérance de savoir, rien n'eut pu le retenir en ce lieu.

Maria des Amalfi prononça tout bas, dès qu'elle fut à quelques pas de la porte :

— Suis-je ici devant Sa Majesté ?

Cette question nous dispense d'expliquer au lecteur de quel stratagème Pier Falcone s'était servi pour attirer la comtesse dans la maison du directeur de la police royale. Elle ne connaissait point Naples, et la vue des lieux n'avait pu la désabuser. Elle se croyait à la villa Floridiana, demeure du prince et de la princesse de Salerne, où le roi devait se trouver aujourd'hui.

Mais il y eut un contrecoup assez étrange. Julien, ce pauvre enfant qui arrivait du fond de la Sicile, ne connaissait pas le roi. Un grand trouble fit diversion aux souffrances de son coeur. Était-ce le roi, cet être bizarre qui lui avait parlé avec tant de sé-

cheresse, tout en se déclarant son seul protecteur sur la terre ? était-ce le roi qui lui avait annoncé si froidement deux crimes à la fois ? Il tendit l'oreille avidement pour écouter la réponse de ce spectre qui était Ferdinand de Bourbon.

La réponse ne vint point. Il plaisait au prétendu roi de garder le silence.

Au milieu de cet écheveau embrouillé d'intrigues, où ce singulier personnage se complaisait si amoureusement, c'était ici un acte important et décisif. Il en soignait la mise en scène. Manquer son effet ici, c'était risquer toute la partie. Et il jouait une grande partie, ce moribond redoutable et grotesque. Il jouait presque la même partie que Fulvio Coriolani, avec plus de raisons de la gagner puisqu'il avait moins de scrupules.

— Veuillez vous approcher de moi, comtesse de Monteleone ! prononça-t-il après un long silence.

Julien tressaillit violemment dans son réduit. C'était donc son destin de se trouver mêlé à cette tragique histoire, dont le prologue l'avait si vivement ému autrefois. Cette femme était Maria des Amalfi, la mère de douleur que la perte de ses enfants avait rendue folle.

Julien la regarda mieux ; il la trouva plus belle, plus noble. Il eût voulu s'agenouiller devant elle, et lui donner sa foi avec son coeur, comme faisaient jadis ces jeunes preux de la lance, consolant le deuil des veuves dépossédées. Cela n'est point incompatible avec l'éducation dévote et austère qui avait été celle de Julien. De nos jours, il n'y a plus guère que le prêtre pour rappeler de loin les vaillances de la chevalerie antique. Mais Julien n'était déjà plus un prêtre.

Julien, depuis quelques jours, avait bien des fois baissé les yeux en frémissant à la vue de ces jeunes et brillants soldats de la garde du roi, dont le flanc était battu par une épée. Il rêvait d'épée chaque fois que l'image d'Angélie venait le visiter. L'épée, c'était pour lui, qui vivait dans le passé, l'insigne de la liberté et de la noblesse, comme cette longue chevelure qui distinguait nos aïeux Francs des Gaulois vaincus. Hier, il souhaitait une épée pour conquérir Angélie ; aujourd'hui, une épée encore pour défendre et relever cette veuve…

Maria des Amalfi, obéissant à l'ordre de Johann, avança de quelques pas.

— Si c'est vous qui êtes le roi, murmura-t-elle, je supplie Votre Majesté de m'écouter et de me rendre justice… J'ai retrouvé le fils bien-aimé de Mario Monteleone.

— Tu mens, femme ! interrompit rudement Johann.

La comtesse se redressa et recula d'un pas. Julien eût voulu baiser le bas de sa robe.

Johann reprit d'un ton plus doux :

— Je vous prie de m'excuser, madame ; quand vous verrez à qui vous avez affaire ici, vous comprendrez que je n'ai pas le temps de choisir mes paroles… Vous n'êtes pas à la villa Floridiana et je ne suis pas le roi…

— Aurait-on abusé de mon ignorance ? s'écria Maria des Amalfi. Voudrait-on m'empêcher de voir le roi ?

Julien fit un mouvement comme pour s'élancer, mais il fut retenu par la réponse de Johann.

Johann répondit :

— On a profité de votre ignorance pour vous sauver, madame… Il faut, en effet, que vous voyiez le roi… que vous parliez au roi… que vous demandiez justice au roi… mais il faut auparavant que vous sachiez le nom de l'homme qui a tué Mario Monteleone, votre époux… afin de ne point commettre le sacrilège de donner le nom de fils à celui qui a fait de vous une mère sans enfants et une femme veuve !

Maria, pâle et chancelante, fut obligée de s'appuyer à la table pour ne point tomber à la renverse. Elle comprenait ou plutôt elle devinait ; mais elle ne croyait point. Ceci était une accusation contre Fulvio. Son coeur défendait Fulvio. Julien, lui, ne comprenait pas encore.

— C'est vous qui m'avez écrit une lettre ? murmura la comtesse.

— C'est moi, madame.

— Qui êtes-vous ?… Je ne vous connais pas.

Johann sentit bien que c'était là le moment solennel. Son coeur se serra contre sa creuse poitrine. Il rassembla tout son courage pour dire :

— Je ne peux pas aller vers vous… Venez vers moi et regardez-moi.

La comtesse obéit avec empressement, car la curiosité la pressait. Elle s'approcha de Johann, qui tourna son visage vers la pâle lumière filtrant à travers les fentes des rideaux. La comtesse eut

un mouvement d'effroi à la vue de ces traits horriblement ravagés.

— Non… dit-elle, non… je ne vous connais pas.

— Ah ! fit Johann avec un soupir qui, cette fois, partait de l'âme, je suis donc bien changé !

Le chagrin qu'il éprouvait de cela était assez fort pour combattre son angoisse. Mais il pensa :

— Tous ces gens qui avaient bonne mine sont morts avant moi !

— Regardez-moi, répéta-t-il ; un mourant ne peut ressembler à un homme en bonne santé… La lettre que vous avez reçue est d'un parent et d'un ami. Avez-vous donc tant de parents et tant d'amis, comtesse de Monteleone ?

— Il me semble, murmura Maria des Amalfi.

— Avez-vous oublié votre cousin David Heimer, le meilleur serviteur du feu comte ? prononça Johann en baissant la voix malgré lui.

Maria eut un tremblement par tout le corps. Johann se sentit pousser une sueur froide. Maria allait-elle se souvenir ?…

Elle passa la main sur son front à deux ou trois reprises. On eût dit, à l'horreur qui parut un instant sur son visage, que sa mémoire faisait effort pour renaître. Mais la science ne ment pas ; la mémoire de la folie ne renaît point dans la raison. Johann était sauvé. Le souvenir de la nuit du 13 octobre 1815 restait dans l'ombre.

La comtesse dit :

— Je me rappelle David Heimer, le compagnon et l'ami de Mario Monteleone… Est-ce donc bien vous qui êtes David Heimer ?

Au lieu de répondre, il lui tendit sa main qu'elle prit, mais dont le contact la fit légèrement frémir.

Julien cherchait laborieusement dans ses souvenirs le nom de David Heimer. Il était sûr de l'avoir entendu prononcer par son père Manuele.

— Bien des années se sont écoulées, ma noble cousine et maîtresse, reprit Johann d'un ton respectueux et tendre à la fois, depuis le temps où j'étais heureux de votre bonheur… Le tonnerre a éclaté plus d'une fois sur la maison de Monteleone… Mais Dieu clément, Dieu bon n'a point voulu que je quittasse cette terre sans donner une dernière preuve de mon dévouement à la bien-aimée compagne de mon bienfaiteur… Asseyez-vous là, au-devant de moi, comtesse… J'espère que ma faiblesse ne trahira pas ma volonté… Mes dernières paroles seront pour vous… et, si vous le voulez, le dernier acte de ma vie sera le meilleur et le plus glorieux, puisqu'il aura sauvé la postérité de Mario, mon parent et mon maître.

Maria des Amalfi prit le siège qui était en face de Johann. Derrière la draperie, l'attention de Julien redoublait.

— Vous le voyez bien, n'est-ce pas, madame ? continua Johann, dont la voix parut faiblir, vous voyez bien que mes heures sont comptées ?… Vous savez, à n'en pouvoir douter, que c'est un mourant qui vous parle ?… Dieu veuille que mes paroles aient auprès de vous l'autorité qui ne manque jamais aux paroles d'un

mourant… Je verrai accomplir le seul voeu qui me reste à former en ce monde !

« Je commence, et vous prie de ne point interrompre, par égard pour mon extrême faiblesse.

« Votre fils aîné est mort assassiné par l'homme qui a tué votre mari.

La comtesse poussa un gémissement étouffé.

— Il y a des monstres précoces, reprit Johann ; l'assassin de Mario Monteleone avait à peine seize ans… Madame, je vais vous rappeler des faits que votre maladie cruelle a chassés peut-être de votre mémoire… Il le faut, c'est un devoir impérieux que j'accomplis.

« L'excès d'une telle perversité vous soulève le coeur. Tant mieux ! vous échappez ainsi à la fascination de l'être le plus dangereux qui soit au monde…

— Le prince Coriolani, dit Maria faiblement, est mon bienfaiteur… C'est par lui que j'ai recouvré la raison…

— Mes forces s'en vont, madame, interrompit Johann ; je n'ai plus le temps de discuter : je raconte… Ne perdez aucune de mes paroles. Elles ont désormais le prix qui s'attache aux choses rares. Je ne me plains point de quitter cette vie, où j'ai beaucoup souffert… et la seule grâce que je demande à Dieu, c'est qu'il me donne encore un jour pour assurer la sauvegarde que j'ai préparée à la veuve de mon très cher maître… Elle en a besoin : de très grands périls la menacent… Si j'ai pu la mettre à l'abri, non pas derrière moi qui ne suis plus de ce monde, mais derrière ma mé-

moire, je m'en irai, content, rejoindre celui qui fut mon premier protecteur et mon meilleur ami.

Il resta sur cette phrase si vague, et dont Maria des Amalfi ne pouvait assurément saisir le vrai sens. C'était un jalon posé.

— Madame, continua-t-il en prenant le ton grave et précis d'un homme qui va faire une narration importante, vous aviez déjà perdu vos trois enfants, dont deux seront rendus à vos baisers si le Tout-Puissant nous aide… Le saint Mario, comme nous appelions tous notre excellent et cher maître, vivait dans la solitude et la douleur… Il pleurait à la fois ses enfants, sa femme et sa patrie : ses enfants enlevés, sa femme martyre et privée de raison, sa patrie, d'où l'avait chassé le soldat parvenu qui gouvernait alors le royaume de Naples…

« Mario était en Sicile, auprès du très auguste Ferdinand de Bourbon, son ami et son maître… Si vague qu'il soit, vous devez avoir gardé souvenir de ce temps ?

— Aucun, répondit Maria.

Sa voix exprimait ce trouble, cette angoisse plutôt, qui prend les personnes dont l'intelligence a été attaquée, quand elles essayent de soulever le voile pesant qui recouvre pour elles le passé.

Johann pensa :

— Elle est à moi !… Ils me croient mort… et je soulève des montagnes !

Il avait grand-peine à dissimuler son triomphe.

— Aucun !… répéta-t-il d'un accent chagrin ; j'aurais dû m'y attendre… mais la force de la vérité est telle, que je n'ai pas même besoin de vos souvenirs. Une nuit, madame, c'était le 13 octobre de l'année 1815…

Il fit une pause, et son regard perçant interrogea le visage de la comtesse. Ce visage restait calme. La dernière inquiétude de Johann s'évanouit.

— La nuit du 13 octobre 1815, poursuivit-il, nous étions réunis au Martorello pour fêter le retour du maître. La restauration de Ferdinand de Bourbon lui avait rouvert les portes de sa maison. Tout à coup, au milieu du repas nocturne, on vint dire à Monteleone qu'un étranger le demandait.

« Cet étranger, c'était Joachim Murat, l'ex-roi de Naples, son ennemi et son persécuteur. Le roi de Naples venait lui demander asile contre les troupes bourboniennes qui le poursuivaient.

« Mario Monteleone était un chevalier, vous le savez bien, madame…

— Oh ! oui !… murmura la comtesse, dont les yeux avaient des larmes ; Mario Monteleone était un chevalier, je le sais bien. Il dut donner asile à son ennemi !…

— Vous l'avez dit, comtesse… Mario Monteleone donna asile à Murat.

« En apparence, c'était sans danger pour lui, car nous étions tous là. Cependant il y avait à sa table trois étrangers. Je vais vous les nommer, madame, pour que vous répétiez leurs noms à votre fils. Le fils doit venger le père. En Italie, telle est la loi de notre amour et de notre haine.

« Il y avait d'abord le comte Giacomo Doria. Il y avait ensuite Loredano Doria, son fils. Il y avait enfin celui que vous appelez votre bienfaiteur…

— Le prince Coriolani ! s'écria la comtesse.

— En ce temps-là, madame, dit Johann Spurzheim avec froideur, je ne sache pas que le nom de Coriolani fût inventé… En tout cas, notre homme n'était pas prince… Il s'asseyait humblement au bas bout de la table… C'était un voyageur nommé le chevalier d'Athol, à qui Monteleone avait accordé l'hospitalité par hasard.

— Et c'est lui que vous accusez ?… demanda la comtesse.

Aucune parole ne pourrait rendre l'avidité passionnée avec laquelle Julien écoutait désormais.

— Monteleone fut trahi, répondit Johann, voilà ce qui est certain… Choisissez entre des serviteurs éprouvés et les trois étrangers… entre ceux qui perdirent tout à sa mort et ceux à qui sa mort donna une fortune immense… Car ces deux comtes Doria ont hérité de Monteleone… et cet Athol, devenu prince Coriolani, va épouser la comtesse Angélie, qui possède la moitié des biens de vos enfants.

Maria des Amalfi courba la tête en silence.

Johann poursuivit :

— Mais les preuves que je vous donnerai, madame, ne seront pas de simples inductions. Je sais que vous êtes prévenue… Je vous ferai comme Dieu fit à saint Thomas… Vous toucherez du doigt la plaie !

« Une chose que vous semblez ignorer, c'est que vous fûtes vous-même l'instrument terrible et fatal de la perte de Mario.

La comtesse se redressa indignée.

Julien se disait :

— Tout cela est conforme aux récits de notre pauvre père Manuele !

Il croyait, tant il était heureux de mettre un crime sur la conscience de son rival détesté !

— Madame, reprit Johann Spurzheim, il faut la nécessité pour me contraindre à vous causer cette peine : je le répète, vous fûtes, à votre insu, l'arme funeste qui porta le premier coup… Il y a là une ruse si odieuse, un stratagème tellement abominable, que la sueur froide me vient, rien qu'à vous en parler… Vous étiez folle, madame : on doit ici prononcer le mot. Votre folie, c'était la perte de vos enfants. Un homme, cette nuit-là, se glissa dans votre retraite et vous dit :

« – Le scélérat qui a enlevé vos enfants est dans cette maison ; il a nom Joachim… Allez ! courez !

« Et vous allâtes, pauvre mère ! Et vous courûtes… et aux premiers que vous rencontrâtes dans cette nuit de la vallée où vous erriez au hasard, vous criâtes :

« – Joachim ! Joachim !

« On vous suivit, car la campagne et les grèves étaient pleines de soldats. Et tous ces soldats cherchaient Joachim.

« Joachim était le roi Murat.

« Les soldats entrèrent au Martorello, où vous les conduisîtes. Murat et son noble défenseur furent faits prisonniers ensemble.

« Nous étions tous là, madame. Mais les deux Doria et le chevalier d'Athol avaient disparu…

Johann Spurzheim fit une pause.

La comtesse pressait son front à deux mains.

— Cela est horrible ! murmura-t-elle.

Puis elle ajouta comme inspirée :

— Cet homme, coupable d'un tel crime, aurait-il jamais osé se présenter devant moi ?

Il eût été évident, pour un observateur, que Johann comptait sur cette objection, et que même il l'attendait avec impatience. Un sourire triste vint contracter ses lèvres.

— Dieu a d'étranges voies, dit-il ; j'ai poursuivi cet homme pendant des années et je ne l'ai point trouvé, car il avait changé de visage et de nom. C'est vous, madame, encore vous qui me l'avez fait retrouver.

— Moi ?… répéta la comtesse.

— Nous viendrons tout à l'heure à l'assassinat de Monteleone, reprit Johann ; je ne parle maintenant que de l'odieux forfait de la nuit du 13 octobre… Je cherchais… Vers la fin de l'automne dernier, je fus conduit en France par la renommée de ce célèbre médecin, le docteur Daniel Back ; vous voyez, madame, que la science a été moins forte que mon mal… j'étais condamné puisqu'il n'a point su me guérir…

Au nom du docteur Daniel Back, l'attention de Maria des Amalfi avait redoublé.

— Le jour où je consultai pour la première fois ce prince de la science, poursuivit Johann Spurzheim, il était dans son jardin, en conférence avec un étranger, avec un étranger qui venait d'Italie… On me laissa libre dans le jardin.

« J'allais au hasard lorsque, tout à coup, j'entendis deux voix qui s'entretenaient de l'autre côté d'une charmille. J'écoutai, madame, je dois m'en accuser ; j'écoutai parce que, en passant, j'avais entendu prononcer le nom de la noble veuve de mon maître.

— Mon nom ! fit la comtesse ; alors c'était le prince qui était là ?

— C'était le chevalier d'Athol… et voici ce que j'entendis ; le chevalier d'Athol demandait :

« – Cette théorie des deux mémoires est-elle une vérité, docteur ?

« Je vous prie, madame, s'interrompit ici Spurzheim, de me faire répéter, si vous ne comprenez point, car ici est la preuve manifeste et palpable.

« J'ignorais alors, comme vous l'ignorez peut-être aujourd'hui ce que signifiaient ces mots : la théorie des deux mémoires.

« Le docteur Daniel répliqua :

« – C'est un fait qui semble désormais parfaitement démontré par l'expérience.

« – Alors, reprit Athol, à supposer que cette femme pût recouvrer la raison, elle ne se souviendrait point des faits contemporains de sa folie ?

« – Elle ne s'en souviendrait point.

« – Même des plus frappants ?

« – Même des plus terribles !

« Je ne voyais pas ce chevalier d'Athol, mais je le sentais sourire.

« Le médecin continuait, parlant de bonne foi et au point de vue de la science :

« – Quand elle aura recouvré la raison, ce qui lui sera restitué, ce sera la mémoire des faits antérieurs à sa folie.

« Le chevalier d'Athol salua et prit congé.

« Avez-vous compris, madame ?

— Oh ! moi ! pensait Julien dans sa retraite, les poings fermés, les sourcils crispés, j'ai compris ! j'ai compris !

La comtesse essuya la sueur de son front :

— C'est impossible ! murmura-t-elle ; Dieu ne saurait souffrir semblable perversité !

Nous voyons que Johann utilisait assez bien les renseignements à lui fournis par Manuele, sur le docteur Daniele.

— Une semblable perversité, madame, continua-t-il, est, en effet, difficile à admettre… Cependant il faut l'admettre… puisque

le prince Coriolani, fort de la réponse du docteur s'est présenté à vous la tête haute.

« En vous rendant la raison, il vous ôtait le souvenir. Le prétendu bienfait dont vous êtes si reconnaissante, c'était une ruse nouvelle… La preuve, c'est qu'il a dû vous proposer quelque marché, quelque infamie !

La poitrine de la comtesse rendit un gémissement.

— Il allait à coup sûr, reprit Johann ; pour que vous pussiez le reconnaître, il vous fallait redevenir folle !

— Oh ! fit Maria en se couvrant le visage, cela arrivera, je redeviendrai folle !

Si elle eût regardé Johann en ce moment, elle aurait vu sur ses traits un brusque mouvement d'épouvante.

— Venons au meurtre, madame, poursuivit-il ; c'est encore ici le hasard, c'est-à-dire la Providence qui a parlé.

« Je suis directeur de la police du royaume. Je sais tout, même ce qui se dit dans le cabinet du roi.

« J'ai appris qu'il y avait à Naples un homme qui se prétendait le fils aîné du saint Mario Monteleone, et qui, pour le public, portant un autre nom, s'était fait fort, auprès de Sa Majesté et de l'héritier de la couronne, de fournir les preuves complètes de sa naissance : le testament de son père, pour employer ses propres paroles, le témoignage de sa mère.

La comtesse frémissait de tous ses membres.

— Je vois que vous comprenez, madame, dit Johann.

— Non, répliqua-t-elle d'une voix étouffée, je ne comprends pas encore.

— Moi, je comprends ! moi, je comprends ! faisait Julien, qui mordait son mouchoir sanglant pour retenir le cri qui voulait s'échapper de sa poitrine.

— Prenez garde ! murmura Johann avec sévérité ; vous êtes la femme et la mère de ses victimes… J'en ai dit assez pour éclairer une conscience sincère.

Julien trouvait qu'il avait raison. Mais la comtesse dit :

— Parlez encore.

— Le roi, reprit Johann, aimait jadis Mario comme son propre fils, et Mario avait été le plus cher compagnon de François de Bourbon, prince royal… Ces deux augustes personnages ont pris en main la cause de l'imposteur… Qu'y a-t-il au monde de plus facile à tromper que les grands ?… ils se sont faits les champions du prétendu prince Fulvio Coriolani ; ils se sont rendus ses garants auprès de Lorédan Doria… Si vous ne voulez pas être persuadée, achevez votre oeuvre… Fulvio Coriolani a le testament de son père, le testament qu'il a volé à Mario assassiné… Allez lui donner le témoignage de sa mère !…

— Ayez pitié de moi, seigneur ! balbutia Maria ; quelles preuves avez-vous de ce crime ?

— Quelle preuve du vol ? s'écria Johann, qui parvint presque à se soulever, sinon les objets volés ?… Monteleone était au secret dans son cachot du Pizzo… un seul homme pénétra près de lui, ce fut l'assassin… Un seul homme se para audacieusement de ses dépouilles… c'est l'assassin !

Maria se laissa glisser à genoux.

— Il a le testament, reprit Johann trouvant, je ne sais où, la force de parler avec véhémence ; il a les actes de naissance… il a tout… Et tant que le souffle ne sera point arraché de cette lâche poitrine, Mario Monteleone demandera vengeance du fond de son tombeau !…

Trois heures de relevée sonnèrent en ce moment à la belle pendule renaissance qui était sur la cheminée de Barbe Spurzheim. La tête livide de Johann se redressa comme celle d'un serpent.

— Debout, madame ! s'écria-t-il ; l'assassin, dont je ne vous ai pas dit encore le vrai nom, le brigand Porporato qui porte si audacieusement le titre de prince est en ce moment devant ses juges !…

— Le Porporato ! répétèrent en même temps Julien et la comtesse.

Johann poursuivit :

— Debout, madame ! Voici l'heure où le meurtrier de votre mari s'empare du nom et de l'héritage de vos enfants… Debout !… ou soyez maudite, veuve sans mémoire, mère sans entrailles, maudite par votre époux, maudite par votre postérité !

Maria se leva ; ses yeux hagards s'égaraient dans le vide.

— Que faut-il faire ? balbutia-t-elle.

Johann frappa dans ses mains. Pier Falcone parut sur le seuil.

— Que la comtesse de Monteleone, dit-il à haute voix, soit conduite à l'heure même à la villa Floridiana !... Si quelqu'un tente de l'attaquer, parce qu'elle est veuve et seule, dites que le directeur de la police royale l'a choisie pour épouse... ce sera son égide !

Et, se tournant vers Maria stupéfaite :

— La main d'un mourant peut s'accepter, madame, dit-il avec tristesse ; je n'ai à donner que cela... Mon maître, qui me voit de là-haut, lit au fond de mon coeur !

Il sembla que des larmes venaient étouffer sa voix. L'émotion de la comtesse était au comble.

Johann acheva :

— Que Dieu me laisse un jour encore sur cette terre... ma noble maîtresse et ses enfants, si elle ne dédaigne point d'accepter, pour quelques heures, le nom d'un serviteur fidèle, seront à tout jamais délivrés de leurs cruels ennemis... Allez, Falcone ! s'interrompit-il ; le roi attend... la comtesse parlera désormais selon sa conscience.

Il tendit sa main froide et tremblante. Maria la prit, puis, se baissant brusquement, elle la baisa.

Pier Falcone l'entraîna jusqu'à la voiture.

À peine la comtesse et son guide avaient-ils disparu, que Julien s'élança hors de sa cachette.

— Je savais tout cela ! s'écria-t-il comme un fou ; je savais tout cela !... Bénie soit la bonté de Dieu qui met des hommes tels que vous, seigneur, en face de scélérats semblables à ce Coriolani !

Johann semblait littéralement épuisé par le long effort qu'il venait de faire.

— Au nom du ciel, seigneur, répondez-moi, reprit Julien ; est-ce cet homme qui a enlevé ma soeur ?…

Johann ouvrit la bouche pour prononcer un oui, mais il se ravisa. Les sentiers de Johann étaient toujours tortueux. Et il avait plus d'un adversaire à frapper.

— Non, répliqua-t-il tout bas ; crois-tu donc n'avoir qu'un ennemi, jeune homme, toi qui es le premier du royaume après Bourbon !…

Julien recula ébahi.

— Méfie-toi du Doria !… prononça Johann, plus bas encore.

— Qu'avez-vous dit ?… demanda Julien tremblant, moi !… le premier du royaume après Bourbon ?

— As-tu bien écouté ?

— Oui, j'ai bien écouté.

— Alors lève-toi et va où ton devoir t'appelle, Julien de Monteleone… Cette femme en deuil, dont on se servit comme d'un poignard pour tuer, c'est ta mère… le saint martyr qui mourut au Pizzo, c'était ton père !…

Julien étendit les bras et poussa un grand cri. Puis il se dressa de son haut.

— Une arme ! prononça-t-il entre ses dents serrées.

— Tu as une arme ! répliqua Johann froidement.

Julien tâta son flanc comme un soldat. Johann se prit à sourire.

— On ne punit pas de tels forfaits avec l'épée, dit-il, il faut l'échafaud… Tu as une arme pour faire monter le Porporato sur l'échafaud : il suffit de prouver que Fulvio Coriolani a été, la nuit dernière, dans la maison des Folquieri.

— Je le dirai…

— Prouve-le plutôt… Tu as une arme…

— Mais quelle arme ? s'écria Julien hors de lui.

— La bourse brodée de perles.

Un râle s'échappa de la poitrine de Julien. Il saisit la bourse entre ses mains crispées, l'éleva au-dessus de sa tête et partit comme un trait.

Johann, resté seul, ferma les yeux et s'étendit commodément sur le fauteuil de la pauvre Barbe.

— Le ver de terre a tué le lion ! murmura-t-il, tandis qu'une expression de béatitude se répandait sur son maigre visage ; je serai comte de Monteleone… et je les enterrerai !

q

Chapitre 1 Un coeur percé de deux épées

Il y avait, dans les immenses jardins du palais Coriolani, un pavillon, modèle de riche et gracieuse élégance, qu'on appelait le

Romitorio-Dolci. Le vénérable banquier de la cour y avait ses appartements de plaisance, dont il n'abusait point, à vrai dire.

Il n'en était pas de même tout à fait de Nina, sa charmante nièce, dame d'honneur de la princesse de Salerne. Nina aimait ce réduit délicieux, suffisamment séparé du palais principal pour que la médisance n'eût point à mordre. Elle était, du reste, à la cour du roi de Naples, dans une position exceptionnelle. On l'y traitait en dame, parce qu'elle avait manifesté l'intention très arrêtée de ne se marier jamais. Son caractère hardi, son esprit à la fois charmant et redoutable, la fortune de son oncle Massimo Dolci, que l'on présumait énorme, la faveur avouée de la princesse de Salerne, tout cela tenait à distance les aiguillons de la malice.

Nina faisait ce qu'elle voulait. Les gens chagrins ou jaloux, qui avaient voulu de temps en temps gêner sa libre fantaisie s'en étaient toujours repentis. Sous le couvert du nom de son oncle, elle habitait fréquemment ce pavillon, quand son service ne la retenait point à la cour ; c'était là son poste de bataille. La dame d'honneur de la princesse de Salerne redevenait la Fiamma, le gentil et puissant lieutenant de Beldemonio.

Elle avait fait du pavillon Dolci un petit temple charmant. Elle s'y plaisait. Bien souvent elle y passait de longues heures toute seule, s'entretenant avec ses souvenirs.

Pour se rendre du palais au pavillon Dolci, il fallait traverser le jardin dans toute sa longueur.

Ce n'était pas Nina qui était en ce moment dans le boudoir orné de ravissantes peintures ; c'était dona Angélie Doria. Angélie attendait Fulvio.

Elle était calme, ou plutôt il y avait en elle je ne sais quelle résolution sombre et hardie qui n'était point dans sa nature. Elle regardait souvent le sentier bordé de lauriers roses qui allait s'enfonçant et tournant parmi les bosquets.

C'était par là que le prince Fulvio allait venir. Et le prince Fulvio tardait au gré d'Angélie, pour qui jusqu'alors tout avait été sourire ici-bas, et qui n'avait pas encore appris la dure science d'attendre.

Fulvio était parti du palais sur les pas de Nina, qui lui avait annoncé la présence d'Angélie.

Cette ombre profonde, où ses espoirs et ses aspirations s'étaient noyés un instant, allait s'éclaircissant. Il redevenait lui-même. Le jour se faisait pour lui, et, selon la versatilité même de sa nature, toutes les choses qu'il venait de voir tristes et voilées de deuil se coloraient maintenant, comme si un gai rayon de soleil les eût tout à coup frappées.

En quittant le salon où avait eu lieu son entretien avec la comtesse, veuve de Monteleone, il prit incontinent le chemin du pavillon Dolci. Il n'avait qu'une pensée à cet instant, baiser la main d'Angélie et lui rendre grâces à genoux.

Mais avez-vous remarqué cela ? Une chose singulière, curieuse assurément, et tout aussi incontestable que la lumière du jour ! avez-vous observé ce phénomène de la maturation de l'idée ? L'idée surgit tout à coup, comme le fruit mûr se détache soudain de l'arbre.

Il y avait loin du palais au pavillon Dolci ; une route charmante, tout ombreuse et fleurie, le long de laquelle, çà et là, les

statues blanches souriaient dans le feuillage noir. Entre deux se trouvait le labyrinthe, cet écheveau de charmilles qui ne manque jamais aux jardins mythologiques. À défaut du fil d'Ariane, pour marcher droit dans ce dédale mignon, il fallait au moins regarder devant soi.

Le prince Fulvio avait entamé sa route à grands pas. Au bout d'une minute, vous l'eussiez trouvé au fond du labyrinthe, la tête penchée sur sa poitrine, pensif, perdu et allant au rebours de sa direction première. L'idée était mûre, elle venait de se faire jour. Mais les circonstances la rendaient si invraisemblable, cette idée, que le prince Fulvio dut la repousser tout d'abord. C'était du roman, c'était de la comédie, du roman double, de la triple comédie !

Fulvio n'en voulait pas, de cette idée, qui donnait pour dénouement à sa vie une péripétie alambiquée et vulgaire. Il se roidissait contre elle de toute la force de ses répugnances ; cela ne pouvait pas être. La carrière d'un homme de sa taille, à qui Dieu donna la vigueur indomptable, l'audace, la foi, tout ce qu'il faut pour lutter et pour vaincre, ne peut pas finir comme ces petits imbroglios nigauds qui amusent la foule dans les théâtres populaires.

Il haussait les épaules avec dédain, ce beau Fulvio. Il avait aux lèvres un sourire de mépris. Il murmurait dans la sincérité de son coeur :

— C'est insensé !... c'est impossible...

Mais le rouge lui montait au front. Mais la pâleur venait remplacer bientôt l'incarnat de ses joues. Mais il était ému, inquiet,

presque tremblant. Mais il s'arrêtait machinalement parfois, et vous eussiez vu perler des gouttes de sueur à ses tempes.

— Pourquoi n'ai-je pas songé à cela plus tôt ? se demanda-t-il.

Fulvio s'arrêta sous le bosquet. Il s'assit sur un banc et tira de son sein le portefeuille où étaient préparés et mis en ordre les papiers qui devaient lui servir, à la villa Floridiana, pour consolider son imposture. Ces papiers étaient ceux qu'il avait trouvés dans l'armoire de marbre, lors de la visite nocturne aux ruines du Martorello.

Ils se composaient de six feuilles détachées. La première était l'acte de naissance du jeune Mario, comte de Monteleone, le fils aîné, qui portait le nom de son père et de sa mère. La seconde et la troisième étaient les actes de naissance de Julien et de Céleste. La quatrième était l'acte de mariage de Monteleone avec Maria des Amalfi. La cinquième, composée de deux parties libellées à plusieurs années de distance, contenait le récit de l'enlèvement du petit Mario, puis le récit de l'enlèvement du frère et de la soeur. Il était notarié. Mario Monteleone y avait ajouté quelques observations en marge. Enfin la sixième, entièrement de la main du feu comte, était son testament, adressé à son fils aîné, en cas que la bonté de Dieu pût le mettre jamais à même de l'exécuter.

Fulvio avait lu maintes fois ces diverses pièces. Et cependant il les parcourut en ce moment avec une avidité singulière. Évidemment, le sens en était changé pour lui. Évidemment, il y découvrait des choses qui lui avaient échappé jusqu'alors.

— Cet homme se sentait entouré d'ennemis ! murmura-t-il en déposant le paquet de papiers sur le banc ; on devine cela aux précautions qu'il prenait… et sans doute il a dû prendre encore

d'autres précautions qui sont restées inutiles, et que je ne connais pas !...

Ses mains se croisèrent sur ses genoux ; il se prit à réfléchir.

— Il aurait mon âge, reprit-il en pensant tout haut, et cette fois, c'était bien véritablement sa fameuse idée qui se traduisait à son insu ; il aurait mon âge à peu près... exactement même... du moins tout porte à le croire... Il vint au monde au commencement du siècle... et je ne dois pas avoir plus de vingt-trois ans... quoique ma vie me semble déjà si longue ! Il fut enlevé par des pirates, complices d'une trahison domestique... Mon enfance s'est passée sur la mer...

Il reprit à la main une des feuilles détachées. C'était par hasard l'acte de naissance du fils aîné de Mario et de Maria. Ses doigts se mirent à le froisser.

Il poursuivit :

— J'ai beau interroger mes souvenirs... je ne vois, dans le lointain de mes premières années, ni grand château... ni père à cheveux blancs... ni doux visage de mère... Folie ! folie ! s'interrompit-il avec colère contre lui-même ; ne voilà-t-il pas que je songe à tout cela sérieusement !

Son sourire voulait être dédaigneux et railleur. Mais il y avait dans ses yeux tant de tristesse !

— Les tziganes vinrent une fois vers la baie de Sainte-Euphémie, poursuivit-il, est-ce que mon coeur battit ? Non. Mais, s'interrompit-il encore avec une animation soudaine, mon coeur battit dans le cachot du saint Monteleone !... Et combien de fois ne

me suis-je pas interrogé avec étonnement, me demandant pourquoi cet intérêt sans motif, ces émotions étranges !…

Sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Ai-je entendu jamais, fit-il comme s'il eût plaidé déjà contre son propre scepticisme, ce nom de Monteleone sans tressaillir jusqu'au fond de mon coeur ?… La cause de mon trouble, la cause inconnue, c'était peut-être un vague souvenir !…

« Et là-bas, dans la vallée, lorsque je vins, plein de la pensée de ma belle Angélie, ambitieux, ardent, prêt à briser du pied tout obstacle, quelle angoisse me serra l'âme en pénétrant dans cet asile où deux êtres qui m'étaient inconnus avaient joui d'un bonheur simple et tranquille !…

« Inconnus ! se reprit-il ; peut-on appliquer ce mot à ceux qui étaient déjà les meilleurs amis de mes rêves : Mario Monteleone, Maria des Amalfi ; le saint homme et la douce martyre !…

« Mais il ne s'agit plus de moi. On se trompe soi-même… Il s'agit d'un être privé de raison, d'une pauvre folle qui me prend pour son époux, rajeuni par miracle, et qui me salue de ce nom, que je vais prendre indûment aujourd'hui : Mario Monteleone !…

Fulvio subissait une loi ; Fulvio était prudent pour la première fois de sa vie. Son désir plaidait pour l'idée tard venue qui était la vraisemblance ; sa raison riait et raillait. Et la fièvre lui montait au cerveau, parce que tout cela était en dehors de son plan de bataille, et qu'il n'avait point compté sur ces agitations qui se jetaient au travers de son effort.

Il avait besoin de tout son sang-froid. Il le sentait. Sa tête bouillante n'avait déjà plus peut-être le calme qu'il faut à la pre-

mière heure d'une bataille.

Le temps pressait, l'heure du rendez-vous royal allait sonner, et il lui eût été impossible de s'arracher à cette rêverie où il était entré avec tant de dédain.

— Mario ! reprit-il froissant toujours l'acte de naissance entre ses mains brûlantes ; elle m'appelle Mario !... elle me demande pourquoi les années, loin de blanchir mes cheveux, avaient ramené la jeunesse sur mon front...

« Et plus tard, quand je l'ai revue à son retour de France, après le miracle opéré par la science... quel trouble dans son regard !... Et pendant toute cette entrevue, dont le souvenir restera gravé en moi, dussé-je vivre un siècle, combien de fois son coeur ne s'est-il pas élancé vers le mien !...

Il s'arrêta court et reprit :

— Il y a plus : malgré ses dénégations, je ne suis pas bien sûr qu'elle ne croie pas encore voir en moi son fils perdu, l'héritier légitime des comtes de Monteleone !...

Il se tut. Comme surcroît, d'autres souvenirs lui arrivaient en foule ; entre autres, les mots échappés aux Compagnons du Silence, lors de son entrée dans la crypte du couvent du Corpo-Santo. Ces mots le frappaient bien plus vivement qu'à l'heure même où ils avaient été prononcés.

— Ce sont les mêmes traits ! avaient dit les chevaliers du charbon et du fer.

Dans leur bouche, c'était comme un aveu arraché par l'évidence. Il croyait voir encore le regard étonné de ces hommes glis-

ser de son visage au visage du mort. Malgré son ignorance d'alors, malgré son insouciance, ç'avait été pour lui un solennel instant. L'impression renaissait intacte aujourd'hui. Il faisait appel à sa mémoire, et se disait tout au fond de sa conscience :

— Oui, ce sont les mêmes traits !... Je retournerai au couvent du Corpo-Santo, je soulèverai encore le marbre de cette tombe... le même miroir reflétera les traits de mon visage, et ceux de Monteleone... Je verrai... je verrai !...

Il voulut déposer le papier, qu'il sentait humide entre ses mains baignées de sueur. Mais son regard étant tombé par hasard sur la partie que couvraient naguère ses doigts crispés, un cri étouffé s'échappa de sa poitrine. Entre les lignes de l'acte de naissance, d'autres lignes mystérieuses surgissaient, pâles, mais assez distinctes pour qu'on en pût deviner les caractères. Il est des secrets qu'un aventurier ne peut ignorer.

Fulvio connaissait la vertu de certains agents chimiques qu'on appelle en Italie tinte di sapientia, et qui forment une encre invisible jusqu'au moment où le réactif convenable les fasse apparaître aux yeux étonnés. Quelques-unes de ces encres paraissent au simple contact de l'eau ; d'autres ont besoin de la chaleur pour renaître.

Fulvio ouvrit brusquement son gilet et sa chemise. Il appliqua le papier déjà réchauffé contre sa poitrine qui brûlait, et il sentit dessous les battements précipités de son coeur.

— Cet homme se savait entouré d'ennemis, prononça-t-il pour la seconde fois, tandis que ses doigts frémissaient d'impatience ; je n'ai sans doute qu'une partie de ses secrets... Frappé coup sur

coup par une main invisible, il multipliait ses précautions au hasard…

Son regard s'éleva vers le ciel, et il reprit avec un profond mouvement de piété :

— Que la lumière se fasse, Seigneur !… J'ai juré de protéger la postérité de Monteleone, et j'ai juré de le venger… Je suis prêt ; dussé-je briser mon propre piédestal, je veux accomplir mon serment !

Sous ces paroles, il y avait un cri de son âme qui allait répétant :

— Si c'était moi !… si c'était moi !…

Ce fut lentement et presque timidement qu'il retira de son sein le papier introduit avec tant de vivacité. Il le tint un instant ouvert sans oser y porter ses regards. Mais, enfin, son oeil s'abaissa ; tout son corps eut un choc. Ses paupières battirent, et sa joue changea par deux fois de couleur. Il n'y avait que deux lignes tracées à l'encre sympathique. La chaleur de la poitrine de Fulvio faisait revivre directement les caractères. Ces deux lignes disaient :

« Le fils aîné de Mario, comte de Monteleone, porte l'écusson de sa maison gravé sur le bras gauche. »

Ces sortes de tatouages, si communs chez nous parmi la classe populaire, se pratiquent là-bas même dans les grandes familles. Les serviteurs montagnards y sont fort habiles. Il n'est pas rare de voir des enfants, dans l'Italie du Sud et aussi en Sicile, porter leur nom tatoué en toutes lettres sur le sein ou autour du bras. L'étonnante quantité d'enlèvements qui a lieu sur les côtes et

dans le voisinage de la montagne, a sans doute perpétué cette coutume. Mais il y a un fait constaté. Le tatouage, qui, sur la personne des adultes, laisse des traces en quelque sorte indélébiles, s'efface, pour les enfants, vers l'âge de puberté, par suite du grand travail d'élimination qu'amène la crise de l'âge. Aussi, ces précautions ou ces enfantillages sont-ils sans inconvénient aucun. L'année où pousse la barbe enlève ces étiquettes désormais inutiles.

Fulvio se leva, le papier s'échappa de ses mains.

— Un coeur percé de deux épées !... murmura-t-il, sur le bras !... Je n'ai pas rêvé cela !...

Ses yeux avaient quelque chose d'égaré. Il dépouilla son frac avec précipitation, il retroussa la manche gauche de sa chemise et regarda son bras. La peau blanche et fine gardait quelques traces, mais si vagues !

Fulvio fouetta son bras où ces marques achevaient de s'effacer. La peau rougit, les traces restèrent blanches ; mais il était impossible de retrouver dans ces lignes confuses un coeur percé de deux épées !

— Et pourtant, il faut que je sache !... s'écria Fulvio en se redressant les bras croisés sur sa poitrine, il faut que je sache si j'ai une mère, une soeur, un frère... et si c'est mon père, ce mort couché là-bas dans les caveaux du Corpo-Santo !... ce mort qui n'est pas encore vengé !

q

Chapitre 2 Le sommeil de Manuele

Pour savoir, il y avait un moyen : interroger Manuele Giudicelli. Le prince Fulvio répara vivement le désordre de sa toilette, et se dirigea d'un pas rapide vers la partie du palais où l'on avait abrité ce pauvre vieillard blessé.

C'était l'aile orientale de l'ancienne maison des Avalos. Manuele avait été couché dans une salle basse, dont la fenêtre ombragée donnait sur le bosquet. Coriolani l'avait tout particulièrement recommandé à ses serviteurs. Il fut surpris de ne voir personne sous le vestibule. La chambre qui précédait celle du blessé était également déserte.

Au moment où Fulvio la traversait, une tête de jeune fille, éblouissante de charme et de beauté, souleva la draperie fermée de la portière. Fulvio reconnut du premier coup d'oeil sa chère vision de la nuit précédente, la jeune fille de la maison des Folquieri. Elle sourit à Fulvio, qui déjà lui souriait. Elle mit un doigt sur sa jolie bouche, et, comme si elle eût parlé à un ami :

— Chut ! fit-elle, il dort !

Fulvio s'arrêtait à la regarder et son visage peignait une sorte d'enchantement.

— Je vous reconnais bien, lui dit-elle tout bas ; c'est vous qui avez laissé la bourse… vous êtes le prince…

— M'avez-vous donc déjà vu, chère enfant ? demanda Fulvio, qui s'avança vers elle.

— Sa voix aussi ! murmura-t-elle en devenant sérieuse tout à coup ; la voix de mon frère Julien !

Cette parole, énigmatique pour tout autre, entrait si bien dans le courant d'idées qui emplissait la cervelle de Fulvio, qu'il lui prit la main pour l'attirer vers lui en disant avec une émotion autre et soudaine :

— Vous trouvez que je ressemble à votre frère Julien ?

— Vous êtes plus beau que Julien, repartit la jeune fille, qui eut aux joues une nuance rosée et qui baissa les yeux.

— Vous fais-je peur, Céleste ? demanda encore le prince.

— Non, répondit-elle les yeux toujours baissés ; vous avez été notre bon ange… et puis vous êtes trop au-dessus de nous !

Elle releva son oeil clair, où brillait un fin sourire.

— C'est en rêve que je vous ai vu, fit-elle, répondant à la première question du prince ; si vous ne ressembliez pas tant à mon frère chéri, je n'aurais pas su vous reconnaître.

Fulvio mit sa figure au grand jour.

— Regardez-moi bien, chère enfant, dit-il ; cette ressemblance…

— Oh ! comme cela… de si près… interrompit Céleste, on ne voit plus… Et puis je n'ai jamais vu mon pauvre Julien costumé comme vous… Et puis encore, je vous l'ai dit, Julien n'est pas si beau que vous.

Le valet chargé de veiller sur Manuele entrait en ce moment.

— Altesse, dit-il, je vous cherchais… Le docteur Doni n'a pu revenir. Il est à Salerne… Mais il a envoyé à sa place un de ses élèves et amis…

— Qui s'appelle ?... demanda Fulvio.

— Cet imbécile de Petruzzi n'a pas su me dire cela, Altesse.

— Et qu'a fait ce docteur auprès du malade ?

— Ce que font tous les docteurs, Altesse... Il a palpé, regardé, grondé, cligné de l'oeil, hoché la tête...

— N'a-t-il point donné de médicaments ?

— Si fait... et un bon, car le bonhomme dort comme un bienheureux depuis ce temps-là.

— Ce médicament était sans doute dans une fiole ?

— Oui, Altesse, dans une fiole.

— Et la fiole doit être sur la table de nuit ?

— Pour cela, non, Altesse... La fiole est dans la poche du remplaçant du docteur Dom... Je vais vous dire pourquoi... Ce savant médecin a tout bonnement fait ouvrir la bouche au blessé, et lui a mis dessus deux ou trois gouttes de son cordial... Il en a versé aussi quelques gouttes sur la blessure, qu'il avait débandée.

Une inquiétude sembla entrer dans l'esprit du prince.

Et ce sentiment se refléta aussitôt comme dans un miroir sur le gracieux visage de la jeune fille.

— Quelle mine avait le blessé ? interrogea Fulvio après un silence.

— Altesse, répondit le valet, je ne voudrais point mal parler d'un camarade, assurément... ce serait donc la première fois de ma vie !... mais le Petruzzi est aux trois quarts idiot, chacun sait

bien cela. Il m'a dit que le médecin avait lui-même tourné le blessé la tête dans la ruelle en lui disant : « Dormez ! » et qu'il avait ajouté en s'adressant au gardien : « Ayez soin de ne le point éveiller avant mon retour… ce serait dangereux… peut-être mortel ! »

— Mortel ? répéta Céleste effrayée.

Fulvio montra du doigt la porte au valet, qui sortit à reculons avec force saluts.

Dès que le valet fut parti, Céleste, confiante, se rapprocha du prince.

— C'est vous qui avez sauvé notre père Manuele, seigneur, n'est-ce pas ? dit-elle.

Fulvio la prit par la main et la conduisit jusqu'au sofa, où il l'assit.

— Enfant, lui dit-il en pressant sa petite main blanche et douce contre son coeur, si tu avais un frère comme moi, l'aimerais-tu ?

Céleste ne parut point étonnée de cette question. Et pourtant cette question était bien étrange, adressée par le puissant prince Fulvio Coriolani à la pauvre orpheline de la maison des Folquieri.

— Je m'attends à tout, murmura-t-elle ; savez-vous ce qu'on dit, Altesse, puisque l'on vous appelle ainsi, le long des bords de la mer tiède et bleue, là-bas, dans la ville de Catane, en Sicile ?

Fulvio la contemplait, souriant et attendri. Le son de sa voix, la poésie imprévue et si suave de sa parole, tout en elle l'attirait et l'enchantait.

— Non, répliqua-t-il comme on fait aux enfants aimés, je ne sais pas, Céleste… Que dit-on dans la ville de Catane ?

— On dit que Dieu protège tout à coup ceux qu'il a tirés d'un grand danger…

— Et le danger était grand, dont Dieu t'a préservée, petite fille !

— Dieu et vous, Altesse… Si grand, que je frémis chaque fois que j'y pense… Non pour moi, mais pour mon Julien bien-aimé… Je suis pâle, n'est-ce pas ?…

— Tu es pâle, Céleste, fit le prince, dont le sourire avait pris malgré lui une teinte mélancolique, mais tu l'aimes donc bien, ton Julien ?

— Quand on n'est que deux, Altesse.

Elle rougit, et son regard eut une gaieté sournoise.

Fulvio se pencha pour baiser son front, comme eût fait un bon père vis-à-vis d'un enfant à la précoce gentillesse. Mais l'enfant, trop grand, trouvait le père trop jeune.

Céleste se recula et cessa de sourire. Son ravissant minois prit une expression de douce et ferme dignité.

— Je ne me fâche pas, murmura-t-elle, mais j'ai seize ans, Altesse.

Fulvio, en vérité, balbutia une excuse.

Elle ne le laissa point l'achever.

— Dès ce matin, je l'ai dit, Altesse, reprit-elle, je m'attends à tout… Dieu est bon, notre vie va changer… Vous n'êtes pas mon frère, je ne crois pas cela ; ce serait trop de bonheur…

— Vrai ! interrompit Fulvio, dont le coeur battait, cela te rendrait bien heureuse ?… Tu m'aimerais donc, Céleste ?

— Je vous aime déjà sans cela, répondit-elle sans hésiter… Et comment ne vous aimerais-je pas ?… vous êtes notre sauveur.

Fulvio fronça le sourcil.

— Eh bien, reprit Céleste, ne vous irritez pas, Altesse… Si vous ne nous aviez pas sauvés, je crois que je vous aimerais tout de même.

Puis, avec volubilité et d'un accent de caresse :

— Mais vous n'êtes pas mon frère… et mes espoirs ne vont pas jusque-là… non !… ce serait comme un conte de fées… Du moins, je suis bien sûre que vous connaissez notre père et notre mère…

Comme Fulvio ne répondait pas assez vite à son gré, elle se rapprocha de lui et s'empara de nouveau de sa main.

— Dites ! fit-elle avec sa délicieuse petite moue.

Fulvio repartit enfin d'un accent rêveur et attristé :

— Votre père est un saint dans le ciel…

La paupière de Céleste, mouillée par une larme, se baissa. Mais elle dit :

— Et notre mère ?…

— Oh ! fit le prince, qui sembla sourire à quelque chère et radieuse vision, comme tu vas l'adorer, enfant, ta belle, ta douce mère !

Les larmes qui étaient au bord des paupières de Céleste inondèrent tout à coup sa joue.

— Ma mère ! répéta-t-elle par deux fois, ma mère !

Elle ne dit que cela. Son minois, naguère si espiègle, exprimait une grave et profonde extase.

— Et quand serai-je dans les bras de ma mère ? demanda-t-elle après un court silence.

— Aujourd'hui même, répliqua Fulvio ; je vous le promets, Céleste.

Pour la seconde fois, il oubliait l'heure et son rendez-vous avec Angélie. C'était une grande et calme péripétie qui venait d'avoir lieu dans son existence. Il était parti naguère, non pas même du doute, mais de l'incrédulité la plus complète. Son idée, comme nous avons appelé la voix qui avait parlé soudain au fond de son coeur, n'avait éveillé en lui que de dédaigneuses objections. Aucun événement ne s'était produit pour modifier les croyances de Fulvio.

Depuis ce moment où il avait dit : « C'est impossible ! » rien n'était venu combattre son incrédulité ; rien, sinon cette sourde argumentation du coeur plus forte que toutes les preuves du monde. La révolution s'était accomplie si naturellement et si doucement, qu'il ne s'en rendait aucun compte. Peut-être eût-il été capable de dire encore : « C'est impossible !... » comme ces sournoises amoureuses qui refusent sévèrement le baiser alors

qu'il est déjà conquis. Mais cette chose impossible était implicitement acceptée. Il en faisait désormais l'élément principal de sa vie. Il avait une mère, une soeur, un frère ! Son âme, trop pleine, avait peine à contenir toute son allégresse. Il regardait Céleste, qui pleurait, n'ayant plus de paroles ; la joie de la jeune fille s'ajoutait à sa joie. C'était sa soeur, celle-là qu'il avait eu peur d'aimer. Et n'y avait-il pas en tout ceci la main de la Providence !

Depuis le moment où il l'avait aperçue pour la première fois, cette enfant qui ne lui était rien et à laquelle il ne savait pas même donner un nom, il s'était senti grandir et devenir meilleur. Implicitement, il avait rompu avec son passé, au moins dans son coeur. Et, à cet instant où il lui eut suffi d'un mot pour conquérir le témoignage de la veuve de Monteleone, il avait reculé, saisi de pudeur.

Céleste laissait sa belle petite main entre les siennes. Ils rêvaient tous deux. Et c'était assurément quelque chose d'étrange, de les voir ainsi l'un près de l'autre… elle, confiante et ne ressentant plus sa timidité d'enfant sauvage ; lui, tout habitué déjà à ce calme contentement que son coeur ne connaissait pourtant point hier. On eût dit qu'ils avaient été toujours ensemble.

Soudain Fulvio sembla s'éveiller. Il attira la main de Céleste sur son sein.

— Et pourquoi tout ce grand désespoir ? demanda-t-il en suivant le cours de sa pensée. Il y avait pourtant une pieuse image à votre chevalet…

Céleste rougit et baissa les yeux.

— Nous avons bien demandé pardon à Dieu ! murmura-t-elle ; je sais que nous commettions un grand crime.

— Mais, pourquoi ? insista Fulvio.

L'embarras de la fillette redoubla.

— Julien voulait être prêtre, murmura-t-elle ; mais l'amour est venu…

— Est-ce qu'il avait prononcé des voeux ?

— Non… oh ! non… Il est libre.

— Alors, pourquoi ? répéta le prince pour la troisième fois.

— Quand on a porté ses regards trop haut, fit Céleste avec une singulière expression de tristesse.

— Il aime une jeune fille riche ?

— Bien riche… Mais si ce n'était que cela…

— Qu'est-ce donc ? Noble ?…

— Oui. Plus noble encore que riche !

Elle poussa un gros soupir. Était-ce pour Julien, ce soupir ?

— Voulez-vous me dire le nom de cette jeune fille, Céleste ? demanda le prince doucement.

— C'est le secret de mon frère, répondit-elle.

Le prince sourit et reprit :

— Et vous, Céleste, n'avez-vous point de secret ?

De rouge qu'elle était, elle devint toute pâle. Deux belles larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'elle répondait.

— Oh ! non, moi, je n'ai point de secret.

— Et vous vouliez mourir, Céleste ?

Elle releva son regard humide sur Fulvio, puis elle tourna la tête. Fulvio demanda :

— Est-ce qu'il est bien riche aussi ?... et bien noble ?...

Céleste s'écria, naïvement étonnée :

— Comment avez-vous deviné que je l'aimais ?

Le prince baisa ses mains. Elle reprit :

— Il est noble, il est bien riche... Il est autant au-dessus de moi que les astres brillants de la nuit sont au-dessus de l'humble luciole qui luit à terre sous son brin d'herbe...

— Et ne pouvez-vous l'oublier ?

Une sorte d'indignation se peignit sur les traits mobiles de la charmante fille.

— L'oublier ! répéta-t-elle, voilà ce qui est impossible.

Puis, fixant sur Fulvio son regard limpide et résolu, elle ajouta :

— Je saurais souffrir... je ne veux plus mourir.

Il y eut encore un silence. Aucun bruit ne venait de la chambre du blessé.

— Céleste, reprit Fulvio d'un ton si doux que vous eussiez dit une mère auprès de son enfant, si haut que soit placée celle que votre frère aime, si brillant et si grand que soit celui qui a fixé vos regards, il ne peut y avoir entre eux et vous d'obstacles infranchissables.

— Dites-vous vrai ? balbutia la pauvre enfant.

— Je dis vrai, mais je ne dis pas assez… Fussent-ils, ce jeune homme et cette jeune fille, assis au pied du trône…

— Ils sont assis au pied du trône ! interrompit Céleste.

— Fussent-ils les premiers après le roi, le nom de votre père vous placera au-dessus d'eux.

Céleste demeura bouche béante. Après quelques secondes de réflexion, elle secoua sa blonde tête d'un air incrédule.

— Vous êtes un prince, murmura-t-elle, et il y a dans vos yeux ce beau rayon de franchise que j'aime tant dans les yeux de mon Julien chéri… Moi, je ne suis qu'une pauvre enfant… Pourquoi voudriez-vous me tromper ?

Puis, par une réflexion soudaine :

— Avez-vous dit tout cela à Julien ?

— Je n'ai pas vu Julien, répondit le prince.

Elle ne fut pas inquiète tout de suite. La surprise vint avant la frayeur.

— Qu'ont-ils donc fait de lui ? murmura-t-elle.

Ceci avait la valeur d'une question détournée. Comme le prince n'y répliquait point, Céleste poursuivit :

— Comment se fait-il que je ne l'aie point trouvé auprès de notre père Manuele ?

La figure du prince exprima un degré plus vif d'attention.

— Vous espériez donc trouver votre frère auprès de Manuele ? demanda-t-il.

Ce fut au tour de Céleste de le regarder ; elle était étonnée.

— Mais… dit-elle, et sa voix tremblait déjà, puisqu'on est venu le chercher avant moi…

— De la part de qui ? demanda Fulvio.

— Ne le savez-vous point, s'écria Céleste, puisqu'on est venu me chercher ensuite de la même part ?

Le prince réfléchissait. Céleste l'entendit qui pensait tout haut :

— J'ai promis à cette mère de lui rendre ses deux enfants…

— Est-ce que ce n'est pas vous ?… fit-elle épouvantée ; et, si ce n'est pas vous, qui peut avoir tendu ce piège à mon frère Julien ?

— Nous ne savons pas encore si c'est un piège, répliqua Fulvio en rappelant à lui son calme pour ne pas l'effrayer davantage. Vous connaissez-vous des ennemis ?

— Hier, je croyais que nous étions deux pauvres enfants orphelins et abandonnés, seigneur… Je vous aurais répondu hier : « Non, nous ne pouvons pas avoir d'ennemis… » Mais vous avez

prononcé tout à l'heure des paroles si étranges, que je ne sais plus que penser. Si vous n'avez point voulu vous jouer de moi… si tout ceci n'est point un songe, Julien et moi, nous devons avoir des ennemis.

Fulvio fit un signe de tête comme pour approuver cette conclusion. Céleste dit :

— Vous savez que nous avons des ennemis ?

Et tout de suite après :

— Vous savez quels sont nos ennemis ?

Elle se leva frémissante, parce qu'une idée soudaine lui serrait le coeur.

— Au nom de Dieu ! que craignez-vous pour mon frère Julien ? s'écria-t-elle.

Le prince agita vivement une sonnette dont le cordon pendait derrière lui. En même temps, il prit la main de Céleste pour l'inviter à se rasseoir.

— À quelle heure est-on venu chercher votre frère ? demanda-t-il.

— Dès le matin, répliqua la jeune fille ; à dix ou onze heures.

Un valet parut à la porte.

— Qu'on m'envoie à l'instant même Cucuzone ! ordonna le prince.

Et, quand le valet fut parti :

— Pouvez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à Céleste, me faire la description de l'homme qui est venu chez vous ?

— Grand et beau, repartit la jeune fille, l'air froid, le visage fatigué et pâli…

— Avait-il un accent ?

— L'accent sicilien, m'a-t-il paru…

La sonnette retentit une seconde fois et plus fort. Un autre valet vint au seuil.

Malgré les bruits qui se faisaient si près du blessé Manuele, aucun signe ne semblait annoncer son réveil.

— Ruggieri ! je veux Ruggieri sur-le-champ ! commanda Fulvio.

Sur son geste impérieux, le valet sortit en courant.

Il s'était retourné vers Céleste.

— Dites-moi, reprit-il, si vous avez remarqué en cet homme quelque chose de particulier.

— Rien, repartit la jeune fille, qui interrogeait laborieusement sa mémoire, sinon que ses paroles, comme les vôtres, seigneur, semblaient annoncer quelque grand et brusque changement dans notre existence… Mais, je vous en supplie, expliquez-moi quelles sont vos craintes…

Sur un mouvement d'impatience qui échappa à Fulvio, elle ajouta les larmes aux yeux :

— Seigneur !… je n'ai que lui à aimer !

Le prince attendri lui baisa la main.

— Céleste, dit-il, je suis assez fort pour protéger votre frère… Ne craignez rien… Mais, pour combattre comme il faut, j'ai besoin de savoir… Ne me cachez aucun détail…

— Je cherche… fit la jeune fille presque éperdue.

— A-t-il prononcé un autre nom que celui de votre père Manuele ?

— Non.

— Vous en êtes sûre…

Céleste pressa son front à deux mains, puis elle répondit :

— J'en suis sûre !… Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je me souviens !… Quand Julien lui a dit qu'il n'avait pas de vêtements pour le suivre, l'homme a répondu : « Souvenez-vous bien de cette circonstance : elle tuera votre ennemi !… »

— Votre ennemi, répéta le prince ; vous m'avez donc caché quelque chose ?… Vous avez un ennemi !

— Pas moi, répliqua Céleste en rougissant et en souriant malgré sa peine ; c'est Julien qui a un ennemi.

— Et vous ne voulez pas dire son nom, Céleste ?

— C'est le secret de Julien… Écoutez, interrompit-elle, tout cela est si confus dans mon cerveau, que je n'y vois plus… Un autre que vous est venu cette nuit dans notre maison… Ce n'est point vous, n'est-ce pas, qui avez pris la soutanelle de mon frère Julien ?

— J'interroge, Céleste, repartit Fulvio avec un peu de sévérité dans la voix, mais je ne réponds point.

— Non, non !… poursuivit-elle ; qu'eussiez-vous fait de ce pauvre vêtement, vous qui semblez si riche ?… Mais c'est bien vous qui avez brûlé votre main au réchaud.

La main droite de Fulvio restait gantée.

— Et, d'ailleurs, acheva Céleste, la bourse…

— Avez-vous parlé de tout cela au personnage en question ? demanda le prince, dont les sourcils étaient froncés.

— Nous en parlions tous deux, Julien et moi, quand il est entré… Je ne sais s'il écoutait à la porte, mais il a dit à Julien d'emporter la bourse avec lui et de se bien souvenir de la brûlure.

Fulvio avait la tête penchée sur la poitrine.

— Étiez-vous seuls, questionna-t-il encore, quand vous vous êtes éveillés ?

— Tout seuls.

— Combien y avait-il dans la bourse ?

— Une once d'or simple.

Le prince fit un geste d'étonnement.

À cet instant, par la fenêtre ouverte donnant sur le jardin, une masse sombre fit irruption dans la chambre. Céleste poussa un cri de frayeur. Cette masse sombre était un homme, un babouin plutôt, car il était tombé d'aplomb sur ses mains, à l'aide desquelles il marchait, agitant les jambes en l'air comme s'il eût vou-

lu saluer poliment la compagnie. Ayant fait quelques pas dans cette position peu usitée, l'homme tourna sur lui-même, le corps arrondi tout à coup en boule, et finit par se tenir immobile, le corps entier supporté par une de ses mains, qui empoignait la pomme d'une chaise.

La porte s'ouvrit, et un autre personnage fit son entrée, celui-là sur ses deux jambes courtes et un peu bancales, marchant comme les marins, en arc-boutant ses genoux. Il avait son bonnet sous le bras et fourrait son pouce incombustible dans le fourneau de sa pipe pour l'éteindre.

— À bas, Cucuzone ! dit le prince sévèrement.

L'homme-babouin retomba aussitôt sur ses pieds et se tint droit devant lui dans la position d'un soldat sans armes.

— C'est tout de même étonnant, dit le marin Ruggieri en mettant sa chère pipe dans sa poche, qu'un homme de cet âge-là ne puisse pas tenir en repos ! Ça n'empêche pas, reprit-il s'adressant à Fulvio, que c'est un joli garçon dans l'occasion… Mais pour la tenue…

Il acheva sa phrase en haussant ses larges épaules carrées.

Cucuzone fit un geste bouffon et répondit :

— Tout le monde ne peut pas avoir des tournures d'ambassadeur comme le cousin Ruggieri.

— La paix ! fit le prince. Qui a été ce matin à la piazza del Mercato ?

— Moi, répondit le marin.

— Quoi de nouveau ?

— On fait l'enterrement de la bossue.

— Barbe de Monteleone est morte ?... murmura le prince avec surprise.

— Cette nuit... pendant qu'on dansait au palais Doria.

— Après ?...

— Le Pier Falcone est venu faire son rapport.

— Après ?

— Johann Spurzheim a envoyé chez lui saisir deux boîtes d'or, toutes deux au chiffre de la défunte.

— Qu'y avait-il dans ces boîtes ?

— Comme qui dirait des dragées.

Fulvio murmura :

— Barbe est morte empoisonnée !... Après ?

— C'est tout.

— Tu n'as point su qu'il ait envoyé quelqu'un à la maison des Folquieri ?

— S'il plaît à Votre Altesse, interrompit ici Cucuzone, c'est moi qui vais répondre à ceci... J'ai donné ce matin une petite représentation à la garnison du Castel-Vecchio... Ces pauvres camarades ont été enchantés de moi à ce point qu'on a fait la quête sur le rempart et que j'ai eu quinze à vingt carlins... Je voulais voir un peu ce qui se passait de ce côté-là.

— Et qu'as-tu vu ? demanda le prince.

Cucuzone se rapprocha de lui d'un brusque mouvement et répondit tout bas :

— J'ai vu le cachot où vous serez ce soir, maître !

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta tout haut :

— S'il plaît à Votre Altesse, j'ai vu des torches éteintes tout le long de la balustrade de la maison des Folquieri… Et, comme je ne songeais point à mal, je puis bien dire que j'ai glissé un regard dans certaine chambrette… J'ai vu là une bien jolie fille… qui a droit à tous mes respects, puisque la voici maintenant en votre illustre compagnie !

Il riait sous cape, ce Cucuzone.

Ruggieri, bien campé sur sa large base, gardait un imperturbable sérieux.

— Tu n'as rien vu autre chose ? fit le prince.

— J'ai vu le jeune homme… Voilà du temps que nous nous connaissons, Altesse. Eh bien, si j'avais rencontré, il y a quatre ou cinq ans, cet enfant-là ou son pareil là-bas, vers Potenza, je sais bien de quel nom je l'aurais appelé…

— Que veux-tu dire ?…

— Mais, poursuivit paisiblement le saltarello, il y a comme cela de drôles de ressemblances dans le monde… Enfin, pour ne pas vous faire languir, j'ai vu aussi l'homme…

— Quel homme ?

— L'homme envoyé par notre digne ami de la piazza del Mercato…

— Par Johann ! s'écria Fulvio.

— Et par où avez-vous vu toutes ces choses, l'ami ? demanda Céleste.

— Excellence, lui répondit Cucuzone, je m'étais pendu par les pieds au toit de votre lucarne, et ma tête descendait jusqu'au carreau… J'ai remarqué une tête : on ne guette jamais les carreaux supérieurs, sous prétexte que les oiseaux seuls y peuvent mettre l'oeil, c'est un tort.

Il salua profondément la jeune fille et résista au désir qu'il avait de marcher un peu au plafond.

— Et cet envoyé de Johann, l'as-tu reconnu ? interrogea le prince.

— Parfaitement, Altesse.

— Qui est cet envoyé ?

— Votre meilleur ennemi.

Fulvio frappa du pied avec impatience.

— L'homme de Palerme, ajouta Cucuzone.

— Si le maître avait voulu, grommela Ruggieri, celui-là ne nous gênerait guère…

Il caressa son poignard sous le revers de sa veste de matelot.

Cucuzone reprit en se dandinant avec grâce :

— Il n'y a pas de temps à perdre… Je me charge de lui, pour peu que le maître…

— La paix ! interrompit celui-ci ; je vous défends de toucher un cheveu de sa tête !

Le marin et le saltarello restèrent aussitôt silencieux. Fulvio se leva.

— Ce n'est pas moi qui vous ordonne cela, enfants, reprit-il en changeant de ton et en parlant de manière à n'être point entendu de Céleste : c'est la règle… le docteur Pier Falcone a l'anneau du silence…

— Où l'a-t-il volé ?… ne put s'empêcher de dire Cucuzone.

Le regard de Fulvio le fit muet.

— Le jeune homme de la maison des Folquieri, continua le prince, doit être à cette heure chez Johann Spurzheim… Il faut que l'un de vous fasse le guet au-dehors, et que l'autre s'introduise dans la maison n'importe comment.

— C'est mon affaire ! s'écria le saltarello ; la masure a des cheminées.

— S'il arrivait malheur à ce jeune homme, acheva Fulvio en élevant voix et en regardant Céleste, qui lui souriait les larmes aux yeux, vous m'en répondriez tous deux sur votre vie !

q

Chapitre 3 Le portrait

Angélie était toujours seule. Le beau cadran, supporté par le char emblématique de Diana Lucifera, disait lentement le passage des heures. Angélie était triste, Angélie attendait. C'était la première fois.

Alentour, les bosquets odorants étaient muets ; nul pas ne sonnait sur le sable d'or des sentiers. Dans ce silence, Angélie guettait un bruit. Sa belle tête pensive s'appuyait sur sa main. Le bruit ne venait pas. C'est à peine si la brise endormie murmurait parfois, balançant à l'improviste les branches paresseuses des lauriers. Nina n'était point venue. Et Fulvio ne venait point.

Il y avait, dans ce boudoir charmant, quelques gracieux tableaux de maître et, devant les croisées, deux groupes antiques qui se faisaient pendant. Il y avait aussi une toile moderne : un portrait dans la manière de Van Dyck.

C'était un jeune homme, un tout jeune homme, vêtu selon cette mode qu'on est convenu d'appeler allemande et que les Allemands ne suivent point. Là-bas, au fond de la Calabre ultérieure deuxième, sur les grèves de Santa-Eufemia, nous vîmes, un jour, l'original de ce portrait. Il venait de loin et nous ne savions d'où, ce beau jeune homme ; il allait où l'appelait le mystère de son destin. Seul, sur cette plage radieuse et déserte, il prit une pelle et une pioche dans la cabane abandonnée d'un pêcheur, et il tourna le coude de la Brentola, cherchant les ruines submergées des forges du Martorello.

Quel portrait pouvait être dans le boudoir de Nina Dolci, sinon celui de Fulvio, son bel ami ? C'était le portrait de Fulvio.

Mais de Fulvio adolescent, tel qu'il était au temps heureux des luttes et des amours, et que Fiamma la tzigane l'avait adoré à deux genoux.

Avez-vous souvenir ? L'original de ce portrait, ce chevalier d'Athol que nous vîmes pour la première fois dans la carrozza du bon Batista Giubetti, le vetturin de Monteleone, marchait tout rêveur sur les rivages, baignant son regard dans les horizons clairs de la mer Tyrrhénienne. Il prit une fleur desséchée dans son portefeuille, contre lequel son coeur battait ; il adora la fleur comme une relique sainte, et il poursuivit, jusque dans le flot, cette feuille que lui dérobait la brise. Jeux d'enfants amoureux !

Eh bien, cet Athol, si jeune et si beau, avait des années de plus que le portrait. Ses cheveux avaient bruni, déjà ses yeux ne gardaient plus cette féminine douceur des regards d'adolescent. La figure du portrait ressortait en blanc sur un fond de clair-obscur où les cheveux blonds se détachaient, moelleux et doux. La figure du portrait était belle et poétique. Vous eussiez presque dit un visage de femme ; ou mieux encore, le visage d'un de ces jeunes reclus qui meurent à la vie mondaine et qui passent, tristes et doux, des bancs de l'école à la stalle du prêtre. Ce costume sévère, ce velours sombre, agrafé jusqu'au col, prêtait à la comparaison. Cela montait comme une soutane.

Angélie était assise juste en face de ce portrait. Ses yeux étaient tombés bien des fois sur la toile, et toujours son regard s'en détournait avec une expression de frayeur, nous dirions presque d'angoisse. Elle souffrait ; ce n'était pas sa fierté, blessée par l'attente, qui était sa principale souffrance. Vous l'eussiez bien vu quand ses deux mains se portaient soudain à son coeur et que sa joue devenait toute pâle. Elle souffrait ; mais parfois elle

se redressait indignée, comme si elle avait eu honte de son mal. Alors ses lèvres s'entrouvraient et quelques paroles tombaient avec lassitude.

— J'ai désobéi à mon frère… murmurait-elle ; j'ai douté de mon frère… seigneur ! Qu'y a-t-il donc au fond de mon âme ?

La pauvre belle tête se courbait sous je ne sais quel remords, trop faible contre sa passion. Mais qu'était sa passion ? et pourquoi son regard se détournait-il de ce portrait ? Fulvio devait avoir dix-huit ans quand on avait fait ce portrait. Angélie connaissait quelqu'un qui ressemblait mieux à ce portrait que Fulvio lui-même. Angélie avait peur et n'osait contempler ces traits qui lui parlaient d'un autre que Fulvio. Elle se disait dans son âme troublée :

— Je suis bien sûre de cela… S'il m'aimait, je serais forte.

Et, parmi le nuage qui obscurcissait sa conscience, une question se faisait jour en dépit d'elle-même :

— Et moi, pensait-elle, et moi… ai-je pour lui mon amour d'autrefois ?…

Pour répondre, il ne fallait pas regarder le portrait, car cette blanche figure qui se détachait de la toile sombre, ce n'était plus Fulvio. C'était l'adolescent, au visage mélancolique et suave qu'Angélie avait rencontré à l'église de Saint-Janvier-des-Pauvres ; celui-là qui avait mis la main sur son coeur défaillant, un jour qu'elle passait près de lui… Le jeune saint dont elle avait parlé à Nina Dolci, au bal du palais Doria. C'était lui, trait pour trait. Et cette ressemblance avait pour Angélie quelque chose de surnaturel. Elle y voyait comme une prédestination.

C'était Fulvio qui troublait son pauvre coeur sous cette forme nouvelle : Fulvio comme elle l'eût voulu, comme elle l'eût mieux aimé, Fulvio gardant son âme jeune et vierge, Fulvio sans son histoire galante, sans son passé de don Juan heureux.

Et, aujourd'hui qu'elle était seule dans la maison de son fiancé, aujourd'hui qu'elle avait risqué cette démarche, résolument et de parti pris, pour mieux river la chaîne qui la liait à Fulvio, Angélie n'éprouvait point ce calme qui suit d'ordinaire toute grande détermination. Son coeur se serrait dans sa poitrine et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Elle n'osait plus regarder ce portrait fascinateur qui lui parlait mystérieusement d'un autre que Fulvio. Pour fuir ces pensées qui l'obsédaient et l'opprimaient, elle était obligée de se réfugier jusque dans sa piété profonde et de se dire : « Il appartient à Dieu !... »

Elle fut longtemps ainsi, immobile et les yeux fermés. Pourquoi Fulvio n'était-il pas là ? pourquoi ne la défendait-il pas contre elle-même ? Sa tête brûlante lui pesait. Elle mit ses belles mains sur son visage en feu et un gémissement s'échappa de sa poitrine.

— Je deviens folle ! murmura-t-elle.

À travers ses paupières closes, ses belles mains, étendues comme un voile, elle voyait toujours ce suave et séraphique sourire...

Le soleil descendait déjà à l'horizon. Ses rayons, qui passaient entre les clairs feuillages des acacias plantés en quinconce devant le pavillon, venaient se jouer sur le front d'Angélie. Tout à coup,

une ombre se fit. Angélie devina qu'il y avait quelqu'un entre elle et la fenêtre. C'était Fulvio qu'elle attendait : ce fut à Julien qu'elle pensa ; pour elle, c'était Julien qui se tenait là debout ; ou plutôt, car sa fièvre la jetait dans des espaces fantastiques, c'était le portrait vivant, détaché de la toile, qui venait écarter ses mains pour la forcer à le contempler encore.

— Angélie, dit une voix grave et douce à son oreille, pourquoi pleurez-vous ?

Le rêve s'évanouit comme ces brumes folles que chassent au matin les brises du mois de mai. Toutes ces vagues terreurs tombèrent à la fois. Elle découvrit sa figure tout à coup souriante. Fulvio la sauvait toujours d'elle-même ; il suffisait, pour la rendre à la raison et au bonheur, de la présence de Fulvio, comme il suffit du premier rayon de l'aurore pour chasser à la fois tous les fantômes de la nuit.

— Merci d'être venu ! murmura-t-elle en lui tendant la main.

Fulvio fléchit le genou pour porter cette main à ses lèvres.

— Prince, lui dit la jeune fille d'un ton de reproche où il n'y avait point de colère, je ne savais pas ce que c'était que d'attendre.

Coriolani ne s'excusa point. Ses lèvres restaient collées sur la main d'Angélie, qui souriait, plus pâle, et dont le sein battait.

C'était quelque chose d'admirable que de voir en face l'une de l'autre ces deux créatures si parfaitement belles, ces deux fiers chefs-d'oeuvre de Dieu. Impossible de ne point se dire, à leur aspect, que cette vierge superbe était faite pour ce jeune homme au port héroïque.

Ils aimaient ; leurs yeux le disaient et il semblait que la nature dût fêter ces splendides épousailles.

— Fulvio, Fulvio, reprit Angélie, vous m'avez dit hier : « Il faut que je vous voie… » Moi aussi, j'avais besoin de vous voir… Je suis malade de coeur et tourmentée… Soyez mon médecin, Fulvio ; guérissez-moi !

Elle baissa les yeux parce qu'elle voulait un mot qui encourageât ses confidences. Fulvio n'était point venu pour cela. Il resta agenouillé au-devant d'elle et dit :

— Je vous demandais pourquoi vous pleuriez, Angélie. Vous ne m'avez pas répondu et vous avez bien fait. Qu'était-il besoin ? Je suis la source de ces chères larmes, que je voudrais sécher à force de baisers… Vous avez désobéi à votre frère, que vous chérissez comme le meilleur des pères… et, tout en lui résistant, vous avez ouvert votre coeur à quelques-uns des soupçons qui sont dans le sien… Vous souffrez, vous avez comme un remords… n'est-ce pas cela que j'ai deviné, Angélie ?

Elle courba la tête. Telle aurait dû être sa préoccupation en effet. Mais elle n'avait pas seulement songé à son frère.

Fulvio la contemplait avec une admiration pleine d'amour.

— Je ne vous avais jamais vue si belle, Angélie ! murmura-t-il.

Une larme roula entre les paupières de la jeune fille. Ses lèvres étaient toutes pâles.

— Fulvio ! prononça-t-elle si bas qu'il eut peine à l'entendre, je donnerais ma vie pour être sûre de votre amour !

— Je vais donner plus que ma vie pour m'assurer du vôtre, comtesse, répondit le prince, dont la voix se fit triste.

Elle leva sur lui ses grands yeux étonnés. Ils restèrent ainsi un instant, se regardant tous deux.

Elle était loin, l'image fantasque qui fatiguait les rêves de cette vierge. Fulvio était là, son Fulvio, son vainqueur. Elle aimait profondément, ardemment. Elle était heureuse. Fulvio sentait renaître en lui la sainte fièvre des premières tendresses. Il semblait qu'aucune force humaine ne pût désormais barrer la route fleurie de leurs félicités.

— Angélie, reprit Fulvio, j'ai mis en vous, en vous seule, tous mes espoirs d'avenir… Si vous m'aimez, j'aurai le paradis sur terre… Si je me suis trompé, tout est fini pour moi, je le sens… et je le veux !

— Si je l'aime, balbutia la Doria, dont les beaux yeux se voilaient ; Vierge mère ! il demande si je l'aime !

Fulvio continuait comme s il n'eût point entendu :

— Si vous m'aimez, Angélie, ce jour sera le plus beau de nos jours. Les soupçons dont je parlais tout à l'heure, les soupçons de votre frère tomberont, car c'est un noble coeur et je sais qu'il n'essaiera point de nier la lumière quand la lumière sera faite… si vous m'aimez…

— Mais je ne veux pas que vous parliez ainsi, prince, interrompit Angélie ; je suis dans votre maison et je vous laisse à mes pieds.

Il y eut une nuance d'amertume dans le sourire de Fulvio.

— Pardonnez-moi, dit-il en portant respectueusement la main de la Doria jusqu'à ses lèvres ; c'est que l'amour comme je l'entends est rare… Je ne veux pas de l'amour de tout le monde… de même que j'aime, je veux être aimé !

— Puissiez-vous m'aimer comme jamais on n'aima ici-bas, prince ! murmura Angélie de cet accent qui ne peut partir que du coeur ; je ne craindrais pas encore de mesurer ma tendresse avec la vôtre.

— Que Dieu vous entende, dona Angélie Doria ! fit lentement Coriolani.

Ses regards brûlaient Angélie. Elle reprit en détournant les yeux :

— Dites-moi, prince, comment il vous plaît d'être aimé.

— Il me serait plus aisé, répondit Fulvio, de vous dire comment je vous aime… Mais ceci n'est point un entretien d'amour, ma belle, mon adorable Angélie… Je ne sais pas parler d'amour, je ne sais qu'aimer…

Un mot se pressa sur les lèvres de la jeune fille.

— Non… non… fit doucement Fulvio, comme s'il l'eût deviné, ne dites pas cela, Angélie ! ces vulgaires reproches iraient mal sur vos lèvres divines… J'ai aimé, c'est vrai ; pourquoi mentir ?… Ai-je aimé jamais autant que je vous aime ?… Peut-être… l'heure où l'âme s'éveille produit de ces miracles… Mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai pas aimé de la même façon… Vous avez fait naître en moi le respect, je dirai presque l'idolâtrie… C'est avec entraînement, et c'est avec réflexion aussi que je vous confie toute ma destinée… C'est avec un orgueil infini que je nourris

l'espérance de vous avoir pour compagne inséparable de ma vie… Je ne vous promets pas d'être constant, comtesse ; la pensée même d'un autre amour ne peut plus me venir : ce serait une insulte à vous, un outrage à moi… Je suis à vous : devant Dieu, je le jure ! Il n'y a rien de mon âme qui ne soit à vous, si vous m'aimez.

Ce dernier mot tua le charmant sourire d'Angélie. Jusqu'à ce dernier mot, elle avait écouté, plongée dans une sorte de ravissement.

— Encore ! fit-elle, tandis que ces sourcils délicats se fronçaient malgré elle.

— Je vous le dis, Angélie, continua Fulvio suivant la pensée qui le dominait en ce moment, tous les obstacles amoncelés sur mon passage par l'envie ou la haine sont écartés ou brisés… Ce nom de Monteleone qui m'appartient, mais qui semblait si fort au-dessus de ma portée, ce nom est à ma merci ; je n'ai qu'à tendre la main pour le prendre… Je suis au pinacle, je triomphe : il n'y a plus, entre nous et le bonheur qu'une barrière, c'est vous !

— Moi ? se récria la belle Doria.

— Vous, Angélie, qui, peut-être, n'accepterez point les conditions de mon amour.

— Elles sont donc, ces conditions, bien inacceptables, seigneur ?

— Déjà votre accent a changé, dit Fulvio avec mélancolie ; je vois dans vos regards la défiance naissante et la révolte de l'orgueil… Il est encore temps, signora, le pacte n'est pas conclu…

— Avez-vous donc désir qu'il soit brisé, seigneur ? fit la belle Doria tout en larmes.

— Que Dieu me juge ! répondit Coriolani ; si ce radieux espoir que j'ai mis en vous est déçu, je meurs !

Elle essuya ses yeux et le regarda en face.

— Épargnez-moi ce supplice ! prononça-t-elle d'une voix altérée ; si vous ne croyez pas en moi, mettez-moi à l'épreuve.

— Signora, repartit Fulvio, je suis venu pour cela.

Et, comme elle se redressait offensée, il poursuivit de cette belle et harmonieuse voix qui savait si bien la route du coeur :

— Vous êtes pure comme les anges, comtesse, je le sais… mais si, tout à coup, quelque révélation terrible me montrait votre passé sous un autre jour, je ne cesserais point de vous aimer.

Une vive rougeur colorait le front et les joues d'Angélie. Son regard inquiet se baissa. Elle garda le silence. Un instant, Fulvio sembla hésiter. Ce ne fut qu'un instant. Sa voix se fit soudain plus brève et plus incisive, tandis qu'il reprenait :

— À quoi bon chercher des voies détournées, comtesse ? Cet entretien ne peut se prolonger ; nous souffrons tous les deux…

— C'est vrai, balbutia Angélie, je souffre.

Elle retira sa main pour la porter à son coeur.

— C'est la lâcheté de ma conscience, dit Fulvio, qui se redressa et dont le regard brilla de toute sa fierté ; voici ce que je veux savoir, comtesse : y a-t-il au monde quelque chose qui puisse vous empêcher de m'aimer ?

Elle le regarda comme si elle eût frayeur de voir de la folie dans ses yeux. Puis elle dit :

— Je ne vous comprends pas.

— Il faut que vous me compreniez, pourtant, Angélie, car tout va dépendre de votre réponse… Vous m'aimez, je le sais : vous me l'avez dit… Mais aimeriez-vous encore en moi le malheureux dépouillé de son prestige, l'homme tombé, le lutteur vaincu ? Si vous appreniez un jour…

— Je crois… je crois, l'interrompit Angélie, que je mourrais alors, Fulvio, mais que je ne cesserais pas de vous aimer.

— On ne meurt pas quand on aime…

— Je suis la Doria ! prononça lentement Angélie.

— Votre orgueil est plus fort que notre amour, n'est-ce pas ?

Elle eut froid dans le coeur, mais elle répéta :

— Je suis la Doria.

Puis, avec des larmes plein les yeux :

— Sais-je ce que je ferais, seigneur ? Au nom du ciel, ayez pitié de moi… Expliquez-vous… Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ?… Je vous demande grâce… Parlez !

— Je suis Mario, comte de Monteleone, répondit le prince.

La joie brilla dans les regards d'Angélie.

— Mais, ajouta-t-il en appuyant sur chacun de ces mots et d'un ton en quelque sorte provocant, ma vie passée ne va pas à

mon nom… La comtesse Doria pourrait me reprocher plus tard de l'avoir trompée.

La jeune fille pâlit de nouveau.

— Vous n'avez pu descendre jusqu'à la honte ! murmura-t-elle.

— La honte ? répéta le prince. Ceci est un mot, comtesse… Mais ne m'interrompez plus : d'une parole, je vais tout vous dire. Nina Dolci vous a raconté ce matin l'histoire d'un bandit des Calabres…

— Le Porporato ! balbutia Angélie.

— Le Porporato, madame… Cette histoire vous a frappée, je le vois.

— Auriez-vous fait comme lui, seigneur ?

Il s'éloigna d'un pas et répondit d'une voix sourde :

— C'est moi qui suis le Porporato, comtesse.

La belle tête d'Angélie se renversa sur le dossier de son fauteuil. Fulvio attendait.

— Angélie, dit-il après un long silence, je ne plaide pas ma cause… je vous dis seulement qu'à cette heure vous êtes mon unique amour… quoi qu'il arrive, j'en fais serment, cet amour sera le dernier… Vous êtes juge en suprême ressort et sans appel… Une voiture aux armes de votre maison attend à la porte du palais qui donne sur les champs… personne ne vous a vue entrer ; personne ne vous verra sortir… l'heure de vous rendre à la villa Floridiana est venue… vous êtes libre.

Un sanglot souleva la poitrine de la belle Doria. Ses yeux s'ouvrirent ; son regard tomba sur le portrait qui lui faisait face. Elle eut comme un mouvement d'horreur. Vous eussiez dit qu'elle cherchait tout autour d'elle un refuge.

— Non ! non ! s'écria-t-elle en mettant ses deux mains au-devant de ses paupières, je ne veux pas ! je ne veux pas !

C'était de l'égarement. Tout son beau corps tremblait au choc d'une mystérieuse épouvante.

Elle se leva et chancela aussitôt. Fulvio s'élança pour la soutenir. Elle lui jeta ses deux bras autour du cou, en disant :

— Je t'aime ! je veux t'aimer !

Il y avait là quelque chose d'étrange. Fulvio n'avait pas le secret de cette émotion.

— Jurez-moi ! s'écria impérieusement la Doria, dont la fierté cherchait un abri n'importe où, jurez-moi que vous êtes Mario, comte de Monteleone.

Elle s'était tournée de manière à ne point voir le portrait ; mais l'image était devant ses yeux et son âme ressentait une inexprimable détresse. C'était l'abîme, et je ne sais quel magnétisme irrésistible l'y entraînait. Son coeur lui criait cette vérité qui la navrait :

— Fulvio seul peut te défendre contre cet amour qui est le crime !

Julien ! Julien ! pauvre âme pure et sainte ! Tout le coeur de Julien était dans ce regard qu'il lui avait jeté à l'église Saint-Janvier. Quand Fulvio était là, près d'elle, Fulvio, l'amour fascina-

teur, elle sentait engourdir en elle cette passion vainement combattue. Elle croyait aimer Fulvio, et peut-être l'aimait-elle. Mais, Fulvio absent, Fulvio perdu pour toujours, elle n'avait plus de défense. Pieuse comme elle l'était, à la façon italienne, l'horreur la prenait en songeant qu'elle allait disputer un coeur à Dieu…

— Je jure, répondit cependant Fulvio, que je suis Mario comte de Monteleone.

— Alors, dit vivement Doria, mon frère et moi, nous avons votre héritage.

— Si vous ne m'aimez pas, Angélie, repartit Fulvio avec simplicité, je n'ai plus besoin d'héritage.

Elle se redressa ; son geste fut plein de fougue et son regard eut un éclair.

— Vous m'annonciez tout à l'heure qu'une voiture aux armes de ma maison m'attend à la porte du palais. Je veux que vous y montiez avec moi… Il me plaît de brûler mes vaisseaux et d'arriver à la cour en votre compagnie.

— Y pensez-vous, comtesse ?…

— J'y pense, seigneur. Est-ce que vous reculez ?

Il prit sa main, qu'il pressa contre ses lèvres. Angélie s'inclina et mit un baiser sur son front.

— Je scelle nos fiançailles ! dit-elle avec un sourire étrange.

— Que Dieu vous rende, madame, dit Fulvio dans le recueillement de sa joie profonde, tout le bonheur que vous me donnez…

Vous êtes à moi désormais, et malheur à qui voudrait nous séparer !

Il sonna ; et, déchirant une page de ses tablettes, il y écrivit quelques mots à la hâte :

— À ceux qui attendent devant la galerie d'Apollon, dit-il au valet qui se présenta, en lui remettant le billet.

Puis il prit la main d'Angélie et l'entraîna vers la voiture.

Ceux qui attendaient dans la galerie d'Apollon étaient les maîtres du silence : Amato Lorenzo, devenu banquier ; Massimo Dolci, Policeni Corner, monté en grade sous le nom du cavalier Ercole Pisani ; Marino Marchese, transformé en intendant de la police royale moyennant cette longue et nouvelle étiquette, Andrea Visconti-Armellino ; enfin le bon grand capitaine Luca Tristani, présentement colonel San-Severo.

Il y avait longtemps qu'ils attendaient et ils étaient inquiets. Le billet que leur apporta le valet, de la part du prince Coriolani, était en chiffres, et ainsi conçu :

« Ce soir tout sera fini, vous serez riches et libres. Jusqu'à nouvel ordre, tenez-vous à l'écart des ventes, nous n'avons pas besoin de l'alliance des carbonari.

« Veillez et soyez prêts à tout événement. Parfois le plus terrible de la lutte est l'heure même du triomphe. »

Point de signature.

Armellino, Pisani et le vieux Massimo Dolci se serrèrent la main joyeusement.

— Corpo di Bacco ! dit le bon colonel San-Severo, je voudrais quand même bien comprendre quelque chose à nos propres secrets.

— À nos postes ! commanda le vieux Massimo ; nous allons tous à l'aveuglette, mon bon Tristani… Mais, pourvu que le maître voie clair, la partie est belle !

q

Chapitre 4 La villa Floridiana

Dans les merveilleuses maisons de plaisance qui entourent Naples, et qui sont l'orgueil de ses campagnes, la plus ravissante, peut-être, est ce palais d'été que le prince de Torella fit restaurer vers le commencement de ce siècle pour sa seconde femme, la belle princesse-duchesse de Partanna et Floridia. Elle est située sur la pente occidentale du Vomero, non loin de cet autre paradis terrestre, la villa des princes di Belvedere ; le chevalier Nicollini, gracieux architecte, y prodigua toutes les ressources de son goût délicat et un peu entaché de mignardise. Ferdinand, roi de Naples, l'avait achetée en 1820, après la mort de la duchesse Floridia, pour en faire présent à la duchesse de Salerne, sa bru.

En 1823, époque où se passe notre histoire, la cour de la villa Floridiana était aussi nombreuse que celle de Capodimonte lui-même ou de Palazzo-Reale, à cause de la faveur éclatante que le roi accordait à la femme du second de ses fils.

Ces magnifiques jardins, jetés sur la pente de la colline, en face du riant coteau de Chiaja, découvraient en éventail les

plages, la rade, les îles, et, par-dessus la ville, ce cône menaçant et redoutable d'où se rua la lave qui engloutit Pompéi, le mont Vésuve.

Il était quatre heures de relevée. Depuis deux grandes heures, par conséquent, l'assemblée de famille royale, convoquée par Ferdinand en personne aurait dû être ouverte. Mais les princesses, dispersées dans les jardins, gardaient encore le bras de leurs cavaliers, le roi n'avait pas paru.

Le héros de ce conseil de famille, le prince Fulvio Coriolani, faisait comme le roi ; personne ne l'avait vu.

Par contre, les courtisans, qui voulaient savoir le résultat de ce solennel conciliabule, commençaient à remplir les vertes allées où le soleil oblique ne glissait plus que de tièdes rayons. Personne n'ignorait qu'il s'agissait du prince Fulvio Coriolani. Tout le monde croyait deviner que le principal point de la délibération avait dû porter sur le mariage du prince avec dona Angélie Doria.

Parmi les grands seigneurs convoqués était, en effet, le comte Lorédan avec son ami et cousin, le marquis du Ruffo, qui avait la vice-tutelle d'Angélie. Le conseil ou assemblée devait, quant au reste, se composer ainsi : le roi, les princes, fils du roi ; les princesses, filles et brus du roi ; les princes du sang ; le baron d'Anspach-Boccaromana, secrétaire de la chambre privée du roi ; trois secrétaires d'État, au nombre desquels était le seigneur Carlo Piccolomini ; cinq membres supérieurs de la noblesse napolitaine.

Chacun avait pu faire la remarque suivante : le conseil, ainsi composé, était précisément le même qui, trois ans auparavant, avait réglé l'état civil de Gaetano Biffi-Miranda, des princes Biffi

et des ducs Miranda, qui n'avait ni papiers de famille, ni preuves palpables de sa naissance.

Gaetano Biffi-Miranda, et prince Biffi, l'un des amis les plus intimes de Fulvio Coriolani, était parmi les cinq possesseurs de l'ordre de la noblesse. Lorédan Doria était aussi du nombre des votants. Mais on n'était pas éloigné de penser qu'il s'agirait d'autre chose, et que les délibérations de l'auguste conseil ne porteraient pas sur le mariage seulement.

On parlait vaguement, mais on parlait, de graves changements qui pourraient avoir lieu sous peu dans l'entourage royal. Les événements de la nuit précédente au bal du palais Doria avaient produit une profonde sensation parmi les politiques de la capitale napolitaine. Mais voici de quoi surtout l'on parlait. La même question était dans toutes les bouches :

— Pourquoi Coriolani ne vient-il pas ? Pourquoi le conseil n'a-t-il pas eu lieu à l'heure indiquée ?

Les groupes se disséminaient, graves et affairés.

Vers quatre heures, Lorédan Doria, pâle et le visage bouleversé, s'approcha du cercle qui entourait la princesse de Salerne, dans le grand salon de verdure. Après avoir salué respectueusement la bru du roi, il s'approcha de dona Nina Dolci et lui parla bas.

Nina répondit tout haut, et avec une sécheresse qui n'échappa à personne :

— M'a-t-on donné à garder la noble Angélie Doria ?

Ce disant, elle échangea un regard avec sa maîtresse.

Le bruit courut aussitôt de toutes parts que dona Angélie Doria avait disparu.

Une chose singulière, c'est que la disparition de la belle comtesse ne semblait point émouvoir les personnes royales. Et de tous côtés on entendait :

— Le roi est enfermé dans son cabinet.

— Le roi est triste et soucieux.

— Le roi a refusé sa porte à tout le monde… même à Son Altesse royale François de Bourbon !

Et, quand on demandait par hasard :

— Le roi est-il seul ?

Quelques-uns, soi-disant mieux informés, répondaient en hochant la tête :

— Non, le roi n'est pas seul.

Alors on cherchait dans la foule des courtisans afin de voir qui était absent ; personne ne manquait, personne de marquant, à tout le moins. Qui donc pouvait être avec le roi ? Mille questions se croisaient auxquelles nul ne pouvait faire réponse.

Le principal groupe de courtisans s'était posté dans la grande allée d'orangers qui faisait face au perron royal. De là, on pouvait voir parfaitement les croisées du cabinet où Ferdinand de Bourbon recevait ses serviteurs d'élite, quand il venait chercher un peu de repos à la villa Floridiana. Les croisées étaient toutes fermées et les stores soigneusement rabattus. Ce pavillon avait l'air d'une maison abandonnée.

À chaque instant, de nouveaux arrivants venaient grossir le nombre des gentilshommes rassemblés sur ce point, ils interrogeaient, ils étaient interrogés. Pourquoi la porte de Sa Majesté était-elle défendue ?

Rien ne transpirait, cependant, là-bas, dans la réunion des princesses, qui tenaient leur cour sous les beaux ombrages du salon de verdure. La princesse de Salerne était d'une gaieté charmante. Le retard de son royal beau-père la contrariait, mais c'était seulement à cause de l'opéra qu'il faudrait manquer peut-être.

Les princes causaient à l'écart avec quelques-uns de leurs familiers ; on avait entendu l'héritier de la couronne dire, répondant à une observation du comte de Castra-Giovanni :

— Il n'y a qu'un homme capable de dominer cette situation.

Il y a des nouvellistes à Naples comme partout. Le métier y est seulement un peu plus dangereux qu'ailleurs.

— Seigneurs, dit, en abordant le groupe des courtisans, le marquis de Zanone, jeune éventé qui mangeait assez gaiement deux châteaux qu'il avait dans la Basilicate, la maison de notre respecté directeur de la police est tendue de noir… J'avais parié de voir son visage avant son décès ; cela me fait perdre cent onces doubles !

— Console-toi, marquis, lui répondit le camerlingue Casabianca, la tenture est pour la directrice.

— Une bossue d'esprit, dit-on, ajouta le brigadier Michel Madrina.

Et tout le monde :

— N'as-tu que cette nouvelle à nous annoncer, marquis Zanone ?

— Mon sac est plein, répondit celui-ci ; mais, puisque le digne seigneur Johann Spurzheim n'est pas mort, je garderai bouche close, mes excellents amis.

— Crois-tu que nous irions lui redire tes fadaises, Zanone ? demanda Madrina en riant.

— Je sais, répondit le marquis, que, dans une si vénérable assemblée, il ne peut y avoir que d'honnêtes seigneurs… Mais, depuis quelque temps, les honnêtes seigneurs ont de la peine à vivre… Les truffes sont chères et le vin de France est monté à des prix extravagants… Le passage noir qui mène au cabinet particulier du directeur a ses petits secrets, mes compagnons ; et tout le monde sait bien que je suis la prudence même !

Le cercle entier éclata de rire à cette déclaration inattendue. Le petit marquis promena son regard à la ronde.

— Seigneurs, dit-il, si vous me promettez de garder bien fidèlement la discrétion convenable, je vais vous apprendre des nouvelles à faire dresser les cheveux !

— Nous serons muets comme des sépulcres, marquis. Parle ! parle !

Zanone prit un air important.

— Pour commencer par le commencement, chers seigneurs, continua-t-il, le professeur Zucca Cocomero, secrétaire de l'aca-

démie de Salerne, a prédit que nous aurions, ces jours-ci, une terrible explosion du Vésuve.

— Ceci est la volonté de Dieu, marquis… Après ?

— Le même professeur, Zucca Cocomero, que l'Europe nous envie, fait remarquer, dans le Diaro di Salerno,que les étoiles filantes, si nombreuses à Paris au mois d'août, abondent, au contraire, en janvier sous la latitude napolitaine… Il conclut de là…

— Marquis, l'interrompit-on, est-ce que tu te moques de nous ?

— Au ciel ne plaise, mes illustres amis !… Si les faits scientifiques ne vous intéressent pas, nous pouvons passer à un autre ordre d'idées… On a découvert, depuis mardi dernier, dans Naples, trois nouvelles ventes de carbonari… La venta del Salute et la venta della Trinita Santa étaient, dit-on, armées…

Le cercle s'agita, pris d'une soudaine inquiétude.

— Parle plus bas, marquis, fut-il dit de toutes parts.

— Permettez-moi, chers seigneurs, persifla Zanone, de vous féliciter, en passant, sur la touchante confiance qui vous unit les uns aux autres… Vous m'en voyez tout attendri… Puisque vous n'aimez pas encore ce sujet d'entretien, j'ajouterai seulement que ces trois ventes forment à peu près la dixième partie de celles qui se trouvent dans Naples… Il y a d'autres volcans que le Vésuve.

— La paix ! la paix ! murmura-t-on.

Zanone salua de loin le ministre d'État, Carlo Piccolomini, qui passait. Ce haut fonctionnaire était seul et se promenait, les

mains derrière le dos, d'un air pensif.

— Est-il remplacé ? demanda Zanone quand le secrétaire d'État eut disparu au coude de l'allée.

— Pas encore, lui répondit-on.

— Mes chers seigneurs, je crois que vous vous trompez.

Toutes les oreilles se dressèrent attentives.

— Dis ce que tu sais, marquis, s'écria-t-on.

— Je ne sais rien, mais je doute.

— Le nom du nouveau ministre…

— Fulvio Coriolani.

Il y eut un long murmure d'étonnement, mais non point de blâme.

— Ce n'est pas un sujet napolitain, fit observer Casabianca.

— Qu'en savez-vous, seigneurs ?… Tout est mystère en ce noble prince…

— Serait-ce lui, interrompit Madrina, qui est en ce moment avec Sa Majesté ?

— Pour cela, non, riposta Zanone ; je puis encore vous renseigner à cet égard.

— Parle, marquis, parle !

Cette fois, le Zanone ne se pressa point. Son auditoire était pris. Il usa de son avantage.

— Mon valet Antonio, dit-il enfin, a vu le personnage qui est présentement avec Sa Majesté.

— Son nom, son nom ? fut-il aussitôt demandé.

— Mon valet Antonio, répondit le Zanone, ignore le nom de cet homme ; mais il a pu faire son signalement.

— Et tu l'as reconnu ?

— Au contraire, seigneurs, je ne l'ai pas reconnu… Mais quelqu'un parmi vous sera peut-être plus habile que moi ; voici le signalement.

Le groupe s'était grossi ; les têtes moutonnèrent, avides et curieuses.

— Voici le signalement, répéta Zanone : un squelette empaqueté dans des châles ; ce sont les propres expressions de mon valet Antonio, qui l'a vu descendre d'une chaise à bras sur les derrières du palais.

Il y avait silence autour du petit marquis. À son tour, il demanda :

— Seigneurs, reconnaissez-vous notre homme au signalement donné par mon valet Antonio ?

Personne ne répondit.

— C'est pourtant original, reprit le Zanone, et il ne doit pas y avoir dans Naples beaucoup de gentilshommes à qui pareil signalement se puisse appliquer. Quand la chaise s'est arrêtée là-bas, les porteurs ont pris cet être singulier dans leurs bras, comme un

enfant malade… Antonio affirme qu'il a vu sortir de ces châles, enroulés à la façon des langes, une véritable tête de mort…

Le silence continua de régner dans le groupe des courtisans. Est-ce à dire que personne ne devinât ? Ceci est peu vraisemblable. Mais il y avait là réellement beaucoup de gens qui ne devinaient pas. Et ceux qui devinaient n'en voulaient point avoir l'air.

Nous l'avons dit, la position du directeur Johann Spurzheim à la cour de Naples était des plus exceptionnelles. La maladie, sinon quelque autre motif, l'avait cloué dans son appartement dès le lendemain du jour où la ville avait appris avec étonnement le nom étranger et inconnu du nouveau magistrat chargé de veiller à sa sûreté : Johann Spurzheim n'avait jamais mis le pied aux réceptions royales ; si, à de certains intervalles, il s'était rendu aux conseils secrets du cabinet, les ministres seuls pouvaient le dire.

La règle, c'est qu'on ne pouvait le connaître que si l'on avait passé le seuil de son cabinet privé ou de sa chambre à coucher. Or, si, parmi les nobles assistants, peu ou beaucoup avaient eu ce douteux avantage, ils ne se montraient point empressés de s'en targuer. Dire : « Je l'ai vu… j'ai vu ce squelette vivant dans la nuit de cette boîte bizarre où il s'abrite et se cache », c'eût été inscrire sur son propre front le mot espion en lisibles caractères. Or, ceci ne se fait point volontiers, même à Naples.

— C'est peut-être un gnome, dit le camerlingue Casabianca.

— Un esprit familier, appuyèrent d'autres voix.

C'était là un moyen de prendre la chose en riant. Chacun s'y accrocha.

— En tout cas, reprit cependant le brigadier Michel Madrina, si c'est un fantôme, il est prolixe dans ses communications ; car l'entrevue menace de ne point finir et voici déjà le soleil derrière le mont Vésuve.

– C'est que… commença le marquis Zanone.

— C'est que, interrompit une voix grave et lente tout auprès de lui, le fantôme, comme vous l'appelez, seigneurs, a probablement beaucoup de choses à dire à Sa Majesté.

Personne ne l'avait remarqué, celui-là. Il était pourtant au centre du groupe, tout près du marquis Zanone.

C'était presque un jeune homme ; mais son costume faisait contraste, par son austérité, avec celui des autres courtisans. Son regard froid soutint sans effort la curiosité de ceux qui l'entouraient. On se demandait de toutes parts :

— Qui est ce cavalier ?

— Le connaissez-vous ?

— Eh ! docteur très cher ! s'écria le marquis Zanone, qui connaissait, lui, tout le monde, je ne vous avais pas aperçu.

Il lui tendit vivement sa main, que l'autre toucha du bout du doigt.

— Docteur ?… répétait-on dans le groupe.

— Un Sicilien, murmurèrent deux ou trois voix, le docteur Pier Falcone.

— Qu'est-ce ?

— Un pauvre diable.

On allait tourner le dos, quand le petit marquis prit la parole et demanda :

— Est-il vrai, savantissime, que vous voilà nommé l'un des médecins ordinaires du roi ?

— Il est vrai, répliqua laconiquement Pier Falcone.

Tous les regards s'adoucirent. Celui qui avait dit, en parlant du docteur : « Un pauvre diable » fendit la presse et vint lui offrir sa main.

On entendit murmurer partout de ces platitudes :

— Compliments très sincères !

— Félicitations très cordiales !

— Depuis bien longtemps, on n'avait pas eu à se réjouir d'un choix pareil.

— Et, le plus cher de tous les princes de la science, reprit Zanone, pourriez-vous nous dire le vrai nom de celui que nous appelons le fantôme ?

— Son vrai nom, répéta Pier Falcone, qui assombrit son regard ; son vrai nom, c'est la justice de Dieu.

Ces choses emphatiques prennent en Italie bien mieux encore que chez nous.

La foule, inquiète a priori, se mit à frissonner.

— Fantôme ! continuait cependant Pier Falcone de sa voix lente et sourde, qui s'entendait distinctement dans tout le cercle,

à cause du profond silence, fantôme en effet, vous l'avez bien nommé… Qu'est-ce qu'un fantôme, sinon la victime surgissant hors du tombeau et venant saisir à la gorge le meurtrier vivant ?… Qu'est-ce qu'un fantôme, sinon la mort qui se dresse, qui marche, qui parle, et qui étend son doigt décharné pour désigner aux puissants du monde le criminel drapé dans son impunité ? Vous l'avez dit : c'est un fantôme, c'est un fantôme vengeur qui s'entretient en ce moment avec Ferdinand de Bourbon…

Il étendait sa main vers le pavillon royal, dont les fenêtres closes avaient maintenant pour chacun un aspect sinistre.

— Le roi est triste depuis ce matin, reprit-il ; le roi est soucieux… vous disiez cela tout à l'heure… Moi, je dis : le roi est plus triste que vous ne pensez, le roi est plus soucieux… Le roi tremblait la fièvre quand il m'a confié son pouls, où bat la vie du royaume de Naples… Le roi est frappé au coeur… Pourquoi cela ? C'est que la nuit a parlé… c'est que la voix des morts s'est fait entendre… c'est qu'un cri est venu aux oreilles du roi qui ne sortait point d'une poitrine vivante…

Les courtisans se regardèrent. Mais nul d'entre eux n'interrogea.

— Dieu attend ! s'interrompit tout à coup Falcone. Il est patient, parce qu'il est éternel… Les années passent. La terre a bu du sang ; la mer profonde roule ses flots sur le cadavre ; la terre et la mer, qui sont muettes toutes deux… Un cri s'élève ; d'où sort-il ? Nul ne le sait. Mais chacun l'écoute. Ce cri, c'est la voix de la conscience divine. Dieu ne s'est pas pressé. L'heure est venue. Le glaive de l'archange brille…

— Ah çà ! très cher docteur, fit le marquis Zanone pendant que l'orateur respirait, de quel crime nous entretenez-vous, je vous prie ?

— Laissez parler ! laissez parler ! s'écria-t-on de toutes parts.

— D'un crime oublié depuis bien longtemps, seigneurs, répondit Pier Falcone, sept ans… un siècle a-t-il plus de sept ans à la cour ?… C'est vingt fois plus qu'il ne faut, soyons justes, pour mettre en oubli la mémoire d'un mort.

Son oeil noir avait un éclat railleur et amer.

— Qui est mort il y a sept ans, demanda-t-il brusquement, mort assassiné ? Vous ne savez plus… pas un de vous !… et pourtant je vois dans vos rangs des vieillards et des hommes faits… Mais la mémoire ne rapporte rien, la mémoire des morts… Personne ici ne me répondra…

Personne, en effet. Pourtant chacun interrogea ses souvenirs.

— Eh bien, reprit Falcone, le roi n'est pas comme vous : il a plus de mémoire… Le roi, qui a moins besoin des vivants, se souvient mieux des morts… le roi est triste et soucieux, seigneurs, parce que cette voix dont tout à l'heure je vous parlais s'est fait entendre, prononçant deux noms à la fois, comme toujours, un nom de victime, un nom d'assassin…

Falcone fit une pause. Vous eussiez entendu le vol d'une mouche aux alentours.

— La victime, poursuivit Falcone en baissant le ton, avait un nom illustre… Le nom le plus illustre qui soit dans l'Italie du

Sud !... La victime était l'ami le plus cher du roi, le frère d'armes du prince royal !...

— Monteleone ! fit d'une seule voix le groupe des courtisans.

La mémoire de tous s'éveillait en même temps.

— Monteleone ! le comte Mario Monteleone ! s'écria le docteur.

— L'assassin ! connaît-on l'assassin ?

Pier Falcone ne répondit pas, mais un sourire sinistre plissa ses lèvres pâles. Il étendit la main vers différents groupes qui passaient.

Un mouvement subit et général se faisait dans les jardins de la Floridiana. Au nom de Monteleone, un autre nom également prononcé par cent bouches, répondit :

— Coriolani !... le prince Fulvio Coriolani !

q

Chapitre 5 L'explosion d'une mine

Le prince Coriolani arrivait à la villa royale en compagnie de dona Angélie Doria. Il arrivait dans le carrosse de la comtesse Doria.
Son entrée était un événement. L'héritier de la couronne, les princes et les princesses lui faisaient fête. Mais, dans ce groupe nombreux, composé du marquis Zanone et de ses amis, les esprits étaient frappés vivement. Certes, ce n'était pas un vaincu

que ce brillant seigneur, pour qui la cour était assemblée, et qui amenait à son bras la plus noble héritière du royaume de Naples, en dépit du frère aîné, le comte Lorédan Doria, chef de famille.

Mais il y avait désormais, pour ceux qui avaient ouï les paroles de Pier Falcone, il y avait comme une mystérieuse menace suspendue au-dessus de sa tête. La foule avait prononcé son nom au moment où l'on demandait à grands cris le nom du meurtrier de Monteleone. Et Falcone avait gardé le silence, comme s'il eût jugé superflu de parler après la foule. La foule, en prononçant ce nom, s'était-elle donc chargée de faire réponse ?

Il y eut, du reste, une circonstance singulière. Quand les courtisans, distraits un instant par le mouvement qui se faisait alentour, revinrent à Falcone pour le questionner de nouveau, Falcone avait disparu. Personne, pas même le petit marquis, ne sut dire de quel côté le nouveau médecin ordinaire de Sa Majesté s'était perdu dans les bosquets. Mais on n'était pas à bout d'étonnements ; ou plutôt les étonnements ne faisaient que de commencer.

— Per san Gennaro ! s'écria tout à coup Zanone, est-ce que je rêve ?... Voici le très illustre Carlo Piccolomini qui salue ceux qu'il a fait arrêter hier !

Au beau milieu de l'allée, le ministre d'État venait, en effet, de se découvrir devant Malatesta et Colonna, qui passaient bras dessus, bras dessous.

Ces deux jeunes seigneurs n'avaient point du tout l'air de captifs ayant brisé violemment leurs chaînes. Ils allaient jasant et riant.

— Voici le major des gardes qui fait mieux ! dit Madrina émerveillé ; il cause familièrement avec Sampieri et Marescalchi…

— Qu'il a pris tous deux au collet cette nuit ! acheva un autre.

Que signifiait ce revirement ? Car c'était l'exacte vérité : Wolfgang Baumgarten, major des gardes suisses, s'appuyait à droite et à gauche aux bras de Sampieri et de Marescalchi. Domenico Sampieri avait même la mine d'un vainqueur qui vient de prendre sa revanche et qui plaisante.

Mais, en regard de cela, si vous aviez vu l'accueil que l'on faisait à Fulvio Coriolani dans le cercle des princesses ! François de Bourbon tenait une de ses mains entre les siennes, tandis que le comte de Castro-Giovanni lui donnait bel et bien l'accolade.

Pendant cela, dona Angélie Doria, placée entre la princesse royale et l'archiduchesse princesse de Salerne, était comblée d'attentions et de caresses.

Il n'y avait dans cet auguste groupe qu'une personne dont le visage ne peignît point la joie. Dona Nina Dolci, la zingara, venait d'apercevoir le docteur Pier Falcone qui se glissait vers les appartements du roi. Elle avait essayé de rencontrer le regard de Fulvio, mais sans y réussir.

Tout à coup, les croisées de l'appartement royal s'ouvrirent à grand fracas. Le jardin retentit de ces complaisantes clameurs qui, depuis que le monde est monde, n'ont jamais manqué à aucun souverain.

— Viva il re Ferdinanado !

— Evviva il salvatore di patria !

— Evviva il Borbone ! Evviva ! evviva !

Le roi était au balcon, accompagné du comte Loredano Doria et du premier médecin ordinaire, le docteur Wilhelm Bach.

— Voyez, dit la princesse de Salerne à Angélie, Sa Majesté aura raisonné votre frère !

Et Castro-Giovanni, se penchant à l'oreille de Fulvio :

— Sa Majesté vient de prêcher Lorédan ! nous l'emportons sur toute la ligne !

Un huissier royal vint ouvrir à deux battants la maîtresse porte du pavillon. Le roi lui-même fit de la main un signe gracieux aux princesses pour les inviter à monter le perron.

— Sa Majesté vous a souri, dit-on à Fulvio.

Il ne faut point croire que la semence jetée naguère par Falcone n'eut pas fructifié. Ce qu'il venait de dire dans le groupe des courtisans arrêtés sous le balcon royal courait déjà de proche en proche… Le marquis Zanone, Casabianca et Madrina étaient d'excellentes gazettes. Mais, aux premiers mots répétés de cette emphatique et mystérieuse harangue, tous ceux qui tenaient de près ou de loin au parti des princesses eurent un sourire de mépris.

Personne n'ignorait cela ; chacun savait bien qu'une solennelle péripétie allait avoir lieu aujourd'hui à la villa Floridiana. Cette solennité devait amener la réhabilitation du grand nom de Monteleone, et sans doute le châtiment de quelque coupable ; mais comment rendre le mépris de tous ces gens bien informés pour ceux qui allaient colportant de vagues et folles rumeurs, où le

prince Coriolani semblait placé d'un côté et le souvenir de Monteleone de l'autre ? De telle sorte que ces aveugles semblaient croire que la lutte existait entre le prince Coriolani et la mémoire de Monteleone.

Les nouvellistes et les curieux impertinents confondent tout, brouillent tout. En sortant de leur bouche, la vérité a un accoutrement de carnaval.

— Le coup de théâtre n'en sera que plus frappant ! se disaient les princesses ; laissons-les faire fausse route !

Elles se promettaient la joie du triomphe plus grande.

Angélie et Nina se trouvèrent un instant l'une auprès de l'autre.

— Il m'aime ! dit la jeune comtesse à l'oreille de son amie ; j'en suis sûre… je suis bien heureuse !

Nina la regarda. C'était vraiment une triomphante beauté que celle d'Angélie en ce moment.

— Et toi, murmura la zingara, dont la voix avait, malgré elle, des accents de tristesse, es-tu bien sûre de l'aimer ?

— Folle ! répondit Angélie.

Nina fixait sur elle ses yeux profonds.

— Si tous ceux qui sont là pour son triomphe se réunissaient pour l'accabler, continua-t-elle, l'aimeriez-vous encore, comtesse ?

Les belles paupières d'Angélie battirent, puis se baissèrent. Mais elle répondit pour la seconde fois et d'un ton de reproche :

— Tu es folle !

Elle passa, entraînée par la princesse de Salerne, qui lui donnait la main. La tête de Nina se courba sur sa poitrine. Elle restait la dernière des dames qui accompagnaient la princesse.

— J'ai peur ! dit-elle tout au fond de son âme.

En ce moment, l'huissier cria du haut du perron.

— On entre chez le roi !

C'est la formule pour annoncer que toute la noblesse est admise à passer le seuil des appartements où se tient Sa Majesté.

La famille royale ne s'attendait point à cela. On vit les princes et les princesses s'arrêter, étonnés, sous le vestibule.

Mais, dans les jardins, la foule reconnaissante poussa de longs evviva ! La curiosité, excitée, allait enfin être satisfaite. C'était bien le moins qu'on souhaitât longue vie au sauveur de la patrie !

Gentilshommes et dames s'engouffrèrent sous le vestibule. L'étiquette reçut à cette place plus d'un rude échec.

Nina, coupée par ce flot tumultueux, restait toujours à la même place. Son regard cherchait au loin dans les avenues. Elle attendait quelqu'un. Elle vit une escouade de chevau-légers à pied qui parcourait les jardins, posant çà et là des sentinelles.

Le jour allait baissant déjà. Cinq heures avaient sonné à l'horloge de la villa.

— On n'entre plus chez le roi ! dit l'huissier en abaissant sa verge derrière les derniers introduits.

Et ce cri, passant de sentinelles en sentinelles arriva jusqu'aux grilles du jardin :

— On n'entre plus chez le roi !

Une exclamation s'étouffa dans la gorge de la zingara. Elle venait d'apercevoir tout au bout de l'allée principale ceux qu'elle attendait sans doute : le vieux banquier Massimo Dolci, son oncle prétendu, et l'intendant de police Armellino.

Comme elle allait s'avancer vers eux, elle vit les deux factionnaires de la grille croiser leurs carabines au-devant des nouveaux venus. Le banquier de la cour ! le second dignitaire de la police napolitaine !

Nina s'arrêta. Elle devint très pâle. Elle s'élança dans un bosquet épais formé de magnoliers et de camélias arborescents. Presque aussitôt après, un cri étrangement modulé sortit du fourré.

Massimo Dolci et Armellino, qui se retiraient, tressaillirent à ce cri. Armellino dit :

— C'est Fiamma !

Et le vieux Massimo :

— Séparons-nous, Corner !... Je vais aller à la venta... Qu'il y ait des hommes dans la campagne, sous les fenêtres de la villa !

Ce disant, il remonta dans son carrosse, tandis que l'intendant de la police royale tournait la villa et s'enfonçait dans les bocages environnants.

Les yeux ardents de Nina étaient fixés sur les croisées du pavillon royal.

— Johann Spurzheim est là ! murmura-t-elle ; j'en jurerais !... Ce soir, il y aura bataille !

Au bout de quelques instants, elle sortit du bosquet, tenant des fleurs à la main. Elle n'essaya même pas de fléchir la consigne des gardes veillant au seuil du grand vestibule. Ce palais, c'était sa demeure. Elle en connaissait toutes les issues. Elle fit rapidement le tour du pavillon royal et s'introduisit par une porte des appartements de la princesse de Salerne.

Les galeries qu'elle traversa étaient désertes. Mais elle arriva bientôt à une salle où une femme voilée et portant un costume de deuil était seule.

D'un coup d'oeil, elle avait reconnu sa compagne du paquebot, la comtesse.

— On ne passe pas ! dit une rude voix près du seuil.

Et la porte fut violemment refermée.

C'était un nouveau détour qu'il fallait faire. Nina se présenta à une autre porte et l'ouvrit. Dans cette seconde chambre, sept ou huit cavaliers étaient réunis. Ils s'entretenaient avec vivacité. Nina referma la porte d'elle-même cette fois : elle avait reconnu les gentilshommes emprisonnés la veille : Giulio Doria d'Angri, le marquis de Malatesta, Sampieri, Vespuccio Doria, Marescalchi, Colonna, Ziani, Gravina, etc. C'était avec Carlo Piccolomini qu'ils s'entretenaient.

La zingara se dit, de plus en plus convaincue :

— Johann Spurzheim ne doit pas être loin !

Il était peut-être là, ce terrible mourant qui tenait en sa main tous les fils de cette tragédie ; mais on ne le voyait point. Ainsi l'esprit du mal est partout et n'est nulle part.

Nina parcourut toutes les pièces du pavillon royal, et ne découvrit point Johann Spurzheim. Quand elle parvint enfin aux salons et galerie où se tenait l'assemblée de famille, son premier regard chercha encore Johann Spurzheim. Ce fut en vain. Johann Spurzheim, invisible comme le démon lui-même, était l'âme de ce conseil et n'y assistait point.

Nina, ne pouvant pénétrer jusqu'à l'estrade où Ferdinand de Bourbon et sa famille étaient assis, se glissa vers un boudoir dont la porte s'ouvrait non loin des princesses, et tout près de Coriolani.

Ce boudoir donnait sur le Vomero. Sous la fenêtre s'étendaient ces campagnes enchantées qui rejoignent la villa des princes di Belvedere. Il contenait une harpe et divers instruments d'accompagnement. La princesse de Salerne, l'une des virtuoses les plus distinguées qui fussent en l'Italie, y venait souvent. Le roi aimait à l'entendre exécuter ces fantaisies rêveuses que berce le génie de l'Allemagne. Un balcon de pierre régnait devant la fenêtre du boudoir.

Cette assemblée offrait à coup sûr un aspect solennel. La famille royale était au complet. Vous n'eussiez pas pu nommer une maison illustre dans le royaume de Naples qui n'eût là quelque représentant.

Le roi était assis entre ses deux fils. Le fauteuil du ministre d'État restait vide à ses pieds. Lorédan Doria avait place derrière Sa Majesté. Les princesses entouraient Angélie, non loin de l'endroit où le prince Fulvio Coriolani se tenait debout.

Sur le visage de Fulvio, on pouvait admirer ce calme noble et serein qui était sa beauté même.

Ce fut le roi qui parla, comme étant en conseil de famille. Il annonça ce que tout le monde attendait, que la réhabilitation du nom de Monteleone allait être prononcée, et que cette grande maison avait des héritiers. Cela fut court. Le ton du roi était bref et sec.

Fulvio fut peut-être le seul qui ne remarqua point ce détail.

— Comte de Monteleone, dit le roi, approchez !

Fulvio s'avança aussitôt vers le centre de l'estrade. Il se trouva ainsi placé à côté du fauteuil vide qui attendait le nouveau ministre d'État.

Les princesses échangèrent un regard ; la bru favorite du roi serra même la main de la jeune comtesse Angélie. Elles voyaient là un présage.

Loredano, froid, silencieux, immobile comme une statue, n'avait même pas tourné son regard vers Fulvio Coriolani.

— Comte, reprit le roi, vous nous avez promis les preuves de votre naissance ; nous attendons ces preuves.

— Silence ! firent les huissiers royaux, car la foule s'agitait.

— Sire, répondit Fulvio, qui n'avait point encore parlé, j'ai promis à Votre Majesté l'acte de naissance de Mario, comte de Monteleone, fils aîné du saint qui trouva la mort au Pizzo ; le voici… Je dépose, en outre, aux pieds de Votre Majesté les actes de naissance de mon frère et de ma soeur : Giuliano et Celestina de Monteleone.

Le roi tendit la main. On put remarquer qu'il prenait les papiers sans adresser un regard au nouveau comte de Monteleone.

— Que tenez-vous encore ? demanda-t-il.

— Le testament de mon respecté père, répondit Fulvio.

Ferdinand de Bourbon eut un sourire froid et dont l'expression méfiante ne put échapper à personne.

— C'est juste, dit-il, seigneur comte ; vous nous aviez promis le testament de votre père mort, le témoignage de votre mère vivante.

Fulvio s'inclina jusqu'à terre et lui remit le papier qu'il gardait à la main.

— Sire, prononça-t-il tout bas, voici donc la moitié de ma promesse accomplie.

La lèvre de Ferdinand de Bourbon se crispa.

Nina voyait tout cela, placée qu'elle était derrière les princesses, à dix ou douze pas à droite du trône. Elle s'étonnait du calme, ou plutôt de la morne impassibilité qui était sur les traits de son Fulvio.

Dans l'assemblée, on se disait :

— La démission du seigneur Carlo Piccolomini n'est peut-être pas acceptée.

Un commencement d'inquiétude commençait à se faire jour dans le cercle des princesses. Mais François de Bourbon leur dit :

— Rassurez-vous… je connais le roi mon père.

Un fait qui pouvait surprendre l'entourage de la belle comtesse Angélie Dora, c'est le trouble et le malaise qu'elle laissait voir depuis le commencement de cette scène. Elle rougissait et pâlissait tour à tour. Elle semblait être littéralement au supplice.

Une fois, le regard froid de son frère Lorédan tomba sur elle. Ses deux mains couvrirent son visage, tandis qu'elle frissonnait de la tête aux pieds.

— Comte de Monteleone, dit cependant le roi, vous affirmez que le testament par vous déposé en mes mains est bien celui de votre père ?

— Sire, répondit Fulvio, je l'affirme sur l'honneur !

Le roi fit passer le papier à un homme qui était debout depuis quelques minutes entre le trône et le fauteuil de Loredano Doria.

Cet homme se dirigea vers une porte située vis-à-vis de Nina. Nina avait reconnu cet homme. Elle pensa :

— C'est là que doit être Johann Spurzheim !

Fulvio, lui aussi, avait regardé cet homme, mais sans témoigner la moindre émotion.

En voyant le geste du roi, le petit marquis Zanone n'avait pu s'empêcher de dire à ses compagnons :

— Il paraît que le Pier Falcone est décidément en grande faveur ! Pier Falcone cependant avait disparu derrière la porte refermée.

— Reste le témoignage de la mère vivante, prononça lentement le roi.

— Sire, répondit Fulvio gardant toujours la même respectueuse froideur, il m'étonne que la comtesse de Monteleone, ma mère, ne soit pas encore en présence de Votre Majesté.

Le roi repartit entre haut et bas :

— Nous attendrons la comtesse de Monteleone, votre mère.

Il y avait dans la manière dont fut prononcé ce dernier mot une telle intention d'amertume, que la princesse de Salerne se retourna vivement vers François de Bourbon.

Celui-ci répéta :

— Je connais le roi, mon père… Rassurez-vous.

Fulvio s'était borné à s'incliner en signe de remerciement.

Mais, à l'instant où le roi croisait ses bras sur sa poitrine, comme s'il eût voulu réellement attendre, la porte par où Pier Falcone venait de sortir s'ouvrit. Le ministre d'État Carlo Piccolomini parut sur le seuil et introduisit le marquis de Malatesta, suivi de ses compagnons, prisonniers de la veille.

— Qu'est-ce ? demanda le roi.

La surprise était peinte sur tous les visages. Il n'y avait de calme dans cette nombreuse assemblée que le prince Fulvio Coriolani.

— Sire, repartit Carlo Piccolomini, l'affaire d'hier a été jugée un peu légèrement : tel est l'avis de votre conseil. Ces gentilshommes offrent de prouver publiquement la sincérité de leurs affirmations.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria le prince royal de sa place ; les accusations portées par ces jeunes fous sont-elles à l'ordre du jour de cette assemblée de famille ?

Un long silence suivit cette interpellation de l'héritier de la couronne. Ce fut le roi qui le rompit.

— Prince, répliqua-t-il, dans cette assemblée, comme partout ailleurs, et en n'importe quel temps, le devoir du roi est de veiller à la sûreté menacée de son trône… Qu'on fasse approcher ces gentilshommes !

Et, pendant que les conjurés d'hier perçaient la foule :

— Seigneurs, reprit le roi, je pense être entouré ici d'amis fidèles…

Une bruyante acclamation l'interrompit. Il remercia du geste et ajouta :

— Seigneurs, une vaste conspiration est organisée dans nos États contre notre personne et contre notre gouvernement… Ne m'interrompez plus ! je crois à votre loyauté dévouée… Cette réunion, convoquée dans l'origine pour glorifier la mémoire de notre cousin et féal ami Mario de Monteleone, a désormais une autre portée… Justice sera rendue à Monteleone… ses héritiers légitimes, s'il en est, recouvreront leurs biens et leur rang… mais il faut que justice soit faite. Avant que personne sorte de ce palais, les traîtres seront dévoilés et punis !

Le silence de la stupeur suivit cette déclaration, faite d'une voix ferme et haute. Les princesses étaient comme si elles eussent entendu éclater la foudre.

Il se fit un vide autour du prince Fulvio Coriolani. Le prince Fulvio Coriolani était de marbre.

À cet instant, et au milieu de ce silence, un gentilhomme que la princesse de Salerne ne connaissait point, eut l'audace de toucher par-derrière son épaule nue.

— Altesse, dit-il tout bas, il s'agit de vie ou de mort… Si ce billet ne parvient pas à son adresse, vous aurez à vous reprocher le trépas d'un homme !

La princesse se retourna. L'inconnu se perdait déjà dans les groupes voisins.

Il y avait un pli sur les genoux de la princesse, un pli adressé au prince Fulvio Coriolani.

Les femmes sont toujours fidèles et vaillantes dans leurs sympathies. La princesse, toute pâle d'émotion, se leva, traversa d'un pas ferme l'espace qui la séparait de Fulvio, et, feignant de lui tendre la main, elle lui glissa le billet.

Le roi fronça ses sourcils sévères. La princesse regagna sa place en rougissant.

Ceci était un des fils de la perfide trame ourdie contre Fulvio Coriolani, et la princesse de Salerne venait, sans le savoir, de se faire la complice des ennemis de son favori.

— Sire ! s'écria Piccolomini, on vient d'abuser, sous les yeux mêmes de Votre Majesté, de la compassion d'une noble prin-

cesse… On a remis un billet à l'accusé.

— L'accusé ! répétèrent cent voix contenues.

Angélie Doria était livide comme une morte. Les récentes révélations de Fulvio se dressaient dans sa mémoire comme des fantômes menaçants.

Piccolomini venait à son insu, ou avec préméditation, de prononcer le vrai mot de la situation. Il y avait là un tribunal. Et Fulvio Coriolani était désormais un accusé. Mais un tel prestige rayonnait autour de cet homme, que chacun hésitait à croire. Il y avait dans tous les esprits une arrière-pensée, que ceci pouvait être un jeu, une épreuve, que sais-je ? L'histoire est pleine de ces brouilles entre souverains absolus et favoris. Ceux qui se hâtent risquent de laisser leur doigt meurtri entre l'arbre et l'écorce.

L'accusé, puisqu'on l'avait appelé ainsi, tourna son regard dédaigneux et calme vers Carlo Piccolomini. Le roi, ayant les yeux fixés sur lui à ce moment, les retira soudain comme s'il eût eu frayeur d'être entraîné ou ébranlé. Fulvio tenait le billet ostensiblement ; il ne l'avait point ouvert. Il mit la main sur son coeur et adressa à la princesse de Salerne un salut reconnaissant et respectueux. Il vit du même coup Angélie et Nina Dolci : Angélie, affaissée, mourante, Nina Dolci, le front haut, l'oeil ardent, et si belle, que son visage semblait avoir des rayons.

Le marquis de Malatesta et ses compagnons, au nombre de sept, étaient à la barre. Ils avaient l'air isolent, suivant la coutume, et l'on entendit Sampieri disant au major Baumgarten :

— Aujourd'hui, vous n'êtes pas ici pour nous.

Le roi montra du doigt le billet remis à Fulvio.

Baumgarten s'avança et salua : c'était un soldat.

— Prince, dit-il, c'est pour faire mon devoir.

Fulvio lui remit aussitôt le papier sans même l'avoir déplié.

— On empoisonne dans une lettre, sire ! murmura-t-il ; la faveur de Votre Majesté m'avait fait bien des ennemis !

Une voix qui venait du coin des princesses prononça tout haut :

— Courage ! vous n'êtes pas encore condamné !

Les huissiers réclamèrent le silence.

Le prince royal et le prince de Salerne étaient maintenant derrière le roi.

Celui-ci déplia le billet. Ses deux fils se penchèrent curieusement par-dessus son épaule. Le billet ne contenait qu'une ligne écrite en caractères mystérieux :

L3NAM5 I2OI2M2 DI2A4CA5 : A2A5A5I2P !

Les deux princes de Bourbon regardaient cela tout étonnés. Le roi se tourna vers eux :

— Nous avons été audacieusement trompés ! dit-il.

Puis, choisissant un papier parmi ceux qui étaient devant lui sur la table, il le tendit à ses fils en ajoutant :

— Traduisez !

Ce papier était la clef de l'alphabet du silence, remise par Manuele Giudicelli au seigneur Johann Spurzheim dans leur entre-

tien de la nuit précédente.

Le prince de Salerne lut après quelques secondes de travail mental :

« Vous êtes perdu. Fuyez ! »

François de Bourbon fit cette observation :

— Un pareil avis, remis en un lieu où la fuite est matériellement impossible, ne peut venir de ces chevaliers du silence, si habiles et si prudents !...

— Vient-il de moi, seigneur ? demanda aigrement le vieux roi.

Puis il tourna le dos en grondant :

— Vous êtes tous prévenus... N'ai-je pas été ensorcelé moi-même ?... Mais, Dieu merci, j'ai les yeux ouverts... et justice sera rendue !

Il fit signe ; Malatesta se détacha de ses compagnons.

— Sire, dit-il en mettant un genou en terre sur la marche la plus basse de l'estrade, hier, j'accusais devant Votre Majesté cet homme d'avoir volé son nom. Je disais vrai, mais j'ignorais jusqu'où prétendait son audace... Entre hier et aujourd'hui, bien des choses se sont passées... Le premier coup porté donne du courage aux timides... Au fond de ma prison, la lumière est venue me chercher... Ce que l'instinct de ma haine me faisait soupçonner hier, aujourd'hui je le sais de science certaine : cet homme est le chef suprême des tiers carbonari (règle du silence).

Le murmure qui s'éleva fut de l'étonnement, non point de la réprobation.

— Avez-vous quelque chose à répondre ? demanda le roi en s'adressant à Fulvio.

— Rien encore, sire, répliqua celui-ci.

Sampieri, à son tour, se détacha et vint au pied de l'estrade.

— Nous savons, dit-il, pourquoi cet homme garde une tenue si hautaine en face de ses juges… Les ventes sont prévenues et armées… Cet homme compte sur une révolte générale du peuple de Naples, excité par les traîtres carbonari…

Un sourire vint aux lèvres de Fulvio.

— Si je voulais… murmura-t-il.

Mais il n'acheva point et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Poursuivez ! ordonna le roi en s'adressant au Malatesta et à ses compagnons.

Ce fut Sampieri qui répondit :

— Sire, cet homme vous ramena hier la noble et pure jeune fille adoptée par votre tendresse… Nous voici à vos pieds sept gentilshommes. Pour le besoin de notre honneur, nous devons dire pourquoi notre haine commune nous a rassemblés contre un seul aventurier. Malatesta vous a parlé de sa soeur. Dieu nous voit tous, et Dieu le juge… Moi, Domenico Sampieri, j'étais le fiancé de Bianca Barberini.

— Moi, Pietro-Maria Colonna, j'étais le fiancé de dona Francesca Pisani.

— Moi, Andrea Pitti, j'avais l'amour de dona Preziosa Balbi.

— Moi, Vicente Marescalchi, j'avais reçu la foi de Jeanne Palianti, des princes Paléologue.

— Moi, Vespuccio Doria, j'aimais Dona Isabella Doria d'Angri, et j'en étais aimé.

Les deux autres prononcèrent d'autres noms. Et tous les sept, étendant la main vers Fulvio droit et ferme comme un roc :

— Cet homme, qui est le démon sur la terre, a enlevé Bianca Barberini, a enlevé Francesca Pisani, a enlevé la Paléologue, la Doria d'Angri et la Balbi… Cet homme est le brigand Porporato !

À ce coup, un grand cri s'éleva. Les princesses frémirent ; mais que de beaux yeux s'ouvrirent avides !

La princesse de Salerne glissa un regard vers Angélie Doria. Celle-ci était de pierre. Ses yeux, fixes et grands ouverts, n'avaient plus de pensée.

Les deux fils du roi s'étaient assis derrière Sa Majesté.

— Avez-vous quelque chose à répondre ? demanda pour la seconde fois Ferdinand de Bourbon.

— Rien encore, prononça distinctement Fulvio.

— Poursuivez ! commanda le roi.

Le marquis Zanone dit à ceux qui l'entouraient :

— Pour un brigand pris au piège, ce Fulvio Coriolani me paraît bien calme, mes chers seigneurs… Je gage vingt onces d'or que tout ceci finira au mieux !

— Le Malatesta et compagnie, lui fut-il répondu, savent déjà le chemin de la prison !

— Je passe aux preuves, reprenait en ce moment Domenico Sampieri, qui était l'orateur de la troupe ; aux preuves de ce que nous avancions hier : à savoir que cet homme a pénétré hier au Castel-Vecchio, par les terrasses des maisons voisines, et fait disparaître son complice, le baron d'Altamonte, dont il redoutait les révélations… Sur les mains gantées de cet homme, deux preuves existent…

Fulvio Coriolani tressaillit imperceptiblement.

Nina eut le contrecoup bien plus violent de ce choc. Elle porta ses deux mains à sa poitrine haletante…

Le regard du roi fut un ordre. Le prince Fulvio Coriolani se déganta lentement.

— L'anneau des maîtres du silence ! s'écria Sampieri, dès que la main droite fut découverte.

— L'anneau de mon père, répliqua Fulvio sans rien perdre de sa gravité hautaine ; l'anneau du saint Mario Monteleone, qui était maître des chevaliers du charbon et du fer !

— Cela est vrai, dit François de Bourbon à l'oreille de son père, nous le savions.

Ce fut le dernier effort tenté en faveur de Corialani.

Le roi se retourna vers son fils et lui dit :

— Vous ne savez rien, taisez-vous et attendez !

Puis il ajouta :

— L'autre main !

Fulvio ôta son second gant. Sa main gauche, blanche et fine comme une main de jolie femme, avait une cicatrice toute récente, une brûlure. Malatesta et ses compagnons laissèrent échapper un cri de triomphe.

Le roi doutait encore avant cela, car il prit un air plus sévère.

— D'où vous vient cette cicatrice, seigneur ? demanda-t-il.

— Sire, répliqua Fulvio, deux pauvres enfants qui se mouraient… Je n'ai point l'habitude de me vanter des bonnes actions qu'il m'est donné d'accomplir de temps en temps, par hasard.

Cette repartie fut faite d'un ton si libre, si décent, si tranquille, qu'on eut pu croire vraiment que le prince Coriolani était engagé dans ces entretiens frivoles où les habiles du monde font assaut de grâce et de politesse.

Mais Domenico Sampieri s'écria :

— C'est ici qu'est le doigt de Dieu ! L'imposteur a sauvé malgré lui les deux nobles enfants qu'il voulait spolier de leur héritage.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi ce récit avec attention se seront demandé peut-être à quoi bon cette démonstration, cette harangue emphatique de Pier Falcone dans le jardin de la villa Floridiana. Les lignes qui suivent vont répondre à cette question.

Pier Falcone avait joué le rôle du pionnier qui ouvre les voies. Il avait planté le jalon qui donne de la vraisemblance aux assertions les plus hardies. Grâce à lui, Sampieri trouvait là des gens pour le comprendre à demi-mot. Aussitôt qu'il eut fait allusion aux héritiers de Monteleone, le petit marquis Zanone et ses audi-

teurs dressèrent l'oreille comme des privilégiés qui ont eu les prémices d'une nouvelle importante. Ils avaient parlé, ils étaient intéressés d'avance à soutenir leur dire.

— Sire, reprit Sampieri d'une voix grave et en posant le pied sur la première marche de l'estrade, il sera donné, en effet, à votre haute justice de réhabiliter les héritiers du grand comte Monteleone… Ce comte Giuliano, cette comtesse Celestina, dont les actes de naissance sont entre vos royales mains… Et la réhabilitation sera d'autant plus providentielle que ces deux enfants ont atteint un plus terrible degré de misère et de malheur… Le fils et la fille de Monteleone, sans autre protecteur qu'un pauvre vassal qui manquait lui-même du nécessaire, habitent une mansarde de la maison des Falquieri, rue de Mantoue…

Un peu de sang vint aux joues pâles de Lorédan Doria. Sa soeur, la belle comtesse Angélie, rouvrit à demi les yeux et poussa un long soupir.

— La nuit dernière, continua Domenico Sampieri, se croyant abandonnés de Manuele Giudicelli, leur unique et suprême protecteur, qu'ils n'avaient point vu depuis trois jours, les deux orphelins résolurent de mettre fin à leur vie… Il est un moyen sûr et silencieux que la science imprudente enseigna récemment au désespoir : je veux parler de l'asphyxie par la vapeur du charbon. Julien et Céleste choisirent cette porte pour sortir de ce monde… Elles sont étranges, les voies de la Providence ! s'interrompit ici le Sampieri ; à l'heure même où cet homme, instrument d'une association criminelle, escaladait la maison des Folquieri pour pénétrer jusqu'à la prison de son complice, les deux pauvres enfants, seuls et découragés, allumaient le réchaud fatal… le réchaud qui a laissé une empreinte à votre main, prince

Coriolani !... Quelques minutes après, l'éveil était donné, le malfaiteur, poursuivi par la garnison du Castel-Vecchio, fuyait le long des galeries... Il trouve une fenêtre mal fermée, il la pousse, elle cède... et le malfaiteur, en violant cet asile dans l'intérêt de son salut, y fait pénétrer l'air avec la vie... Il s'évade, mais il a ressuscité ses victimes... Il est sauvé, mais il a laissé derrière lui la trace de son passage. La justice humaine est désormais sur sa piste... Qu'il tremble ! son heure est venue !

On put voir naître un sourire dédaigneux sur le visage jusqu'alors impassible du prince Fulvio Coriolani.

Il serait difficile de préciser les sentiments qui agitaient à cette heure l'assemblée. Si quelques sympathies en faveur de l'accusé survivaient dans cette foule, elles se cachaient. L'accusé s'abandonnait lui-même ; l'accusé ne se défendait pas. Le cercle s'était élargi autour de lui, comme il arrive toujours quand la foudre frappe un puissant. Les princesses gardaient maintenant un morne silence ; les deux fils du roi faisaient de même.

Angélie Doria cachait sa tête dans le sein de la princesse de Salerne. Nina Dolci, debout, l'oeil clair, le cou tendu, semblait attendre l'explosion de quelque invisible mine. Elle n'était pas seule sous l'empire de cette mystérieuse attente. L'inertie de ce lion était pleine de menaces. Rassemblait-il ses muscles pour fournir un suprême et prodigieux bond ?

Le roi fit un signe.

La porte par où Malatesta et ses compagnons avaient été introduits s'ouvrit de nouveau.

Pier Falcone, qui était auprès du comte Lorédan Doria, se pencha à son oreille.

— Seigneur, lui dit-il à voix basse, regardez bien ce qui va se passer.

Lorédan se retourna, le toisa et répondit :

— Je ne vous connais pas.

— Qu'importe la source d'un bon avis, seigneur ? repartit Pier Falcone. Regardez du côté de cette porte, et regardez ensuite la comtesse votre soeur !

Sur le seuil de la porte parurent successivement le lieutenant Frazer, de la garde suisse, un adolescent que personne ne connaissait, et une femme en deuil dont le visage disparaissait sous un voile épais.

Sampieri, Malatesta et ses compagnons avaient reculé, laissant une large place vide.

Le lieutenant Frazer s'avança le premier. Il déclara reconnaître le prince Fulvio Coriolani pour l'avoir arrêté la veille au soir, vêtu d'une soutanelle de séminariste, à la porte extérieure de la maison des Folquieri.

Le prince Fulvio ne protesta point. Mais il tressaillit tout à coup. L'huissier venait d'annoncer à haute voix :

— Le comte Giuliano de Monteleone !

Ce fut un mouvement général de curiosité, parmi lequel s'étouffa le cri d'angoisse poussé par Angélie. Deux personnes seulement entendirent ce cri, à part la princesse de Salerne, qui

tenait la jeune fille dans ses bras : Nina Dolci et le comte Lorédan Doria. Nina eut un sourire d'amertume courroucée. Le comte Lorédan se leva à demi.

Le regard de Fulvio s'attachait, doux et calme, sur ce jeune homme qui s'avançait la pâleur au front. Arrivé devant lui, Julien s'arrêta et leva les yeux. Ses yeux exprimaient une haine farouche. Il déposa aux pieds du roi la bourse brodée de perles où se lisait le nom du prince Coriolani.

Ferdinand de Bourbon demanda :

— Reconnaissez-vous cette bourse ?

— Je la reconnais, sire, répondit Fulvio.

— Elle vous appartient ?

— Sire, répondit encore Coriolani, une auguste princesse m'en fit don un jour en présence de Votre Majesté.

— Comte, asseyez-vous, ordonna le roi en s'adressant à Julien.

Julien s'inclina ; mais, au lieu d'obéir, il fit le tour de l'estrade et vint toucher du doigt l'épaule de Lorédan Doria.

— Vous qui êtes brave pour enlever les filles, dit-il entre ses dents serrées, qu'avez-vous fait de ma soeur ?

Lorédan le regarda stupéfait.

Pier Falcone n'était plus là.

— Nous nous reverrons, comte Doria ! reprit Julien d'un air sombre.

Et il tourna le dos.

L'huissier prononçait de sa voix retentissante :

— Dona Maria des Amalfi, comtesse douairière de Monteleone !

La femme voilée et vêtue de deuil s'avança jusqu'au pied de l'estrade.

Le roi se souleva à demi.

Maria des Amalfi rejeta son voile en arrière. Elle regarda Fulvio. Elle fit un mouvement comme pour s'élancer vers lui. Il tendit les bras, et chacun put bien voir que des larmes venaient à ses yeux.

En ce moment où toutes les respirations s'arrêtaient, car il était évident qu'un combat violent se livrait dans l'âme de cette femme ; en ce moment où le roi, pâle et profondément ému, retenait son souffle ; où la cour tout entière s'était levée d'un mouvement spontané, attendant quelque mystérieuse péripétie, Falcone reparut, précédant deux hommes qui portaient un brancard recouvert d'un linceul. Il vint se placer entre le roi et Maria des Amalfi. D'un geste brusque, il releva le linceul, découvrant ainsi le cadavre d'un vieillard à barbe blanche.

À ce coup, Fulvio se prit à trembler et devint livide. Un cri d'horreur s'échappa à la fois de toutes les poitrines. Julien, perçant la foule, vint se jeter à corps perdu sur le cadavre en gémissant :

— Mon père ! mon pauvre père Manuele !

— Moi, Pier Falcone, médecin du roi, prononça le Sicilien d'une voix distincte et ferme, je déclare qu'on a trouvé le corps de

cet homme empoisonné au palais du prince Fulvio Coriolani !

— C'est donc bien vrai ! balbutia Maria des Amalfi chancelante et navrée ; toutes ces choses terribles sont donc bien vraies !

Son regard brûla tout à coup.

— Je ferai mon devoir ! dit-elle.

Puis elle ajouta en étendant la main pour montrer Fulvio :

— Celui-là est l'assassin de Mario Monteleone !

Ce fut son dernier effort. Elle tomba comme morte, tandis que Julien, quittant le cadavre de Manuele, s'élançait à elle en criant :

— Ma mère ! ma mère !

q

Chapitre 6 La harpe

Certains faits historiques existent où le drame abonde si follement, que le narrateur n'a d'autre souci que d'en atténuer les éclats. Telle est, assurément, l'histoire de ces Monteleone, qui remua toute l'Italie dans les dernières années du règne de Ferdinand Ier, drame à deux degrés, par le père et par les enfants ; épopée de famille, où les incidents se pressent si nombreux, que ces événements authentiques ont l'air parfois de dépasser les limites de la vraisemblance.

La fin de la scène qui précède avait été rapide comme la pensée. Tout le monde était debout : le roi lui-même. Julien pressait

sa mère inanimée contre son coeur. Fulvio, immobile, les regardait tous deux. Il n'avait point parlé. Mais sa physionomie disait l'immense douleur qui lui étreignait l'âme. Falcone avait rejeté le voile sur le corps de Manuele.

Quand fut passé le premier instant de stupeur générale, chacun put voir qu'un changement s'était opéré dans la salle. Un double rang de gardes suisses, en armes, entourait l'assemblée. Six officiers étaient devant l'estrade, l'épée à la main. Le dénouement approchait évidemment. Il n'était là personne qui crût pouvoir le deviner.

Et cependant, tel était le prestige dont on avait entouré ce Fulvio Coriolani, tel était aussi le fantastique éblouissement attaché à ce nom du Porporato, qu'on attendait vaguement quelque surprise nouvelle.

Fulvio Coriolani et le Porporato, ces deux héros de la renommée napolitaine, se trouvaient confondus. C'était un seul et même homme. Quelle devait être la prodigieuse puissance de cet homme !

On est accoutumé à des miracles quand il s'agit de ces démons de la montagne. Ils ne sont pris que quand ils sont morts. Et celui-là vivait. Celui-là était debout en face du roi. Celui-là, pensif et sombre, n'avait même pas accordé un regard aux baïonnettes qui l'entouraient. Avait-il en réserve quelqu'une de ces ressources suprêmes qui semblent ne manquer jamais à ces fils de l'enfer ? Allait-il ébranler le palais comme Samson, prisonnier des Philistins ? Allait-il, comme le bandit Fra Diavolo, allumer d'un geste l'incendie ? Les coeurs battaient, et ce n'étaient pas seulement les

femmes qui avaient peur de la menaçante impassibilité de cet homme.

Baumgarten, major des gardes suisses, guettait le moindre signe qui annonçât la volonté du roi. Sur un regard que Ferdinand de Bourbon lui jeta, il fit un geste. Les crosses des carabines résonnèrent bruyamment sur le marbre des dalles. L'assemblée entière tressaillit. Fulvio fit comme s'il sortait d'un sommeil.

Il promena son oeil attristé sur cette cour qui, tout à l'heure encore, mendiait son sourire. Pour la première fois, depuis le commencement de la séance, il se tourna vers les princesses. Celles-ci baissèrent la tête ou détournèrent les yeux. Fulvio semblait chercher quelqu'un parmi elles.

La porte du boudoir où naguère se tenait Nina Dolci était maintenant à demi fermée. La place était entièrement libre entre Fulvio et les princesses. Il se mit à marcher lentement vers dona Angélie Doria.

Lorédan quitta sa place derrière le roi et se rapprocha, mais il n'avait pas l'air de vouloir gagner Fulvio de vitesse. Il s'arrêta même à quelques pas de lui.

Angélie, à mesure que Fulvio s'avançait, changeait de couleur ; ses beaux yeux devenaient hagards et fixes. Vous eussiez dit qu'elle allait devenir folle. Quand Fulvio fut tout près, elle poussa un faible cri de détresse.

Julien l'entendit. Julien lâcha sa mère. Julien bondit sur ses pieds comme un tigre. Plus vif que la foudre, il arracha l'épée de Baumgarten et s'élança vers Fulvio, qui l'attendit, les bras croisés sur sa poitrine.

On eût pu voir un sourire cruel sur le pâle visage du docteur Pier Falcone.

— Ce Johann est un homme de génie ! murmura-t-il à part lui. Personne, pas même Lorédan Doria, qui cependant fit un mouvement, n'aurait pu arrêter le fougueux élan de Julien. Mais Angélie, échevelée, se traîna à genoux au-devant de lui.

— Pitié ! dit-elle.

Le visage de Fulvio s'éclaira. Il sembla grandir tout à coup. Il était hautain et fier comme aux jours de sa gloire.

— Angélie Doria ! murmura-t-il à son oreille, je vous aime ; vous êtes ma force et ma vie… Vous m'avez dit que rien au monde ne pourrait vous empêcher d'être à moi… j'ai douté… Prononcez une parole et je sors vainqueur de la lutte !

Angélie Doria ne le regarda point et ne répondit point. Elle tendait les bras, éperdue, égarée, vers Julien, qui tenait l'épée haute.

— Si vous ne m'aimez pas, murmura Fulvio avec des larmes dans la voix, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il me tue ?

Elle se retourna, l'oeil fou, le visage égaré.

— Parce qu'il ne faut pas que celui-là soit un assassin comme toi, dit-elle ; je l'aime !

Julien se laissa tomber à genoux.

Le prince Fulvio Coriolani mit sa tête entre ses mains. Il sanglotait.

Lorédan Doria releva Julien de force. Leurs regards haineux se choquèrent.

— Je vous ai compris, seigneur comte, dit Julien en abaissant la pointe de son épée ; je viens de naître gentilhomme.

Angélie, évanouie, était entre les bras des princesses.

— Sire, dit Fulvio Coriolani en revenant vers le roi, et chacun put admirer la dignité suprême qu'il garda en cette heure douloureuse, je viens de perdre mon dernier espoir… J'ai péché, je suis puni, Dieu est juste… Je suis le fils de Mario Monteleone, l'avenir le prouvera ; mais je suis un imposteur dans ma conscience, puisque j'ignorais, ce matin encore, que Monteleone fût mon père…

« Sire, je n'ai pas tué cet homme (il montrait le corps de Manuele), car cet homme était le témoin que j'attendais.

« Sire, on a empoisonné le coeur de cette pauvre femme, ma mère, qui passera le reste de sa vie à pleurer des larmes de sang.

« Sire, on a mis une épée dans la main de mon frère !

« À Dieu ne plaise que je rende Votre Majesté complice de si lâches forfaits !

« Je suis le Porporato, sire ; mais, en les énumérant, mon front a rougi de honte.

« La main qui les a commis s'est révélée à moi par leur atrocité même.

« Le jour où j'ai passé à mon doigt cet anneau de fer qui fut celui du saint Monteleone, j'ai promis sous serment que sa mort se-

rait vengée.

« Aujourd'hui, le coupable s'est dénoncé lui-même. Je le connais, je le condamne…

— Malheureux ! interrompit Ferdinand de Bourbon, oses-tu parler de condamnation !…

— Quand la main de la loi est sur moi n'est-ce pas, sire ? acheva Fulvio Coriolani, qui retrouva un instant son sourire tranquille et superbe. Je vous l'ai dit une fois : au sein même de votre capitale, vous êtes le roi du jour, mais Porporato est le roi de la nuit !

— Il fait jour encore, dit ironiquement Falcone.

— Il va faire nuit ! prononça une voix sourde dans l'assemblée.

— Qui a parlé ? demanda vivement le roi.

Cette question n'eut point de réponse. Chacun, dans la foule des gentilshommes, regardait son voisin avec inquiétude.

L'oeil perçant de Falcone essaya d'épier les groupes.

— Il fait jour encore ! répéta Fulvio avec lenteur ; ce sont des heures précieuses que celles qui vous restent, sire… car qui sait ce qui va se passer dans votre ville de Naples, quand les ténèbres auront remplacé la lumière ?

— Tu menaces ton bienfaiteur, bandit ! s'écria François de Bourbon, dont l'indignation augmentait à l'idée d'avoir été l'ami et le protecteur de cet homme ; sire, finissez-en… C'est affaire désormais à vos gardes suisses !

— Et au bourreau !… ajouta le prince Fulvio Coriolani.

— Et au bourreau !… repartit durement l'héritier de la couronne.

— Altesse, dit Fulvio, vous avez le droit, en effet, de parler de bienfaits. Il a fallu, pour changer votre coeur, l'adresse infernale de l'assassin de Monteleone…

— C'est toi qui es l'assassin de Monteleone ! s'écria le second fils du roi.

— Mais savez-vous, continua paisiblement Fulvio, si vos bienfaits ne vous ont pas été rendus au centuple ?… Sire, et vous, Altesse, votre protégé a été votre protecteur… Sans le bandit Porporato, Naples serait, à l'heure où je vous parle, au pouvoir des carbonari…

— Emparez-vous de cet homme ! ordonna le roi.

— Et, si dans une heure le prince Fulvio Coriolani n'est pas dans son palais, poursuivit ce dernier sans se presser, vous assisterez à une fête dont le souvenir se gardera longtemps !

Deux gardes suisses s'étaient avancés vers lui, suivis de près par le major Baumgarten.

— N'as-tu donc point quelques fidèles dans une si nombreuse assemblée, puissant roi de la nuit ? demanda François de Bourbon avec moquerie.

— Qui sait ? répondit Fulvio.

Il promena son magnétique regard sur la foule des seigneurs ; puis il dit :

— Sire, il y a ici tant de carbonari, que je renonce à les compter !

L'assemblée s'agita tumultueusement.

Les deux gardes suisses portèrent en même temps la main sur Fulvio. Il les repoussa sans effort apparent et appela Baumgarten par son nom.

— Je me rends à vous, dit-il.

Les gardes suisses, repoussés, revenaient sur lui l'épée nue. Ils trouvèrent au-devant d'eux Lorédan Doria. Celui-ci dit au roi :

— Je ne suis ni carbonaro, ni bandit, sire ; mais j'ai besoin de parler à cet homme.

Et rapidement à l'oreille de Fulvio :

— J'ai été ton ami… presque ton frère… Veux-tu pour asile un de mes palais ou un de mes châteaux ?

— Toi, murmura Fulvio, tu es le dernier Romain !… Merci… je n'ai pas besoin de toi… Dis seulement à cet enfant que je l'aime.

Son regard désignait Julien.

Avant que Lorédan pût s'éloigner, il le prit dans ses bras et lui donna l'accolade. Presque aussitôt après, il était prisonnier au milieu d'une escouade de gardes suisses.

— Sire, dit-il en passant devant le roi, voici la nuit faite… Gardez-moi bien !

— Épargnez-nous les insolentes bravades de ce fou ! commanda Ferdinand de Bourbon. Au Castel-Vecchio !… le secret !… les

hautes assises ! tels sont mes ordres !

— Moi aussi, je vais donner mes ordres, répliqua le prisonnier, dont le sourire se fit sardonique.

Il posa un doigt sur sa bouche et comprima ses lèvres, qui produisirent ce cri particulier que nous avons entendu déjà dans les jardins de la villa Floridiana, quand Nina aperçut Massimo Dolci et Armellino à la grille.

Fulvio prêta l'oreille attentivement. Le roi, les princes et l'assemblée firent de même comme malgré eux.

Le son d'une harpe se fit entendre aussitôt dans le boudoir voisin. La harpe jouait le chant de Fioravente :

Amici, alliegre andiamo alla pena...

— Agere, non loqui !prononça Coriolani au milieu du silence étonné qui régnait dans la salle.

La harpe se tut. Plusieurs gentilshommes et des gardes suisses s'élancèrent dans le boudoir, sans attendre l'ordre du souverain. Ils trouvèrent la harpe dont les cordes vibraient encore. Mais le musicien avait disparu. Ceux qui se penchèrent sur le balcon pour interroger la campagne virent trois cavaliers, deux hommes et une femme, descendre au galop la route qui menait à Naples.

q

Chapitre 7 Le roi de la nuit

Le crépuscule tombait sur Naples. La ville était tranquille, au moins en apparence. Tout ce peuple remuant, vif, affairé, qui regagnait les bas quartiers après avoir exercé les mille industries fantastiques qui sont le travail des Napolitains, ces fainéants émérites, était loin, assurément, de deviner ce qui se passait à cette heure-là même dans la royale enceinte de la villa Floridiana. Ils avaient bien assez à parler des événements de la veille. La disparition du baron d'Altamonte faisait les frais de tous les entretiens.

On se pressait vers la strada di Porto, cette Bourse des bruits populaires. L'improvisateur Mariotto et ses collègues en allaient avoir long à conter !

Depuis le milieu de l'après-dîner, les servantes et employés de l'hôtel de la Grande-Bretagne, qui avait l'honneur de renfermer dans ses murs Peter-Paulus Brown de Cheapside, son groom Jack, sa femme Pénélope et Mélicerte, suivante de cette dernière, avaient pu remarquer les allées et venues de plusieurs personnages qui semblaient faire faction dans la rue.

Ceci n'était point chose inusitée, l'hôtel de la Grande-Bretagne, principalement fréquenté par les Anglais, est un des mieux achalandés de Naples. Or, nous avons dû déjà le dire, l'Anglais touriste est la propriété du petit Napolitain.

On guette un Anglais voyageur à Naples, comme on guette à Paris, quand on est marchand de bouquets, mendiant, baisseur de marchepied ou autre, l'entrée à l'église d'un baptême ou d'un mariage.

Vers cinq heures, deux hommes, un grand et un petit, entrèrent au bureau de l'hôtel et demandèrent, avec une sorte de gaucherie timide, si on pouvait voir Son Excellence. Son Excellence, c'était naturellement Peter-Paulus.

Les gens d'hôtel sont les ennemis légitimes des pillards du dehors, puisqu'ils dévalisent au-dedans ; les gens de l'hôtel renvoyèrent rudement nos deux pauvres diables.

Son Excellence était encore au lit.

Nos deux pauvres diables saluèrent bien humblement et dirent :

— Nous reviendrons.

Ils se remirent en observation vis-à-vis de la porte cochère.

Par hasard, les gens de l'hôtel n'avaient point menti. À cette heure avancée, Peter-Paulus dormait encore, Pénélope aussi. Jack et Mélicerte, la puritaine, les imitaient scrupuleusement. Pour tous les quatre, la nuit avait été orageuse.

Nous savons les travaux de Peter-Paulus et de Pénélope. Mélicerte, après son premier bol de punch, avait demandé un bichof que le troisième sommelier l'avait aidée à boire. Quant à Jack, on l'avait tout uniment rapporté ivre-mort.

Ce fut Peter-Paulus qui s'éveilla le premier. Il était encore tout moulu des suites de la girella. Il se frotta les yeux à tour de bras et regarda sa fenêtre pour voir si les croisées de son voisin de Cheapside étaient déjà ouvertes.

D'un seul coup d'oeil, tant il avait l'esprit prompt, il reconnut que ce n'étaient point là les fenêtres de la maison de Cheapside.

Il se leva et gagna le salon, où Pénélope venait d'entrer. Pénélope était en train d'écouter des pas lointains qui résonnaient sur les dalles du corridor. Elle croyait reconnaître le bruit de ce pas. L'émotion heureuse qui l'agitait avait mis deux taches d'un rouge vif à ses pommettes pointues. Elle poussa un cri doux et modulé harmonieusement à la vue du colonel San-Severo, qui passait le seuil de la porte principale.

Le jour baissait ; néanmoins Peter-Paulus reconnut le colonel. Il marcha droit à lui et lui dit sans transition, selon son habitude :

— Jé croyé qué vos été iune séductor… Djêck !… appoté la boîte dé lé pistolète… Jé volé bienne batter moâ conter cette gentleman.

Pénélope s'élança entre eux et se mit à genoux.

— Jé défendé dé batter ! s'écria-t-elle avec élan ; ménacé dé metter fine à lé jors dé moâ !

Ce disant, elle versait un torrent de larmes.

Le colonel repoussa d'une main cette femme infortunée, de l'autre son époux jaloux et irrité. Il avait ses gros sourcils froncés. On voyait bien qu'une idée fixe lui travaillait le cerveau.

— Ne recommençons pas les folies de cette nuit, ma bonne dame ! dit-il rudement.

Pénélope se dressa comme un serpent.

— Et vous, mon brave, ajouta le colonel en secouant le bras de Peter-Paulus, n'espérez pas vous jouer plus longtemps de nous !… Le diamant ! ou, par le corps du Christ ! nous allons entamer un autre jeu !

Ce bon colonel San-Severo, autrefois Lucas Tristany, était chevalier du silence et maître ; mais ses confrères, manquant de confiance en son génie, le tenaient un peu à l'écart. Sa vie était un long étonnement. Il allait en avant, les yeux bandés, ne sachant jamais d'avance le terme de la route. Aussi, quand il pouvait deviner un secret, c'était une vraie conquête, et il y tenait.

C'était ici le cas. L'Anglais Brown était porteur du diamant le Pendjaub,d'une valeur énorme. Le colonel savait cela. L'association s'occupait aujourd'hui de tout autre chose, mais le colonel l'ignorait. Il était ici pour son propre compte. Il faisait du zèle. Il venait enlever le diamant.

Comme Peter-Paulus fixait sur lui ses gros yeux ébahis, il reprit :

— Vous êtes rusé comme un renard, nous savons cela, et la dame joue à ravir son rôle d'Anglaise folle... mais vous avez affaire à un gaillard ! Voilà mon dernier mot : donnez le diamant de bonne grâce ou suivez-moi en prison !

Il déploya, ce disant, un ordre d'arrestation que ses importunités avaient arraché à l'intendant Armellino.

Son plan avait un certain mérite d'invention. Si le fameux diamant le Pendjaubeût été entre les mains de Peter-Paulus, ce bon colonel l'aurait eu sans nul doute.

Il ne s'agissait point, en effet, d'une petite scène débitée timidement. Le colonel s'était fait accompagner par quatre officiers de police, et deux voitures étaient en bas.

Pendant que Pénélope sanglotait et que Peter-Paulus essayait une explication impossible, le colonel requit Privato et son col-

lègue de lui prêter main-forte. En même temps, il appela les officiers de police.

— Une dernière fois, dit-il, refusez-vous de me remettre le diamant ?

— Jé faisé sermente, répondit l'associé de Marjoram, que jé n'avé pas cette diamond…

— Jé faisé aussi sermente ! s'écria la désolée Pénélope.

Et tous deux en choeur :

— Pôrquoi nos été véniou dans cette paysse abominébeule !

— Faites votre devoir ! ordonna le colonel.

Aussitôt cet ordre donné, l'appartement, loué à grands frais par l'associé de Marjoram dans l'hôtel de la Grande-Bretagne, fut traité en pays conquis. Les quatre agents de police, aidés par Privato et Beccafico lui-même, frère de la marchesa, fouillèrent avec soin tous les meubles.

On ne trouva point de Pendjaub.Mais le colonel s'attendait à cela.

— Les scellés ! ordonna-t-il.

On mit de longues bandes de parchemin sur la serrure des malles. On ferma également d'un cachet aux armes de la maison de Naples les paniers et sacs de nuit. Pénélope et Peter-Paulus, plongés dans la stupeur, regardaient faire. L'excès du malheur commun les rapprochait. Ils se serrèrent la main en répétant tous deux :

— Pôrquoi nos été véniou dans cette paysse !…

Mais la paix ne pouvait pas être de longue durée.

— C'été vos ! dit soudain Pénélope en retirant sa main ; vos avé fôcé moâ de véné dans cette paysse !...

— No ! c'été vos ! repartit Peter-Paulus, pôr le guérissement de vôter maladie !...

— Je disé : no... c'été vos !

— Je répondé : no... c'été vos !

— Enlevez ! ordonna le colonel.

Les quatre ou cinq douzaines de colis qui composaient le bagage de Peter-Paulus étaient scellés en due forme. Les agents, aidés par les domestiques de l'hôtel, que la vue du mandat d'amener rendait souples comme gants, chargèrent le tout sur leurs épaules, et commencèrent à descendre les escaliers.

Pénélope se mit à rire d'un air provocant.

— Disé que vos été sudjet anglais ! s'écria-t-elle.

— À votre tour ! commanda le colonel quand les bagages furent enlevés, en route !... Vous allez partir devant moi pour que je sois bien sûr que vous n'avez pas caché l'objet dans quelque coin... on vous fouillera en prison.

— Oh ! gémit Pénélope en se tordant les mains, je préféré enfoncer iun poignard dans le sein de moâ.

— En route ! en route ! répéta le terrible San-Severo.

Peter-Paulus, Pénélope, Mélicerte et Jack furent entraînés dans les escaliers. Le sommelier de l'hôtel, sans égard pour ce

grand malheur, eut bien le front d'apporter la note à l'associé de Marjoram.

Il paya ; mais, en payant, il protesta et dit :

— J'été sudjet Anglais… Cette paysse subira iune bombardement à cause de moâ !… fômellemente.

Le colonel le poussa dans une voiture.

Les gens de l'hôtel demeurèrent convaincus que tout cela se faisait par ordre de la police. Ils avaient vu les actes, ils connaissaient les agents.

Ce furent les événements subséquents qui donnèrent à cette aventure son caractère mystérieux et tragique.

Du côté de Chiaja, et autour du palais royal, on ignorait encore ce qui se passait à Naples ce soir-là. La plage était déserte. Le quartier noble avait à peine sa somme quotidienne de promeneurs. Tout était d'un calme profond. On voyait de temps à autre deux passants s'accoster pour demander les nouvelles. Le nom du prince Coriolani, qui revenait sans cesse dans ces entretiens, prouvait que le résultat des assises royales tenues à la villa Floridiana commençait à se répandre. Mais la curiosité, dans ces parages, ne demandait pas mieux que d'attendre au lendemain.

Cependant on vit, une heure après la tombée de la nuit, les habitants de ces nobles demeures descendre, affairés et inquiets, sur leurs terrasses. Le roi venait de rentrer en ville. Au lieu de se rendre au palais, il avait tourné Chiaramonte, et les portes du Pizzo-Falcone s'étaient refermées sur lui. Chacun avait pu remarquer le déploiement inusité des forces militaires qui l'accompagnaient.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que trois escadrons de cavalleggieri descendirent au grand galop du château Saint-Elme vers l'arsenal. En même temps, on entendit au loin battre le tambour. Quand le tambour se taisait, le vent apportait ces bruits indéfinissables et sinistres que rendent les émotions populaires. C'était à peu près au moment où les deux voitures renfermant la famille Brown, de Cheapside, et ses bagages, sortaient de l'hôtel de la Grande-Bretagne. Les deux voitures prenaient cette route que Peter-Paulus avait suivie le soir de son arrivée pour aller observer incognito les moeurs de la capitale napolitaine.

Le colonel, enveloppé d'un ample manteau, dont le pan relevé lui cachait le visage, était monté sur l'un des sièges. L'autre voiture était conduite par un grand gaillard à mine grave dont le chapeau large retombait sur ses yeux.

Peter-Paulus n'était pas dans la même voiture que sa femme. Nous devons attribuer à cette cause ce fait qu'ils ne se disputaient point.

Arrivés aux environs du théâtre del Fundo, ils virent tout à coup un mouvement étrange et désordonné succéder au calme qui les avait entourés jusqu'alors. Des flots de peuple tournaient l'angle du port et s'engouffraient dans les petites rues voisines. Des cavaliers passaient au galop, des fantassins les suivaient au pas de course.

Quelques cris, toujours ce cri particulier, sorte d'appel mystérieux propre aux Compagnons du Silence, se croisaient çà et là, sans qu'on pût savoir d'où ils étaient partis. Des trompes de chasse invisibles lançaient de loin en loin l'air martial de Fioravente : Amici, alliegre andiamo alla pena.Des coups de mousquet,

qui semblaient partir de la ville haute, retentissaient par intervalles. Le vent apportait de grands nuages de fumée, expliqués par cette clameur qui sortait parfois de la nuit des ruelles : Al fuoco ! al fuoco ! Et les groupes, sombres, serrés, marchant à pas lents le long des maisons, s'arrêtaient sous certains balcons pour prononcer sur un mode lugubre :

— Evviva la costituzione !

La plupart du temps, un homme paraissait au balcon. Puis la porte de la maison s'ouvrait, et l'homme venait grossir les groupes. Quand le groupe passait sous un réverbère, on voyait briller des armes. Devant la poste aux lettres, il y avait un encombrement. Le peuple entourait un poste de gardes suisses et essayait de le désarmer.

Les deux voitures s'arrêtèrent. Le colonel descendit de son siège.

— À bas, Gaspardo ! dit-il à l'énorme gaillard qui conduisait l'autre carrosse ; nous avons maintenant d'autre besogne.

— Jé prié vos… commença Peter-Paulus mettant la tête à la portière.

— Un mot de plus et je te brûle la cervelle ! prononça distinctement ce bon colonel.

La tête de Peter-Paulus disparut comme par enchantement.

Pénélope disait à Mélicerte :

— Cet officier m'avé cépendant bienne remaquée !

— Bah ! répliqua Mella puritaine, il cache son jeu devant votre mari.

Pénélope lui prit la main avec effusion.

Privato et Beccafico étaient auprès du colonel. Il chargea chacun d'eux de l'une des voitures, leur promettant de leur briser les os si les deux équipages n'arrivaient pas à bon port.

— Montez au galop la rue de Tolède, leur dit-il ; prenez la rue des Tribunaux, sortez par la porte de Capoue… et au galop, toujours au galop jusqu'au-delà de Salerne !

— Voyez-vous, dit Mélicerte, que nous n'allons pas en prison.

Pénélope joignit les mains.

— Jé croyé, murmura-t-elle en extase, que cet officier vôlé bienne enlevé moâ !…

Les voitures partirent.

— Alla pena ! cria le colonel, qui se jeta à corps perdu au beau milieu de la cohue ; les coquins ne me disent jamais leurs affaires ; mais, puisqu'on danse, procurons-nous des violons !

Gaspardo le pêcheur et lui se ruèrent sur deux gardes suisses, qu'ils renversèrent ; puis ils disparurent dans la foule, emportant chacun un mousquet conquis.

La foule cria :

— Evviva la costituzione !

À dix heures, le soir, le canon grondait sur plusieurs points de Naples. On disait que vingt mille insurgés étaient en armes.

Des barricades s'étaient élevées dans la strada di Porto et dans toutes les rues environnantes. C'était comme une citadelle.

À onze heures, les bruits de guerre avaient cessé. Mais une lueur grande et sinistre était au ciel, jetant sur la ville muette ses reflets de cuivre. On devinait quelque immense incendie. En effet, cette forteresse dix fois séculaire, le Castel-Vecchio, brûlait avec les maisons qui l'entouraient.

C'était un spectacle grandiose et terrible. L'incendie, on peut le dire, avait été allumé de tous les côtés à la fois. Les flammes sortaient en si prodigieuse abondance, qu'on n'essayait même pas de lutter contre elles.

Dans l'ombre profonde des gros murs de la forteresse, on voyait un cercle noir et immobile ; c'étaient les gardiens de l'incendie.

À onze heures et demie, les cent mille spectateurs de cette scène virent quelque chose de tellement fantastique, que nous avons hésité à l'écrire.

Le paratonnerre du Castel-Vecchio était encore debout au sommet de la plus haute tour, qui semblait épargnée par les flammes. Tout à coup un être humain se prit à grimper le long de cet étrange mât de cocagne. Il semblait tout petit et tout noir parmi les violentes lueurs qui l'environnaient. Il montait en se jouant. Il exécutait çà et là des tours de force. Arrivé à l'extrême pointe, il se prit à tourner autour de son effrayant pivot, dans la posture que les gymnastes appellent le bras de fer.

La foule cria d'en bas :

— Bravo, saltarello ! bravo, Cucuzone !

Un grand nombre de coups de feu partirent des positions occupées par les troupes réglées, mais aucun ne porta.

Cucuzone, se tenant d'une main au paratonnerre, déroula de l'autre, lentement, une sorte d'interminable ceinture qui lui entourait le corps. À mesure qu'il la déroulait, la ceinture se prenait à flotter à longs plis. Il la fixa enfin à la tige de fer.

Au premier souffle de vent qui le déploya dans toute son étendue, on vit un immense étendard éclairé comme en plein soleil par les ruines de l'incendie. Il portait au centre un coeur percé de deux glaives : l'écusson des comtes de Monteleone. Autour de l'écusson courait la devise : Agere, non loqui.

Cucuzone redescendit sans encombre et disparut.

La partie sud du Castel-Vecchio s'écroula bientôt après avec un épouvantable fracas.

À ce moment, les cornemuses calabraises, les vezzi de l'Abruzze et les trompes de chasse sonnèrent de tous côtés la fanfare du silence. Le cordon noir qui entourait la forteresse se massa. Une colonne serrée en tête de laquelle marchaient trois hercules : Luca Tristany, Gaspardo le pêcheur et Ruggieri le marin, donna, comme le trait d'une catapulte, dans les rangs de la garde suisse et la perça.

Au centre de la strada di Porto, devant la fontaine des Trois-Vierges, un carrosse, enlevé aux écuries royales, et tout drapé de crépines d'or, stationnait. Huit chevaux des écuries du roi le traînaient.

Un homme vêtu de pourpre comme un empereur, et beau comme un demi-dieu, parut, porté à bras en triomphe. Cent

torches éclairaient sa marche. Il monta dans le carrosse royal. Une troupe nombreuse de cavaliers lui fit cortège. Sur son passage, des coureurs allaient acclamant le prince Fulvio Coriolani. Puis les mille bruits qui emplissaient la cité s'amoindrirent.

L'incendie rougit, puis pâlit, ne trouvant plus d'aliment dans les murs épais en pierres de taille. La lueur des torches raya encore longtemps les ténèbres de la campagne dans la direction du sud-est. Au bout d'une demi-heure, on ne voyait plus rien ; tout faisait silence, clameurs et fanfares. On ne voyait plus rien que cette colossale fumée du volcan, voilant de brun la face pâle de la lune décroissante.

q

Chapitre 8 Les deux pêcheurs

Ceux qui virent ces événements prétendent que Naples fut pendant une nuit à la merci complète des tiers carbonari (règle du silence).
Il eût suffi peut-être de la volonté d'un seul homme pour faire une révolution. La volonté manqua. Les ventes armées se dispersèrent, laissant leurs morts sur le terrain. Le roi de la nuit dédaignait la victoire.

Ferdinand de Bourbon, les princes, les princesses, passèrent douze heures d'angoisse au Pizzo-Falcone. Ordre d'armer avait été envoyé à une frégate de l'État, en cas de malheur.

La princesse de Salerne, la favorite du Bourbon, tomba en disgrâce pour avoir prononcé les paroles qui sont le début de ce cha-

pitre. Elle avait dit :

— Si Coriolani avait voulu…

Elle passa deux ans d'exil à Capri.

Le lendemain, Johann Spurzheim prit le portefeuille de ministre d'État et la présidence du conseil.

Trois régiments partirent dans la direction de la montagne pour réduire les révoltés. Le docteur Pier Falcone les accompagnait avec une commission du roi. Ce n'était pas une poursuite, mais bien une guerre.

Malatesta, Sampieri, Colonna, Vespuccio, Marescalchi, Gravina, Pitti, Zini, suivirent l'expédition en qualité de volontaires.

C'était le sixième jour après l'incendie de Castel-Vecchio. Le soleil se couchait dans ces beaux horizons de l'Italie du Sud que nous avons décrits plusieurs fois au commencement de ce récit. Mais ce n'était plus ce calme profond, ce sourire de la nature que nous admirions naguère, au moment où Athol, prenant congé du bon véturin Battista Giubetti, sautait de la route sur les roches, et des roches sur le sable d'or de la grève.

Le ciel menaçant avait des tons métalliques, comme toujours dans ces parages, à l'approche des tremblements de terre ou des éruptions de volcans. La mer n'avait point de vagues ; mais elle moutonnait sourdement, grise d'écume, et, de temps en temps, la nature semblait pousser une confuse et grande clameur. Cela venait de l'air ou de la terre, on ne savait.

L'atmosphère était lourde ; les aspects semblaient se rapprocher, comme si la voûte céleste, abaissée au zénith, rétrécie au

cercle horizontal, eût pressé violemment les perspectives.

C'était beau, cependant ; c'était plus beau, peut-être. De la pointe sud de la baie de Santa-Eufemia, on devinait la Sicile dans un nuage cuivré qui paraissait tout proche, tandis que les îles d'Éole, accusées et fermes, tachaient nettement la mer de bronze.

La courbe gracieuse du golfe se relevait en lumière, marquée par un point sombre à l'endroit où la Brentola quittait la vallée du Martorello pour entrer en grève, et le paysage était fermé au nord-ouest par les hauteurs noires où se perche le château du Pizzo.

Dans les terres, on n'apercevait rien, à cause de la conformation particulière de la côte. Seulement, au nord du cap Vatican, dans la direction de Monteleone, la basilique de Corpo-Santo, sombre et austère, surmontait les antiques tourelles du couvent.

Il pouvait être sept heures du soir.

Chose rare en ce lieu, deux petits navires de guerre croisaient dans le golfe. Tous deux portaient le pavillon napolitain. L'un était une goélette-brick à la coque fine, aux allures guerrières ; l'autre, embarcation plus spécialement ponantaise, appartenait à cette famille des navires méditerranéens, enverguant la voile latine. Les felouques ont deux mâts : l'arbore di mestro et l'arbore di trinchetto. Les plus grandes portent douze canons en batterie et trente-deux caronades légères sur le pont. Dans les eaux de la Méditerranée, leur marche est supérieure à celle des bâtiments gréés carrés.

Le brick-goélette et la felouque, louvoyant à une lieue l'un de l'autre, échangeaient souvent des signaux, non seulement entre

eux, mais encore avec des postes militaires, établis de distance en distance sur la côte.

L'état du pays avait évidemment changé. Il y avait là surveillance active, presque état de guerre. Nonobstant, douze ou quinze bateaux montés par des pêcheurs, dont on voyait les cabanes grises collées au roc sous la falaise, allaient et venaient au large, s'occupant de leur besogne.

Un de ces bateaux, plus fort et mieux construit que les autres, laissait la voile au vent, malgré les rafales du nord qui allaient augmentant de force, à mesure que la nuit avançait. Il se tenait au large à trois lieues de la côte, et courait de grandes bordées, de manière à surveiller tour à tour tous les points du rivage.

Son équipage ne se composait que de deux hommes : un jeune mousse à la figure éveillée et charmante, un matelot au corps herculéen, aux jambes arc-boutées en cerceau, au front bas, couvert par une forêt de cheveux noirs. Celui-ci avait à la bouche une vaste pipe d'écume.

Ils lançaient le filet ; mais c'était par manière d'acquit. Quand par hasard ils prenaient un thon ou une dorade, ils laissaient le poisson retomber à l'eau.

C'étaient de faux pêcheurs, et leur filet servait seulement à tromper les deux bâtiments de guerre dont les lunettes espionnaient incessamment le golfe.

Le mousse avait une taille frêle et fine. Ses grands yeux noirs, surmontés de sourcils fiers, tracés hardiment, interrogeaient la côte avec inquiétude.

— Au filet ! dit le matelot aux larges épaules. Le mousse fit un geste de fatigue accablée.

— Mon bon Ruggieri, murmura-t-il, ce n'est pas le courage qui me manque.

— C'est la force, signora ; on sait bien cela, repartit le matelot de ce ton brusque employé par certaines gens pour dissimuler leur émotion ; du diable ! si vous ne seriez pas mieux dans votre boudoir mignon !

— Tu préférerais un autre aide, n'est-ce pas, Ruggieri ?

— Un plus vaillant, non, répliqua le matelot, c'est impossible… mais un plus robuste… Écoutez donc, nos outils de marin sont moins légers que des éventails.

Le mousse ôta son bonnet bariolé pour essuyer son front, qui ruisselait de sueur. Une masse de grands cheveux noirs s'en échappa, et tomba de tous côtés en belles boucles sur ses épaules.

— Un coup de main, signora ! s'écria le matelot ; au filet ! au filet ! Ce damné lieutenant qui est là-bas à la lunette nous lorgne comme s'il savait qu'il y a ici une jolie femme !

On distinguait, en effet, sur le pont de la felouque, un officier dont la lunette était braquée vers le large.

— On dit que l'air de la mer est bon, reprit le mousse quand le filet fut à la traîne ; il me semble que c'est du feu que je respire… le souffle va me manquer.

Le matelot passa sur son front sa main rude, et la retira baignée de sueur.

— C'est que, répondit-il en regardant l'horizon du coin de l'oeil, ce n'est pas aujourd'hui la mer de tous les jours, signora… Il y a des démons dans l'air : je le sens aussi bien que vous.

— Le mistral ?… commença le mousse.

Le matelot haussa les épaules.

— Le mistral et moi, nous nous connaissons ! fit-il à demi-voix : je donnerais bien une douzaine d'onces pour que ce fût le mistral… Le mistral est froid… le mistral souffle du nord-ouest comme ces rafales d'enfer ; mais il est continu et soulève le flot…

« Le sirocco, continua-t-il après un silence, est aussi brûlant que ce souffle du diable qui nous échaude les joues ; mais il vient du sud-est, et pèse sur la voile comme s'il tombait des nuées… Celui-ci relève la voile : on dirait qu'il sort de l'eau par chaque bulle d'écume… Celui-ci n'est pas un vent du ciel : c'est la tourmente de malheur qui secoue nos golfes quand la terre tremble et se déchire, quand les volcans vomissent la lave… Que disait-on du volcan à votre départ de Naples, signora ?

— Le Vésuve fume depuis plus de huit jours, répondit le mousse ; avant-hier, il a éclairé… hier, il a commencé à jeter des flammes ; mais la lave n'a pas encore débordé.

— La lave débordera.

— Dieu le sait !… mais, avant qu'une semaine soit passée, le Vésuve débouchera son goulot ou crèvera son flanc… Un coup d'épaule, sang du Christ ! ce réprouvé de lieutenant nous a montrés au doigt !

L'officier venait, en effet, d'appeler un de ses camarades, et très évidemment il désignait la barque de sa main étendue.

On jeta le filet. Le vent durcissait. L'ourlet de la voile baignait dans l'écume à chaque rafale.

— Quelle heure donnez-vous, signora ? demanda Ruggieri. À mon estime, sept heures doivent être passées.

Le mousse tira de son gousset une riche et mignonne montre de femme.

— Sept heures et un quart, répondit-il, à l'horloge du monte Oliveto !

Les regards du matelot s'assombrirent.

— Rien encore ! murmura-t-il.

Puis il ajouta :

— Mais ce vent démoniaque doit disperser la fumée… Si nous n'allions point apercevoir leurs signaux !…

Il donna un coup de barre, changea d'amure et serra le vent, mettant le cap sur Stromboli, qui commençait à confondre au loin ses profils estompés par le crépuscule du soir.

La barque fila rapidement au large, sillonnant cette immense plaine d'écume.

Le vent semblait tomber, à mesure qu'on s'éloignait de la côte.

— Je l'ai dit ! grommela le matelot, ces rafales sortent de la terre… C'est l'ouragan du malheur.

Au bout de quelques minutes, l'aspect de la côte changea. Nos deux marins commencèrent à voir les collines de l'intérieur par-dessus les falaises.

Ruggieri braqua successivement sa longue vue sur deux points du rivage : l'un en dedans du cap Vatican, l'autre beaucoup plus au nord et presque dans la direction du Pizzo.

— San Gennaro ! gronda-t-il, une demi-heure de retard… et rien !… rien encore !

Un sourire vint aux lèvres de cet enfant faible, mais hardi et charmant, que le matelot appelait « signora ».

— Si Dieu voulait qu'il manquât au rendez-vous ! murmura-t-elle.

Ceci était l'expression d'un espoir, ou mieux, une prière.

— Si le feu se montre au sommet du monte Pulcino, reprit Ruggieri, nous devrons ranger le cap Vatican : ce sera facile ; nous serons abrités par le promontoire… Mais, si nous voyons la fumée au colle delle Nari, la chose change : il nous faudra piquer vers Santa-Eufemia, au-delà du Pizzo… Vent debout !… côte affreuse… et le temps passe…

Il était désormais soucieux, ce Ruggieri.

Le jour baissait au point qu'on ne distinguait plus le mouvement sur le pont de la felouque ; quant au brick-goélette, il louvoyait si près de terre, que la falaise du Martorello le mettait dans l'ombre.

Le mousse s'était assis exténué à l'arrière de la barque. Il rêvait. Tout à coup le Ruggieri frappa dans ses mains et poussa un

grand cri. Le mousse, éveillé en sursaut, releva la tête. Il y avait une larme dans ses grands yeux.

— Voyez, signora ! voyez ! dit Ruggieri, qui redressa son torse vigoureux et enfla sa poitrine.

À gauche des hauteurs du Pizzo, dans la campagne, une épaisse colonne de fumée s'élevait ; une flamme rouge en teinta bientôt la base.

La signora, déguisée en mousse, laissa échapper un long soupir.

— Le sort en est jeté ! murmura-t-elle.

— Le signal est au colle delle Nari, dit le matelot ; le diable s'en mêle ce soir… Mais nous n'avons pas peur du diable !

En un clin d'oeil, la barque vira de bord et se prit à lutter contre le vent, qui mettait la voile dans l'écume.

C'était une excellente chaloupe, de construction sicilienne, qui avait dû pendre à l'arrière de quelque brigantin libre. Elle serrait le vent au mieux et, quoique son allure au plus près la fit embarquer beaucoup d'eau, sa marche était à peine retardée.

Ruggieri était à la barre. Le mousse rejetait l'eau à la mer.

La nuit devint noire ; le ciel était sans étoiles. Ruggieri se guidait par les lumières qui étaient aux fenêtres du Pizzo. Le feu allumé sur le colle delle Nari ne se voyait plus depuis longtemps, caché qu'il était par la lèvre du rivage.

Le mousse sentit tout à coup qu'on lui serrait le bras.

— Ne bougez plus, dit Ruggieri à son oreille ; pas un souffle !… Il y va de la vie !

L'avertissement n'était pas inutile, et surtout il venait à temps.

Un cri s'étouffa, en effet, dans la poitrine de la signora.

Sur l'écume blanche et phosphorescente de la mer, s'élevait une masse noire qui semblait énorme.

Entre deux rafales, on crut entendre des bruits de voix et un chant qui tombait du ciel.

Les voix appartenaient à des officiers qui causaient sur le gaillard d'arrière, le chant à un marin chevauchant sur une vergue, juste au-dessus de la tête de nos deux prétendus pêcheurs.

La masse noire était la felouque napolitaine.

La barque rasa comme une flèche les flancs du grand navire, coupa son sillage et passa inaperçue.

L'instant d'après, elle dansait au ressac devant une côte rocheuse, à un demi-mille au-delà du Pizzo. C'était le rendez-vous fixé.

À droite et à gauche, deux petites pointes de rocher s'avançaient dans la mer, faisant de ce lieu une anse microscopique dont les contrebandiers utilisaient souvent l'abri. Ceci en temps calme, car, au moindre orage, la mer était si terriblement houleuse, que tout débarquement de marchandises y eût été impossible.

Ruggieri essaya de mouiller son ancre entre les deux roches, mais les dents du grappin ne purent mordre ce fond de galets par le temps qu'il faisait. Ruggieri amena sa voile et tâcha de se soutenir avec les avirons.

Le mousse était maintenant au gouvernail.

Une ligne d'écume plus éclatante annonça le fond de l'anse.

Ruggieri héla. Ce cri d'espèce particulière, que nous avons plusieurs fois entendu à Naples, lui répondit aussitôt, et deux formes se détachèrent sur le fond noir des roches.

La mer était basse et, bien que le flux ne se fasse pas sentir sur les rivages méditerranéens, la différence entre le haut et le bas de l'eau peut changer complètement les conditions d'abordage dans certaines criques entourées d'écueils.

Ici, le bas de l'eau laissait l'esplanade rocheuse, où les deux inconnus se tenaient, à sept ou huit pieds au-dessus de la barque, et la barque ne pouvait guère s'avancer à plus de deux longueurs d'aviron, sous peine d'être brisée en mille pièces.

Sous l'esplanade, c'était une rampe à pic, où un chamois n'eût pu poser le pied.

— Faisons vite ! dit une voix impérieuse sur le rocher. Fiamma est-elle à bord ?

— Fiamma t'attend ! répondit la voix douce et sonore du mousse.

— Bonjour, Ruggieri ! dit-on en même temps là-haut.

— Bonjour, Cucuzone ! repartit d'en bas le matelot.

Puis il ajouta :

— As-tu la corde ?

— Toujours.

— Mets une pierre au bout, car ce vent-là repousserait un câble de maîtresse ancre… et prends garde de nous assommer.

— Fiamma ne peut-elle se mettre à l'abri ? demanda la première voix qui avait parlé.

— Ne songe pas à moi, maître, répliqua la jeune femme.

— Je la place sous le banc à l'arrière, ajouta Ruggieri ; mais hâtez-vous !… je ne puis tenir longtemps contre le ressac.

On voyait, sur cette espèce de galerie circulaire qui régnait au fond de l'anse, une silhouette fière et haute, sous le pli d'un manteau qui flottait bruyamment au vent.

Une autre forme humaine s'agitait au-dessous. C'était Cucuzone, occupé à nouer le bout de sa corde autour d'un quartier de rocher.

Un éclair qui déchira la nue, précédant un coup de tonnerre lointain, mit tout à coup en lumière cette hautaine silhouette de l'homme immobile. Nous eussions pu reconnaître le visage triste, mais calme, de ce beau prince Fulvio Coriolani, la folie de la cour de Naples.

q

Chapitre 9 Une idée de Ruggieri

Cucuzone, ayant serré sa corde autour d'une roche, s'avança jusque sur le rebord de la plate-forme. Il prit son temps, calculant les balancements furieux de la barque, et lança son engin de manière que la pierre tombât à l'eau tout près de l'avant, à portée de la main de Ruggieri.

Une première tentative manqua par la faute de la rafale, une seconde, parce que Ruggieri perdit l'équilibre. Il est certain que le choc de la pierre eût mis la barque en morceaux.

Mais il est certain aussi que nulle puissance humaine n'aurait pu lancer une corde légère à l'encontre de ce vent tempétueux.

Enfin au troisième essai, Ruggieri saisit la corde et tomba, du coup, la poitrine contre le plat-bord. La barque faillit chavirer et s'emplit d'eau à demi.

— Heureusement, dit le matelot, qu'elles sont bonnes toutes deux, la poitrine et la chaloupe !

Il palpa soigneusement le bordage de la barque, en dedans et en dehors ; puis, se relevant d'un bond, il se tâta les côtes.

— Pas plus avariées l'une que l'autre ! murmura-t-il gaiement. San Gennaro ! s'interrompit-il, sciez à bâbord, signora !... sciez à deux mains ! Nous allons toucher !...

Il saisit la gaffe et piqua le roc au moment où la barque allait donner contre l'une des parois de la crique.

Le danger passé, il détacha la pierre et noua solidement la corde au pied du mât. Cucuzone avait fixé l'autre bout à une

corne du roc.

— Allez ! commanda Ruggieri.

Il reprit les avirons et rama vigoureusement pour tendre le câble.

Cucuzone s'engagea le premier sur ce pont vacillant que chaque rafale balançait avec furie. Ce fut un jeu pour le saltarello. Nous devons même avouer qu'il exécuta, chemin faisant, quelque temps de trapèze sur la corde roidie.

Le passage de Fulvio fut moins aisé. Cucuzone, debout à l'arrière, se tenait prêt à plonger en cas de malheur, Fiamma, agenouillée et les mains jointes, priait Dieu ardemment.

Fulvio resta suspendu une longue minute entre le ciel et la mer. Le vent secouait la corde, qui tremblait comme un fil. Mais Fulvio était jeune, leste, adroit et sans peur. Il mit enfin le pied sur la barque.

Fiamma se pendit à son cou en pleurant. Ils se tenaient encore embrassés lorsque les aboiements d'un chien se firent entendre dans les roches.

— Détache la corde, Cucuzone ! commanda Ruggieri.

Comme le saltarello éprouvait de la peine à dénouer le chanvre mouillé, Ruggieri prit une hache et trancha le noeud d'un seul coup.

— À plat ventre, tout le monde ! s'écria-t-il.

D'une main, il terrassa brutalement Fiamma ; de l'autre, il saisit le prince Fulvio et l'entraîna dans sa propre chute. Cucuzone

avait déjà disparu sous un banc. Il était temps. Les roches s'éclaircirent, renvoyant d'écho en écho le fracas roulant d'un feu de file. Une grêle de balles passa au-dessus de la barque.

Ruggieri et Cucuzone s'emparèrent des avirons ; à la seconde décharge, les miliciens étaient hors de portée et tiraient au hasard.

— Borde la voile, maintenant, dit le saltarello, et reposons-nous.

Joignant l'exemple au précepte, il se coucha tout de son long au fond de la barque, et commença à ronfler comme un juste ; Fulvio et Fiamma étaient assis l'un auprès de l'autre, à l'arrière.

— Merci, Fiamma, soeur chérie, disait Fulvio ; quels dangers tu as bravés pour me servir !

— Je t'appartiens, Fulvio, répondait simplement la zingara, je n'ai de volonté que la tienne... Si elle t'avait aimé, j'aurais été heureuse de contempler ton bonheur.

Fulvio laissa retomber sa tête entre ses mains.

— C'est Julien de Monteleone qu'elle aime, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Sa voix était timide comme celle d'un enfant. Fiamma ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Il y eut entre eux un long silence.

Fiamma reprit :

— Je connaissais cet amour avant Angélie elle-même.

— Angélie ! répéta le prince, comme s'il eût savouré la musique suave de ce nom ; quand j'étais triomphant, je ne savais pas combien je l'aimais ! Mais pourquoi ne m'avoir pas dit… ? s'interrompit-il tout à coup.

Fiamma lui mit sa belle main sur la bouche.

— Je te répétais sans cesse, murmura-t-elle, il n'y a que moi pour te bien aimer !… Nos coeurs ont fleuri ensemble… Dieu t'a donné à moi… hors de moi, tu ne trouveras que trahisons et douleurs…

Il était distrait déjà ; elle le vit. Un long soupir souleva sa poitrine.

— Sept jours ! pensa-t-elle, tandis qu'un plaisir plein d'angoisse lui serrait le coeur ; l'oracle a dit sept jours… et c'est demain le septième… Je n'ai pas eu sa vie, mon Dieu, donnez-moi sa mort !

— L'aime-t-il ? demanda tout à coup Fulvio.

— Qui donc ? fit la zingara réveillée en sursaut.

— Mon frère Julien… répéta le prince, aime-t-il dona Angélie Doria ?

— Oui… et son amour à lui n'est point parjure.

— Alors, prononça lentement Fulvio de ce ton du juge qui rend un arrêt, je veux qu'ils soient heureux !

Il se tut ; la barque, penchée, courait dans la nuit. On apercevait les côtes comme une muraille lointaine et sombre.

De temps en temps, les signaux de nuit indiquaient la position des deux bâtiments de guerre.

Cucuzone ronflait.

— Maître, demanda Ruggieri, qui avait repris le gouvernail, où faut-il aller maintenant ?

— Je ne sais encore, répondit Fulvio.

Puis, s'adressant à la zingara, il ajouta :

— Parle !

— Que veux-tu savoir ! demanda-t-elle. Ton coeur va saigner.

— Mon coeur est mort, repartit le prince, dont la voix était sourde et découragée, les morts ne souffrent plus… Parle !… J'ai fait vingt lieues à travers cent périls, pour avoir les nouvelles que tu m'apportes… J'ai abandonné mes frères victorieux, mais cernés de toutes parts… J'ai déserté mon poste de bataille… Les hommes m'appellent brigand, les brigands m'appelleront traître… Parle, te dis-je, parle !

— J'ai vu dona Angélie Doria, dit tout bas Fiamma.

Fulvio tressaillit et se rapprocha.

— Si l'on m'eût salué ce jour-là… le jour où le roi et sa cour étaient rassemblés à la villa Floridiana… si l'on m'eût salué du nom de comte de Monteleone, Angélie m'aurait-elle trahi ?

— Dieu le sait !

— Angélie m'avait dit, une heure auparavant, le coeur ému, la voix tremblante : « Je t'aime, et rien ne saurait m'empêcher de

t'aimer… » Me trompait-elle ?

La nuit cachait l'expression de dédain qui était sur le beau visage de Fiamma.

— Peut-être qu'elle ne te trompait pas, murmura-t-elle ; je te l'ai dit : Angélie Doria ne connaissait pas son propre coeur.

— Tu n'exprimes pas toute ta pensée, Fiamma !

— Dieu me garde de te cacher quelque chose, Fulvio !… Elle est pieuse et craintive… Elle croyait Julien engagé dans les ordres…

— Et elle tâchait de m'aimer… pour que cet amour soit son bouclier !… Est-ce ainsi, ma soeur ?

La zingara garda le silence. Fulvio serra sa poitrine à deux mains.

— Cet air qui nous entoure est de plomb, dit-il ; j'étouffe !

Quand le vent cessait de souffler, c'était, en effet, un calme brûlant et si étrange, que la gorge oppressée semblait se rétrécir.

On entendait alors des bruits inouïs du côté des rivages. La terre, invisible, avait de grands gémissements.

Fulvio demanda :

— Où l'as-tu vue ?

— Dans sa prison, répondit Fiamma.

— Dans sa prison ! se récria le prince qui tressaillit comme un lion blessé ; ai-je bien entendu ?

Il y eut des larmes dans la voix de la zingara, tandis qu'elle disait :

— Je t'en supplie, Fulvio, ne m'interroge plus !... tu voudras, quand tu sauras, t'élancer à son aide... et la mort t'attend là-bas !

— Ah !... fit le prince, elle a besoin d'aide !...

Il se tourna vers Ruggieri, et reprit tout haut :

— À Naples, amis !... Nous allons à Naples.

Dans les ténèbres, on put entendre les sanglots étouffés de la zingara.

Ruggieri vira de bord ; car il se laissait, depuis une demi-heure, dériver au vent vers les îles Lipari.

Les deux navires de guerre étaient désormais entre la barque et cette crique rocheuse où s'était opéré l'embarquement.

— Parle ! dit encore Fulvio, avidement, cette fois ; je veux tout savoir !... Parle-moi de mon frère Julien, qui est mon bourreau, mais que j'aime... Parle-moi de ma soeur Céleste, vers qui mon coeur s'élance... de ma mère, pauvre et sainte martyre... Parle-moi de Lorédan, mon ennemi loyal... Tu m'entends, je le veux !

Fiamma se recueillit un instant ; puis elle débuta ainsi :

— Angélie était à la villa Floridiana... Céleste t'attendait dans ton palais... Elle s'évanouit en voyant le cadavre du vieux Manuele assassiné par ce misérable Pier Falcone.

— Celui-là se vengeait, interrompit Fulvio, je l'ai tué de ma main ; que Dieu lui fasse paix, j'aurais voulu l'épargner.

— Pendant que la fusillade grondait autour du Castel-Vecchio en flammes, reprit la zingara, Johann Spurzheim, nommé premier ministre par le roi, n'était pas à son poste ; il poursuivait son oeuvre. Ai-je besoin de vous dire qu'il trahissait depuis longtemps ?… Vous le savez… Vous savez sans doute pourquoi il trahissait, et quelle ambition implacable s'était emparée de ce moribond…

— Je sais tout, interrompit Fulvio.

— Et que comptez-vous faire à ce Johann Spurzheim, seigneur ?

— Notre loi veut sa mort… Mais il était condamné d'avance pour un autre crime… Parle, au nom du ciel, Fiamma, et ne t'arrête plus !

— Johann Spurzheim n'était pas à son poste. Il s'empressait de jouer ses dernières cartes, achevant pour lui le gain de la partie.

« Maria des Amalfi, la pauvre douce femme inerte et déjà replongée dans cette nuit de l'esprit où la science du docteur Daniel avait porté la lumière, était conduite à l'hôtel de la Piazza-del-Mercato. On l'installait dans les appartements de cette Barbe Monteleone, qui jadis lui fit tant de mal…

« Le cercueil de Barbe venait à peine de prendre le chemin du cimetière, que les ouvriers attachaient les draperies de velours à l'alcôve de la nouvelle épouse…

— Que dis-tu là, Fiamma ? s'écria le prince stupéfait.

Il n'avait pas deviné cette extravagante audace.

— Je dis ce qui est, repartit la jeune fille ; Johann Spurzheim, favori du roi, a obtenu du roi l'autorisation d'épouser Maria des Amalfi, qui est redevenue folle.

— Mais il suffit d'apprendre au roi…

— Que David Heimer était maître du silence ?… Le roi le sait… Le roi croit que ce fidèle serviteur s'est introduit parmi vous pour vous perdre… Le roi est désormais l'esclave de cet homme.

Fulvio murmura comme se parlant à lui-même :

— Le docteur Daniel m'a dit : « La folie a la mémoire de la folie… » Si Maria des Amalfi a perdu de nouveau la raison, elle reconnaîtra son bourreau.

— Eh bien, n'est-ce pas un dévouement angélique que d'épouser une pauvre femme qui, dans sa folie, vous prend pour un scélérat et pour un monstre ?… Le roi sait tout, et le roi a dit : « Ce Spurzheim est un saint… Le mariage se fera ! »

Fulvio frémissait de tous ses membres.

— Mais c'est horrible, cela ! grinça-t-il entre ses dents serrées.

— C'est horrible ! répéta la zingara ; et ce n'est pas tout, Fulvio… David Heimer, ce démon incarné, ne pouvait s'arrêter en chemin. Il a la terrible logique de ses instincts criminels : c'est le génie du mal.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda le prince avec abattement.

— Il y a d'abord cette conséquence : Johann Spurzheim, en épousant la comtesse Maria des Amalfi, qui, dans ses rares moments de lucidité, lui témoigne une reconnaissance sans bornes,

prend le titre de comte de Monteleone, et devient le tuteur naturel des deux enfants…

— Lui ! s'écria Fulvio, dont les poings crispés se serraient ; lui ! l'impur scélérat ! le tuteur de mon frère et de ma soeur !

— Ce n'est pas tout encore, dit Fiamma.

Le prince croisa ses bras sur sa poitrine.

— Le titre de comte de Monteleone n'est bon pour Johann, poursuivit la zingara, que s'il apporte avec lui, ce titre, l'immense fortune de cette puissante maison… Or, entre cette fortune et Johann, cinq existences se dressent comme un infranchissable obstacle.

— Cinq assassinats… murmura Fulvio.

— Vous d'abord, prince ; mais vous comptiez à peine… contre vous, la loi est une arme… Puis Julien et sa soeur Céleste… Puis Angélie et son frère, le comte Lorédan. Mais que parlez-vous d'assassinats ! s'interrompit-elle avec un rire amer : Johann Spurzheim n'en vient au poignard ou au poison qu'à la dernière extrémité… D'ailleurs, il est une de ces quatre personnes qui peut devenir pour lui la poule aux oeufs d'or… Doria a hérité de Monteleone ; Monteleone ne peut-il pas hériter de Doria ?

— Que veux-tu dire ? dit Fulvio en frémissant.

— Voici ce que je veux dire, prince : il faut que Julien meure ; il faut qu'Angélie Doria disparaisse, il faut que le comte Lorédan soit supprimé… Mais il faut que Céleste vive ! Céleste, l'unique et suprême héritière des deux plus opulentes familles de l'Italie !

Elle arrêta Fulvio, qui voulait parler.

— Laissez, reprit-elle, j'ai fini !… Johann Spurzheim a voulu que cette besogne mortuaire fût son chef-d'oeuvre… On ne s'attaque pas impunément à des princes comme Lorédan ou Julien… Mais deux jeunes gens irrités qui s'exterminent dans un duel furieux sans témoins, sans merci… que dites-vous de cela, Fulvio ?

— Explique-toi…

— À l'heure où le Castel-Vecchio brûlait, Angélie Doria fut enlevée à la villa Floridiana, et Céleste Monteleone fut enlevée au palais Coriolani.

— Par lui ?… par Johann ?

— Et par qui donc ? Seulement, grâce à une intrigue habilement ménagée, le ravisseur d'Angélie s'appelle, pour Lorédan, Julien de Monteleone ; et, pour Julien de Monteleone, le ravisseur de Céleste a nom Loredan Doria.

— Et ils se sont battus à mort ?

— Johann Spurzheim les tient prisonniers… La cour croit qu'il veille sur leurs jours… mais demain…

— Assez ! dit Fulvio d'une voix brève et forte ; j'ai compris.

Il déposa un baiser sur le front de Fiamma, et dit encore :

— Merci !… tu es ma seule amie.

Puis, se tournant vers Ruggieri :

— Au point du jour, il faut que nous soyons en vue du cap Campanella ! prononça-t-il d'un accent impérieux.

Et, avant la réponse du matelot :

— Où cet homme garde-t-il Angélie et Céleste ?

— À la villa de Barbe Monteleone, entre Castellamare et Resina.

— Tu as entendu, Ruggieri, dit Fulvio ; c'est là que nous débarquerons !

Le matelot tendit sa joue à la rafale.

— C'est impossible, maître, répondit-il.

— Comment ? impossible ?… quand j'ordonne ?…

— Maître, le vent n'obéit qu'à Dieu !

Fulvio frappa du pied. Ruggieri continua paisiblement :

— Avec le temps qu'il fait et la barque où nous sommes, il faut plus de vingt-quatre heures pour gagner le golfe de Naples.

— Par terre, murmura Fiamma, avec de bons chevaux…

— Nous trouverions, interrompit Fulvio, au lieu de relais de poste, des chevau-légers et des gendarmes tout le long de la route… Laisse parler Ruggieri… je suis sûr qu'il a son idée… N'est-ce pas, Ruggieri, que tu ne nous as pas tout dit ?

— On ne dit jamais tout, repartit le marin aux larges épaules en se dandinant sur son banc ; il y a les si… et puis les mais… On ne peut pas faire tomber le vent… Mais je suppose que le bon Dieu, en place de cette coquille de noix qui est sous nos pieds, nous envoie une bonne felouque capable de courir dans le vent… une felouque comme celles qui croise là-bas, toute pleine de fainéants…

— En ce cas-là, combien te faudra-t-il de temps pour doubler le cap Campanella ?

— Douze heures.

— Tu préférerais la felouque au brick-goélette ?

— Parbleu !... quand ça ne chavire pas, ça file vent debout, comme un cheval de course... Mais, à dire vrai, maître, s'interrompit Ruggieri en reprenant sa pose indolente, qu'il avait quittée un instant, nous n'avons pas à choisir.

Le prince leva les yeux vers le golfe.

— Si fait, mon garçon, répliqua-t-il froidement : les voici tous les deux, le brick à droite, la felouque à gauche... Ton choix est bon... Cargue la voile et paille tes avirons... nous allons prendre passage à bord de la felouque.

q

Chapitre 10 Toutes voiles dehors !

Ruggieri ne prit point la peine de dissimuler son parfait contentement. Tout en pesant sur la barre pour mettre le cap sur la felouque, qui allait louvoyant indolemment, il exprima son approbation avec chaleur. Ce n'était plus le même homme. Tous ses mouvements avaient un entrain plein de gaieté. Il ne s'attendait en vérité point à cette aubaine !

Cette aubaine consistait dans l'attaque d'une felouque de guerre, montée par soixante ou quatre-vingts hommes d'équi-

page, en vue d'un brick-goélette de la marine militaire.

Ruggieri, ayant viré de bord, donna un coup de pied joyeux et amical dans le flanc de son ami Cucuzone, qui se leva en grondant.

— Quoi de nouveau ? demanda le saltarello.

— Un tour de force, répondit Ruggieri.

Cucuzone se frotta les yeux, s'étira et demanda des explications. Elles furent données par l'amiral Ruggieri, à qui Fulvio cédait le commandement.

— Dire que je n'y songeais pas un petit peu, commença le brave matelot, ce serait mentir… Toute la soirée, ça m'a trotté dans la tête… Je me disais : « Si le maître était au jour d'aujourd'hui comme je l'ai connu autrefois… Mais personne ne peut savoir ce qu'il a en tête maintenant… Enfin, n'importe !… Quoi donc ! il fait ce qu'il veut, puisqu'il est le maître… » Écoute-moi voir… Mets ta chemise à l'aviron de droite, sauterelle !… Je vais te mettre mes calzoni à celui de gauche… vu que je n'aime pas risquer les fluxions de poitrine. Y sommes-nous ?

— C'est fait, dit Cucuzone.

Et Fulvio ajouta :

— Dis vite ton plan… Nous accosterons rien que par la dérive.

— La dérive n'y fera rien, Altesse… ce n'est pas par ce bout-là que nous le prendrons… Regardez voir un peu la mer… on y verrait une paille flotter, dans cette nuit d'enfer où le jour semble sourdre de l'eau… Cela partout, excepté au nord-nord-est, où le ciel donne un peu de lumière… Ce n'est pas d'à présent que je

sais cela : la nuit, toute lumière qui vient de l'horizon bouche l'oeil… dans son champ, s'entend… Borde ton aviron, sauterelle, et nage en douceur… Vous allez voir comme le tour va se jouer !

La felouque avait son avant tourné vers cette lueur pâle et fausse dont nous venons de parler et qui gênait la vue du côté nord-nord-est. La barque était tout à fait à l'opposé, c'est-à-dire vers le sud-sud-ouest. Ruggieri manoeuvrait de façon à gagner vers l'ouest pour faire le tour du bâtiment de guerre.

— J'aimerais assez savoir ce que nous avons en fait d'armes, dit-il baissant déjà la voix ; quand je commence à dîner, je demande toujours la carte.

Le prince et Cucuzone portaient chacun deux paires de pistolets ; Ruggieri en avait lui-même une paire. Tous les trois avaient, en outre, leurs couteaux et il y avait deux fortes haches au fond de la barque.

Fiamma voulut avoir un des pistolets de Fulvio.

Ruggieri secoua la tête.

— La poudre ne vaut rien cette nuit ! grommela-t-il ; je donnerais toute notre artillerie pour une hache de plus.

Il s'interrompit pour ordonner :

— Au gouvernail, Altesse, s'il vous plaît ; il nous faut passer au vent de la felouque, le plus loin possible, sans trop nous approcher de ce diable de brick, qui n'a pas l'air de dormir.

Fulvio saisit le gouvernail.

— Et comment vas-tu t'y prendre, Ruggieri ? demanda-t-il.

Celui-ci, qui n'avait pas quitté sa pipe d'écume depuis l'instant où nous l'avons rencontré dans ces parages, l'ôta respectueusement de sa bouche et la plaça, comme un objet précieux, dans son sein.

— Altesse, répondit-il, c'est un essai… Je ne voudrais pas tenter cela avec des Français, ni même avec des Anglais… Mais nos vigies napolitaines dorment debout… Il y a chance de réussir.

— Explique-toi ! ordonna le prince.

Ruggieri obéit, tout en continuant de nager. Son explication ne fut pas longue. À demi-mot, ses deux compagnons l'avaient compris. Toute autre femme, à la place de Fiamma, eût crié à la démence. Fiamma posa sa main sur l'épaule de Fulvio et dit :

— Je sais que je dois mourir avec toi… si c'est pour cette nuit, tant mieux !

Ce fut la dernière parole prononcée. On venait de dépasser la felouque, qui se balançait lentement au roulis. Nos aventuriers en étaient si près, qu'ils entendaient le cri du bois dans les mortaises et les claquements du pavillon qui fouettait à la corne.

Quand le roulis abaissait le bordage, nos aventuriers pouvaient glisser un regard jusqu'au pied des deux mâts. Autour de l'arbre de mestre, où il y avait un fanal, une demi-douzaine de matelots jouaient aux dés. À l'arrière, à quelques pieds de l'arbre de trinquet, deux officiers causaient. Il n'y avait qu'un homme à la barre. Il n'y avait qu'une vigie, à gauche, sur le parapet du plat-bord. On ne pouvait voir dans les agrès, où peut-être d'autres sentinelles veillaient. C'était donc, sans compter l'imprévu, neuf ou dix ennemis visibles qu'on allait avoir à combattre dès le pre-

mier choc. Il fallait que ce premier choc fût décisif et qu'il n'y en eût point un second.

La barque semblait maintenant s'éloigner de son but. Elle gagnait au nord-nord-est, à deux portées de fusil environ de la felouque. Au bout de dix minutes, Ruggieri dit tout bas :

— Tribord, la barre, Altesse !... virons, il est temps.

Un mouvement se faisait à bord de la felouque. On prenait un ris à la seule voile qui restait déployée. Le vent augmentait à chaque instant de violence.

— Stop ! dit encore Ruggieri ; laisse arriver.

Cucuzone cessa de ramer avec un plaisir manifeste et reprit aussitôt cette posture nonchalante qu'il affectionnait particulièrement. Un coup de pied de l'amiral Ruggieri l'avertit que la paresse n'était pas de saison.

— Tiens-toi paré ! lui dit-il ; l'aviron haut ; si nous dévions de dix palmes à droite ou à gauche, nous sommes morts.

C'était un vrai marin que ce Ruggieri. Son calcul était d'une rigoureuse exactitude. Par la seule action du vent sur la coque de la barque, celle-ci dérivait lentement, mais sûrement, vers la felouque.

Les matelots du roi étaient redescendus sur le pont.

— Une idée à tribord, Altesse ! ordonna Ruggieri, et nous autres, coupons nos têtes.

Ils se baissèrent tous à la fois, de façon qu'aucune saillie ne dépassât les profils de la barque.

Une distance de cent palmes les séparait à peine de l'avant de la felouque, qui marchait droit sur eux, gracieusement inclinée, et serrait le vent à miracle, lorsque l'officier de quart emboucha le porte-voix.

— Pare à virer, commanda-t-il.

— Nage ! ordonna en même temps Ruggieri.

Au moment même où la felouque venait au vent sous l'action de son gouvernail, la barque, qui avait subi une vigoureuse impulsion, se présenta par le travers à l'éperon de la felouque.

— Qu'est cela ? demanda l'officier, qui avait ressenti le choc.

Les débris de la chaloupe, coupée en deux, glissaient le long des flancs du grand navire. Mais nos quatre aventuriers, le couteau entre les dents, étaient suspendus, comme une grappe humaine, aux guindeaux qui sous-tendaient le beaupré. Fulvio tenait Fiamma par la ceinture.

— Il n'y avait personne là-dedans, dit l'officier en regardant les débris qui passaient ; je n'ai pas entendu un seul cri.

Un matelot, penché sur le plat-bord, répondit :

— C'était quelque barque chavirée… Ohé ! vigie ! si nous avions rencontré la Rocca-Forcata au lieu de cette coque de noix, nous serions maintenant avec les thons !

Au lieu de répondre, la vigie rendit un râle sourd et comme étouffé. On la vit distinctement s'affaisser le long du plat-bord.

À cet instant, le capitaine mit la tête au grand panneau, demandant, lui aussi :

— Qu'est-ce donc ?

Il n'eut que le temps de se jeter au bas des degrés. La lourde trappe, soulevée violemment, retomba de tout son poids avec fracas. Puis ce fut un grand cri, des imprécations et des blasphèmes.

Sept cadavres étaient sur le pont : trois têtes fendues jusqu'aux épaules, quatre poitrines ouvertes par le couteau calabrais. Il n'y avait de vivant que le timonier qui était tombé, paralysé par la terreur.

Le combat n'avait pas duré une minute.

Les deux panneaux furent en un clin d'oeil maintenus solidement à l'aide de cordages. Il n'y avait plus de communication possible entre le pont et l'intérieur du navire que par les sabords.

C'était le petit mousse qui, le pistolet à la main, tenait le timonier en respect pendant que les autres travaillaient.

Comme Ruggieri achevait d'assujettir la grande écoutille, la mer s'éclaira tout à coup à bâbord, le pont trembla, et un coup de canon partit sous ses pieds. L'équipage de la felouque appelait le brick-goélette à son aide. Le brick entendit, car trois fanaux s'allumèrent aussitôt à sa grande hune.

Cucuzone se mit à rire.

— On dirait qu'ils ne sont pas contents de nous ! grommela-t-il.

Puis il se rapprocha du timonier en exécutant une série de sauts chinois qui lui eussent valu de nombreux applaudissements au largo della Carita.

Ruggieri avait saisi le porte-voix. Il se pencha au-dessus du plat-bord.

— Nous sommes ici trente lurons de la flottille du Porporato… Nous avons de la poudre pour faire chanter votre chapelet de caronades… Je suis Ruggieri !… Beldemonio est avec nous… Si vous êtes sages, il ne vous arrivera pas malheur… si vous faites encore du bruit, nous mettons vos embarcations à la mer, nous braquons vos caronades à pic et nous cassons votre felouque comme une noisette !… Ainsi, mes mignons, soyez aimables !

Cette harangue paternelle fut suivie d'un profond silence.

Le brick-goélette avait changé de bordée et se rapprochait sous sa grande voile et son foc. C'était toute la voilure qu'il pouvait porter par cette tourmente. Tout en marchant, il faisait signaux sur signaux. Mais la felouque restait désormais sombre et muette.

L'idée qu'ils avaient là, sur le pont au-dessus d'eux, trente forbans résolus et bien armés parmi lesquels se trouvaient ces diables incarnés, Beldemonio et Ruggieri, terrifiait les marins parqués dans la batterie. Ils tenaient conseil, matelots et officiers, rapprochés par la détresse commune ; ils étaient bien forcés de convenir que la menace des pirates était d'une réalisation facile.

Les caronades, libres et montées de façon à pouvoir plonger, fournissaient l'angle qu'il fallait pour démantibuler bel et bien le navire. Et Dieu sait que Beldemonio, Ruggieri et leur troupe n'étaient pas hommes à reculer devant une extrémité de ce genre.

Le silence fut rompu par un éclat de rire de Cucuzone. Il venait de monter d'un seul bond sur les épaules du timonier

tremblant.

— Hé ! Ruggieri ! s'écria-t-il ; devine qui nous avons là !... C'est Toniotto, le Tarentais, poltron comme une poule, mais bon matelot... À trois, nous n'aurions jamais pu border la grande voile de trinquet... voilà du renfort.

— Il faudra que la signora tienne la barre, répondit Ruggieri. En besogne ! ce lourdaud de brick file mieux que je ne croyais.

Cucuzone sauta sur les planches et donna une poussée au Toniotto, qui vint rouler aux pieds du prince.

Le brick dessinait distinctement dès lors sa grande silhouette dans la nuit. Fulvio tira sa montre.

— Nous avons encore une heure avant le lever de la lune, dit-il ; dans une heure, il faut que nous soyons hors de vue.

— À la vergue, Cucuzone ! commanda Ruggieri.

— Donnez-vous la peine de monter, seigneur Toniotto ! dit celui-ci, qui mit respectueusement le bonnet à la main.

Toniotto ne se fit pas prier. C'était un matelot, mais, comme il fut en haut aussi vite que Cucuzone le virtuose, il faut bien dire que la peur lui donnait des ailes.

Ils se mirent chacun d'un côté de la vergue ou plutôt de l'immense antenne et commencèrent à déferler. Le vent leur fouettait la toile au visage, mais Cucuzone avait plus d'un talent. Grâce à sa singulière adresse, on put jeter l'écoute unique qui sert à maintenir les voiles latines. Ruggieri et le prince, saisissant ensemble ce câble qui les souleva deux ou trois fois à un demi-pied du pont, parvinrent à border la voile. Alors la felouque donna à la

bande si terriblement, que le bout de l'antenne laboura l'écume. Il y eut un grand cri d'alarme dans la batterie, parce que l'eau entrait à flots par les sabords.

— Bouchez tout ! commanda Fulvio dans le porte-voix.

Les marins de Naples obéirent. Il n'y avait pas à hésiter.

Ruggieri, bondissant par-dessus les cordages, avait déjà la barre en main. Les gonds du gouvernail crièrent ; la felouque se releva, souple et vive. L'instant d'après, elle fendait l'écume avec la rapidité d'un cheval de course.

Au bout d'une heure, des teintes sanglantes diaprèrent le sud-est. Il y avait un grand nuage qui planait comme un énorme oiseau au-dessus de la ligne de l'horizon, laissant libre une étroite bande de ciel. La lune parut bientôt dans cet espace vide. C'était le croissant ébréché du dernier quartier, ce demi-disque d'airain rougi qui semble au loin un incendie gigantesque d'abord, puis va se rapetissant et blanchissant à mesure que le croissant monte, de telle sorte que ce bouclier de cuivre semble s'argenter peu à peu.

Quand le croissant piqua sa corne supérieure dans le nuage, les bords de celui-ci prirent des teintes d'acier poli. Le brick-goélette se perdait au lointain ; il fallait la lunette de nuit pour distinguer sa grande voile, qui semblait l'aile d'une mouette à perte de vue. En même temps, les profils de la côte sortaient du noir.

— Belvédère ! murmura Fulvio, dont l'oeil inquiet interrogeait le rivage ; le vent a sauté, la tempête nous pousse, nous filons dix noeuds.

Cucuzone dormait, couché en rond comme une chenille. Ruggieri fumait sa pipe d'écume à la barre. Toniotto était toujours de quart.

Quand il fallait un coup de main, Cucuzone s'éveillait en grondant et faisait miracle.

Fulvio et Fiamma étaient assis l'un auprès de l'autre. Ils gardaient désormais le silence. Une fois, Fulvio se pencha au-dessus de la zingara et mit un baiser sur son front.

— J'aime jusqu'à ta pitié ! murmura-t-elle.

Ils avaient passé la Scalea ; ils gagnaient au large, en face du golfe de Policastro pour doubler le cap Palinure. Bientôt le phare de la Liscosa montra son feu tour à tour blanc et rouge.

C'était une course furieuse. La felouque gémissait jusqu'aux jointures les plus profondes de sa charpente. Et le calme de ces quatre aventuriers faisait avec l'ouragan un contraste étrange.

Il y a bien des gens, dans le pays de Naples, qui se souviennent encore de cette nuit du 14 février 1823 et de celle qui la suivit, pendant laquelle eut lieu la dernière grande éruption du volcan.

La mer et la terre étaient en fièvre. La terrible convulsion qui se préparait pesait sur elles.

Tout était menace ou souffrance. Le boeuf, engourdi au fond de l'étable, refusait la pâture ; les chevaux, ces vaillants, se vautraient dans la litière en gémissant ; les oiseaux sauvages venaient se réfugier jusque dans les villes. La nature entière semblait saisie d'une mystérieuse horreur.

Au petit jour, la felouque donna toutes voiles dehors dans la passe entre l'île de Capri et le cap Campanella. Une heure après, au moment où le soleil se levait, on jeta l'ancre entre Castellamare et la Torre dell'Annunziata.

— Nous partons quatre, dit Ruggieri dans le porte-voix ; il reste vingt-six hommes sur le pont.

Le patron de la felouque, ses officiers et ses matelots gardèrent le silence. Désormais, leur plus ardent désir était que cette méchante aventure ne s'ébruitât point.

— Dans deux heures, ajouta Ruggieri, tout sera fini, et vous serez libres.

Cucuzone et le Toniotto avaient mis un canot à la mer.

On a remarqué que ces tourmentes qui ont pour origine quelque grand cataclysme souterrain, se calment souvent durant le jour, pour reprendre avec plus de violence quand le soleil descend à l'horizon. C'est la marche de la fièvre et de presque toutes les maladies qui attaquent la machine humaine.

Le vent avait diminué sensiblement ; la mer bleue se faisait houleuse et commençait à déchirer partout son blanc linceul d'écume. Le ciel était clair et, sauf l'effrayant panache de fumée que le Vésuve déroulait à gros flocons, vous eussiez dit une de ces matinées de mars ou de septembre, où l'équinoxe amène ces brusques alternatives de calme et de tempête.

Ce fut en plein jour, à huit heures du matin, que nos aventuriers prirent terre entre l'îlot de Revigliano et l'embouchure de la petite rivière de Vamo.

Quelques gardes-côtes étaient sur la grève, essayant de reconnaître ce navire à l'ancre, où nul être humain ne se montrait, car nos aventuriers avaient eu soin d'emmener avec eux le pauvre Toniotto.

Ils s'engagèrent aussitôt dans la campagne, laissant les ruines de Pompéi à leur gauche, et marchant dans la direction d'Angri.

À un coude du Sarno, dans une ravissante oasis plantée de beaux arbres s'élevait une villa d'aspect sombre qui semblait avoir été bâtie au temps de la domination espagnole. Les fenêtres de la façade extérieure étaient toutes fermées. Fiamma, qui marchait la première, s'arrêta et dit :

— C'est là.

Fulvio lui tendit la main.

— Tu as tes instructions, lui dit-il ; vous deux, Cucuzone et Ruggieri, vous avez les vôtres… Partez sur-le-champ pour Naples, et revenez bien vite, je vous attends !

Il s'enfonça aussitôt dans les bosquets qui entouraient la villa.

Fiamma le suivit longtemps d'un regard triste. Quand elle l'eut perdu de vue, elle rejoignit ses deux compagnons, qui montaient au petit village d'Angri. Ils trouvèrent là des chevaux et partirent au galop pour Naples.

Avant d'entrer dans la ville, ils se séparèrent. Ruggieri et Cucuzone descendirent vers le port. Fiamma se dirigea vers la rue de Mantoue, où était la maison des Folquieri.

q

Chapitre 11 Un récit de Mariotto

Le soir précédent, vers l'heure où nos quatre aventuriers se glissaient silencieusement sous le beaupré de la felouque pour tenter un coup de main qui les avait rendus maîtres d'un équipage de soixante hommes, Naples était dans un état d'agitation sourde. Cette agitation se traduisait, comme c'est la coutume en ces pays bavards et bruyants, par un besoin désordonné de mouvement qui massait la foule, dès le crépuscule du soir, dans les lieux de réunion populaire. On se pressait aux environs du port comme si c'eût été une fête publique. Mais il n'y avait point de joie, au contraire. La loquacité napolitaine prenait, en cette circonstance, un caractère chagrin et inquiet.

C'était surtout dans la strada di Porto, cette foire permanente, que l'on aurait pu, ce soir, tâter le pouls de la cité. Les marchands vendaient peu, et, chose inouïe, les marchands criaient peu leur marchandise. On semblait avoir autre chose à penser ; les besoins de la vie donnaient trêve.

Par le fait, la pesanteur extraordinaire de l'atmosphère n'était pas propre à aiguiser l'appétit généralement assez médiocre de cette population paresseuse et molle. Le vent, qui s'engouffrait dans les rues, brûlait ; la terre, chaude, exhalait des miasmes si pénétrants, qu'on avait vu des malheureux tomber comme asphyxiés sur les dalles. Chacun sentait ses yeux se troubler, ses oreilles bourdonner. Ainsi sont, dit-on, en Orient, les habitants des villes condamnées, quand la peste doit éclater quelque part. On voyait des gens affairés s'accoster, échanger quelques brèves paroles, puis se quitter comme si chacun avait hâte et cherchait quelque introuvable objet dans la foule. D'autres allaient languis-

samment, au hasard, n'ayant souci ni des chocs qu'ils recevaient, ni des malédictions qui bourdonnaient à leurs oreilles.

Dès huit heures du soir, toutes les cuisines étaient éteintes. Personne ne trébuchait sur ces perfides tranches de pastèques, débris de quelque joyeux repas ; personne n'en avait mangé. C'est à peine si l'on entendait, à de longs intervalles, ce cri si souvent répété d'ordinaire : Co due tornesi, vive, magne et ti lave la faccia ! (Pour quatre centimes, tu bois, tu manges et tu fais ta toilette !) Les seules personnes occupées, c'étaient les nouvellistes et les improvisateurs. Car il n'y avait plus d'imprimés débités à grands cris sur les bornes. Le seigneur Johann Spurzheim, premier vizir du roi de Naples, avait défendu la vente des imprimés sur la voie publique.

On doit deviner la vogue que cette absence de concurrence donnait aux improvisateurs. Il y en avait sur chaque borne et sur chaque pas de porte ; il y en avait partout. Non seulement aucun des anciens ne manquait, mais il en surgissait à chaque instant de nouveaux. Beaucoup de jeunes talents inconnus firent leurs débuts dans cette mémorable soirée. C'est qu'il y avait à dire ! c'est que les nouvelles se croisaient et se pressaient !

Le Vésuve fumait et flambait ; mais il s'agissait bien du Vésuve ! On annonçait un tremblement de terre ; mais qu'importait le tremblement de terre ? Ce qui intéressait tout le monde, c'étaient les événements bizarres et dramatiques qui avaient eu lieu depuis quelques jours. De mystérieuses rumeurs commençaient à transpirer. Chacun croyait savoir quelque chose, et grillait littéralement d'en apprendre davantage. On allait d'un improvisateur à l'autre. Ceux d'entre eux qui passaient pour être bien renseignés avaient des centaines d'auditeurs. Mariotto,

notre Mariotto, le gracioso de la multitude napolitaine, en aurait eu certes des milliers Mais le Mariotto n'était pas là. On le cherchait, on l'appelait. C'était en vain ; personne ne l'avait vu de cette journée.

Au théâtre, nous voyons chaque année se produire ce fait : quand les grands comédiens sont absents, les petits talents montent sur des chaises et font leurs orges, sous prétexte du proverbe : dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Ici de même : l'absence de l'éloquent Mariotto laissait le champ libre à la foule de ses concurrents. Toutes les places étaient prises ; toutes, jusqu'à la sienne : la vasque de la fontaine des Trois-Vierges. C'était Luigi, le Syracusain, qui tenait ce poste d'honneur ; il en était tout fier.

— Trinité sainte, mes frères ! criait-il justement après avoir raconté je ne sais quelle histoire, le Mariotto vous en dirait-il plus long et meilleur ? il en est des renommées comme du macaroni, voyez-vous… Le macaroni de la Sabione est le plus goûté de tous, et c'est celui qui coûte le moins cher !

Ayant glissé perfidement cette attaque jalouse, Luigi poursuivit le cours de ses succès.

Ce qui se disait ce soir dans la strada di Porto avait, du reste, un caractère uniformément curieux. Les moindres conteurs apportaient quelque détail intéressant et nouveau. Un drame se jouait à côté de cette populace, et cette populace le savait : Elle écoutait, elle regardait, cherchant avidement à saisir quelque scène de cette tragédie du moment, qui accomplissait, invisible, ses sanglantes et mystérieuses péripéties. C'était bien une tragé-

die, car il y avait des rôles pour le roi, pour les princes et princesses, pour les ministres.

Depuis six jours qu'avait eu lieu l'assemblée de famille de la villa Floridiana, le roi n'avait pas quitté le Pizzo Falcone, qui était gardé sur le pied de guerre. Depuis six jours, le roi avait refusé de voir les princes ses fils, et les princesses. La princesse de Salerne était en exil à Capri.

On racontait, à ce sujet, des faits prodigieux qui trouvaient créance auprès de cette multitude par leur absurdité même.

On disait, par exemple, que, cette nuit où le Castel-Vecchio avait été incendié par les Compagnons du Silence pour délivrer le Porporato, le roi, éveillé par la fièvre, avait trouvé un poignard cloué sur sa table de nuit. Le poignard traversait un papier portant l'écusson de Monteleone : un coeur percé de deux glaives avec la devise : Agere, non loqui.

– Ce qui prouve bien, ajoutaient en forme d'explication les improvisateurs, que le Bourbon a été, cette nuit-là, au pouvoir des Compagnons du Silence… Il est aussi aisé de percer une poitrine que le bois d'une table de nuit.

On parlait aussi de la disparition de la belle comtesse Doria et de cette jeune fille de la maison des Folquieri qui portait maintenant le nom de Monteleone. On parlait du cartel échangé entre Lorédan Doria et le jeune saint, le comte Giuliano Monteleone.

Il y avait quelque chose de plus mystérieux encore. Dans cette maison des Folquieri vivait, depuis quelques semaines, une vieille femme presque centenaire. Les gens de la rue de Mantoue

la connaissaient bien. Elle acceptait l'aumône et murmurait toujours entre ses gencives édentées :

— Il faudra bien que je parle au roi avant de mourir !

Le lendemain du jour où le baron d'Altamonte avait été assassiné par ses frères, cette vieille disait à qui voulait l'entendre :

— Je les ai revus tous trois… Dieu les a gardés… les trois enfants du grand comte de Monteleone !

Cet homme, que Johann Spurzheim avait fait nommer médecin du roi, le docteur Pier Falcone, était venu visiter cette vieille femme avant de partir pour l'Abruzze. La nuit suivante, la vieille femme avait disparu.

— Oui, mes frères, disait le Syracusain, voilà un homme qui en a gros sur la conscience !… Dieu me garde de rien dire contre Son Excellence Spurzheim, qui va épouser une folle par bonté de coeur !… Mais le Pier Falcone a fait de vilaine besogne… Vous savez bien, ce cadavre que l'on porta jusque dans la chambre du roi, le corps du Calabrais Manuele Giudicelli ? Eh bien, ce Pier Falcone avait été le voir au palais Coriolani sous prétexte de remplacer le médecin du prince Fulvio.

— Fulvio ! le prince Fulvio Coriolani ! l'interrompit-on de toutes parts ; où est-il ? que fait-il ?… Parle-nous de lui !…

— Le prince Fulvio Coriolani, commença Luigi d'un air important, et le brigand Porporato ne font qu'une seule et même personne.

Une longue huée s'éleva.

— Voilà du nouveau ! criait-on.

— Se moque-t-il de nous, celui-là ?

— À bas Luigi ! à bas !… Où est Mariotto ?

Les clameurs se changèrent tout à coup en un formidable éclat de rire. Mariotto venait de faire son entrée. Il était arrivé derrière Luigi, l'usurpateur, en suivant tout doucement le rebord du bassin, et l'avait précipité sans façon dans la fontaine en lui passant la jambe, comme on dit dans la langue des hommes d'action.

— Bravo, Mariotto !

Mariotto, non content d'avoir immergé son malheureux rival, le regardait barboter et l'outrageait dans sa détresse.

— Fainéant ! lui criait-il du haut de son trône reconquis, méchant bègue, rabâcheur de nouvelles qui courent les rues depuis cent ans, je t'apprendrai à profaner la place de Mariotto pour débiter tes histoires du temps du déluge !

— Bravo, Mariotto !

— Ah ! tu as découvert que le Coriolani est le même que Porporato, ma colombe ! Qu'as-tu donné de bon à celui qui t'a soufflé cela ? Ne m'approche pas, scélérat sans âme, ou je te brise le crâne d'un coup de talon !…

Luigi, couvert de fange comme un dieu marin, se relevait et venait sur lui les poings fermés.

— À la girella, mes vrais amis ! s'écria Mariotto, qui n'était pas sans inquiétude ; vengez votre bon serviteur ! Tournez-moi ce coquin jusqu'à ce qu'il étouffe ! À la girella !

— À la girella ! répétèrent cent voix.

Luigi voulut s'enfuir, mais le branle était donné. Il subissait, l'infortuné, le fougueux mouvement de rotation qui avait jeté Peter-Paulus dans le ruisseau de la place de l'Esprit-Saint, à un quart de lieue du point de départ.

On cessa bientôt d'entendre ses cris, dominés par la clameur unanime :

— Bravo, Mariotto !... Mariotto, d'où viens-tu ?... Parle, parle, Mariotto !

D'un geste majestueux, l'improvisateur en vogue imposa silence à la cohue qui l'entourait.

— Chacun fait son métier selon sa conscience, n'est-ce pas, mes bien-aimés ? prononça-t-il d'un accent plein d'emphase. Il y a des bagues d'un demi-carlin et d'autres bagues qui valent le prix d'un palais... C'est la même chose, voyez-vous, pour les improvisateurs... Pensez-vous que je reste les bras croisés sur le pas de ma porte pour attendre les nouvelles ?

— Non, non, Mariotto ! Bravo ! bravo ! Des nouvelles, si tu en as, et vite !

— Quand donc ai-je manqué de nouvelles, mes amis et mes protecteurs ?... Vous me demandiez d'où je viens ?... Je viens de loin, et je vais vous dire des choses que le roi ne sait peut-être pas encore !

La foule ondula ; ce Mariotto savait si bien mettre l'eau à la bouche de son auditoire ! Il promena à la ronde son regard tout à coup attristé.

— Il y a de bons garçons qui manquent ici, murmura-t-il, et qui manqueront longtemps… Savez-vous où est Miterino ? savez-vous où est Farfalia ? savez-vous où est Ruzzola ?… trois braves amis !… et le grand Gaspardo le pêcheur, qui faisait faire silence quand je parlais… ? Où ils sont, mes colombes, beaucoup d'autres pourraient aller, car tous les Compagnons du Silence ne sont pas partis de Naples…

Il cligna de l'oeil ; un petit frémissement courut dans la cohue.

— Je sais tout, poursuivit le Mariotto ; mais, soyez tranquilles, je ne dirai rien… Vous êtes ma clientèle… c'est vous qui faites vivre ma pauvre famille… Allons, mes chérubins, je serais bien fâché de taxer de dignes personnes telles que vous. Faites-moi quelques carlins pour le macaroni de ma digne femme.

Un assez bon nombre de pièces de cuivre tombèrent à ses pieds.

— C'est moi qui vais vous parler du Porporato ! reprit-il brusquement ; c'est moi qui vais vous dire ce qu'est devenu le prince Fulvio Coriolani… et ce que sont devenus bien d'autres… des morts et des vivants… Encore quelques tournois, mes bienfaiteurs !

D'autres pièces arrivèrent. Mariotto se baissa, les compta d'un air dédaigneux et les mit dans sa poche en grommelant :

— Une autre fois mieux.

— Il y a donc, commença-t-il, que vous avez tous vu comme moi, voici huit jours, arriver un Anglais et une Anglaise par le Pausilippe,qui est maintenant en partance dans le port marchand, attendant la fin de la tourmente.

— Oui, oui, fut-il répondu ; nous les avons tous vus !

— Cet Anglais et cette Anglaise, continua l'improvisateur, apportaient au roi un diamant qui vaut des millions de milliards… Vous seriez-vous doutés de cela ? auriez-vous bien eu le coeur, si vous l'aviez su, de gireller un homme si riche ?… Toujours est-il que les coquins de la montagne l'ont emmené avec sa femme et ses deux domestiques…

— Et le diamant ? demanda une voix.

— Et le diamant, Falimbello, pauvre d'esprit ! le diamant aussi, le diamant surtout ! Vous allez me demander d'où je sais cela… mais répondez d'abord : connaissez-vous Stefano Marinone, caporal du régiment Buffalo ?

— Certes, certes ! répondit-on de toutes parts.

— Un bon vivant, n'est-ce pas ?… C'était mon cousin par ma pauvre femme, et nous voilà en deuil, car Stefano est mort.

— En vérité !… Mort comment ?

— Et, si nous n'étions pas en deuil pour Stefano, nous le serions pour Paolo Pescatore, mon neveu, parrain de mon dernier… Connaissez-vous Paolo Pescatore, soldat aux dragons de la garde ?

— Oui, bien… Il est donc mort aussi ?

— Lui et cent autres… et plus de mille avec eux. Ah ! mes agneaux, je vous dis que j'en sais plus que le roi !

— Mais que sais-tu, Mariotto ?

— Pauvre régiment de Buffalo ! pauvres dragons ! Ces fainéants, qui babillent et qui hurlent là tout alentour sur des bornes, pourraient-ils vous dire où et comment Ferdinand de Bourbon (Dieu le conserve !) a perdu trois mille soldats, tous jeunes et bien portants ?…

Ce ne fut qu'un cri :

— Trois mille soldats ! mais il y a donc eu bataille ?

— Écoutez-moi bien, mes préférés, dit Mariotto, qui prit un air sentimental ; ce n'est pas pour boire du vin de Sicile, oh ! non, ni pour mettre dans ma bouche des morceaux friands… Vous me connaissez bien… je suis sobre… Mais j'ai des charges… Ohime ! quelles charges j'ai !… Stefano a une femme ; Paolo laisse des enfants… Il faut nourrir tout cela ; n'est-ce pas vrai ?… Si vous voulez m'entendre raconter la plus épouvantable histoire qui soit jamais venue à vos oreilles, ô mes protecteurs ! l'histoire de trois mille soldats du roi mis à mort par une poignée de bandits, il faut me faire tout d'un coup le ducat, afin que la veuve et les orphelins aient demain la nourriture.

Le croirait-on ? ce ne fut pas difficile. Mariotto craignait d'avoir trop demandé ; mais le ducat fut fait en un clin d'oeil, tant la passion de savoir était grande dans cette foule !

— Dieu vous le rendra au centuple, mes favoris ! s'écria joyeusement Mariotto en fourrant la monnaie dans sa poche ; c'est pour une bonne oeuvre… Ah ! Fragola, pince-maille incorrigible, tu n'as rien donné !… La girella n'est pas faite pour les chiens, fils de juif !… Mais je commence, pour ne pas impatienter mes excellents patrons.

« Vous savez bien, n'est-ce pas, qu'ils étaient ici et là, derrière nous et devant nous, partout !... partout !... À la place où nous sommes, ne vîtes-vous pas, il y a huit jours, Cucuzone, ce saltarello de malheur, s'accrocher par les pieds à la sainte image de la Vierge mère, et me couper la parole en me glissant à l'oreille leur terrible mot d'ordre : Le fer est fort et le charbon est noir !...

– D'où sais-tu leur mot d'ordre, Mariotto ? interrompit ici un auditeur trop curieux.

— Giovan, mon seul ami, lui répondit l'improvisateur doucement, si le grand Gaspardo était ici, tu aurais sur les oreilles... N'y a-t-il donc personne pour faire un peu la police ?... Je sais cela, Giovan, aussi vrai que tu es un espion soudoyé chaque soir, au largo di Mercato ; je sais cela comme je sais tes trois ou quatre métiers de scélérat... Gare à vos poches, vous autres qui êtes auprès de lui !

— Oses-tu bien !... s'écria ce pauvre diable de Giovan, qui était un garçon aussi honnête qu'on l'est communément à Naples.

— Si vous ne le mettez pas dehors, interrompit Mariotto, je ne dirai plus rien... Sa figure de malheur glace ma verve.

Giovan fut girellé. Mariotto reprit :

— Voilà qui va bien, mes chrétiens !... Où en étais-je ?... Ah ! ah !... je vous disais qu'il y en avait partout, de ces scélérats de compagnons... Et j'en ai connu, s'interrompit-il en clignant de l'oeil mystérieusement, qui valaient leur prix tout de même... Sansovina le matelot avait toujours la main ouverte... Beccafico, Privato et bien d'autres étaient de bons drilles... Enfin, il n'y a que les morts pour ne point revenir...

« Tant est que le seigneur Johann Spurzheim lui-même en était, vous le savez tous aussi bien que moi… Mais, Trinité sainte ! celui-là, c'était tout bien, tout honneur, et pour le service du roi… La preuve, c'est qu'il avait affilié le propre médecin de Sa Majesté, le savant docteur Pier Falcone, qui aurait monté bien haut, mes vrais amis, si, par malheur… Mais vous allez voir…

« C'était ce docteur Pier Falcone qui était le bras droit du seigneur Spurzheim… Pas depuis longtemps ; le seigneur Spurzheim change souvent de bras droit…

« Mais ne voilà-t-il pas, s'interrompit ici Mariotto, qu'on dit maintenant que la femme de ce respectable ministre, l'illustre Barbe Spurzheim, a été empoisonnée ?… C'était ce savant Pier Falcone qui la soignait, la bonne dame… et j'ai ouï rapporter qu'il était resté dans la maison du largo del Mercato, la nuit du décès, depuis le soir jusqu'au petit jour. Mais cela ne nous regarde guère. L'important, c'est que le seigneur Johann, maître du silence, savait tous les secrets de l'association. Il connaissait le chemin qui mène à ce mystérieux palais bâti dans la montagne par le pape Borgia, et qu'on nomme le château de Pourpre. M'écoutez-vous, mes camarades ?

C'était là, très certainement, une question superflue.

Autour de Mariotto, on ne voyait que têtes penchées et bouches béantes. La curiosité la plus avide était peinte sur tous les visages.

— Saint Janvier ! s'écrièrent deux ou trois voix, nous mangeons tes paroles, Mariotto !

— À la bonne heure, mes vrais amis… cela prouve que vous savez ce qui est bon ! La chose impossible, n'est-ce pas ? c'était que le seigneur Spurzheim quittât Naples, où sa présence est si nécessaire, pour se mettre à la poursuite des bandits ? D'ailleurs, le digne ministre ne vit que par la grâce de Dieu… Il ne pourrait pas supporter un si long voyage.

« Il a donc pris le Pier Falcone dans son cabinet et lui a dévoilé le secret de la montagne. Il y a eu un plan de tracé sur une feuille de papier, avec des explications… et il en fallait, car la route est difficile pour arriver au château de Pourpre ! Pier Falcone a emporté le plan qui dit : « Prenez telle route, tournez ici, puis là » ; enfin le nécessaire… Et voulez-vous savoir pourquoi Son Excellence le seigneur Spurzheim a montré tant de confiance à ce Falcone ? C'est que ce Falcone avait à se venger du Porporato, qui lui avait pris autrefois sa maîtresse…

— Mais comment sait-il tout cela, ce damné Mariotto ? s'écrièrent quelques admirateurs trop fougueux.

— Laissez parler ! laissez parler ! mugit la foule.

— Pier Falcone, reprit l'improvisateur, avait sa vendetta à accomplir. Il accepta avec empressement la mission de conduire les soldats du roi à la poursuite des Compagnons du Silence. Il emportait avec lui l'anneau de fer du baron d'Altamonte ; cet anneau, signe de la maîtrise, qui force tout compagnon à l'obéissance aveugle.

« Vous avez vu partir les soldats. Ils étaient bien joyeux et croyaient courir à une victoire facile. C'était presque une armée : le régiment Buffalo tout entier, deux bataillons de gendarmes,

des dragons, des chevau-légers, que sais-je ? Depuis des années, on n'avait rien vu de pareil en ce pays de paix.

« Car ce n'est pas tout : en même temps, le port militaire envoyait une douzaine de navires croiser le long des côtes du Sud. Tout cela pour des bandits ! n'est-ce pas pitié ?

« Mais prêtez-moi toute votre attention, mes amis dévoués, car c'est ici que l'histoire devient intéressante.

« Les troupes traversèrent en bon ordre la principauté ultérieure, et se séparèrent en deux corps aux environs de San-Angelo des Lombards. Le régiment de Buffalo, les dragons et un bataillon de gendarmes entrèrent dans la Basilicate ; le reste, c'est-à-dire un bataillon de gendarmes, des chevau-légers et un bataillon de la garde à pied, descendit dans la principauté citérieure, de l'autre côté des monts. On voulait ainsi cerner la Sila, où est situé, à ce qu'il paraît, ce merveilleux château de Pourpre.

« Pier Falcone était avec le premier corps. Avec le second marchaient, en qualité de volontaires, le Malatesta, le Sampieri, le Marescalchi, le Colonna, et les autres qui avaient juré la mort de notre Fulvio Corioliani…

« Quand je dis notre, c'est une vieille habitude, car nous n'avons rien de commun avec les bandits…

Il y eut dans la foule un léger murmure. Mariotto, clignant de l'oeil et baissant la voix, reprit :

— C'était le patron des pauvres gens, mes dignes camarades, je ne dirai jamais non… Je voudrais bien, pour ma part, et n'allez pas le répéter, que les vrais princes fussent faits ainsi… Tout était royal en lui… son visage, son port et son coeur… Qui donc vit ja-

mais fermée la main du Corioliani ?… L'or tombait en pluie sur nous par la portière de son carrosse… Mais, enfin, que Dieu le maudisse, le brigand, puisque le respectable seigneur Spurzheim en a fait un proscrit…

« Le premier corps arriva de nuit entre Auletta et Brienza. Pier Falcone fit dresser les tentes. On but et l'on se réjouit. L'attaque fut résolue pour le lendemain à la première heure du jour. C'était Pier Falcone qui était le vrai chef de l'expédition. Sous lui venaient le lieutenant-colonel du régiment de Buffalo, le cavalier Bernoni et le major des gendarmes, Pietro Frascati.

« À cinq heures du matin, les buffali et les dragons s'engagèrent dans la montagne en suivant le cours du torrent du Ghezzo. Falcone avait son plan à la main. Il guidait l'expédition d'un pas sûr et sans hésiter, comme s'il eût passé sa vie à parcourir ces sauvages halliers.

« C'est un pays désolé, morne, presque désert. Le flanc de la montagne a de larges déchirures d'où s'exhale une odeur de soufre. Bien des gens croient que ces fentes, d'où l'on voit sortir parfois des flocons de fumée, sont véritablement les bouches de l'enfer. Çà et là, quelques pâtres misérables, perchés au sommet des rocs, regardaient avec étonnement le passage de l'expédition.

« Les buffali faisaient prisonniers tous ceux qu'ils pouvaient atteindre, et leur demandaient :

« – Par où monte-t-on au château de Pourpre ? » Ils répondaient d'un air interdit :

« – Nous ne sommes plus de petits enfants pour croire à ces contes de veillée.

« Au flanc de la montagne où il est situé, personne ne connaît le château de Pourpre.

« Il y avait une croyance parmi les buffali : c'est que les hôtes mystérieux du château de Pourpre avaient, par quelque magique grimoire, le pouvoir de rendre leur retraite invisible.

« Mais ce Falcone, mes séraphins, en voilà un qui ne croyait pas à la magie ! Il allait, il allait toujours, consultant son plan et coupant résolument à travers les gorges les plus inaccessibles.

« Ah ! croyez-moi ! c'était bien là le chemin de la maison du diable ! À mesure qu'on avançait, les crêtes devenaient plus hautes, les cimes plus escarpées, les rocs plus menaçants. Il n'y avait plus de pâtres dans les vallées, il n'y avait même plus de chasseurs de chamois sur les pics. On vit bientôt, entre deux cascades, le lit du torrent recouvert d'une glace épaisse. La température, si douce au départ, était d'une rigueur extrême, et quelques pas encore, les buffali cherchèrent leur chemin dans la neige.

« Je le vois bien, je le vois bien, mes compagnons tout affectionnés, vous avez envie de me demander encore de qui je tiens ces détails. Ai-je le coeur méchant ? Répondez que non, mes amis, car je vais vous tirer de peine. Je n'ai rien inventé de tout cela ; oh ! non. C'est bon pour les fainéants sans foi ni loi que vous écoutez quand je ne suis pas là.

« J'ai vu, mes enfants, j'ai vu de mes yeux vu, un des malheureux échappé à cette épouvantable entreprise…

— Qui donc ? qui donc ? demanda-t-on de toutes parts.

— Misalta, le gendarme, qui est un peu cousin de ma pauvre femme par les Rospoli de Pompéi… Misalta, le malheureux que

vous avez tous vu se pavaner par les rues, voilà huit jours à peine… Il n'a plus qu'une jambe, ohime !… son bras droit est brisé… sa tête infortunée n'est plus qu'une plaie… Et savez-vous pourquoi je n'étais pas à mon poste tout à l'heure ?… C'est qu'il y a loin d'ici à l'hôpital militaire de Portici… J'avais été chercher des nouvelles auprès de Misalta… Des nouvelles pour vous les rapporter, mes bienfaiteurs !

Il y eut un froid dans la foule.

Quand Mariotto appelait ainsi son auditoire, c'était presque toujours le présage d'une quête nouvelle. Mais, cette fois, ce ne fut pas pour lui qu'il demanda, l'excellent coeur : ce fut pour Misalta, l'infortuné gendarme.

Une demi-piastre pour un si grand malheur, était-ce trop exiger ? On lui donna la demi-piastre.

— Nous voilà donc tout en haut de la montagne ; ô mes amis ! reprit-il, puisant une inspiration nouvelle dans cette modeste offrande. Figurez-vous qu'il était quatre heures de relevée, et que nos hommes grimpaient depuis le petit jour. Ils étaient harassés de fatigue. Devant eux s'étendait une immense forêt de pins dont les cimes, saupoudrées de neige, s'alignaient à perte de vue. À droite, c'était un précipice sans fond ; à gauche, un pic, le dernier, éloigné d'un mille environ et que le soleil couchant faisait briller comme une colossale escarboucle.

« Pier Falcone – que Dieu ait son âme ! car il est mort à l'heure où je vous parle – s'arrêta en cet endroit et dit :

« – C'est là !

« Chacun regarda tout alentour ; c'était la montagne blanche de neige ; il n'y avait aucune trace d'oeuvre humaine.

« Le cavalier Bernoni, lieutenant colonel du régiment de Buffalo, et Pietro Frascati, major de la gendarmerie, demandèrent à Falcone :

« – Où nous avez-vous amenés ?

« – À la porte du château de Pourpre, répondit le médecin endiablé.

« On regarda encore ; on ne vit rien que le blanc linceul de neige…

« Je me trompe ; on vit quelque chose, car un grand cri de stupeur s'échappa au même instant de toutes les poitrines. Qu'était-ce donc ?

« Sur le sommet de ce pic, rougi par le soleil couchant, dressé comme un gigantesque piédestal, il y avait maintenant une statue ; une statue écarlate qui eût semblé taillée dans le porphyre sanglant, si le vent n'eût déroulé les plis de son manteau empourpré.

« Cet homme, si c'était un homme, s'appuyait, immobile, au canon luisant d'une longue carabine ; il se tenait droit et fier ; ceux qui étaient là n'avaient jamais vu pareille stature au fils d'une femme. Aux rayons du soleil, on apercevait les moindres détails de son costume et de sa personne. Il n'y avait pas un fil qui ne fût rouge dans l'étoffe qui le couvrait. La plume de sa toque, vermeille comme la fleur éblouissante du cactus, flottait jusque sur ses épaules. Et, de cette hauteur où il était, l'orgueilleux roi de la montagne, il semblait abaisser un regard de

dédain sur les impuissants ennemis qui venaient tenter le siège de sa forteresse.

« Le cavalier Bernoni et le major Pietro Frascati (ils sont morts tous deux, mes frères !) prononcèrent ensemble un nom qui courut de file en file, arrivant jusqu'aux derniers rangs des soldats.

« Je parie, mes compagnons, que vous avez tous deviné quel nom fut prononcé par le colonel, par le major et par les deux mille soldats qui marchaient après eux…

Mariotto fit une pause.

La foule s'agita et dégagea un long murmure d'où s'échappaient ces quatre syllabes, mille fois répétées tout bas :

— Porporato !… Porporato !…

q

Chapitre 12 Du danger de trop bien raconter les histoires

Ce nom sonnait dans la vieille rue populaire, où manquaient cette nuit les flambeaux, ce nom sonnait plein de menaces et de mystères. Vous eussiez dit un de ces terribles noms que les peuples antiques appliquaient à leurs dieux et qu'ils prononçaient aussi, tout bas, au sein de leurs nocturnes assemblées.

Ce fut d'une voix altérée que l'improvisateur poursuivit :

— Était-ce bien lui, mes frères, le roi des ténèbres, le seigneur des montagnes inconnues ? était-ce bien le beau démon, comme il s'appelle ? était-ce bien Porporato, toujours en guerre, toujours vainqueur ? Oui, vous l'avez deviné, c'était lui, ou l'esprit de révolte en personne ! Lui seul et l'archange foudroyé ont ce regard qui engourdit le coeur. Les soldats frissonnèrent, les chefs aussi. Mais Pier Falcone avait une âme de bronze ; Pier Falcone le montra du doigt, et dit :

« Demandez-vous encore où je vous ai amenés ? Voilà le brigand damné ! il ne nous échappera pas !

« En même temps (car ceux qui ne sont pas de la montagne ne savent pas mesurer la distance, ou bien encore, peut-être avait-il le vertige, ce Pier Falcone), en même temps, il saisit la carabine du gendarme qui était auprès de lui. Il visa. Il fit feu. Les échos renvoyèrent l'explosion comme un bruyant éclat de rire. L'homme rouge ôta sa toque en un salut ironique. Le vent prit ses cheveux blonds : vous eussiez dit des flammes ! il étendit la main vers les soldats, puis il disparut.

« Les grands pins s'agitaient sur les pentes voisines. C'était peut-être une illusion, mais les soldats croyaient ouïr, à droite, à gauche, partout, dans les gorges et dans les vallées, le fier écho de cette fanfare qui est l'appel des compagnons du charbon et du fer : Amici, alliegre andiamo alla pena !

Le soleil descendait à l'horizon. Au loin, la nuit se faisait en plaine. Le vent du soir soulevait déjà de toutes parts des tourbillons de neige.

« – Nous ne pouvons pas camper ici, dirent les officiers supérieurs, qui voyaient croître le mécontentement des soldats.

« Misalto, le gendarme, me l'a bien dit, mes amis. Pier Falcone avait l'air d'un énergumène. Ses yeux brûlaient parmi la livide pâleur de sa face.

« – Qui vous parle de camper ici ? répliqua-t-il. Ce n'est pas le moment de dormir, mais de combattre.

« Ce mot combattre fut répété de toutes parts. Combattre qui ? où étaient les ennemis ? et à quelle clarté combattre ? La nuit noire montait comme un grand suaire.

« Ô mes favoris ! il y a plus d'un brave soldat qui perd son courage dans les ténèbres.

« Pier Falcone reprit :

« – Nous allons faire le siège de cet infâme repaire !

« Et, comme un murmure s'élevait, le damné médecin appela le lieutenant-colonel et le major par leurs noms.

« – Seigneur Bernoni, et vous, seigneur Frascati, leur dit-il, je vous requiers, au nom du roi, de faire respecter ici mon autorité suprême !

« Il n'avait pas encore parlé sur ce ton-là.

« Les soldats n'aiment pas être conduits par des docteurs. Le murmure, timide jusqu'alors, éclata et se fit menaçant. Falcone tira de son sein un écrit qu'il déplia.

« C'était un ordre du roi, mes amis, un ordre qui mettait l'expédition tout entière sous l'autorité du médecin. Ç'avait été le bon plaisir de notre respecté seigneur Johann Spurzheim, que Dieu bénisse !

« Les officiers furent obligés de se ranger du côté de Falcone. Quand il commanda : « En avant, marche ! », comme les soldats hésitaient, les officiers dégainèrent.

« Il y avait, au pied de ce pic où Porporato avait montré naguère sa grande silhouette découpée sur le ciel, une de ces fentes dont je vous ai parlé, mes amis, en vous disant qu'elles ressemblent à des bouches de l'enfer. Celle-ci était assez large à sa base, qui s'appuyait au roc, pour que deux hommes s'y pussent introduire de front. C'était à quelques pas seulement de la lisière des forêts de sapins. Falcone montra la fissure du bout de son pistolet, qu'il tenait à la main.

« – Voilà notre route, dit-il ; dans un sentier pareil, peu importe qu'il fasse nuit ou jour.

« Les soldats regardaient, mornes et découragés.

« – Si vous voulez qu'ils marchent, prononça tout bas Frascati à l'oreille de Falcone, faites défoncer les tonneaux !

« Les valets du régiment de Buffalo portaient sur les derrières quelques barils de genièvre et d'eau-de-vie de France. Mais Falcone répondit :

« – Pas encore !... nous ne sommes qu'au commencement !

« Il faut bien l'avouer, mes amis, il s'introduisit le premier dans la fissure, après avoir repoussé des quartiers de roc qui semblaient jetés là au hasard. Les soldats, pauvres moutons, le suivirent. Chacun d'eux, avant d'entrer dans cette caverne, tournait un dernier regard vers le couchant, où le soleil ne se montrait plus, mais qui conservait quelques teintes rosées. Chacun d'eux semblait dire adieu au jour.

« Le chemin était cependant beaucoup moins dangereux qu'on n'eût pu s'y attendre. Au bout de quelques pas, la fissure s'élargissait sensiblement et devenait une véritable grotte. On y pouvait marcher cinq ou six de front. Sous le pied, le sol était uni et doux. La température changeait à mesure qu'on avançait. Au froid rigoureux du dehors succédait une bonne chaleur. Supposez un rayon de jour en ce lieu, c'eût été, pour nos pauvres soldats, un paradis. Mais le rayon de jour manquait. C'était l'obscurité profonde, absolue, qui se trouve seulement dans les profondeurs de la terre.

« Les soldats allaient, se tenant par la basque et se laissant aveuglément guider. Une chose singulière, car ils s'étaient attendus à monter, c'est qu'ils sentaient le sol fléchir sous leurs pas, selon une inclinaison assez rapide. C'était une pente au moins aussi roide que celle de la montagne elle-même ; mais cette pente allait en sens contraire. Au bout d'un quart d'heure, et Dieu sait, mes préférés, si ce quart d'heure parut long à nos pauvres soldats ! ils purent entendre autour d'eux un mugissement sourd. C'était comme le fracas d'une cascade, augmenté par des centaines d'échos. Ceux des soldats qui étaient de la montagne se souvinrent que le torrent Ghezzo sort tout à coup de terre à l'ermitage du Poggiolo. Il s'élance en écumant d'une voûte rocheuse dont son propre courant défend victorieusement l'entrée. Or, le torrent Ghezzo prend sa source dans les neiges du mont Avello, un des plus hauts pics de la chaîne moyenne de l'Apennin. Les gens de la vallée affirment qu'il fait plus de dix lieues sous terre. Ce devait être le torrent Ghezzo.

« – Halte ! ordonna Pier Falcone.

« Chacun obéit avec empressement ; car, dans ces ténèbres, le bruit de l'eau était une terrible menace.

« – Allumez les torches ! ordonna encore Falcone.

« Le briquet battit. Deux torches furent allumées. On s'attendait à voir le torrent à quelques pas. Mais les bruits trompent dans l'intérieur de la terre. Il n'y avait point de torrent, ou plutôt le torrent coulait si loin de là qu'on ne pouvait pas l'apercevoir.

« C'était une grande salle, haut voûtée, dont les parois rocheuses suintaient l'humidité. De toutes parts les gouttelettes d'eau renvoyaient la lumière. L'expédition tout entière était là réunie. Falcone voulut qu'on fit l'appel. Il ne manquait personne.

« Le troisième commandement de Falcone fut celui-ci :

« – Défoncez les tonneaux !

« Vous le savez bien, mes amis, il ne nous faut pas beaucoup d'eau-de-vie, à nous autres gens du Sud, pour nous mettre en train. Avec la pitance d'un Suisse, froid, lourd et stupide, on peut enivrer une demi-douzaine de Napolitains ou de Siciliens. Deux minutes après que les tasses eurent commencé de circuler, on entendit sous ces voûtes des chants, des lazzis et des éclats de rire. Falcone monta sur un tonneau vide et dit :

« – Quelques pas seulement nous séparent désormais du plus grand trésor qui soit au monde… Tous ceux qui sont entrés ici pauvres en sortiront riches comme des Crésus !

« On cria bravo. Falcone ajouta :

« – Outre la part de chacun, il y aura des primes. Mille onces d'or pour chaque tête de bandit, dix mille pour chaque tête de

maître du silence ; cent mille pour la tête de l'infâme Porporato !

« Les échos de la caverne renvoyèrent ce nom de Porporato. Et je ne sais quel son bizarre, qui ressemblait au rire moqueur des diables d'enfer, se fit entendre au lointain dans le noir. Mais nos soldats avaient de l'eau-de-vie de France dans la tête ; ils crièrent : « Hourra ! »

« Falcone saisit une torche et fit le tour de la salle. À droite de l'entrée, il y avait un quartier de roc dont le poids devait être énorme, à en juger par sa dimension. Falcone le prit par une de ces cornes et tout le monde put voir avec stupeur l'énorme pierre basculer lentement. En bousculant, elle découvrit un trou de forme ovale où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant.

« – Voilà le chemin du trésor ! s'écria Pier Falcone.

« Cela refroidit un peu nos soldats, parce que le chemin n'était pas beau. On eût dit, en outre, que le vacarme des cascades et des chutes invisibles venait surtout par ce boyau.

« – Cent onces d'or à qui passe le premier ! cria Falcone. » Personne ne se présenta.

« Écoutez donc, ô mes amis ! les Français sont fous : ils font de ces choses-là, mais nous autres, nous n'aillions pas tenter Dieu.

« – Deux cents onces ! promit le Falcone.

« Et, comme personne ne se présentait encore, il injuria notre brave armée.

« – Vous êtes tous des poltrons ! dit-il en écumant de rage ; je ne porte pas l'épée, moi ; mais j'ai du coeur !... Si je passe le pre-

mier, me suivrez-vous ?

« – Nous vous suivrons ! dirent ceux qui avaient le mieux bu.

« Trinité sainte, mes frères ! il ne fit ni une ni deux, cet enragé médecin ! Il mit son pistolet à sa ceinture, mordit son couteau tout ouvert et s'engagea tête baissée dans le trou. Un buffalo le suivit, puis deux, puis trois, puis tous. Cet étrange défilé dura plus d'une heure, aussi vrai que nous sommes des chrétiens, ô mes amis !

« Quand le dernier buffalo fut disparu dans le trou, le lieutenant-colonel Benoni s'y engagea à son tour : un chef ne doit pas abandonner ses soldats. Et chacun, parmi ceux qui étaient restés dans la grotte, commençait à avoir grand espoir, car aucun bruit de lutte ne venait par le passage. Évidemment, ceux qui avaient pris ce périlleux chemin étaient arrivés à leur but sans coup férir.

« Il avait été convenu entre Falcone et les officiers qu'on attendrait quelques minutes avant de lancer le second détachement. On attendait. Le major Frascati, les gendarmes et les dragons étaient tout oreilles. Ils retenaient leur souffle pour écouter mieux. Rien, sinon ce grand et vague murmure des solitudes souterraines parmi lequel grondait la plainte lointaine de la cascade invisible.

« Les quelques minutes étaient écoulées. Mais, pour tous ceux qui étaient là, chefs et soldats, ce silence avait quelque chose de lugubre. Ils souhaitaient presque entendre le bruit de la fusillade.

« Enfin, le major Frascati, qui était un brave, vous le savez bien, mes tourterelles, donna l'ordre de se préparer. Les dragons devaient passer en dernier lieu. Le major recommanda à ses

hommes de tenir la baïonnette entre les dents et le fusil de la main droite. Un fusil ne gêne pas pour ramper : voyez les chasseurs. Il examina ses pistolets, ce digne major ; il mordit son poignard, comme avait fait Falcone, et mit vaillamment sa tête dans le trou.

« À la différence du chemin que le détachement avait suivi jusqu'alors, le trou avait une légère pente ascendante. Le major n'avait pas encore tout à fait disparu qu'on l'entendit murmurer :

« – Cette boue est glissante et fétide !

« Ceux qui l'avaient précédé ne s'étaient même pas plaints de l'humidité ! Le major avança encore cependant de deux ou trois pas. Puis il s'arrêta, disant :

« – Cela suffoque ! on jurerait l'odeur du sang !

« On le vit revenir à reculons. En se relevant, il aspira l'air à pleine poitrine comme un homme qui a failli suffoquer. Mais personne n'eut le loisir de remarquer cela. Un grand cri, un cri d'horreur sortit à la fois de toutes les bouches :

« – Du sang ! du sang ! du sang !

« Le major était rouge des pieds à la tête, rouge de sang. Il avait du sang aux mains ; il avait du sang au visage ; son uniforme était baigné de sang. On apporta les torches, parce que le major avait dit en sortant :

« – Voyez… cette route est maintenant un ruisseau plein d'eau fangeuse !

« – Du sang ! du sang ! du sang ! crièrent encore ceux qui suivaient les torches.

« Cette eau fangeuse, c'était du sang. Le sang coulait du trou comme le vin du pressoir tombe dans la cuve. Le sang faisait une large mare autour de la roche.

« Le sang de tout un régiment !... cela peut bien faire une mare, ô mes amis !...

Mariotto s'interrompit et s'essuya le front. Il était tout pâle. Il n'y avait pas dans son auditoire dix têtes qui ne fussent baignées de sueur. Les respirations contenues firent entendre un murmure en se lâchant.

— Eh bien, eh bien, commença-t-on de dire en voyant qu'il était si longtemps à reprendre haleine, après, Mariotto, après ?

— D'où venait ce sang, Mariotto ?

— Qui avait tué les buffali ?

— Et comment ?... et dans quel lieu ?... et pourquoi n'avaient-ils pas crié ?

— Et leurs fusils, Mariotto ? pourquoi n'avaient-ils pas fait usage de leurs fusils ?

Mariotto s'essuyait toujours le front. Il était ému, le brave garçon, ému sincèrement ; mais cela ne l'empêchait point de songer à son petit commerce. Il se demandait in pettoà combien il pouvait taxer une curiosité si violemment excitée. « Il ne s'agit pas seulement de vaincre, a dit Plutarque, il faut savoir encore profiter de la victoire. » Mariotto, bien qu'il n'eût jamais lu Plutarque, s'occupait à suivre son conseil. Il cherchait le meilleur moyen d'exploiter son succès.

— Eh bien, Mariotto, nous entends-tu ? commencèrent quelques voix déjà irritées.

— Vas-tu nous laisser le bec dans l'eau ?

— Es-tu devenu muet ?

Mariotto entendait parfaitement, mais il se disait :

— Je crois qu'on ne peut plus les tondre qu'une fois… et encore en les faisant un peu crier… Donc, il faut les tondre de très près et ne pas laisser la moindre laine sur la bête !

Les jurons napolitains se mirent à gronder.

— N'offensez pas le Seigneur, mes vrais amis, dit enfin Mariotto avec onction ; nos pauvres soldats regrettèrent bien, à l'heure de mourir, d'avoir blasphémé comme vous le faites… Ah ! mes protecteurs, de pareilles catastrophes donnent à réfléchir…

— Ce n'est pas un sermon que nous te demandons…

— Écoutez-moi, mes bienfaiteurs !… voilà que mes cheveux grisonnent… ma pauvre femme se fait vieille aussi… Quel malheur que la jeunesse ne dure pas toujours !…

Il y eut des trépignements et des imprécations.

— Oh ! oh ! mes bons maîtres ! fit Mariotto, qui se redressa, depuis quand suis-je à vos gages ?… Me prenez-vous pour votre valet ?… Et, si je suis votre valet, mes dignes seigneurs, pourquoi vais-je par les rues avec des calzoni troués ?… pourquoi ma femme n'a-t-elle pas seulement un pauvre mouchoir à se mettre sur la tête ? pourquoi mes enfants sont-ils pieds nus ?… Nous fâchons-nous ? C'est bien ! Je suis las, je vous le dis tout net, de

travailler pour des ingrats… Ceux qui chantent et ceux qui dansent au théâtre Saint-Charles, on les paye… Les facchini qui portent les fardeaux, les chevaux qui traînent les voitures, les bohémiens même qui disent la bonne aventure, on les paye : les hommes, avec de l'argent, les animaux, avec de la nourriture… N'y aura-t-il donc jamais que moi dans ce bas monde pour faire mon métier gratis ?

— Mais on t'a payé, Mariotto, scélérat ! se récrièrent cent voix irritées.

— Ce soir, tu as déjà reçu deux salaires au lieu d'un, coquin de Mariotto !

— Avare insatiable ! mendiant ! escroc ! bandit !

Mariotto laissa passer l'orage. Nous renonçons à peindre le regard de suprême dédain qu'il promenait sur son auditoire. Quand le silence se fut un peu rétabli, il drapa sa souquenille sur ses épaules et rejeta en arrière les masses de ses cheveux noirs grisonnants. Ses yeux brillaient comme deux charbons ardents.

— Race vile et dégénérée ! commença-t-il ex abrupto,est-ce bien moi que vous insultez, troupeau d'hommes sans tête et de vieilles femmes folles !… Yen a-t-il un seul parmi vous qui soit digne de dénouer le cordon de mes sandales ?… Vous me volez, tous tant que vous êtes, vous qui m'appelez bandit ! Vous qui m'appelez mendiant, vous implorez à chaque instant mon aumône… Quand vous m'avez écouté, moi l'éloquent et l'habile, vous allez raconter mes histoires en votre style trivial… N'est-ce pas un vol quand les oies lourdes s'emparent du chant du cygne ? Et n'est-ce pas de la mendicité, ô Napolitains ! que de soutirer à un pauvre homme ses récits, qui sont des poèmes, pour quelque

menue monnaie qu'on lui mesure avec tant de parcimonie ?... Allez, allez, je savais bien que le jour viendrait où il faudrait me séparer de vous !... J'irai à Florence, où l'on estime le beau langage... J'irai à Rome, où l'éloquence est en honneur... Et vous ne me reverrez plus, ô Napolitains !... Et j'aurai secoué la poussière de mes sandales en quittant vos murs inhospitaliers !...

Il fit mine de descendre de la margelle.

Impossible ! il était soutenu à bout de bras.

— Voyons ! voyons ! disait-on de toutes parts, ne fais pas de folie, Mariotto !

La foule capitulait. Mariotto redoubla de hauteur ; mais, tout en se drapant dans sa fierté, il trouva moyen de glisser qu'outre la fin de l'histoire de Falcone et des malheureux soldats du régiment de Buffalo, il connaissait aussi la mort terrible du Malatesta et des gentilshommes ses complices.

Pour entendre ces dramatiques récits et l'indemniser de l'outrage qu'on venait de lui faire, il ne fallait pas moins qu'une once d'or. Jamais, de mémoire d'homme, aucun improvisateur n'avait si follement exagéré ses prétentions. Mais la foule avait flairé le sang, la foule voyait rouge ; la foule retourna ses poches indigentes et parfit l'once d'or. Mariotto l'encaissa et reprit, déjà réconcilié :

— Oui, mes bienfaiteurs, il vous reste à apprendre le plus intéressant ; ne m'interrompez plus, car la soirée s'avance, et notre seigneur Spurzheim n'aime pas qu'on s'attarde dans la rue... Je vous dirai tout... pourquoi les pauvres buffali ne crièrent pas, pourquoi ils ne se servirent pas de leurs fusils, tout, enfin ; je

vous le promets. Mais d'abord revenons à ceux qui étaient autour de cette mare rouge.

« La mare rouge allait sans cesse s'élargissant. On eut dit que le passage souterrain rendait goutte à goutte tout le sang des pauvres buffali égorgés.

« Soldats et officiers se consultaient du regard. L'horreur glaçait tous les coeurs et toutes les voix.

« Peu à peu un bruit confus et grandissant parut sortir du passage souterrain. Était-ce la plainte de toutes ces pauvres âmes, récemment séparées de leurs corps ? Chefs et soldats furent saisis de la même terreur ; mais, pendant qu'ils se préparaient à fuir, la bouche du passage éclata comme un canon chargé à mitraille. Les balles, les chevrotines, les lingots se mirent à pleuvoir dans les rangs des gendarmes et des dragons. Le major Frascati tomba, la tête brisée. En même temps, un long cri de triomphe sortit du trou, suivi de la fanfare maudite.

« Ô mes amis, qu'eussiez-vous fait ? Presque tous les chefs étaient morts. Gendarmes et dragons se précipitèrent dans la route qu'ils avaient parcourue déjà pour arriver jusqu'à ce lieu sinistre. Ils parvinrent pêle-mêle jusqu'à la bouche de la fissure. Une fois dehors, la déroute continua au hasard à travers la neige.

« Le bon Misalta était parmi eux et n'avait pas encore de blessure. Il faut l'entendre raconter cela, mes enfants bien-aimés ; les larmes vous viennent aux yeux, c'est moi qui vous le dis !

« Et ne craignez point. Je vous ai promis d'aller jusqu'au bout : j'irai, sans vous rien demander davantage.

« Les voilà donc au milieu de la nuit, égarés dans la gorge de la Sila. Vous me croirez quand je vous dirai qu'ils ne cherchaient plus le château de Pourpre. Ils allaient, perdus dans les ténèbres, prenant chaque point de roc pour un ennemi, transis de froid, exténués par la faim. Parfois, au fond des défilés, quand ils passaient devant quelqu'une de ces gigantesques fentes produites par les tremblements de terre, ils croyaient ouïr des bruits d'orgie et des chants de fête. Les flancs de ces montagnes vivent.

« La nuit entière se passa dans ces terreurs et dans ces fatigues. Une heure avant le lever du soleil, ils sortirent des neiges, et ce fut une grande consolation pour eux. Ils pensaient :

« – Nous devons être bien près de notre camp.

« Au bout de quelques pas, en effet, ils aperçurent un camp aux premières lueurs de l'aube. Mais ce n'était pas celui qu'ils avaient abandonné la veille au matin.

« Il y avait des sentinelles en uniforme qui crièrent le qui-vive et qui firent feu tout de suite après, en se repliant derrière les tentes. En quelques instants, tout le monde fut sur pied dans le camp. Heureusement que les premiers rayons du jour mirent fin à la méprise ; sans cela, il y aurait eu bataille.

« C'était le second détachement de nos troupes fidèles : celui qui avait pris à droite de la chaîne des Apennins.

« Nos fugitifs, au lieu de retourner à leur camp, s'étaient égarés dans la montagne ; ils avaient franchi la chaîne à leur insu, passant de la Basilicate dans la principauté citérieure.

« Ce fut alors qu'ils se comptèrent. Lors de la séparation, chacun des deux détachements avait environ quinze cents hommes.

Nos fugitifs n'étaient pas à cette heure plus de deux cents. Et Dieu qui nous éclaire sait bien s'ils avaient envie de renouveler ce terrible assaut.

« Mais, parmi ceux qui composaient le second détachement, se trouvaient, je vous l'ai dit, Malatesta et ses compagnons. Ceux-là ne pouvaient pas reculer. Ils ne le voulaient pas non plus. C'étaient tous jeunes débauchés, insolents, libertins et le reste, volant un peu moins que les bandits eux-mêmes. Mais c'étaient des gentilshommes ! ils avaient le courage de ceux qui, dès leur berceau, ont joué avec l'épée.

« Leur troupe, qui comptait en majorité les gendarmes, les dragons et les soldats de la garde, se montrait pleine d'ardeur. Les Malatesta, comme on appelait les sept gentilshommes, demandèrent à tenir la tête de la colonne, et l'on se mit en chasse aussitôt le soleil levé.

« Voici comment Misalta raconte les choses, ô mes frères chéris !

« À peine fut-on engagé dans les gorges, qu'on vit une manière de paysan qui faisait mine de fuir. Malatesta le poursuivit et le saisit.

« Savez-vous ce que dit notre Misalta ? il dit que ce paysan n'était là que pour se faire prendre.

« Chacun de ces bandits, voyez-vous bien, est plus rusé qu'un renard.

« On amena le paysan au milieu du groupe formé par les officiers et les gentilshommes. On lui demanda s'il savait la route du

château de Pourpre. Il balbutia, il se troubla. On le menaça du pince-orteil et des tourniquets.

« – Seigneur, s'écria-t-il en pleurant, ayez pitié d'un pauvre homme ! Les bandits me tueront lorsqu'ils sauront que j'ai livré le secret de leur retraite !

« – Tu sais donc où est leur retraite ? s'écria-t-on de toutes parts.

« – Ai-je dit que je le savais, mes bons maîtres ?... Prenez compassion d'un misérable !... Je le sais, c'est la vérité pure, et je suis seul à le savoir, car il m'a fallu un grand hasard pour me l'apprendre... À l'automne, messeigneurs, je chassais le chamois pour nourrir les petits enfants qui crient la faim dans la cabane... Un jour, je m'égarai dans un pays que je ne connaissais point... J'y étais arrivé avant l'aube, et j'ai été des mois entiers avant de le retrouver... C'est comme une vallée intérieure tout entourée de sommets neigeux... Il y a une rivière bordée de beaux arbres en fleurs, car les cimes voisines renvoient là, plus chauds, les rayons du soleil... On dirait que le printemps n'y meurt jamais... Au milieu de la rivière est une île : un paradis, mes bons seigneurs... Dans l'île se trouve une grotte dont l'ouverture est cachée par des lotus rouges et des lianes aux grappes odorantes... La grotte mène aux cavernes qui sont sous le château de Pourpre...

« – Tu t'y es donc rendu ?

« – Quand on n'a que la vie à perdre, messeigneurs, une vie pauvre et sans espérance, on est brave... Je m'engageai dans le chemin... je vis les grottes... et, à l'orifice des cavernes, je vis cette vallée où s'élève le château des Borgia, rouge, hautain, terrible, comme le Porporato, son maître !

« Les chefs se regardèrent ; puis Malatesta dit :

« – Marche devant et mène-nous à ton île.

« Le paysan se mit aussitôt à monter. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour se donner l'air d'aller à contrecoeur. Les chefs se disaient :

« – Nous tenons notre bête féroce !

« La route fut longue. De temps en temps, le paysan s'orientait. Enfin, il frappa ses mains l'une contre l'autre joyeusement. Il avait conduit la troupe sur un plateau d'où l'on apercevait, entre deux rocs semblables à des cornes, la rivière de Sele qui déroulait son ruban d'argent au loin dans la plaine.

« – C'est le Fronte-del-Diavolo ! s'écria-t-il ; une fois qu'on est là, le plus fort est fait !

« Les soldats se souvinrent d'avoir vu d'en bas ce bizarre escarpement qu'on appelle le Front-du-Diable. Les gens du pays leur avaient affirmé qu'il n'y avait aucun moyen d'arriver jusque-là. Le paysan traversa le plateau au pas de course, s'engagea dans une gorge où deux hommes n'auraient pu passer de front, et parvint bientôt à ce premier entonnoir où se trouvaient la rivière et l'île.

« La rivière était bien plutôt un lac. Ce lac n'a point de nom. On suppose que ce doivent être les sources du torrent Ghezzo, qui, entre en terre non loin de là et traverse profondément la montagne. Il fallut passer l'eau à gué. Le paysan avait eu raison de le dire : cette île était un vrai paradis.

« Comme nos gens l'admiraient, s'étonnant de trouver cette délicieuse retraite dans ce pays désolé, le paysan s'écria :

« Ce n'est rien auprès de la seconde vallée, où s'élève le château de Pourpre.

« Ô mes amis ! le paysan avait raison pour cela !

« Dans l'île, voici ce qui se passa…

« Mais, dites-moi, mes frères, avant que je continue, dites-moi, la main sur la conscience, s'il y a dans Naples tout entier, dans les provinces, en Europe, un homme pour conter de pareilles histoires. S'il en est un, un seul, montrez-le-moi !

— Il n'y en a pas, Mariotto ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Bravo, Mariotto !

— Ne nous fais pas languir, ami, si tu es un homme de coeur !

Il faut avouer ici qu'ils avaient un peu frayeur pour le fond de leurs poches. C'était mauvais signe quand Mariotto s'interrompait. Mais l'illustre improvisateur avait achevé, ce soir, sa recette. Il poursuivit gratis :

— Il y avait dans l'île un bouquet de houx si touffu, qu'un chevreuil n'aurait pu y pénétrer. Comme les chefs s'étonnaient que le paysan eût eu l'idée d'y entrer, il leur dit :

« – L'ouragan grondait ; voyez s'il y a un autre abri aux alentours !

« À un certain endroit, des branches avaient été coupées de manière à former un passage étroit et difficile. Chefs et soldats s'y engagèrent un à un. Au centre du bouquet, un trou rond s'ouvrit,

entouré d'une marge de granit. C'était l'orifice d'un escalier qui avait des degrés de marbre.

« Vous le devinez bien, mes préférés, tout le monde descendit. Au bas de l'escalier se trouvait une allée souterraine, large et sablée, qui montait par une pente insensible. Elle devait, selon toute apparence, passer sous les eaux du lac.

« Le paysan marchait désormais entre un dragon et un gendarme. Tous deux avaient un couteau à la main. À la moindre alerte, c'en était fait du paysan. Il semblait ne rien craindre. Il avait dit :

« – Pourvu que vous me donniez une bonne récompense, car je suis un pauvre père de famille, je vous les livrerai sans défiance… La route que nous suivons mène au centre même de leur forteresse.

« Nos gens du roi pensaient déjà avoir ville gagnée.

« Mais voilà qu'il est temps enfin, ô mes amis les plus chers, de répondre à toutes vos questions. Qu'étaient devenus les pauvres buffali ? Qui les avait tués, s'ils étaient morts ? Comment les avait-on massacrés ? Dans quel lieu ? Pourquoi n'avaient-ils pas crié ? Pourquoi n'avaient-ils pu faire usage de leurs fusils ?…

« Nos gens du roi débouchèrent dans une vaste salle souterraine que remplissait un bruit sourd et continu. On eût dit le grondement d'une chute d'eau. L'air était froid et coupé de courants humides.

« – Mes bons seigneurs, dit le paysan, il faut battre le briquet et allumer vos branches de pin… La route est malaisée, le torrent a creusé des précipices.

« – N'y a-t-il point danger à montrer ici la lueur des torches ? demanda le Malatesta.

« – Avez-vous cru, lui répondit le paysan, parvenir à votre but sans rencontrer des périls ?

« Le Malatesta eut honte. Il ordonna :

« – Allumez les torches !

« Cinq ou six branches de pin résineux flambèrent à la fois. C'était peu pour cette énorme caverne. À peine les ténèbres se firent-elles visibles. On avança. Au bout d'une centaine de pas, la paroi que l'on suivait fit un coude brusque, et tout aussitôt les voûtes et les murailles se prirent à étinceler il semblait que des milliers de girandoles fussent suspendues çà et là. Chaque mouvement des torches détachait de la coupole de prodigieuses gerbes de lumière. Il fut donné à tous de voir un spectacle étrange.

« La caverne était séparée en deux par le torrent qui mugissait, invisible, dans son lit encaissé. La partie où se trouvaient nos gens du roi était située à plus de cinquante pieds au-dessous de l'autre compartiment. Le terrain rocheux s'élevait à pic de l'autre côté du torrent, et cette rampe, brillantée par des filets d'eau qui allaient suintant et courant de toutes parts, semblait une muraille de cristal. Mais c'est à peine si tout cela fut l'objet d'un étonnement passager.

« Il y avait autre chose à voir : quelque chose de si horrible, que chacun d'abord crut rêver. Cette lumière tremblante devait évoquer des fantômes !

« Mais, à mesure qu'on avançait, le doute cessait d'être possible. Un cri d'angoisse sortit à la fois de toutes les poitrines. Plus de huit cents cadavres du régiment de buffalo étaient là étendus sur le sol. Il y avait un monceau, un véritable monceau, à l'entrée d'un petit passage souterrain qui faisait face à la seconde caverne. C'était le passage dont l'autre extrémité donnait au revers de la montagne, du côté de la Basilicate. Nos gens du roi étaient ici à quelques centaines de pas du lieu où la première expédition avait fait halte.

« Ô mes amis ! devinez-vous ? les pauvres buffali, engagés dans ce couloir étroit et glissant, étaient arrivés un à un à l'ouverture. De chaque côté de l'ouverture était un glaive affilé infatigable. Ces cadavres sans tête disaient pourquoi nul cri ne s'était fait entendre : pourquoi, par conséquent, la première victime n'avait point averti la seconde ; pourquoi le malheur de la seconde n'avait point servi d'enseignement à la troisième…

« Le médecin Pier Falcone seul était tombé sous le poignard du silence. Il portait l'anneau de fer. Il ne pouvait périr que de la main d'un maître. Porporato lui-même lui avait mis son couteau dans le coeur…

« Nos gens du roi regardaient avec stupeur ce champ de carnage, lorsqu'un cri singulier retentit sous les voûtes. Un choeur invisible se prit à chanter un air mystérieux que tant de fois vous avez entendu dans nos nuits : Amici, alliegre andiamo alla pena !…Puis une voix :

— À nous, Cucuzone !

« Le gendarme et le dragon qui tenaient le prétendu paysan tombèrent frappés tous deux au coeur. Puis on vit le saltarello,

car c'était lui, bondir comme un tigre par-dessus les têtes.

« Une corde fut lancée de la caverne supérieure. Le saltarello y monta avec l'adresse et l'agilité d'un singe.

« – Feu ! cria Malatesta.

« Ce ne furent pas ses soldats qui obéirent à son commandement. Une ligne brillante apparut au rebord de la caverne supérieure. C'étaient des centaines de mousquets qui s'abaissaient en joue.

« Ceux qui tenaient les torches n'eurent que le temps de les piquer en terre pour les éteindre. Une terrible explosion eut lieu, suivie de cris d'agonie. Puis le silence. Les gens du roi cherchaient à se cacher ou à se sauver. La plupart se faisaient un rempart avec les cadavres. Dans le silence, une voix s'éleva :

« – Le conseil du charbon et du fer, dit-elle, a condamné à mort Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta, Domenico Sampieri, Vespuccio Doria, Vicente Pitti, Benedetto Marescalchi, Ziani, Colonna et Gravina… Qu'ils meurent !

« Une grande flamme traversa l'espace. C'était un pot à feu qui vint tomber au centre de la caverne inférieure, et qui jeta en brûlant une vive lueur. Sept coups de carabine retentirent. Malatesta et ses compagnons avaient vécu !

Il était onze heures du soir. La foule, qui naguère emplissait la strada di Porto, venait de se disperser. Le silence et la solitude régnaient déjà dans les rues. Mariotto l'improvisateur s'en retournait au logis. En marchant, il comptait sa recette. À deux ou trois reprises, il crut entendre un pas qui sonnait derrière lui sur le pavé de lave. Il se retourna et ne vit rien. Son chemin était de tra-

verser les ruines du Castel-Vecchio, récemment incendié. On avait mis une planche pour franchir le fossé du nord, qui, taillé dans le roc, était un véritable précipice. Avant de s'engager sur ce pont dangereux, le prudent Mariotto regarda encore derrière lui. Il crut voir une ombre aller le long des maisons. Il se dit, car l'ombre était loin :

— J'aurai le temps de passer.

Comme il était au milieu de la planche, il la sentit tout à coup qui tournait. Il fit le signe de la croix en poussant un cri d'angoisse. Derrière lui une voix dit :

— Le seigneur Johann Spurzheim a entendu parler de toi, Mariotto !

— Grâce, cria le malheureux, qui déjà perdait l'équilibre.

— Tu sais de trop belles histoires, Mariotto, poursuivit la voix, que Dieu ait ton âme : je fais ce qui m'a été ordonné !

La planche bascula. Un cri rauque se fit entendre au fond de la douve ; puis les ténèbres restèrent muettes.

q

Chapitre 13 Aux écoutes

Le seigneur Johann Spurzheim dormait dans cette alcôve que nous connaissons. Il n'avait point encore quitté sa maison du largo del Mercato pour habiter le palais des ministres d'État, qui était désormais sa demeure officielle. Il était bien là, dans cette

vieille maison obscure et dans ce quartier lointain. Il avait à régler encore certaines petites affaires qui ne demandent point le grand jour.

Il dormait. À la lueur de la veilleuse, et tout près de sa face de déterré, vous eussiez pu distinguer la tête noire et velue d'un petit épagneul de race anglaise, en tout semblable à celui que la dernière convulsion de « la pauvre Barbe » avait étranglé. Il n'y avait aucun changement dans la chambre. Le fauteuil où Barbe et, après elle, le docteur Pier Falcone, avaient coutume de s'asseoir, était toujours au pied du lit. Le cordon correspondant à la sonnette de l'étage supérieur pendait également à la portée de sa main. Mais ni Barbe ni le docteur Pier Falcone ne s'asseyaient plus dans le fauteuil ; mais, à l'appel de la sonnette, Privato, le poète malheureux, Beccafico, le doux ténor, ne venaient plus.

Si rien ne changeait dans l'entourage matériel du digne seigneur Johann Spurzheim, le personnel de ses amis et serviteurs changeait, au contraire, beaucoup et très souvent. Il usait vite.

Avant Pier Falcone, il avait eu bien d'autres confidents et bien d'autres favoris. Après Pier Falcone, il comptait en avoir davantage encore. Il avait en lui cent ans de sa vie, et son destin était d'enterrer tout le monde.

Par le fait, les événements récents avaient un peu galvanisé sa faiblesse. Depuis deux jours, il pouvait se lever et faire quelques pas dans sa chambre. Il y avait du mieux, et la disposition particulière de son esprit exagérant ce répit de la maladie, le seigneur Johann Spurzheim n'était pas éloigné de se regarder comme un des hommes les plus robustes et les plus lestes du royaume des Deux-Siciles.

Tout allait bien. Il avait brisé ou écarté ses ennemis ; le roi ne voyait que par ses yeux. De mémoire de courtisan, on n'avait point vu à Naples pareille puissance ministérielle.

On paye souvent au prix de son repos ces éclatantes victoires. Naguère, cet honnête Johann, comme toutes les bonnes consciences, avait au moins un sommeil tranquille. Cette nuit, la fièvre l'agitait ; la maigreur de ses membres se trémoussait sous les couvertures. Il parlait dans ses rêves, et, aux lueurs vacillantes de la veilleuse qui allait s'éteignant, on aurait pu voir des gouttelettes de sueur à ses tempes.

— Oui, Barbe, oui, ma bonne et chère compagne, murmurait-il, pensant tromper même les morts, c'est cet infâme Sicilien qui a tout fait… Pourquoi lui accordais-tu tant de confiance ?… Mais il est bien puni, va, Barbe, ma femme bien-aimée… Ils l'ont tué là-bas… Il n'emprisonnera plus personne.

Johann Spurzheim avait une lettre ouverte sur sa table de nuit. Cette lettre contenait une partie des détails donnés par le pauvre improvisateur à son auditoire de la strada di Porto. Johann savait, par conséquent, tout ce qui s'était passé dans la montagne. Il tressaillit dans son rêve à plusieurs reprises.

— Laisse-moi, Barbe ! laisse-moi ! prononça-t-il d'une voix épouvantée.

Puis, respirant avec force :

— Cette Maria que tu détestais, parce qu'elle était belle, parce qu'elle t'avait pris ta place et ton bonheur, c'est pour te venger que je l'épouse !

Il se tut. La vision avait disparu sans doute, car il avait plus de calme. On aurait pu seulement l'entendre murmurer d'une voix à peine intelligible :

— Sept jours !… les sept jours sont déjà passés !…

Puis le rêve changea. L'agitation revint.

— Je le sais ! je le sais ! dit-il d'un accent rauque ; il ne sont pas tous partis… J'ai beau les chercher, ils se cachent sous terre… Ils ont menacé le roi… Ils m'ont menacé… Ils sont là… toujours, toujours !

Trois heures après minuit sonnèrent à la pendule qui était sur la cheminée.

Comme si les dernières paroles de Johann Spurzheim eussent évoqué des fantômes, la porte qui communiquait avec le cabinet de travail de Barbe de Monteleone s'ouvrit sans bruit. Deux hommes sortirent du couloir, portant à bras un objet volumineux. Ces deux hommes avaient le visage voilé par des lambeaux d'étoffe noire. Ils s'arrêtèrent et se prirent à écouter.

— Il dort, dit l'un d'eux.

Nous aurions pu reconnaître cette voix aigrelette et flûtée. Le seigneur Johann avait raison : ils n'étaient pas tous partis !

Le second inconnu fit signe au premier de se taire. Tous deux déposèrent l'objet contre le mur. C'était un tableau.

Ils cherchèrent de l'oeil sur le lambris. La lampe de nuit n'éclairait plus guère.

— Voilà le clou ! dit pourtant celui qui n'avait pas encore parlé.

Ils se remirent aussitôt en besogne, saisissant et retournant le tableau pour l'accrocher au mur. Les lueurs indécises de la veilleuse éclairèrent vaguement les traits pâles et réguliers d'un visage de femme. Dès que le tableau fut placé, les deux hommes disparurent. On eût pu les entendre ricaner dans le couloir.

La lampe baissait. Quand elle jeta ce grand et dernier rayon qui précède la fin, l'austère visage de Barbe Spurzheim sembla sortir de la toile sombre.

Au petit jour, le seigneur Johann s'éveilla. Il se frotta les yeux, croyant rêver encore. Le portrait de sa femme morte avait quitté le cabinet de travail pour venir dans sa chambre. Il y avait là de la diablerie.

Mais le jour grandissait. Johann était brave le jour.

— Ils sont là ! murmura-t-il comme il l'avait déjà fait en songe, toujours là !... mais je suis plus fort qu'eux, et je les briserai !

À mesure que la lumière se faisait, Johann distinguait une bande blanche au-dessous du portrait. Il se leva sur son séant pour mieux voir. Peu à peu il reconnut que la bande portait des caractères. Puis les caractères devinrent lisibles. La bande blanche portait ces mots écrits selon l'alphabet du silence :

II2M2O AA5ENA5A4CL2A5I3 RI2 MI2DOI3I2E2I2 ENA5A4 !

Johann, habitué qu'il était à épeler ces signes, prononça d'une voix tremblante :

— C'est aujourd'hui le septième jour !

Puis il ajouta en lui-même, tandis qu'un frisson lui parcourait tout le corps :

— J'avais donc rêvé qu'il était passé !

Il agita violemment le cordon de sa sonnette. Le ciel de son lit s'ouvrit comme autrefois.

— Quoi de nouveau, Chiappolo ? demanda-t-il.

— Rien, Excellence, répondit le successeur de notre ami Beccafico.

En même temps, la planchette descendait, chargée de la correspondance. Johann ouvrit la première lettre qui lui tomba sous la main. Elle était écrite sur papier de deuil. Elle ne contenait que ces mots :

« C'est aujourd'hui le septième jour. »

— Oh ! oh ! fit-il retrouvant son sourire narquois ; les bonnes gens prétendent-ils jouer ce jeu avec moi ?... Peine perdue, mes enfants, peine perdue !... Vous avez beau imiter l'écriture de la pauvre Barbe... les morts n'écrivent pas plus qu'ils ne parlent...

Il s'interrompit, et ses os craquèrent, tant fut violent le soubresaut qu'il éprouva. Une voix venait de murmurer dans ses rideaux :

— C'est aujourd'hui le septième jour !

— Est-ce toi qui as parlé, coquin de Chiappolo ? s'écria-t-il.

— Non, seigneur, répondit-on de l'étage supérieur.

— Et n'as-tu rien entendu ?

— Rien, seigneur.

Johann fit effort pour se remettre ; mais il avait la chair de poule. Sa voix tremblota quand il dit à son interlocuteur invisible :

— Que le seigneur Aurelio Caffarelli se rende auprès de moi sur-le-champ.

La planchette remonta et la trappe se referma.

Ce n'est point la coutume d'introduire des personnages nouveaux dans les drames si près du dénouement. Mais il nous faut bien faire comme le seigneur Johann Spurzheim, et remplacer les serviteurs qu'il perd.

Chiappolo était aux lieu et place de Beccafico. Aurelio Caffarelli remplissait les fonctions du docteur Pier Falcone. Il entra au bout de quelques minutes.

C'était un jeune homme, Johann n'aimait point les vieillards. C'était un gentilhomme, Johann avait du goût pour la noblesse. Il était grand et de forte complexion, déjà ruiné par la débauche : il fallait à Johann des gens à qui l'on pût mettre entre les dents leurs propres vices comme un mors.

Johann avait choisi celui-là avec un soin tout particulier. La besogne actuelle était rude et malaisée. Entre les mauvais garçons de la noblesse napolitaine, Aurelio Caffarelli était peut-être le seul qui convînt parfaitement à Johann Spurzheim. Il y avait deux raisons pour cela. D'abord, le Caffarelli, malgré sa ruine, avait gardé une certaine fierté. Il restait l'ami des premiers de la cour. En second lieu, le Caffarelli était amoureux de dona Angélie Doria. Amoureux sans espoir, il est vrai ; mais l'espoir que l'on

fait renaître à propos est précisément un des plus puissants leviers que puisse employer l'intrigue.

Johann était content de son Caffarelli. Il le regardait comme un cheval ombrageux et non encore dompté complètement. Mais il se croyait lui-même un écuyer trop habile pour craindre les écarts de ce coursier fougueux.

— Eh bien, chère Excellence, dit le Caffarelli en entrant et d'un ton dégagé, comment va la santé, ce matin ?

— Asseyez-vous, Aurelio, répliqua le ministre d'État ; nous avons beaucoup à travailler… Je vous préviens tout d'abord d'une chose : c'est aujourd'hui que vous relèverez votre nom et votre fortune… ou jamais !

— Cher seigneur, répondit le gentilhomme étalé nonchalamment dans le fauteuil, ma fortune a grand besoin d'être relevée… d'autant que j'ai perdu hier au soir deux mille ducats à l'ambassade de Toscane… Mais je ne sache pas que mon nom ait jamais été abaissé.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre, fixant ses yeux hardis sur le ministre d'État.

— Deux mille ducats, Aurelio, mon enfant ! dit ce dernier, et comment payerez-vous cela, je vous prie ?

— J'ai compté sur Votre Excellence…

— Sur moi ?… et à quel titre ?

Caffarelli baissa les yeux et rougit presque. Le mot qu'il allait prononcer, on le voyait bien, lui blessait la bouche à l'avance.

— En qualité d'ami, répliqua-t-il pourtant.

Johann sourit.

— Trinité sainte ! s'écria-t-il, voilà un honneur auquel le pauvre Johann Spurzheim était loin de prétendre !… L'amitié du noble Aurelio des Caffarelli, comte, vicomte, baron… sans comté, il est vrai, sans vicomté, sans baronnie… mais le plus orgueilleux fainéant qui ait battu, depuis dix ans, le pavé de la rue de Tolède.

Aurelio se leva, les lèvres crispées, les sourcils froncés.

— Rasseyez-vous, dit Johann sévèrement ; si vous gardez ces airs de matamore vis-à-vis de moi, je doute que nous puissions jamais faire quelque chose de vous, mon pauvre garçon !

— Par saint Janvier… commença le gentilhomme.

— La paix, interrompit Johann.

Et, comme Aurelio ouvrait encore la bouche :

— La paix, vous dis-je !… Si vous dites un mot de plus, vous redevenez à l'instant l'Aurelio Caffarelli de la semaine passée : ruiné, perdu, n'ayant plus même ce qu'il faut pour faire marché de son âme avec le diable !

— Et si je me tais ? fit le noble tombé avec un cynique sourire.

— Je m'entremettrai, repartit Johann, dont les yeux fixes s'attachaient à ses yeux, pour que le diable vous achète un bon prix.

Aurelio se rassit.

— Voyons le prix ! dit-il.

Johann s'arrangea sur son séant. Comme il peinait et s'impatientait, le Caffarelli lui vint en aide de mauvaise grâce, et arrangea l'oreiller derrière son dos. Johann, au lieu de le remercier, lui dit :

— Vous n'êtes pas adroit, jeune homme… Je ne voudrais pas de vous pour valet de chambre… Pas de méchante humeur, je vous prie : je tiens votre avenir dans ma main… Je vous connais, il y a quelque chose en vous de plus fort que l'orgueil, c'est l'envie de vivre… j'entends de bien vivre.

— Quand il vous plaira de vous expliquer… commença Aurelio.

— Vous dites bien, cette fois ! l'interrompit le ministre d'État, je m'explique quand il me plaît et non autrement…

Puis, au lieu de poursuivre :

— Seigneur Caffarelli, demanda-t-il, savez-vous bien l'histoire du cardinal de Richelieu, le ministre du roi Louis XIII de France ?

— Assez bien.

— Vous souriez !… La France est un grand pays… nous sommes un bien petit royaume… Mais, en somme, un roi est un roi, pourvu qu'il soit maître chez lui… et, toutes proportions gardées, je suis, moi qui vous parle, plus puissant à Naples que ce terrible cardinal de Richelieu ne l'était à Paris. Or, ce cardinal de Richelieu ne prenait pas de gants pour couper les têtes de gentilshommes. C'était son plus sûr moyen. Il en avait un autre : quand les gentilshommes faisaient ce qu'il voulait, il les récompensait comme un roi qu'il était.

« J'ai fantaisie de vous avoir pour serviteur, Aurelio Caffarelli… J'userai vis-à-vis de vous, à votre choix, de l'un des deux moyens employés par mon illustre confrère.

— Les temps sont changés… voulut dire le gentilhomme.

— Ailleurs, peut-être… à Naples, non !

— Eh bien, par saint Janvier, monsieur le cardinal, s'écria effrontément le gentilhomme, puisque nous parlions tout à l'heure de faire affaire avec le diable, traitons et ne nous fâchons pas !

Johann lui tendit sa main de squelette.

— À la bonne heure ! dit-il avec son sourire félin ; vous êtes en définitive un garçon d'esprit… j'aurais été au regret de vous faire de la peine. Écoutez-moi bien :

« Vous avez un cousin qui est archidiacre de la cathédrale, il faut que, ce soir même, je sois l'époux de Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone !

— Mais, objecta Caffarelli, on dit qu'elle est folle.

— On dit bien, cet obstacle ne doit pas nous arrêter.

— Cependant… la loi civile et la loi religieuse défendent également…

— Vous êtes fort sur la loi, Aurelio… Votre cousin aura la première mitre vacante.

— Et moi ? demanda carrément le Caffarelli.

— Vous aurez votre ancien château de Sorrente et la villa Maffei…

— Tope, Excellence, vous serez marié !… Permettez-moi cependant, de vous faire observer, dans votre intérêt…

— Ne vous occupez point de mon intérêt, Aurelio… Tout est prévu, tout marchera… La veuve de Monteleone est dans ma maison… folle, vous l'avez dit, et gardée par une autre folle… Quand vous saurez les prodiges de politique et d'adresse que j'ai employés dans cette négociation… Mais nous n'avons pas de temps à perdre en paroles inutiles…

— Laissez-moi pourtant, seigneur, vous parler de cette femme de la maison des Folquieri… cette centenaire… Le roi la cherche !

— Quand il en sera temps, répondit Johann Spurzheim, qui eut un sourire, le roi la trouvera.

Aurelio fit ce geste qui se traduit par la locution proverbiale et biblique : « Je m'en lave les mains. »

Le ministre d'État reprit :

— Votre château de Corrente et la villa Maffei ne feront pas de vous un bien grand seigneur, Caffarelli.

— C'est de quoi jouer et gagner…

— Ou perdre… Je sais une fortune où il y a de quoi jouer pendant toute la vie d'un homme, en perdant toujours, sans se ruiner jamais.

— Belle fortune, Excellence !… Il n'en est qu'une semblable à Naples : c'est celle du comte Loredano Doria, mon cousin.

— Je sais une femme, continua le ministre d'État, pour qui vous auriez donné autrefois n'importe quelle fortune… même

celle de votre cousin Loredano Doria.

Les yeux du Caffarelli brillèrent, puis se baissèrent, tandis qu'une soudaine pâleur montait à son front.

— Ne parlons pas de cela, seigneur ! murmura-t-il.

— Eh quoi ! fit Johann d'un ton de compassion, seriez-vous toujours amoureux, ami Aurelio ?...

— Je vous prie, répéta le gentilhomme, dont la voix s'altéra, ne parlons pas de cela !

En même temps, il se leva et traversa la chambre en se dirigeant vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

La fenêtre donnait sur les jardins. Il y avait en face un grand platane dont les branches dominaient la maison. Le tronc incliné s'approchait si près de la fenêtre, qu'on aurait pu le toucher en étendant la main.

Johann suivait le Caffarelli d'un regard fixe et moqueur.

— Encore un que nous tenons, pensait-il.

Aurelio pencha son front en dehors de la fenêtre ; son front brillait. Le jardin était désert.

Johann continua tout haut :

— C'est une chose étrange, ami !... Les deux plus belles choses qui soient à Naples, la fortune des Doria et la main d'Angélie, sont inséparables... On ne peut conquérir l'une sans l'autre... Mais je suis assez puissant, moi qui parle, pour donner l'une et l'autre à celui qui me servirait fidèlement.

Caffarelli se retourna avec vivacité.

— Sur mon âme, prononça-t-il entre ses dents serrées, je crois que vous ne me connaissez pas bien, Excellence… Avec moi, la raillerie est dangereuse.

— Revenez près de moi, pauvre fou que vous êtes, prononça Johann paisiblement ; à quoi bon raillerais-je ? Je vous propose un marché où nous gagnons tous deux… vous plus que moi ; mais c'est justice, puisque vous êtes plus pauvre que moi. Répondez sérieusement et franchement : voulez-vous être le mari d'Angélie Doria ?

Le gentilhomme, qui venait de se rasseoir, ne trouva point de paroles. Ses mains se joignirent malgré lui ; la passion survivait dans ce coeur ravagé.

Pendant que Johann attendait, le feuillage du grand platane eut un frémissement soudain. Le ministre d'État et son compagnon regardèrent du côté de la fenêtre.

— Le vent ?… commença Johann, dont la physionomie était soupçonneuse et inquiète.

— Non, répondit le Caffarelli ; la terre tremble aujourd'hui tout autour du Vésuve.

Johann fut satisfait de son explication, et son visage se rasséréna. Le feuillage du platane ne frémit qu'une fois.

— Je crois comprendre, reprit le ministre d'État, que j'ai fait vibrer en vous la corde vive… Vous aimez, je le savais avant de vous interroger… Et c'est cet amour malheureux, cet amour sans

espoir, qui vous jette dans la vie folle où vous avez perdu vos biens en compromettant votre écusson…

— Seigneur !…

— Je parle, taisez-vous… Ne pouvez-vous écouter la vérité quand on vous apporte à la fois la réhabilitation matérielle et morale ?… Vous allez être heureux si vous voulez, Aurelio Caffarelli. Je modifie ma question et je vous demande : que feriez-vous pour acheter la main de dona Angélie Doria ?

— Tout ! répondit le gentilhomme sans hésiter.

— C'est bien… Alors posons nos faits… Il y a haine à mort entre Lorédan Doria et ce jeune homme qu'on appelle maintenant le comte Giuliano de Monteleone.

— N'a-t-il point le droit de porter ce nom ?

— Peu nous importe… Il doit mourir aujourd'hui.

Aurelio tressaillit sur son fauteuil.

— Vous êtes intéressé à cela, poursuivit froidement Johann ; Angélie Doria l'aime. Mais il ne doit pas mourir seul ; il lui faut un compagnon ; ce compagnon, c'est le comte Lorédan.

— Lorédan ! répéta le gentilhomme avec une répugnance étonnée.

— Vous êtes intéressé à cela, répéta Johann du même ton glacial ; ce comte Doria ne vous accorderait jamais la main de sa soeur… Mais n'allez pas vous faire des fantômes, ami !… Je ne sais pourquoi les honnêtes gens comme vous songent du premier coup à l'assassinat… Il s'agit d'un duel ; il ne s'agit que d'un

duel… On a mis, depuis six jours, une barrière entre nos deux champions, qui se cherchent ; aujourd'hui, la barrière tombera, voilà tout.

— Mais, dit le Caffarelli, c'est un malentendu qui cause leur haine ; un mot d'explication fera tomber tout cela.

— C'est précisément pour empêcher l'explication que j'ai besoin de vous, ami, répliqua Johann.

Quelques feuilles sèches tombèrent des hautes branches du platane. Johann ne jeta de ce côté qu'un regard distrait. L'ouragan, qui s'était apaisé vers la fin de la nuit, recommençait à faire rage.

Johann demanda :

— Avez-vous conservé des relations avec Lorédan Doria ?

— Des relations de cour, oui.

— En avez-vous noué avec Julien de Monteleone ?

— Certes… c'est l'étoile du moment.

— Étoile brillante, grommela le ministre d'État, étoile filante !

Puis, se redressant dans son lit :

— Je vous engage à redoubler ici d'attention : j'avais pensé d'abord à ménager entre eux la possibilité d'un duel, et j'avais compté sur vous pour cela… mais l'idée ne vaut rien… Avant de tomber en garde sur le terrain, on peut échanger quelques paroles, et je ne veux pas qu'il y ait une seule parole échangée.

— Il me paraît difficile… voulut dire Aurelio.

Johann fit un geste d'impatience.

— Où serait ma supériorité sur vous, murmura-t-il, si je ne savais jouer les coups qui vous semblent difficiles ?… Lorédan croit que Julien a enlevé Angélie, n'est-ce pas ?

— C'est le bruit public.

— Julien est convaincu que Lorédan a enlevé Céleste ?

— On le dit.

Johann ricanait.

— Que faut-il donc pour les mettre en mouvement ?… reprit-il. Faire savoir à Lorédan la retraite d'Angélie ; dénoncer à Julien l'endroit où Céleste est prisonnière… Comme la retraite d'Angélie et celle de Céleste sont au même lieu…

— Par le ciel ! interrompit le gentilhomme, voici une infernale conception !

Johann se frotta les mains comme si on lui eût fait un compliment flatteur !

— Je vois que vous comprenez, ami, dit-il.

— Je comprends qu'ils se rencontreront, répliqua Aurelio ; que chacun d'eux dira : « Voilà le ravisseur ! »

— En flagrant délit, enchérit Johann joyeusement.

— Je comprends, acheva Caffarelli, que, s'ils ont des épées…

— Ah ! s'écria le ministre d'État, c'est là le principal ; il faut qu'ils aient des épées !

Depuis quelques secondes, un fait véritablement étrange avait lieu juste en face de la fenêtre ouverte. Le grand platane ne frémissait plus et ne laissait plus tomber ses feuilles sèches, mais un objet glissait lentement le long de son tronc.

Du dehors, à une certaine distance, vous eussiez dit une gigantesque chenille à forme humaine, car il était peu probable qu'un homme pût ramper sur l'écorce lisse en tenant la tête en bas. La chenille avait la tête en bas. De la chambre de Johann, on ne pouvait apercevoir encore cet insecte colossal ou ce singe d'espèce inconnue, dont la tête restait un peu au-dessus du niveau supérieur de la croisée.

Arrivé là, il cessa de descendre. Pendant quelques secondes il demeura complètement immobile. Puis sa tête, qui était comme collée à l'écorce, ne montrant que ses cheveux ébouriffés, se dégagea doucement.

La figure de notre bon camarade Cucuzone, rougie par la position violente qu'il gardait, apparut parmi les mèches ruisselantes de ses cheveux. Il avait l'oeil et l'oreille au guet.

Il professait, nous le savons, cette opinion : que les gens qui échangent des confidences ne se défient jamais du haut des croisées. Heureux ceux qui possèdent ainsi la philosophie de leur métier !

Le ton avait monté ; Cucuzonne avait pu entendre la dernière partie de l'entretien que nous venons de transcrire.

Il s'arrêta au moment où Johann disait :

— Il faut qu'ils aient des épées.

Cucuzone garda sa position pendant dix minutes environ. Il fallait être Cucuzone pour cela. Dans cet espace de dix minutes, il entendit les dernières instructions données par le ministre d'État à son nouveau factotum.

Aurelio Caffarelli devait se rendre d'abord au palais Doria, puis à l'ancien palais Coriolani, occupé par Julien de Monteleone. Sa mission était la même auprès de Lorédan et de Julien ; il n'avait même pas à envenimer leur haine. Chacun d'eux cherchait sa soeur. Il s'agissait seulement de dire à chacun d'eux : « Votre soeur est en tel lieu. » Il s'agissait encore de donner à chacun d'eux le moyen de tromper la surveillance de la police particulière du roi, qui, prévenue, voulait empêcher une rencontre. Il s'agissait, enfin, de faire en sorte que Lorédan et Julien fussent armés. Aurelio Caffarelli se chargea d'obtenir ce triple résultat.

Johann avait apuré sa situation en quelques paroles ; il avait dit :

— Tant que l'un des deux vivra, il y aura un infranchissable obstacle entre vous et Angélie.

Aurelio quitta la chambre à coucher de Johann vers dix heures du matin, en promettant de revenir aussitôt sa besogne accomplie. À l'instant même où la porte se refermait sur lui, Johann eut comme un éblouissement ; il vit une masse sombre glisser le long de l'arbre avec la rapidité d'une pierre qui tombe. Il cessa pour le coup de se frotter les mains. Puis il se prit à trembler de tous ses membres, parce qu'il venait d'entendre dans le jardin ce cri d'espèce particulière qui, tant de fois déjà, a frappé nos oreilles.

Cucuzone traversait allées et massifs, sur les pieds, sur les mains, sur la tête, et se donnait de la gymnastique à coeur joie. Il était content, ce bon garçon, comme le limier qui est tombé sur une piste.

Arrivé au mur du jardin, qui longeait la ruelle où Peter-Paulus Brown, sujet anglais, avait fourni, quelques jours auparavant, sa course fantastique, il prit son élan et en atteignit le faîte d'un saut. D'un autre saut, il toucha les dalles de la rue.

Comme il arrivait sur la piazza del Mercato, il vit, sur le seuil de la maison de police, Aurelio Caffarelli, qui cherchait de l'oeil une voiture. Il fit un signé. Un bon gaillard, aux larges épaules, qui occupait le siège d'un fiacre et qui cachait son visage sous un chapeau à bords rabattus, mit aussitôt ses chevaux au trot. Deux ou trois autres voitures s'ébranlèrent en même temps ; mais le cocher, ami de Cucuzone, leur dit paisiblement :

— Je veux ce cavalier... Le premier qui bouge, je l'assomme !

Ses rivaux s'arrêtèrent et rebroussèrent chemin.

Quelques-uns dirent :

— Il ne faut pas plaisanter avec ce brutal de Ruggieri !

Aurelio n'avait plus le choix ; il monta dans le fiacre conduit par Ruggieri. Cucuzone monta derrière.

Il était trois heures après midi, environ, quand le fiacre revint à la piazza del Mercato. Aurelio Caffarelli en descendit pour rendre compte à Johann du résultat de sa mission.

— À la tombée de la nuit, dit-il en rentrant dans la chambre à coucher où le ministre d'État l'attendait, Lorédan Doria et Julien

de Monteleone se rencontreront au-dessus des Camaldules.

— Armés ? demanda Johann.

— Armés, répondit le gentilhomme.

— Et les mesures sont prises pour qu'ils y restent tous deux ?

Aurelio s'inclina en silence.

— À la bonne heure ! s'écria Johann ; je me sens fort aujourd'hui comme un hercule !... je veux voir cela !... oui, je veux voir cela !

Il ordonna de préparer sa chaise à porteurs et ne put s'empêcher d'ajouter :

— Quel progrès fait ma santé !... ne vivrai-je qu'un siècle ?

Pendant qu'on apprêtait la chaise du seigneur Johann, le fiacre conduit par Ruggieri prenait au galop le chemin des Camaldules.

Cucuzone avait changé de place. Quittant la banquette derrière, il s'était installé sur les coussins à l'intérieur, où il dormait comme un juste.

q

Chapitre 14 Deux folles

Johann Spurzheim avait dit vrai à son nouveau confident Aurelio Caffarelli, en parlant de la veuve de Monteleone et de la cente-

naire de la maison des Folquieri : c'était une folle qui gardait une autre folle. La vieillesse et peut-être le remords avaient obscurci depuis longtemps l'intelligence de Berta Giudicelli.

Maria des Amalfi avait perdu de nouveau la raison à la villa Floridiana, au moment où l'évidence la forçait à accabler l'homme, l'assassin de Mario Monteleone, le prince Fulvio Coriolani, vers qui tout son coeur s'élançait malgré elle. Maria des Amalfi était folle. Et, depuis lors, le seigneur Johann Spurzheim n'osait plus affronter sa présence. Il avait foi au principe du docteur Daniel : la folie a la mémoire de la folie.

Il se disait :

— Maintenant, elle reconnaîtra en moi l'homme qui vint troubler son sommeil dans la nuit du 13 octobre 1815, l'homme qui se servit d'elle comme d'un instrument mortel pour porter le coup fatal au comte Mario Monteleone !

Mais cette crainte ne le faisait point renoncer à ses desseins ; à Naples, les mariages religieux ont force civile. Que faut-il de temps pour contracter mariage, quand on est en mesure de suppléer certaines formalités, et quand on a sous la main un prêtre complaisant ? Quelques minutes. On peut, pendant quelques minutes, déguiser son visage. Les témoins de ces actes sacrilèges ne seraient-ils pas d'ailleurs gagnés d'avance ? Personne n'avait vu Maria des Amalfi depuis la scène de la villa Floridiana ; nul ne pouvait dire : « Tel jour, à telle heure, elle était folle. » L'acte ferait foi. Le rêve d'ambition de cet homme qui avait eu tout contre lui, tout, jusqu'à sa santé, une agonie allait le réaliser.

Il était sur le point de gagner cette partie impossible, engagée de si bas, engagée sans autres armes que son imperturbable per-

versité ! Encore quelques heures, et cet homme, déjà favori d'un roi, allait se faire à la fois l'héritier du plus haut titre du pays de Naples et des deux plus grandes fortunes réunies qui fussent en Italie.

Car il ne faut point oublier qu'une fois morts Lorédan et Julien, il ne restait plus en face de lui que Céleste et Angélie. Deux jeunes filles ! deux jeunes filles qui étaient en son pouvoir.

Il y avait encore un obstacle : c'était Aurelio Caffarelli, comblé de promesses, mais nous savons, par Pier Falcone, la pauvre Barbe et d'autres, ce que Johann faisait des instruments qui lui devenaient inutiles.

C'est précisément dans la chambre à coucher de Barbe de Monteleone que nous retrouvons Maria des Amalfi et la vieille Berta, sa compagne.

Le seigneur Johann était à l'abri de tout vain scrupule. Il avait mis la veuve de Monteleone assassiné dans le lit de Barbe empoisonnée.

Quant à la vieille Berta, c'eût été, il le faut avouer, chose bien facile que de la faire disparaître ; mais Berta ne connaissait pas le nom du complice de Barbe Monteleone. Elle n'avait jamais eu de rapports qu'avec Barbe dans l'affaire de l'enlèvement des enfants. C'était Barbe qui lui avait donné ses instructions avant le crime ; après le crime, c'était Barbe qui l'avait payée. Il eût fallu peu de chose sans doute pour la mettre sur la voie ; mais ce peu de chose ne pouvait être fait que par la veuve de Monteleone. Or, Maria des Amalfi, quand elle avait sa raison, ne savait rien ; et Johann se cachait d'elle à ses heures de folie.

Cependant, étant donné le caractère félon de Johann Spurzheim, il est certain qu'il n'eût point affronté sans motif ce danger, si faible qu'il pût être. Il avait un motif. Dans tel cas donné, à supposer même un réveil soudain et inattendu de l'intelligence chez Maria des Amalfi, la vieille Berta pouvait servir de bouc émissaire, la vieille Berta pouvait assumer sur elle seule tout le poids des iniquités passées. Par conséquent, tout le châtiment. C'était une réserve, ou, si mieux vous aimez, une porte de derrière ouverte à la déroute, en cas de bataille perdue.

Il y avait déjà plusieurs jours que les deux recluses étaient réunies dans l'appartement de feue Barbe Spurzheim ; elles s'étaient reconnues du premier coup d'oeil. Maria des Amalfi avait été saisie d'horreur et de frayeur à la vue de celle qui avait été si longtemps son tyran ; la centenaire, au contraire, avait éprouvé un sentiment de joie imbécile. Son esclave était retrouvée. Mais, le premier moment passé, elle était devenue inquiète. Depuis son départ du Martorello, divers événements l'avaient très vivement frappée. D'abord sa maladie et cet ordre donné par le prêtre d'aller tout avouer au roi ; ensuite la rencontre successive de ses trois victimes. Elle avait vu, et c'était la même nuit, l'aîné de Monteleone, Julien le second fils, et Céleste, l'idole du père et de la mère.

Elle n'était déjà plus, comme autrefois, résolue dans le mal. Elle avait de vagues remords. En même temps, ce sentiment éteint, le respect de la vassale pour ses seigneurs renaissait confusément tout au fond de sa conscience troublée.

Il ne faudrait point que le lecteur se méprît : tout cela était indécis, brumeux, vacillant comme les impressions de la toute pe-

tite enfance. Mais cela existait dans les limbes de cette intelligence déjà morte.

Si la perversité survivait, ce n'était plus qu'habitude. Parfois, vous l'eussiez surprise à contempler Maria des Amalfi pendant que celle-ci sommeillait. Quelque chose remuait dans ce sépulcre humain. Comme il n'y a point de mots faits exprès pour cette suprême caducité, nous employons les mots de la langue ordinaire. Nous disons : remords, sentiment, respect, nous ajouterons même tendresse. Mais il faut rabaisser tout ce qu'expriment ces paroles à la taille intellectuelle et morale de ce pauvre être usé qui avait été une femme, à la taille de Berta Giudicelli. C'étaient les lueurs intermittentes et fumeuses de la lampe qui va s'éteindre faute d'huile.

On lui avait donné un rouet. Elle filait. En filant, elle chantait parfois d'une voix tremblotante et cassée les vieilles chansons du pays calabrais. Maria des Amalfi, oubliant alors ses frayeurs, venait s'agenouiller comme un enfant auprès d'elle. Elle écoutait, puis elle pleurait.

Aujourd'hui, Maria des Amalfi dormait étendue toute habillée sur son lit. Berta filait. Il était quatre heures du soir. Berta s'était déjà levée deux fois pour aller vers la veuve de Monteleone et la regarder dormir. Quand elle vint se rasseoir après la troisième fois, elle dit :

— Il faudra que j'aille parler au roi !

C'était son refrain et cela suffisait à endormir momentanément sa conscience, comme l'opium, déguisé sous le nom bénin de pâte, calme pour quelques instants la toux patiente des poitrinaires.

Elle prit la manivelle de son rouet et donna le tour à son fuseau.

— Ah ! fit-elle sans que sa physionomie pétrifiée exprimât la moindre compassion, celle-ci a bien souffert… Était-elle souriante et belle le jour où on lui mit la couronne de fleurs d'oranger sur la tête !… Et point d'orgueil !… Elle donna le baiser d'amie à toutes les jeunes filles de la vallée… Il y a longtemps… longtemps de cela !… Et moi aussi, j'ai bien souffert !

Le mouvement de son rouet avait une régularité métronomique. Tout à coup, elle s'arrêta de filer. Elle fouilla dans sa poche et y prit une petite boîte. Dans la boîte, il y avait un objet enveloppé de papier. Elle déplia le papier. Des pièces d'or tombèrent sur son tablier. C'étaient les onces doubles de la bourse brodée que le prince Fulvio Coriolani avait laissée, quelques jours auparavant, à la maison des Folquieri. Elle jeta un regard cauteleux vers le lit pour voir si le bruit n'avait point éveillé sa compagne. Maria des Amalfi dormait toujours d'un sommeil fiévreux, mais profond. La vieille se mit à sourire aux pièces d'or. Elle les palpa les unes après les autres ; elle les compta ; elle les caressa. L'or, c'était donc là le démon qui l'avait perdue ! Elle, la pauvre vieille, qui s'en allait mourant sous le poids des années, misérable et n'ayant pas même assouvi cette passion puérile et terrible qui damne les deux tiers du genre humain ! Pendant plusieurs minutes, elle resta comme absorbée dans sa contemplation, puis elle dit :

— Barbe me donna aussi de l'or !

Ses rides se creusèrent et un nuage plus sombre descendit sur son front.

— Il faudra bien que j'aille parler au roi ! murmura-t-elle.

L'or gazouillait dans les plis de son tablier. Elle se reprit à lui sourire.

— Je les ai tous revus, pensait-elle, distraite et amusée par son trésor : la mère que voici… le fils aîné qui laissa cette aumône… les deux jeunes gens à qui elle était destinée… Savaient-ils qu'il était leur frère ?…

En ce moment, la comtesse veuve de Monteleone s'agita dans son sommeil.

— Fulvio !… Fulvio ! murmura-t-elle.

Il y avait des larmes dans sa voix. La vieille eut un rire stupide et grommela :

— C'est Mario qu'elle veut dire… Il s'appelait Mario !

Sa main toucha la manivelle de son rouet, mais elle ne la mit point en mouvement.

— Mario ! dit-elle d'un accent rêveur ; Julien ! Céleste ! Je me rappelle tous ces noms-là… Pourquoi ai-je oublié les choses qui sont plus près de nous et aussi les choses les plus lointaines ?… Je ne pense jamais à ma fille, qui mourut heureuse entre son mari et ses enfants… Je pense toujours à la fille de ma fille… Bianca ! mon dernier amour ! le reste de mon coeur !…

Ses paupières battirent comme si elle avait eu encore une larme pour ce navrant souvenir.

— Bianca ! reprit-elle, Bianca !… si belle, si jeune, si aimée !… On lui fit un grand honneur : elle fut la nourrice de son jeune

maître… la nourrice de Mario ! l'aîné des Monteleone !… Et Barbe nous proposa de l'argent… de l'argent !… Bianca ne voulait pas… Bianca, mon pauvre ange !

Elle poussa un grand soupir avant de poursuivre.

— Mais elle se mit à sortir de nuit !… À cet âge, ce n'est pas l'argent qui tente… Ah ! s'interrompit-elle avec une énergie sauvage, si je le connaissais, celui-là qui a séduit, qui a tué ma Bianca !…

Un peu de sang était remonté à ses joues : son oeil brillait dans ses rides. Ce fut un éclair. Tout cela tomba.

— Il se cachait, le tentateur ! murmura-t-elle ; Bianca mourut sans avoir voulu me dire son nom !… je n'ai pas pu la venger !

C'est l'idée qui survit à tout dans ces âmes italiennes.

À ce moment, Maria des Amalfi se dressa sur son séant et poussa un grand cri. Puis elle sauta hors du lit toute échevelée.

— Je les ai vus ! s'écria-t-elle : tous les trois !… tous les trois… et j'ai vu l'assassin qui veut les tuer comme il a tué leur père !

Elle était sous l'impression du cauchemar qui avait enfiévré son dernier sommeil. Son pas chancelant se dirigeait vers la fenêtre. La fenêtre donnait sur la cour où les valets de Johann Spurzheim, d'après ses ordres, transmis par Aurelio Caffarelli, préparaient sa chaise. Maria des Amalfi continuait en marchant :

— Il est là !… Il doit être là ! c'est là que mon rêve me l'a montré !

Berta quittait son rouet pour aller à elle.

Un cri terrible s'échappa de la poitrine de la comtesse, qui mit ses deux mains au-devant de ses yeux, comme pour fuir une épouvantable vision.

— Le voilà ! le voilà ! dit-elle.

Johann Spurzheim, soutenu par deux valets, descendait le perron de son hôtel pour gagner sa chaise à porteurs.

La vieille Berta mit son oeil aux carreaux.

— Je reconnais celui-là ! fit-elle en se parlant à elle-même.

La comtesse s'éloigna d'elle avec horreur.

— Ah !... dit-elle et sa voix était comme un râle, tu reconnais David Heimer !...

Berta répéta :

– David Heimer !...

Et toutes deux, folles qu'elles étaient, croisaient leurs regards pleins d'égarement.

Berta pressa son front à deux mains.

— Où est ma mémoire ? murmura-t-elle.

— Moi, je me souviens ! moi, je me souviens ! disait la comtesse. C'était la nuit. Il vint dans ma chambre ; il me dit : « Veux-tu te venger de celui qui t'a pris tout ton bonheur ?... » Mes enfants ! mes pauvres enfants ! s'interrompit-elle en une plainte navrante.

— David Heimer ! répéta encore Berta.

Puis elle ajouta :

— Je le vis un soir qui parlait à Bianca, la fille de ma fille !

La comtesse fit effort pour se traîner loin d'elle. Elle tomba sur le sol.

— Oui… oui… prononça-t-elle entre ses dents serrées ; Bianca… Bianca Giudicelli… La nourrice infidèle !… la voleuse d'enfants… la maîtresse de David Heimer !…

La taille voûtée de la centenaire craqua en se redressant tout d'un coup. Ses yeux flambèrent. Elle ne dit qu'un mot :

— C'était lui !

Puis elle saisit le bâton qui l'avait soutenue pendant son long voyage et se dirigea vers la porte.

— Et moi ! et moi ! criait la comtesse en faisant effort pour se relever ; il va les tuer !… Il va tuer mes enfants ! Dieu me l'a dit en rêve !…

Berta revint sur ses pas. Elle s'agenouilla auprès de sa maîtresse.

— Veuve de Mario Monteleone, prononça-t-elle à haute voix, appuyez-vous sur mon bras. La force que j'ai n'est pas à moi : c'est Jésus, fils de Marie, qui me la donne… Je vous défendrai, je vous vengerai, je mourrai !

Elle tendit une main à la comtesse ; de l'autre, elle appuya son rosaire contre ses lèvres en disant :

— Je suis bien vieille… mais je suis le châtiment qui marche… Où il est, j'irai !

Elle entraîna Maria des Amalfi jusque dans la cour. Là, les valets de Johann voulurent lui barrer le passage. Elle tira de sa poche la boîte qui contenait des pièces d'or, ses chères pièces d'or. Elle les éparpilla sur le pavé.

— Le roi m'attend ! dit-elle avec une autorité singulière ; mes heures sont désormais comptées… Malheur à qui se mettra entre le roi et moi !…

q

Chapitre 15 Armes parlantes

C'était un spectacle frappant et fait pour inspirer la terreur.
Le ciel, rayé de larges bandes aux couleurs violentes, présentait un de ces aspects que les peintres n'osent point rendre, craignant la critique imbécile du vulgaire ; car le vulgaire dit toujours en voyant reproduite par le pinceau ou par la plume une chose qu'il ne connaît pas : « Ceci est un mensonge ! »

Les nuages violets, verts, orangés, couleur de sang, superposaient leurs bandes symétriques. À l'horizon, c'était du feu. Le soleil se couchait. En face du soleil couchant se dressait le géant qui mit un jour sa main lourde sur Herculanum et Pompéi, les villes ensevelies : le Vésuve. Le Vésuve avait son atmosphère propre et son état météorique qui ne ressemblaient en rien au reste du ciel. C'était un amas de vapeurs opaques, pesantes, roulées en nuages tordus comme ceux qui sortent de la bouche d'un canon. Les arêtes de ces nuages se frangeaient d'argent et de pourpre, selon que la lumière leur venait d'en bas ou d'en haut. Des raies de

foudre traversaient incessamment en zigzags étincelants cette masse de ténèbres dont les profondeurs s'éclairaient alors bizarrement. Mais on n'entendait point le bruit du tonnerre.

Le bruit du tonnerre se confondait avec les étranges fracas de la montagne. C'étaient d'immenses murmures, des voix puissantes qui grondaient et semblaient envelopper la ville. Le vent ne soufflait plus. La terre frémissait comme si la lave bouillonnante eût été là sous les pieds des spectateurs.

Ils étaient nombreux, les spectateurs. Les quatre cent mille habitants de Naples étaient là, dispersés sur le versant des collines, ou groupés sur les terrasses des maisons. Ils attendaient, immobiles et muets. Ils savaient bien que le drame n'en était qu'à son prologue. La lave n'avait pas encore débordé.

Ils étaient là, les quatre cent mille spectateurs de Naples, et quatre cent mille autres dispersés dans les campagnes environnantes, dans les villes, dans les îles, sur la mer, partout, car l'amphithéâtre est large autour de pareilles tragédies ; ils étaient là qui attendaient la lave. Dans le port, les vergues des navires ployaient sous le poids des matelots. C'était de toute part une émotion suprême et une dévorante curiosité.

Les lueurs volcaniques devenaient plus intenses à mesure que la nuit tombait. D'étranges rayons semblaient passer sous la fumée, et projetaient une lumière éclatante sur le versant du mont qui regardait Naples. Le reste du volcan se détachait en silhouette.

Il y avait surtout un endroit qui semblait rayonner une lueur propre et presque surnaturelle. C'était là qu'on attendait l'éruption. Tous les regards s'y portaient. C'était l'espace compris entre

les plans et les bouches de 1794, dans la partie sud du mont, au-dessus des Camaldules.

Chose singulière, aucune créature humaine n'apparaissait sur toute l'étendue du mont, excepté en ce lieu marqué pour la catastrophe finale.

Avec des lunettes, on pouvait distinguer des hommes qui s'agitaient là-bas. Et, à mesure que rougissaient les bouches du volcan, le nombre de ces hommes augmentait.

Au moment du flux, le vent se leva. La masse de fumée qui était au-dessus des bouches se prit à osciller. On voyait distinctement les pierres et les grumeaux incandescents lancés déjà à de grandes hauteurs.

De tous côtés, ces mots couraient :

— La lave va déborder ! la lave va déborder !

Parmi les navires du port, il y en avait un en partance : c'était le Pausilippe, de Marseille. Il commençait sa manoeuvre d'appareillage, ralentie par la curiosité des matelots.

Le pont du Pausilippe était encombré de passagers.

Entre tous, deux se faisaient remarquer par leur belle tenue et les fortes lunettes qu'ils braquaient sur le volcan. Nous souhaitons que le lecteur domine son émotion en apprenant que ces deux passagers étaient Peter-Paulus Brown de Cheapside et sa femme Pénélope, échappés tous deux sains et saufs aux terribles dangers de leur excursion dans la montagne.

Certes, ce n'est pas sans un profond regret que nous passons sous silence l'odyssée des deux époux dans l'Italie du Sud. Cela

formerait plusieurs volumes, animés, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, par cette bonne gaieté que les Anglais n'ont point, mais qu'ils savent généralement faire naître chez autrui. Semblables en ceci à cet infortuné Paillasse, nature mélancolique dont le métier est de toujours faire rire.

Qu'il nous suffise de savoir que les brigands, après s'être convaincus de leur erreur au sujet du fameux diamant le Pendjaub,avaient remis en liberté Peter-Paulus, Pénélope, Mélicerte, Jack et leurs soixante-quinze colis.

La rancune de Pénélope contre cet officier, le grand colonel San-Severo, se trahissait bien par quelques paroles amères ; mais, en somme, elle était contente de la majorité des brigands, qui s'étaient montrés suffisamment shocking.Elle garda dans sa mémoire attendrie les noms de cinq ou six coquins hardis avec les dames.

Quant à Peter-Paulus, il avait vu des choses qui laissaient bien loin derrière elles l'histoire horrible du Kédêveur ! Jusqu'à la fin de ses jours, il balança son nez et souffla dans ses joues en racontant aux membres du Cotton's and international clubses prodigieuses aventures dans les cavernes de l'Italie du Sud.

L'autre Brown (il y a cent vingt-deux mille Brown en Angleterre), le vrai possesseur du diamant le Pendjaub,parvint à en vendre une copie au roi de Danemark. Il garda l'original à la disposition de sa très gracieuse souveraine, la reine Victoria Ière, moyennant deux cent mille livres sterling. Il est alderman quelque part.

Peter-Paulus, avant de quitter cette destèbele paysse,aurait bien désiré voir la destruction de quelque localité importante par

la lave ; mais il eut beau se prévaloir de son titre de sujet anglais, le patron du Pausilippeleva l'ancre à la marée.

Pénélope descendit dans sa cabine et ouvrit ses tablettes. Son voyage y était raconté en ces termes :

« Royaume de Naples. – Provinces méridionales. – Montagnes. Forêts. – Cavernes. – Je suis remarquée par plusieurs capitaines de brigands. – Leur timidité. – Diverses couleurs de cheveux. – Laideur des femmes. »

Elle écrivit au-dessous :

« Naples. – Éruption du Vésuve, volcan situé près de cette ville. – Je l'observe avec une lunette sur le pont du paquebot. – Quelques passagers me remarquent. – Passagères laides. – Ombres chinoises qui se meuvent aux lueurs de l'éruption… »

Le paquebot était sorti du port et marchait par une bonne brise. Quand Pénélope remonta sur le pont, le Vésuve n'était plus qu'un point rouge à l'horizon.

Peter-Paulus lui dit :

— Je défendé à vos dé disé que nos été pâtis de cette paysse avant la fin de le kétéclaïsme… fômellemente !

Pénélope, pour la première fois de sa vie, partagea l'opinion de son conjoint. Mel et Jack furent convoqués et gagnés. Il y a maintenant, dans le salon de Marjoram et Watergruel, un tableau peint par S. W. Thomase, esq., représentant le Vésuve en éruption. Tout près des bouches se tiennent Peter-Paulus en habit noir, Pénélope vêtue de rose, Mel et Jack.

Ils sont frappants. Cette toile a fait la réputation du Vésuve aux environs de Cheapside.

Les ténèbres grandissaient. Le volcan, flambeau immense et sans cesse plus éclatant, était seul désormais pour éclairer le paysage.

Il est temps que nous disions au lecteur ce qu'étaient ces ombres humaines qui tranchaient en noir sur le flanc lumineux de la montagne, et qui excitaient, dans l'innombrable foule des spectateurs, une curiosité aussi grande que l'éruption elle-même.

Johann Spurzheim avait été bien servi par son nouveau lieutenant Aurelio Caffarelli. Celui-ci, homme de cour, s'était présenté successivement au palais Doria et au palais Coriolani, demeure du jeune comte Julien.

Il avait dit à Lorédan :

— Le comte Julien a caché votre soeur dans une villa située sur la route de Portici, au-delà des Camaldules.

Il avait répété textuellement la même phrase à Julien, en changeant cependant le nom du ravisseur.

C'était le comte Lorédan qui avait enlevé et séquestré la soeur de Julien.

Nous n'avons pas oublié que Lorédan et Julien étaient surveillés dans leurs demeures respectives par la police particulière du roi.

Il fallait lever cet obstacle ; il fallait aussi que les deux adversaires fussent armés. Aurelio Caffarelli trouva une seule et même solution pour ces deux problèmes. Il procura au Doria, il procura

au Monteleone, qui ne savaient tous deux comment lui témoigner la reconnaissance que méritait son zèle, deux costumes d'officiers de la garde. C'était un passeport pour tromper les gens de police. C'était le prétexte, bien plus, l'obligation de porter l'épée.

Les deux comtes parvinrent à quitter leur palais à peu près à la même heure. Lorédan sortit de la ville par la Marinella, Julien par la porte de Capoue. Ils galopèrent un quart d'heure sans se rencontrer.

Julien mit pied à terre le premier, parce qu'il avait coupé court à travers les champs et les jardins, plus près des bouches. Son cheval, effrayé, refusa de marcher dès que le vent lui mit dans les naseaux la fumée chaude du volcan.

Lorédan put arriver à cheval jusque derrière les Camaldules. Il n'y avait pas une âme dans les campagnes voisines. Dès la veille, toutes les maisons situées au versant méridional du mont avaient été abandonnées.

Tout était intact cependant. Les jardins verdissaient, les maisons, toutes ouvertes, montraient à découvert leurs frais ameublements.

Le crépuscule commençait à s'obscurcir lorsque Julien, qui ne connaissait point la campagne de Naples, se mit à chercher son chemin au travers des enclos déserts.

La menace évidente du volcan lui défendait de couper à gauche. À droite, c'étaient des sentiers qui s'enchevêtraient à perte de vue. L'embarras le prenait, lorsqu'un bon hasard lui fit apercevoir une manière d'escorte qui traversait les admirables

bosquets de citronniers qui entouraient la villa Saint-Ange, avant l'éruption de 1823.

Le cortège se composait d'une chaise à porteurs fermée, et de quatre valets qui ne paraissaient point armés.

Julien appela et demanda son chemin pour arriver à la villa désignée par Aurelio Caffarelli.

Les porteurs et les valets de l'escorte gardèrent le silence ; mais une voix sortit de la chaise et dit :

— Appuyez à droite et suivez ce cavalier qui monte devant vous.

Julien prit sa course. Le cavalier en question portait l'uniforme de lieutenant de la garde. Julien avait sans doute oublié qu'il avait lui-même un costume exactement pareil.

Dès qu'il fut parti, la voix se fit entendre de nouveau dans l'intérieur de la chaise.

— Avancez ! ordonna-t-elle aux porteurs, le plus près possible sans sortir du bosquet !

Ceux qui avaient causé, ne fût-ce qu'une fois, avec le seigneur Johann Spurzheim abrité derrière les parois de son fameux confessionnal, n'auraient pas hésité à reconnaître cette voix.

Au bruit des pas de Julien qui courait, le cavalier se retourna.

Dès ce moment, la nuit était tout à fait tombée, mais le volcan éclairait terriblement.

Julien et le cavalier poussèrent à la fois un grand cri.

— Misérable ! dit Julien, qui dégaina d'instinct comme s'il n'eût fait autre chose en sa vie.

Ce Johann l'avait bien jugé.

Lorédan répondit, dégainant aussi et souriant avec amertume :

— Tu ne t'attendais pas à me trouver ici !

Ils fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main.

Lorédan, cavalier accompli, n'ignorait rien des secrets de l'escrime ; Julien, au contraire, était novice. Mais c'était un de ces novices qui tuent les capitaines : coeur et griffes de lion.

Dès le premier choc, il passa sous l'épée de Lorédan et le renversa d'un coup de garde, car la pointe avait manqué le corps.

Il laissa Lorédan se relever.

Dans le bosquet, Johann disait tout bas à l'un de ses prétendus valets :

— Souvenez-vous, seigneur Aurelio, qu'ils doivent rester là l'un et l'autre !...

Lorédan se releva tout étourdi. Cela seul pouvait prolonger un combat à tous égards inégal. Le Doria se remit en garde en murmurant :

— Seigneur, je vous remercie.

Et les deux fers se croisèrent de nouveau.

Julien avait gardé toute son impétuosité. Lorédan était sur la réserve. Il parait et rompait. Il y avait en lui désormais de

l'hésitation.

Plusieurs causes concouraient à cela : d'abord sa générosité naturelle ; un seul coup d'oeil lui avait démontré l'inexpérience de ce jeune homme qui venait de lui donner la vie.

En second lieu, aux lueurs croissantes que le cratère lançait en gerbe, il avait distingué plusieurs ombres à la lisière des bosquets de citronniers. On eût dit des hommes apostés ; et cela était assurément étrange, ce soir, à cette place !

Enfin, sur le penchant qui descendait à la route de Portici, depuis quelques secondes, il voyait une charrette de paysan qui s'avançait, attelée de deux buffles. Ces animaux avançaient de leur pas lourd et lent. De temps à autre, ils s'arrêtaient, frémissants ; leurs naseaux lançaient alors deux cônes de fumée. Mais il suffisait d'un coup d'aiguillon pour les remettre en marche, parce que la planchette pendue au-devant de leurs yeux les empêchait de voir le volcan.

Sur le char, il y avait deux femmes : l'une d'elles, parvenue aux dernières limites de l'âge, était assise et tenait à la main son grand bâton comme un sceptre. L'autre, échevelée et toute pâle, s'agenouillait sur le devant de la voiture et tendait les bras en avant. On devinait qu'elle criait.

Ce groupe, faisant face au foyer lumineux, était éclairé comme en plein jour.

Un grand bruit souterrain se fit. Une immense gerbe de flamme s'élança hors du cratère.

Au loin, Naples, les collines, la mer et les îles sortirent brusquement de l'ombre.

Puis, après la pluie de feu, un noir nuage de cendres ramena pour un instant les ténèbres.

An loin, les spectateurs de ce prodigieux incendie se signaient et répétaient :

— La lave va déborder ! la lave va déborder !

Les cloches des monastères voisins tintaient le glas. Quiconque croyait en Dieu avait la prière aux lèvres.

Johann Spurzheim dit au Caffarelli :

— C'est à prendre ou à laisser. Le moment est venu… Angélie et la fortune… ou ma vengeance, qui est la misère et la mort !

Le Caffarelli avait la tête baissée.

Johann souleva le store de sa chaise et lui tendit un objet que l'ombre épaisse répandue par le feuillage des citronniers empêchait de voir distinctement. Cela avait à peu près la forme d'une béquille.

Caffarelli prit l'objet et s'essuya le front qu'il avait en sueur.

Johann poursuivit :

— Aussitôt que Julien de Monteleone va tomber sous l'épée de Doria, vous viserez au coeur de celui-ci… et vous serez un grand seigneur !

Aurelio se coula jusqu'aux derniers troncs du bosquet. Le combat continuait.

La charrette avançait ; on ne pouvait entendre les cris de cette pauvre femme, agenouillée et les cheveux épars.

Le fracas effroyable du volcan augmentait de minute en minute.

Quand le nuage de cendre fut dissipé, Johann et ceux qui étaient dans le bosquet purent voir que le sang de Lorédan Doria coulait par deux blessures. La colère lui venait. Il commençait à serrer le Monteleone, dont le poignet malhabile se lassait.

Mais tout à coup les regards de Johann et de ses compagnons furent attirés par un spectacle inattendu.

Une longue traînée de feu sillonna le versant sud-ouest du mont, dans la direction de Torre-del-Mauro. À ces lueurs nouvelles et plus vives, une cavalcade véritablement fantastique apparut.

À la tête marchait, ou plutôt dévorait l'espace, un homme enveloppé d'un long manteau rouge qui flottait au vent de sa course. Vous eussiez dit le génie fulgurant de ces immenses embrasements. Il allait, il volait, penché sur le garrot de son cheval, qui semblait de feu.

Derrière lui, d'autres cavaliers suivaient. Le plus proche de lui était de petite taille et ressemblait à une femme.

Les dents de Johann se choquèrent et claquèrent.

— Tire, Aurelio ! tire ! cria-t-il.

Mais sa voix se perdit dans le bruit.

Julien rompait à son tour, et se rapprochait du bosquet où Aurelio était en embuscade.

La charrette s'arrêta soudain, et les buffles se cabrèrent. Un épouvantable craquement avait déchiré la montagne. La bouche du cratère vomit aussitôt une masse de feu bien plus considérable que la première.

Aux alentours, le même cri sortit de huit cent mille poitrines :

— La lave ! la lave !

C'était, en effet, la lave qui sortait.

Pendant une minute, ce nuage de cendre qui suit toujours chacune des convulsions principales, couvrit la scène comme un voile épais. Tout disparut : les combattants, les hommes du bosquet, la charrette traînée par les buffles, et la cavalcade qui venait de Torre-del-Mauro.

Puis un coup de vent chassa les nuages, et chaque détail du drame se montra de nouveau, noyé dans une ardente lumière.

Le char était tout près ; la femme échevelée en descendait. Elle criait :

— Mon fils ! mon fils !

Julien de Monteleone, tenant son épée à bras raccourci, fondait sur Lorédan, qui lui tenait la pointe au coeur.

Caffarelli visait, appuyant son fusil à vent au tronc d'un arbre pour mieux assurer le coup. C'était l'instant suprême.

Vîtes-vous jamais la foudre tomber ? Ce cavalier au manteau de pourpre sortit du nuage. Ses éperons sanglants labourèrent encore une fois le flanc de son cheval, qui bondit, puis s'abattit.

Le cavalier, saisissant la selle au moment de la chute, par un hardi temps de voltige, se trouva sur ses pieds. Il se précipita en avant à l'instant même où Julien et Lorédan se fendaient l'un sur l'autre. Les deux épées lui traversèrent à la fois la poitrine.

Il ne tomba pas.

Le vent, en rejetant son feutre en arrière avait découvert le noble visage du prince Fulvio Coriolani.

— Ma mère, dit-il à la femme échevelée qui se traînait en râlant, on m'avait mis sur le bras autrefois l'écusson de Monteleone… Je l'ai maintenant sur la poitrine : le reconnais-tu ?

Julien et Lorédan s'étaient reculés stupéfaits.

Les deux épées restaient plantées en sautoir, armes funèbres et parlantes !

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !… prononça par trois fois Maria des Amalfi.

Fulvio chancela.

Ce fut Fiamma qui le soutint dans ses bras. Fiamma était ce cavalier qui le suivait de près sur la route. Derrière elle venaient Cucuzone et Ruggieri ; puis Céleste et Angélie délivrées.

Le marin et le saltarello s'étaient élancés dans le bosquet. Caffarelli eut la tête cassée d'un coup de pistolet.

Puis Cucuzone et Ruggieri amenèrent la litière où était Johann…

Et la lave débordait parmi les prodigieux embrasements du cratère, d'où sortait maintenant une haute et large colonne de feu

qui semblait soutenir la voûte de fumée aux tons de bronze sanglant.

La lave coulait incandescente d'abord vers la lèvre de l'entonnoir, puis rouge, puis brunâtre ; elle débordait lentement, incendiant tout sur son passage. Dès que son flot bouillant touchait le pied d'un arbre, l'écorce éclatait, les feuilles crispées se tordaient, puis l'arbre tombait.

Où passe la lave, rien ne reste debout.

Au loin, sur les collines environnantes, sur les terrasses de la ville, sur les navires que la mer ballottait, car l'ouragan était revenu dans le golfe, tous les spectateurs se disaient :

— Que font ceux-là si près de la mort ?... Ils auraient encore le temps de fuir !

Des montées les plus voisines, on distinguait bien, dans ce centre éclatant, l'homme habillé de pourpre. Les autres s'agenouillaient maintenant autour de lui. Parce que la pauvre mère disait toujours, étranglée par les sanglots :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Lorédan était à genoux ; Angélie aussi, les yeux baissés, le coeur défaillant ; Julien de même, et Céleste, qui pleurait.

L'homme de pourpre, le Porporato, avait dit :

— Priez pour moi, ma mère, noble martyre ! priez pour moi, Lorédan, mon ami d'autrefois, et vous, dona Angélie, que j'ai tant aimée !... Priez pour moi, Céleste et Julien, mon frère et ma soeur... J'ai péché, mais je meurs comme un Monteleone doit mourir !

Maria des Amalfi se traîna jusqu'à lui. Elle embrassa ses genoux.

Le Porporato se baissa et mit un baiser sur son front.

— Je ne peux pas vous entourer de mes bras, ma mère, reprit-il, parce que mes deux mains retiennent mon sang, qui est ma vie.

Puis, relevant la tête :

— Lorédan Doria, je vous accorde la main de ma soeur ; qu'elle soit heureuse !... Angélie Doria, je vous prie de prendre pour époux Julien de Monteleone, mon frère...

Sa voix trembla, mais il put ajouter :

— Que je voie vos mains enlacées avant de fermer les yeux pour jamais.

On obéit : les deux couples se formèrent.

La pauvre mère murmurait :

— Tu ne mourras pas ! tu ne mourras pas !

Le Porporato eut un sourire triste et fier.

— Il ne faut pas que Monteleone aille à l'échafaud, ma mère, répondit-il ; celui dont la vie fut une tempête disparaîtra dans un coup de tonnerre... Loredano, et vous, dona Angélie, mon frère et ma soeur vous apportent un nom que la honte n'a point touché !

— Vivez, comte ! murmura Loredano.

— Vivez, oh ! vivez !... répéta Angélie.

Céleste et Julien n'avaient point de parole.

Le Porporato tourna la tête vers la lave qui venait.

On sentait déjà le vent tiédir, et la terre brûlait sous les pieds.

— Nous avons encore cinq minutes, dit-il.

Puis, s'adressant à Cucuzone et à Ruggieri qui tenaient Johann Spurzheim :

— Lâchez ce malheureux ! ordonna-t-il.

Ils obéirent. Johann se prosterna.

— À l'heure de mourir, reprit le Porporato, dont les yeux inspirés regardaient le ciel, on entend la voix des saints… Mon père, qui est un saint aux yeux de Dieu, me parle… mon père ne veut pas être vengé… Johann Spurzheim, c'est la main du Très Haut qui te frappera !

Le vivant cadavre mit sa tête dans la poussière ; mais un sourire était sur ses lèvres crispées. Il se disait :

— Rien ne peut contre moi ! je les enterrerai tous !

Porporato regarda encore en arrière.

— Fuyez tous ! commanda-t-il d'une voix impérieuse.

— Vous laisser ici, comte ! objecta Loredano.

— Sauve ma soeur ! continua le Porporato. Julien, sauve ton Angélie… La mort est à une minute de vous ! À ma mère ! ajouta-t-il en s'adressant à ses deux fidèles, Cucuzone et Ruggieri.

— Et moi ?… râla Johann Spurzheim.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge.

La main de Dieu ne se faisait pas attendre. La vieille Berta Giudicelli s'était glissée hors de la charrette. Elle avait rampé jusqu'à lui.

Ses deux mains se nouèrent comme un collier autour du cou de Johann Spurzheim, qui se roidit en une dernière convulsion.

La vieille Berta s'affaissa auprès de lui en prononçant le nom de Blanche, la fille de sa fille…

La lave était à quelques pas, ils ne restaient plus que deux : le Porporato et Fiamma.

— Fuis, dit-il, fuis !… il en est temps encore !

Elle le serra dans ses bras et mit sa tête charmante sur son épaule. Son visage rayonnait la joie orgueilleuse et tranquille.

— Tu m'avais repris ta vie, murmura-t-elle ; mais ta mort est à moi… je suis heureuse !

Le Porporato appuya sa lèvre sur son front et dit :

— Je t'aime !…

Les fugitifs s'arrêtèrent au sommet d'un monticule, de l'autre côté de la route de Portici.

La lave ne pouvait désormais les atteindre.

Ils se retournèrent.

Ils virent dans un cadre effrayant et splendide ce tableau de mort, radieux comme une apothéose.

Le Porporato et Fiamma se tenaient embrassés d'une main : tous deux levaient l'autre main vers le ciel.

Ils étaient si admirablement jeunes et beaux, que déjà l'esprit les voyait planer au-dessus de la terre. Ils souriaient.

Une auréole de feu était autour de leurs chevelures mariées. Et tout autour d'eux le volcan jetait ses pluies de feu comme une gloire.

Le flot de lave passa. Il se fit un peu de fumée au-dessus de leurs corps submergés…

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/feval_paul_-_les_compagnons_du_silence_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.